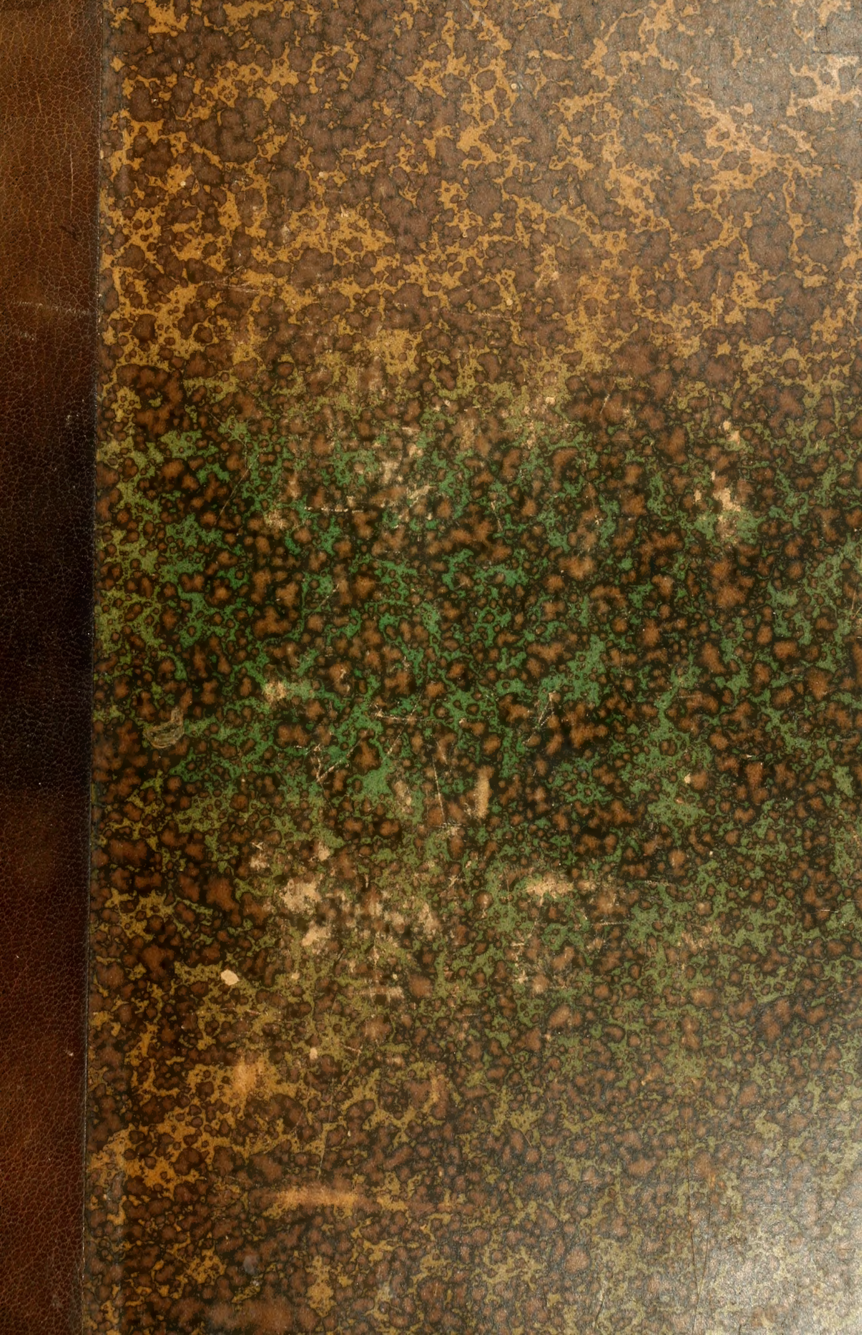








Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lavieillefrancet00robiuoft

LA

VIEILLE FRANCE

LA TOURAINE

OUVRAGES DE A. ROBIDA

LA VIEILLE FRANCE. — Normandie. Bretagne. Deux volumes in-4°, illustrés de très nombreuses gravures dans le texte et hors texte. (A la *Librairie illustrée.*)

LES VIEILLES VILLES D'ITALIE. Un volume in-8° raisin, illustré de nombreuses gravures. (Maurice Dreyfous, éditeur.)

LES VIEILLES VILLES DE SUISSE. Un volume in-8° raisin, illustré de nombreuses gravures. (Maurice Dreyfous, éditeur.)

LES VIEILLES VILLES D'ESPAGNE. Un volume in-8° raisin, illustré de nombreuses gravures. (Maurice Dreyfous, éditeur.)

VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES DE SATURNIN FARANDOUL. Un fort in-8° jésus, illustré de nombreuses gravures. (A la *Librairie illustrée.*)

LA GRANDE MASCARADE PARISIENNE. Un volume in-8° jésus, illustré de nombreuses gravures. (A la *Librairie illustrée.*)

LE VINGTIÈME SIÈCLE. Un volume in-8° colombier, illustré de gravures dans le texte et hors texte. (A la *Librairie illustrée.*)

VOYAGE DE MONSIEUR DUMOLLET. Un volume in-8° colombier, illustré de gravures dans le texte et hors texte. (A la *Librairie illustrée.*)

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Un volume in-8° colombier, illustré de gravures dans le texte et hors texte. (A la *Librairie illustrée.*)

ŒUVRES DE RABELAIS, illustrée de très nombreuses gravures, dans le texte et de gravures hors texte en couleurs. (A la *Librairie illustrée.*)

MESDAMES NOS AIEULES, dix siècles d'élégances. Un volume in-18 couronne, illustré de très nombreuses gravures en noir et en couleurs. (A la *Librairie illustrée.*)

IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



1 ENTRÉE DU CHATEAU DE BLOIS

LA

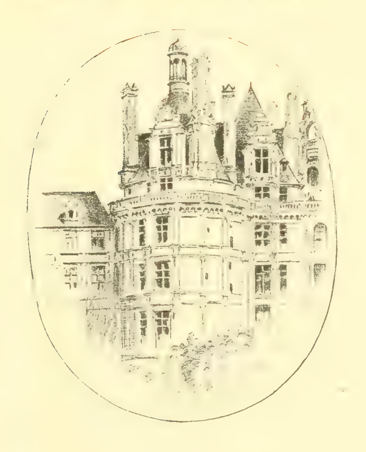
VIEILLE FRANCE

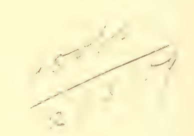
TEXTE, DESSINS ET LITHOGRAPHIES

PAR

A. ROBIDA

LA TOURAINE



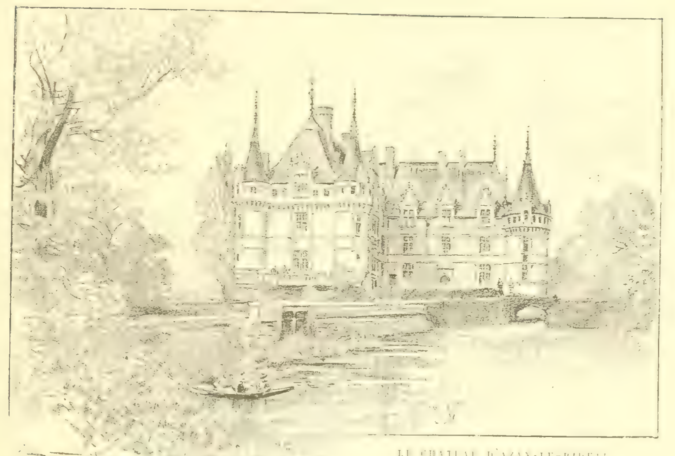


PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés



LE CHATEAU D'AZAY-LE-RIDEAU

LA TOURAINE

ET

LES BORDS DE LA LOIRE

I

ORLÉANS

LE PONT
LA DERNIÈRE TOUR DU SIÈGE
JEANNE D'ARC ET SES STATUES
UN MUSÉE DE FAÇADES EN FORMATION
AUTOUR DE L'HOTEL DES CRÉNEAUX. — L'HOTEL
GROSLOT. — LA MAISON D'AGNÈS SOREL
ET LA MAISON A LA COQUILLE

HÔTEL DU ROI DE POLOGNE
A ANGERS

Salut à la Loire, à l'immense fleuve qui, jaillissant des montagnes lointaines de l'Ardèche, décrit à la sortie de son berceau de gorges rocheuses, une

si majestueuse courbe au cœur de la vieille France, à travers les belles plaines du centre, marchant vers le nord jusqu'à Orléans, puis tournant à l'ouest brusquement comme par un caprice de touriste flâneur, et qui s'en va ensuite de ville en ville, de château en château, de site historique en site historique, à l'ombre des grands souvenirs, du pays des fleurs de lis au pays des hermines, porter à l'Océan les eaux bues là-bas du côté de l'Auvergne, les rivières absorbées dans sa grande course.

Salut à la Loire caresseuse et paresseuse en ses bons jours, s'étendant mollement sur un lit de sable entre deux larges rives doublées de longues levées vertes, tranquille aujourd'hui, mais terrible en ses jours de colère, et lançant alors ses eaux déchaînées à l'assaut des digues de sept mètres qui prétendent la contenir, pour se répandre par les brèches à travers les plaines terrifiées.

C'est à peu près au milieu de sa longue promenade, dans la seconde partie de son cours, devant Orléans, que nous allons la prendre, pour la suivre et nous en aller comme elle de vieille et riche cité, importante dès l'aurore de la France, en petite ville plus modeste, mais que l'histoire aussi a parée d'une auréole, — de resplendissants châteaux du XVIe siècle aux splendeurs artistiques éclaboussées de sang, en grands donjons ruinés, fières carcasses de vieux soldats se chauffant sur les côtes au soleil et cachant leurs blessures et leurs réminiscences guerrières sous un épais manteau de lierre...

La Touraine au nom prestigieux ne comprend qu'une petite partie de cette région de la Loire aux rivages historiques enrichis par l'art des grandes époques. Avant Tours il y a l'Orléanais, il y a Blois, incomparable merveille ciselée par Louis XII et François Ier ; — après le pays des belles collines enchâssant tant de châteaux princiers dans leurs verdures, aux confluents du Cher, de l'Indre et de la Vienne qui apportent au grand fleuve leur part de souvenirs recueillis vers l'antique Bourges, la ville de Jacques Cœur, vers Loches et Chinon, séjours de Charles VII et de Louis XI, — deux extraordinaires cités du moyen âge, — il y a l'Anjou non moins riche en beautés pittoresques, la superbe Angers où la Loire reçoit la Maine, formée de la Mayenne qui baigne Laval, de la Sarthe qui reflète les clochers de la belle cathédrale du Mans, et du Loir qui vient des curieuses vallées de Vendôme...

La grande Loire s'approchant de l'Océan est bretonne et nantaise sur sa rive droite, tandis que les taillis du bocage vendéen bleuissent au loin sur sa rive gauche. Là-bas, après son immense parcours dans les plus riantes provinces de France, finit ce fleuve superbe qui pendant deux ou trois siècles, aux époques de convulsions nationales, dans la guerre contre l'Anglais comme dans nos guerres civiles, eut un rôle politique et guerrier considérable, qui vit même pour un temps les rois de France, délaissant la Seine et leur Louvre, et Paris toujours

en mal de révolte, établir sur ses rives, embellies de magnificences architecturales sans nombre, le centre politique de leur royaume troublé.

En suivant ces bords de Loire aux collines gracieusement ondulées, à travers simples beautés naturelles ou sites ayant encadré jadis les grandes et tumultueuses scènes de l'histoire nationale, on rencontre à chaque instant, rapprochés et mélangés, les échantillons de l'art de toutes les époques et les traces de bien des siècles. On y peut voir les deux bouts de l'industrie humaine, les demeures les plus primitives, le trou creusé dans le roc, énorme antithèse, à côté des seigneuriales habitations ciselées et reciselées pierre à pierre par la Renaissance, — des villages de troglodytes sous les coteaux plantés de vignes, criblant de leurs trous noirs qui sont des portes et des fenêtres le soubassement de quelque superbe castel, — non loin des splendeurs de Chenonceaux, des villes comme Montrichard, un peu plus haut sur le Cher, où dans les caves percées sous une énorme forteresse ruinée se loge une notable partie de la population comme en un faubourg souterrain.

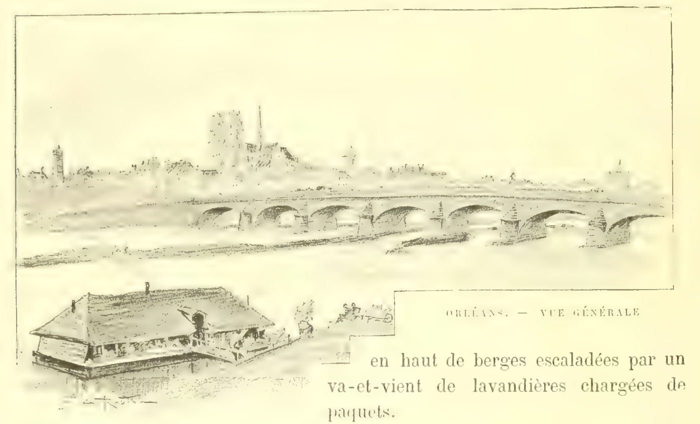
Pour gagner Orléans, au sommet du grand coude de la Loire, le point le plus septentrional touché par le fleuve qui semblait jusque-là marcher droit sur Paris à la rencontre de la Seine, il faut traverser quelques lieues de Beauce, platitudes fécondes, mais fastidieuses, après lesquelles la Loire aperçue dans son large lit bordé de coteaux boisés, donne un avant-goût des superbes paysages qui se déploieront un peu plus loin.

Dans cet Orléanais, préface de la Touraine, ce qui est beau surtout, c'est ce val de la Loire entre deux files de coteaux, ce couloir au fond duquel sur un lit sablonneux persemé d'îles sans nombre, au bruissement des files de peupliers, coule le fleuve, aujourd'hui lent et tranquille, somnolant parmi bancs de sable et îlots broussailleux, et pourtant, si de trop copieuses averses ont arrosé son bassin, bientôt tout différent, sombre et fougueux, roulant rapidement des eaux troubles... Derrière ces vastes paysages riverains aux lignes nobles et amples, derrière ces coteaux charmants, il y a la Sologne, terre mélancolique, plate et trop mouillée, qui semble à la moindre pluie, avec toutes ses ornières changées en ruisseaux, émerger à peine d'un déluge.

Voyez Orléans du bout de son immense pont, en descendant un peu la rive du faubourg Saint-Marceau ; Orléans se présente bien, il y a là ce que toutes les villes, même les plus jolies, ne donnent pas toujours, mais ce que l'on rencontre à toutes les cités à cheval sur le fleuve, au fil de la Loire, une belle vue générale, un bel éparpillement de vieux toits serrés, répandus le long du large ruban d'eau, avec de considérables blocs d'édifices, des flèches d'église çà et là pointant parmi le moutonnement des toits, et pour dominante, pour point central, une robuste et noble cathédrale élevant, en avant d'une mince flèche, de hautes tours jumelles

dont les ornements d'un gothique plus que décadent du temps de Louis XV ont besoin de cet éloignement pour être pris au sérieux.

Pas de barques sur le fleuve coupé en son milieu par une longue bande herbeuse; quelques noirs bateaux-lavoirs seulement laissant échapper par toutes leurs ouvertures dans le calme de l'atmosphère un bruit de conversations vives et animées scandées à coups de battoir, voilà tout ce qu'il y a sur l'eau. A terre, c'est, en avant du petit faubourg tranquille, des rideaux de peupliers se balançant



ORLÉANS. — VUE GÉNÉRALE

en haut de berges escaladées par un va-et-vient de lavandières chargées de paquets.

A part ce petit faubourg Saint-Marceau, la ville s'étend sur la rive droite de la Loire, bordant sa rivière d'une ligne de quais réguliers à grandes maisons, pardessus lesquelles on reconnaît à l'extrême droite la haute nef de l'église Saint-Aignan, les combles des édifices divers situés au pied de la cathédrale Sainte-Croix, le clocher carré de Saint-Donatien, l'ancien beffroi municipal surmontant les bâtiments de la vieille maison *des Créneaux* autrefois hôtel de ville, la tour de Saint-Paul, Notre-Dame de Recouvrance...

Nulle trace de l'emmuraillement de jadis. Tours et remparts du vieil Orléans ont disparu comme se sont évanouies les bastilles des Anglais qui l'enserrèrent au très célèbre siège de 1429, et par l'enlèvement desquelles Jeanne d'Arc commença sa *Mission*. Cependant là-bas sur la droite, entre Saint-Pierre le Puellier et Saint-Aignan, il reste encore, perdu et dissimulé dans la masse des toits, le dernier témoin de ce mémorable siège, seul débris subsistant de l'enceinte orléanaise, une vieille tour qui vit les assauts des Anglais acharnés pendant six mois sur cette ville désespérément défendue, qui vit ensuite l'arrivée de Jeanne d'Arc avec

Dunois et, les assiégés se faisant assiégeants à leur tour, les bastilles anglaises attaquées et emportées par la vaillante Pucelle. Ainsi ce paysage où sous les arches du pont clapote tranquillement l'eau rapide, c'est le cadre d'un des plus importants épisodes de notre histoire. Sur ce pont, dans ce cadre que le temps a modifié peu à peu, détail à détail, entre ces deux rives sur lesquelles par la pensée nous pouvons évoquer les fantômes des tours et des châtelets qui hérissaient le pont et l'enceinte de la ville, se sont déroulées pendant des mois, aux jours les plus douloureux d'une douloureuse époque, les grandes scènes de guerre, de la conclusion desquelles le sort du pays dépendait et s'est révélée au milieu du fracas des batailles, dans un nimbe de flammes, la grande, la miraculeuse figure de Jeanne, l'héroïne de dix-sept ans, archange féminin de la délivrance !



ORLÉANS. — LA DERNIÈRE TOUR DU SIÈGE

Hélas, les manifestations artistiques de la reconnaissance des Orléanais ne sont pas très heureuses, les modernes du moins, nous le verrons encore sur la grande place du Martroi. Une statue de Jeanne s'élève ici, au rond-point terminant le pont, côté du faubourg, hommage peu digne de l'héroïne en cet endroit qui demanderait un monument épique. Cette statue date de 1804.

Elle est assez triste en son troubadourisme premier Empire, la pauvre Jeanne à pied, pressant un drapeau sur son cœur, embarrassée de jupes flottantes, le torse recouvert d'une armure absurde et coiffée de la toque à plumes chère aux figures de pendules... On ne pourrait vraiment rien imaginer de plus souverainement ridicule.

Les Orléanais du xve siècle avaient édifié avec les dons des femmes et des jeunes filles de la ville un autre monument à l'héroïne libératrice, il était ici

même, en tête du pont et représentait Jeanne et Charles VII agenouillés, avec la Vierge, Notre-Dame de Pitié, intercédant au pied de la croix pour la ville en péril. Ce groupe de bronze, mutilé déjà dans les troubles du XVIe siècle, fut renversé en 1792 et, vandalisme à jamais regrettable, malgré les réclamations des habitants, jeté à la fonte comme tant de souvenirs précieux ainsi perdus partout, pour en tirer un malheureux canon de plus.

C'est ici pourtant un coin de terre sacrée, c'est ici le premier champ de bataille de Jeanne d'Arc, le point précis où grâce à elle, la fortune des Anglais jusque-là triomphante pivota soudain, où, sur les malheureuses bannières de France, après tant de malheurs et soixante-quinze ans de revers, vint luire un premier rayon d'espérance.

« Si rabaissez, Anglois, vos cornes,
Car jamais n'aurez beau gibier..... »

C'était un coup décisif de la grande partie entamée depuis si longtemps, qui se jouait sous Orléans. Chacun s'y était préparé. La ville, qui s'attendait de longue date à être investie, avait réuni toutes ses ressources en hommes, en machines, en armes et en vivres, des secours lui étaient arrivés d'autres villes rapprochées ou lointaines. Quant aux Anglais, le comte de Salisbury, Talbot, Suffolk, le sire d'Escalles, Gladesdale, amenant une armée de 11,000 soldats bien pourvus, effectif considérable pour ce temps de petites troupes, ils comptaient bien emporter cette clé du pays d'outre-Loire et enlever au roi de Bourges ce qui lui restait des terres de son royaume.

Le pont actuel, construit au XVIIIe siècle et sur lequel, pour faire taire de mauvais bruits mettant en doute sa solidité, Mme de Pompadour en grand équipage passa la première, — le pont de la Pompadour après le pont de Jeanne d'Arc, — remplace le vieux pont du siège qui était fortifié comme tous les passages importants du moyen âge.

En rivière près de la rive gauche, s'élevait une forte tête de pont, deux grosses tours et un gros bâtiment enfermant un passage voûté, le fort des Tourelles ou des Tournelles, célèbre par le rôle qu'il joua pendant le siège, lequel fort était couvert, sur la berge, par un ouvrage de terre et de bois, le *boulevard des Tournelles,* construit à l'approche des Anglais. Au milieu du pont se dressait un autre ouvrage fortifié, la Bastille Saint-Antoine, élevée sur l'île réduite aujourd'hui à une bande étroite et longue. Enfin au bout du pont, après un deuxième pont-levis, autres rudes défenses, les tours de la porte et celles du Châtelet, qui vécurent jusqu'au commencement de ce siècle.

C'est donc sur l'emplacement marqué aujourd'hui par la statue que se donnèrent les premiers coups. Après deux journées de bataille, du 22 au 24 octobre,

le boulevard s'écroulant sous le pic des mineurs anglais et le fort des Tournelles entamé par les bombardes durent être abandonnés par les Orléanais qui coupèrent une arche et se barricadèrent à la Belle-Croix au milieu du pont et dans la bastille Saint-Antoine.

Les Tournelles prises, le comte de Salisbury examinait d'une fenêtre de sa conquête l'enceinte de la ville, lorsqu'un boulet, venu de l'autre côté du pont, le frappa à la tête. Cette mort du chef de l'entreprise ne découragea pas les Anglais, ils s'établirent solidement dans les Tournelles, et commencèrent avec la ville un long duel à coups de bombardes à courte distance, au cours duquel se signala, du côté des Orléanais, le fameux couleuvrinier Maître Jean de Montesclère dit le Lorrain et les deux grosses pièces, Montargis et Rifflart.

Après quelques mois de tâtonnements et d'escarmouches, le vrai siège commença. Les Anglais s'établirent solidement dans un cercle de retranchements et dressèrent devant les tours de la ville d'autres tours bien munies, dominant la Loire et reliées à celles de l'autre rive, bastilles dont les plus fortes furent dénommées Rouen, Londres et Paris.

Et alors ce fut une longue série de combats, attaques, sorties, tentatives des Anglais contre les convois destinés aux Orléanais ou des Orléanais contre les convois de ravitaillement des Anglais, ce qui amena la bataille des Harengs, où les Anglais de Falstaff combattirent derrière une barricade de tonneaux de poissons, renforcés de pieux, comme jadis à Poitiers et Azincourt.

Peu à peu les Orléanais, serrés dans leur ville et affamés, sentaient leurs espérances se fondre. Si nul secours ne venait, la ville, malgré le courage de Dunois, devait tomber.

Alors qu'Orléans, dans cette situation désespérée, n'attendait plus nulle rescousse que du ciel, Jeanne chevauchait par les plaines de la Sologne à la tête d'un convoi de vivres, d'un secours de cinq ou six mille hommes précédés de moines et de prêtres. Son arrivée après des péripéties diverses, son entrée aux flambeaux le 29 avril, à 8 heures du soir, par les rues débordant d'un peuple surexcité, à travers ces carrefours aux vieilles maisons dont quelques-unes existent encore, c'était le miracle attendu !

Tout était changé, c'était l'assiégé qui se faisait assiégeant ; avec le bâtard d'Orléans, La Hire, Pothon de Xaintrailles et d'autres capitaines, les bastilles anglaises sont assaillies et quelques-unes forcées. Cela emploie une semaine. L'attaque décisive a lieu sur la Loire, à la tête de pont, au fort des Tournelles, relié à la bastille des Augustins, élevée parmi les ruines d'un couvent. Sur ce point, Jeanne et les Orléanais donnèrent leur grand effort pendant les journées du 7 et du 8 mai. Le soir du 7, la bastille des Augustins était prise et brûlée et, dès le matin du 8, une vive canonnade préparait l'assaut des Tournelles. Au

milieu de la journée, après maintes tentatives repoussées, Jeanne était dans le fossé du boulevard, dressant encore une fois les échelles, poussant son monde sous l'averse des projectiles de toutes sortes, lorsqu'elle reçut sa première blessure. Un trait d'arbalète lui transperça l'épaule, mais l'attaque un instant suspendue n'en continua pas moins.



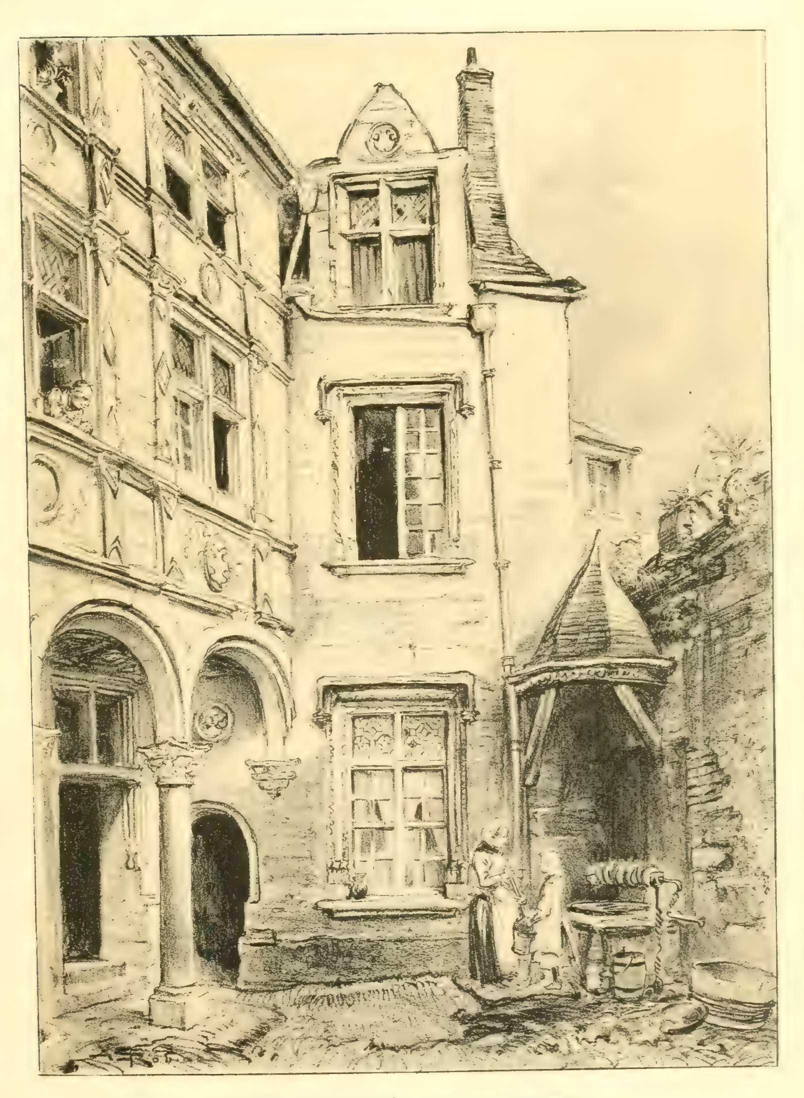
ORLÉANS. — LA MAISON DES CRÉNEAUX

Par le grand pont rompu, les Orléanais de la ville attaquaient les Tournelles, et des brûlots amenés par eau incendiaient le pont-levis réunissant le boulevard à la forteresse. Enfin le boulevard est emporté, ses derniers défenseurs périssent dans l'embrasement du petit pont; puis le fort des Tournelles tombe à son tour et le soir du 8 mai voit le premier triomphe de Jeanne d'Arc dans sa miraculeuse épopée, et la consécration de sa mission dans l'œuvre de délivrance.

Talbot, brûlant les bastilles qui lui restent sur la rive droite, va se mettre en retraite ; le lendemain, Orléans est délivré.

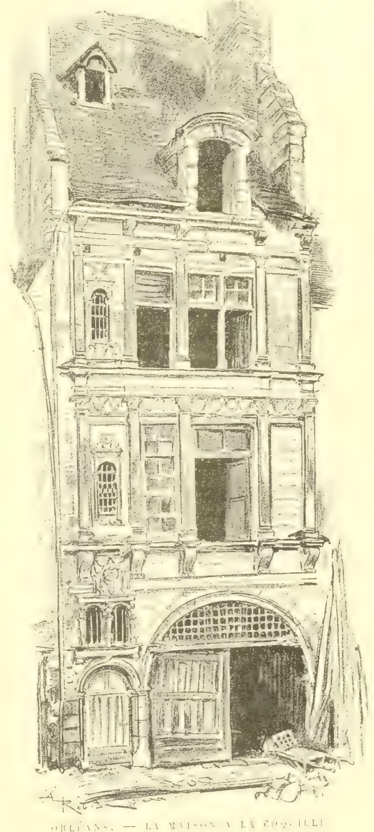
Voilà ce que ces rives ont vu, en ces grandes journées de 1428 et sur cette place où furent les bastilles des Tournelles si chaudement disputées, sur cette place banalisée, la mesquine et grotesque statue de 1804 fait un assez triste contraste avec la grandeur dramatique des souvenirs qu'elle a la prétention de commémorer.

Une grande rue coupe la ville perpendiculairement à la Loire, du pont au faubourg Bannier, c'est la rue Royale, percée au siècle dernier, qui aboutit au centre, à la grande place du Martroi, pour se continuer ensuite sous la dénomination de rue Bannier. Ceci, c'est la grande artère moderne sur laquelle se modèlent peu à peu et autant qu'elles le peuvent, les vieilles rues de jadis, dans les quartiers plus serrés et plus embrouillés, à droite et à gauche de la grande voie.



2 MAISON DITE D'AGNÈS SOREL A ORLÉANS

Là encore, dans le vieil Orléans enfermé dans un cercle de quartiers neufs et coupé par de grandes voies modernes, se retrouvent quantité de rues anciennes et de vieilles maisons qui pourraient raconter le grand siège. Par ces antiques fenêtres plus ou moins arrangées, les Orléanaises d'antan se sont pressées, les cœurs sautant dans les poitrines, pour regarder passer Jeanne d'Arc, entraînant au bruit de toutes les cloches de la ville les hommes d'armes et les bourgeois à l'attaque des retranchements ennemis. Mais, si bien des maisons sont contemporaines du siège, les plus importantes, les plus remarquables de ces vestiges de la vieille ville datent surtout de la Renaissance.


ORLÉANS. — LA MAISON A LA COQUILLE

La caractéristique du vieil Orléans étouffé sous le modernisme, c'est la maison Renaissance, la façade élégante à grande baie cintrée au rez-de-chaussée pour la boutique, avec une petite porte d'entrée sur le côté, également cintrée et surmontée d'autres plus petites baies, et par là-dessus, dans une décoration plus sobre, des fenêtres irrégulièrement semées.

Il y en a encore de forts jolis échantillons, quelques-uns assez bien conservés, d'autres, hélas ! lamentablement abîmés. Cette maison Renaissance, bien entretenue, suffisamment fraîche, est d'aspect engageant et gai, mais quand elle est quasi abandonnée, quand elle est tombée de caducité en mal de misère, sa misère, à cause même de l'ornementation si fine et si délicate qui jadis a fait sa beauté, est plus misérable, plus triste que ne le serait celle d'une maison ogivale plus vieille, mais d'une décoration plus robuste.

La grande place du Martroi s'ouvre au centre de la ville, au bout de la rue Royale, que terminent deux hauts pavillons monumentaux. Au centre s'élève une statue équestre de Jeanne d'Arc, par Foyatier, statue assez peu expressive. En descendant par la rue de la Hallebarde, on se trouve tout de suite dans le réseau embrouillé des rues du vieux quartier, dans les couloirs plus ou moins larges tournant entre de vénérables pignons plantés comme des coulisses de théâtre, très serrés, s'avançant ou se reculant, montrant de hauts toits qui se chevauchent et de pittoresques lucarnes aux charpentes gondolées. Ce sont vieilles rues de commerce, à étroites et sombres boutiques, qui ont usé vingt-cinq générations de marchands, rues animées et fourmillantes, carrefours étroits à vie active, et tout à coup, à côté de la voie remuante et passante, des bouts de ruelles tranquilles, à grands logis de pierre, maisons silencieuses, où de vieilles portes en bois fatiguées, ornées de rinceaux Renaissance à demi effacés, s'ouvrent dans des rez-de-chaussée bien clos.

A droite ou à gauche de la rue Royale où passe le courant de la vie moderne, on décrit ainsi, à travers belles rues anciennes et ruelles surannées, de capricieux zigzags, attiré par quelque aspect curieux de pignon à silhouette XVe siècle, par des détails signalant par-dessus les remaniements et les transformations quelque intéressant débris des vieux temps, ou simplement conduit par des noms de rues pleins de saveur lus au coin des carrefours. Ne peut-on faire un détour pour la rue de la *Truie-qui-File* et un détour encore pour la rue de la *Vieille-Peignerie*, ou la rue du *Cheval-Rouge*, la rue du *Bourdon-Blanc*, la rue de la *Vieille-Poterie*, la rue des *Grands-Ciseaux?*... Et la rue de la *Chèvre-qui-Danse*, dont l'appellation évoque des fantômes d'Esméraldas battant du tambour de basque devant le populaire assemblé, devant les bons bourgeois et messieurs les escholiers de l'Université... J'avoue même avoir bien tourné pour chercher, rien que sur le nom, la rue de l'*Huis-de-Fer*, mais hélas, cette rue qui ne pouvait être banale a disparu, peut-être dans les démolitions du quartier du Châtelet pour faire place aux Halles, mais cela m'amène à trouver dans le volume sur Orléans de M. René Biémont, qu'elle formait le prolongement de la rue du *Poirier*, où dans la maison n° 41 se voit encore un joli réduit Renaissance accroché au fond de la cour. Non loin, autre joli nom ancien d'une rue de la *Corroierie* baptisée jadis rue des *Trente-sans-Hommes*, après une peste de 1583, à cause de trente veuves faites dans cette rue par l'épidémie.

La rue du Tabour — ou Tambour — a gardé son aspect curieux et ses vieux pignons d'autrefois. Voici dans cette rue parmi d'autres logis à jolie tournure encore, mais de moindre intérêt, la maison de Jeanne d'Arc, où fut logée l'héroïne à son entrée dans les murs d'Orléans, et la maison Renaissance dite d'Agnès Sorel.

Ce logis de Jeanne d'Arc était tout proche du rempart, la porte Renart à côté, faisait face à une bastille des Anglais, « le boulevard de la Croix-Boissée ».

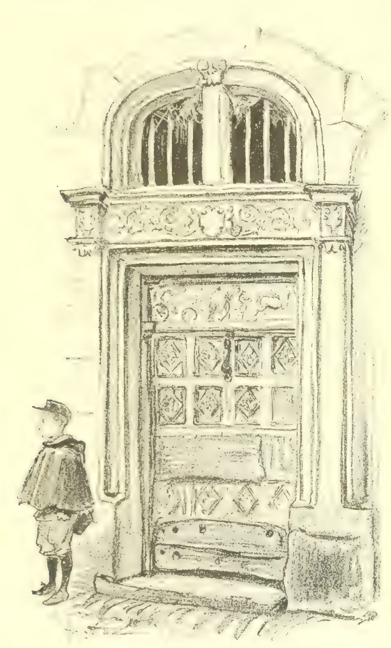
Cette maison où Jeanne d'Arc, en armure de fer étincelante sur un cheval blanc, suivie d'un cortège de chevaliers et de bourgeois armés, après avoir traversé la ville à la lueur des torches, fut reçue avec ses deux frères le soir du 29 avril 1429, appartenait au trésorier du duc d'Orléans, Jacques Boucher. Elle a subi plusieurs transformations; la façade en pans de bois, sur la rue, n'est pas celle du xve siècle, et la cour qui s'ouvre au bout d'un assez large couloir a été modifiée encore davantage. Ce qu'on appelle le cabinet de Jeanne d'Arc est un pavillon de la Renaissance à deux étages à pilastres et cordons sculptés, bâti sur l'emplacement de la chambre que Jeanne occupa en compagnie de la femme et de la fille de Jacques Boucher. Cette maison s'appelle aussi l'Annonciade en souvenir d'un couvent de dames de l'Annonciation qui l'occupa au xvie siècle. Dans la rue de Coulon, derrière la rue du Tabour, la maison n° 10 était une dépendance de la maison de l'Annonciade. Elle a son intérêt aussi et montre une jolie galerie de la Renaissance dont tous les bois sont en gaines sculptées avec têtes mythologiques, galerie se raccordant à un pittoresque escalier tournant à jour.



COUR D'UNE MAISON DE LA RUE DE COULON, A ORLÉANS

La maison à laquelle est attaché, par tradition, le nom de la Dame de beauté de Charles VII, dans la même rue du Tabour est demeurée plus intacte, elle

présente sur la rue une grande façade de pierre à hautes fenêtres sculptées; au milieu s'ouvre une jolie porte en deux parties, à la mode orléanaise, rectangulaire dans le bas, avec une imposte à demi cintrée au-dessus d'un linteau couvert d'élégants rinceaux. La porte de bois, assez malade, rongée, trouée et rafistolée, montre au-dessus de ses compartiments sculptés une frise représentant un triomphe à l'antique avec figurines abîmées, dans lequel on peut voir indifféremment le triomphe de Charles VII ou le triomphe de Vénus.



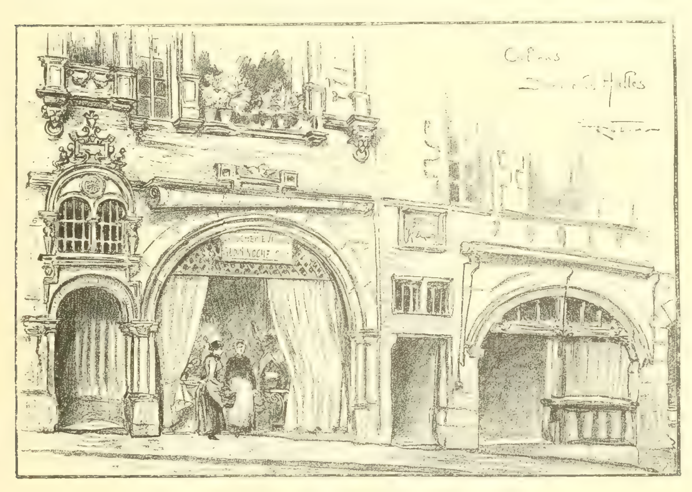
ORLÉANS. — PORTE DE LA MAISON DITE D'AGNÈS SOREL

Poussons cette vieille porte et nous voici dans une cour étroite, mais d'une fort belle architecture, où tout, ensemble et détails, est charmant, malgré les outrages du temps et les dégradations dues à la négligence. C'est d'abord, continuant le couloir, une galerie à arcades en plein cintre abritant un plafond à caissons et de jolis motifs de sculptures parmi lesquels on croit reconnaître le médaillon de Charles VII; il y a aussi des têtes de femmes auxquelles on peut attribuer tous les noms possibles, même celui d'Agnès Sorel, ce qui justifierait l'appellation de la maison que la belle favorite n'a point possédée, mais qui fut donnée par Charles VII, — bien avant son achèvement, sans doute, ou sa reconstruction, vu le style de l'architecture — à Pierre Compaing, avocat du roi au bailliage d'Orléans pour sa belle conduite pendant le siège. Ces médaillons de rois étaient à la mode à Orléans, car on en rencontre encore à bien des façades. Deux étages à grandes fenêtres surmontent ces arcades au corps de logis principal ; toutes les fenêtres à robustes croisillons de pierre sont encadrées de moulures riches et profondes et de pilastres ; quelques-unes ont encore des parties de leurs vitraux à petits plombs.

Dans l'angle de la cour, un petit auvent abrite un vieux puits à margelle de

pierre, avec un beau tourniquet de tirage en fer forgé, ancien aussi, comme la gouttière de plomb qui descend à côté, accrochée à la muraille par des bagues jadis dorées.

Un large et superbe escalier de pierre conduit aux étages supérieurs et au couloir en galerie vitrée qui surmonte la colonnade. Cette belle maison, naguère distribuée en petits logements, a été acquise par la ville d'Orléans qui la restaure



ORLÉANS. — MAISON RUE DU MARCHÉ-A-LA-VOLAILLE

pour y installer une école de dessin, répare les mutilations et débarrasse des cloisons de refend les belles salles à grandes cheminées.

Un important morceau du vieil Orléans, c'est, de l'autre côté de la rue Royale, l'hôtel des Créneaux et ses entours avec la rue Sainte-Catherine et les ruelles voisines dominées par le sombre beffroi. L'hôtel des Créneaux, œuvre de l'architecte Viart, fut longtemps hôtel de ville avant d'être occupé par le musée; il date de la fin du xve siècle et ne fut terminé qu'en 1518.

La façade sur la rue Sainte-Catherine, dans un assez triste état, est pourtant fort jolie avec son mélange d'ornementations gothiques et ses essais de nouveau style, ses hautes fenêtres, malheureusement dépourvues de leurs croisillons, ses dais gothiques vides et ses lucarnes sous lesquelles règne une galerie encorbellée flanquée d'échauguettes fort endommagées.

Un passage voûté dont les nervures tombent sur des culs-de-lampe sculptés, prend sous la porte Renaissance et conduit, à travers les bâtiments du rez-de-chaussée qui étaient le saloir ou magasin à sel de la ville, à une cour intérieure au pied de la haute tour ogivale du beffroi flanquée de sa tourelle d'escalier. En face de cet hôtel des Créneaux fortement délabré, derrière un pâté de maisons quelconques, qui doivent disparaître un jour pour réunir les musées, se dissimule une charmante habitation de la plus pure Renaissance, qui sert de local au musée historique, et s'appelle maison de Diane de Poitiers parce que la favorite de Henri II y fut transportée lorsque, à son entrée solennelle à Orléans avec le roi, en 1551, elle tomba de cheval et se cassa la jambe.

Ce bel hôtel, bâti par un bourgeois nommé Cabut, atteste la richesse de ce bourgeois et surtout ses goûts artistiques : c'est, enfoncé entre deux petits pavillons inégaux, un corps de logis assez étroit, éclairé par de hautes arcades cintrées sous un placage de colonnes à l'antique.

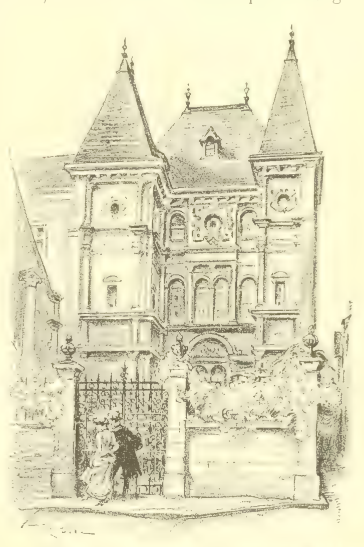
Les jolies salles de l'intérieur sont affectées au musée historique qui a réuni là une intéressante collection d'objets d'art et recueilli nombre de morceaux historiques provenant d'édifices orléanais disparus, parmi lesquels de splendides cheminées couvertes de sculptures, de ces monumentales cheminées souvent peintes et dorées, comme il y en a tant dans les châteaux royaux ou seigneuriaux de ces pays de la Loire, comme on en rencontre encore tant, intactes ou délabrées, garnissant les grandes chambres des hôtels ou maisons des riches bourgeois de toutes ces riches cités éparses au « beau royaume de France ».

En tournant dans les dépendances, on se trouve dans une cour sur laquelle on a réédifié la façade d'une très jolie maison de bois, jadis située rue de l'Aiguillerie-Sainte-Catherine. Etroite et haute, elle a deux étages éclairés chacun d'une large fenêtre centrale surmontée d'une rangée d'étroites baies. Cette maison, sculptée sur toutes ses poutrelles, porte encore à son troisième étage une riche lucarne d'une belle disposition. D'autres façades intéressantes de l'Orléans qui tombe et disparaît viendront, paraît-il, la rejoindre, démolies déjà ou à démolir, et formeront ainsi devant l'hôtel des Créneaux une place monumentale réunissant des souvenirs précieux qu'ailleurs on laisse dédaigneusement se perdre. C'est là un exemple que bien des villes devraient suivre, cela ne nous rendrait pas l'énorme quantité de belles choses abattues par la rage de transformations, jetées bas au nord comme au sud par les municipalités que démange partout un prurigo de démolitions, mais cela sauverait au moins les édifices sur lesquels le pic et la pioche sont déjà levés.

A côté de l'artistique échantillon de maisons de bois du XV[e] siècle déjà réédifié, viendra bientôt se dresser la façade de la célèbre maison à la Coquille élevée par Androuet du Cerceau. Elle est encore debout à deux pas d'ici, sur — ou plutôt

sous la place des Halles, dans un fond de ruelle laissée en contrebas par les travaux de cette place, la vieille rue Pierre-Percée, où elle attend misérablement le dernier coup en compagnie de quelques autres abandonnées. Cette façade, lamentable et grise aujourd'hui, présente une élégante disposition de fenêtres encadrées de grands pilastres aux étages supérieurs, au-dessus d'une boutique en large arcade cintrée, et d'une belle porte que surmonte, dans un cartouche très orné, la coquille dont la maison tire son nom, ornement motivé par le voisinage de l'église Saint-Jacques.

Il y a une autre maison à la coquille à Orléans, une autre façade à peu près semblable, non loin sur l'autre face des Halles, rue du Marché-à-la-Volaille, n° 6. Cette autre maison est vivante encore, en bon état et la boutique, sous sa grande arcade, est occupée par une boucherie. Ce sont les mêmes dispositions de fenêtres, une très large à côté d'une étroite, à chaque étage, entre des pilastres sculptés. La porte est jolie avec ses deux petites arcatures au-dessus et les niches décorées qui la surmontent aux étages supérieurs. Cette maison, aux jours troublés de la Réforme, était un lieu de réunion des protestants.



ORLÉANS. — HOTEL CABUT, MUSÉE HISTORIQUE

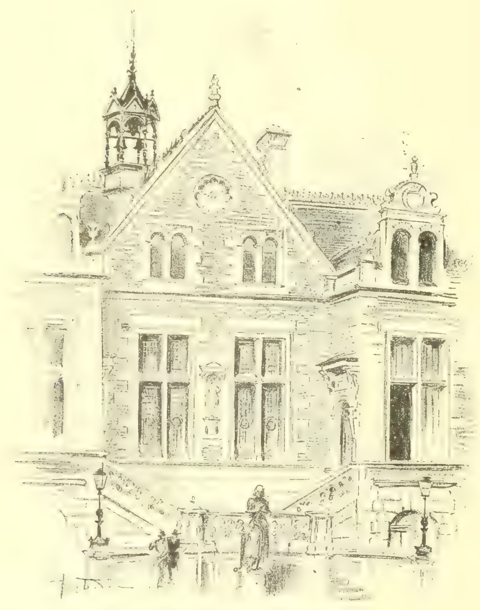
A côté, la maison voisine, un peu plus ancienne, est aussi intéressante par l'agencement de sa boutique dont l'arcade est maintenue par une poutrelle sculptée; au-dessus de la porte se remarque un bas-relief sculpté dans la pierre, c'est l'ancienne enseigne de la maison : un chasseur à côté d'un ours, avec l'inscription A L'OVRS, dans une banderole.

L'église Saint-Jacques qui s'élevait autrefois à côté de la maison à la coquille de la rue Pierre-Percée, dans ce quartier du Châtelet tout proche du pont, a été récemment démolie. L'édifice était flanqué d'hôtelleries pour les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, qui trouvaient déjà, s'ils arrivaient trop tard pour entrer dans la ville fermée, une Aumônerie pour les recevoir, au milieu du vieux pont, à côté d'une petite chapelle dédiée à saint Antoine. De cette petite église Saint-

Jacques, il reste un joli morceau, le portail, transporté pierre à pierre et réédifié dans le jardin de l'hôtel de ville.

La rue Jeanne-d'Arc, grande voie moderne au-dessus des vieux quartiers, aboutit au porche de Sainte-Croix, au milieu d'un important ensemble de monuments : cathédrale, évêché, hôtel de ville, théâtre, bibliothèque, lycée...

La cathédrale d'Orléans a souffert une longue série de malheurs, dans le cours



HÔTEL DE VILLE D'ORLÉANS

des âges. Commencée au XIII[e] siècle, elle se construisit si lentement qu'elle n'était pas encore achevée lorsque les calvinistes la détruisirent aux trois quarts par la mine et par l'incendie. Sa réédification, commencée sous Henri IV dans le style ogival, fut menée avec la même lenteur; pour comble de malheur, à des architectes du temps du rococo et du style Pompadour, échut la mission de terminer cette reconstitution par un grand frontispice gothique. Quel gothique, hélas! des rosaces et des arcatures ogivales, maladroites et sans conviction, qui font ressem-

VUE GÉNÉRALE DE BEAUGENCY

bler la décoration de l'immense façade et des deux tours à un grand découpage à l'emporte-pièce.

Les flancs du monument sont beaucoup mieux, malgré de bizarres portails latéraux mélangeant le classique et le gothique, et portant à leur fronton de grandes rosaces en forme de soleils, qui donnent la date de leur construction au



ORLÉANS. — MAISON DE FRANÇOIS Ier

temps du grand roi. Les transepts présentent un bel entre-croisement d'arcs-boutants sur des arcatures formant une légère claire-voie enchevêtrée. L'abside à l'extérieur, la plus ancienne partie de l'église, est fort belle, ainsi que la vieille porte de l'Évêque ouvrant dans le collatéral gauche.

Quand souffla l'ouragan des fureurs religieuses au XVIe siècle, portant par toute la France le ravage et la dévastation, dans cette épidémie de discordes, de rages persécutrices, Orléans eut sa bonne part d'accès sanglants. De bonne heure la mèche des arquebuses s'y alluma aux flammes des bûchers et les dagues s'aiguisèrent. Après l'avortement de la conjuration d'Amboise, Catherine de Médicis et

les Guise appelèrent les États Généraux dans la ville fortement gardée; les députés des trois ordres tinrent leurs séances dans une salle de charpente construite devant l'hôtel de ville actuel, l'hôtel de Groslot, bailli d'Orléans arrêté déjà comme suspect de huguenoterie. Le procès du prince de Condé, saisi dès son arrivée à Orléans, s'instruisit en grande émotion, et la perte de Condé était certaine si, juste à temps, le petit roi François II n'avait trépassé, dans une chambre de l'hôtel Groslot, avant la conclusion du procès.

Deux ans après, en 1562, la guerre civile éclatant, Condé reparaissait soudain dans Orléans, l'armée protestante s'emparait des portes et faisait de la forte ville le boulevard du protestantisme. Les huguenots chassent les prêtres, dispersent l'Université si fameuse au XVI[e] siècle par la science de ses professeurs. C'est alors que la cathédrale Sainte-Croix est dévastée. Pour aller plus vite, on fait sauter la nef à coups de mine, et de l'édifice immense et superbe il ne reste debout que les chapelles du chœur.

Ces excès amènent sous les murs d'Orléans une armée catholique assoiffée de vengeance, traînant Condé encore une fois prisonnier depuis la bataille de Dreux. Le duc de Guise s'est emparé du fort des Tournelles en tête du pont et il se prépare à enlever la ville par un coup de force, lorsque, en regagnant la veille de l'assaut son quartier général, il tombe sous le coup de pistolet de Poltrot de Méré embusqué sur son passage.

En 1567, la guerre recommençant, Condé reprit encore Orléans; il s'ensuivit de nouveaux excès, dont le souvenir amena l'an d'après, au tocsin de la Saint-Barthélemy, l'explosion des fureurs catholiques. Ce fut le plus atroce de ces accès de délire qui prenaient successivement chacun des partis. Orléans se montra cette nuit-là et pendant toute une semaine un petit Paris, entièrement livré aux massacreurs. La Ligue régna souverainement dans la ville violemment arrachée à la Réforme, Orléans repoussa même les troupes royales, celles d'Henri III et ensuite celles d'Henri IV, pour ne faire sa soumission qu'en 1594.

Les secousses avaient cessé. Auprès de ces sanglants bouleversements, l'enlèvement d'Orléans au moment des troubles de la Fronde par M[lle] de Montpensier — entrant la première avec ses dames d'honneur par un trou fait dans la porte où elle a tout juste de quoi passer, pendant que les tambours des bourgeois battent aux champs, portée ensuite à l'hôtel de ville où elle harangue le Conseil, et entraîne la ville dans le parti des princes, — n'est qu'une algarade héroï-comique, plaisamment racontée par l'héroïne dans ses Mémoires.

L'hôtel Groslot qui vit tous ces événements, « logis accoutumé, dit l'inscription de la façade, des rois François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, des reines Catherine de Médicis, Marie Stuart, Louise de Lorraine et Marie de Médicis... » est devenu l'hôtel de ville depuis la Révolution. C'est un très vaste édifice de

briques et pierres encadrant une grande cour de ses bâtiments à pignons de briques de couleurs différentes, où sous la patine égalisant les tons se distinguent encore des compartiments losangés comme à Blois et à Gien.

Par son aspect général, l'hôtel Groslot rappelle les architectures des villes flamandes, mais les détails, la décoration de tous ces pignons et des lucarnes à double arcade cintrée sont bien de la Renaissance française. Le pignon central en retrait sur les autres est précédé d'un joli perron double conduisant aux portes du premier étage, placées de côté et dont les entablements portent sur des cariatides attribuées à Jean Goujon.

Dans une niche de ce pignon central, est placée une statue du grand architecte Jacques I[er] Androuet du Cerceau, né à Orléans, père d'une véritable dynastie d'architectes célèbres, dont l'aîné, avant de devenir architecte du roi, constructeur du Pont-Neuf et de l'hôtel Carnavalet, fut l'un des Quarante-Cinq d'Henri III. Jacques I[er] Androuet du Cerceau, auteur du Livre des *plus Excellens bastiments de France*, construisit à Orléans la maison à la Coquille, la maison à peu près pareille du Marché à la Volaille, et la maison dite *des Oves*, rue Saint-Anne, façade d'une froide régularité, plaquée d'ordres superposés.

Dans la cour de l'hôtel de ville, sous la balustrade du perron s'élève une troisième statue de Jeanne d'Arc, l'œuvre si connue de la princesse Marie d'Orléans, une très douce et très candide Jeanne d'Arc, d'un joli sentiment, mais qui laisse peu deviner, sous la jeune fille en prières, l'héroïque Lorraine capable de pousser l'épée au poing ses rudes soudards aux assauts.

Les appartements du premier étage sont superbement décorés, on admire dans le grand salon une grande et magnifique cheminée dont le manteau à trois arcatures abrite trois bas-reliefs modernes célébrant les trois phases de la mission de Jeanne d'Arc : Domrémy, Les Tournelles, Reims.

Le théâtre fait bonne figure en face de la mairie, sur un des côtés de cette grande place Sainte-Croix si bien entourée, au milieu de laquelle s'élève la statue du jurisconsulte Pothier. Tout à côté, dans le même pâté d'édifices, touchant aux grands bâtiments de l'évêché et du séminaire, l'enceinte de l'ancien cimetière, formant un vaste cloître, sert de halle au blé. L'aspect actuel de ces larges galeries ogivales — jadis décorées de façon macabre, — est simplement triste et froid et sans grand caractère.

Dans ce même quartier, rue Pothier, une gracieuse porte en accolade, surmontée d'une balustrade gothique, attire le regard parmi les constructions modernes. En retrait au-dessus de la balustrade, s'élève une étroite façade percée de deux fenêtres ogivales. Ceci est un dernier fragment fort joli, récemment restauré, de l'ancienne Université d'Orléans, *la Salle des Thèses*, une curieuse

petite salle du xve siècle, partagée en deux nefs dont les voûtes reposent sur trois colonnes.

La rue de la Bretonnerie qui monte du centre à Saint-Paterne, à l'entrée du faubourg Bannier et du Grand Mail planté par Catherine de Médicis, est la rue de la vieille aristocratie orléanaise ; ce ne sont que grands hôtels, imposants pavillons, immenses toits, des deux derniers siècles surtout. Le plus imposant de ces hôtels est celui dit de *la Vieille-Intendance*, qui est le plus ancien et qui montre au-dessus de ses grands murs le sommet de ses hauts corps de logis où logèrent des rois de France.

Une autre maison curieuse qu'il ne faut pas oublier dans un quartier tout opposé près de la Loire, à l'angle de la rue de la Chèvre-qui-Danse et de la rue de Recouvrance, qui descend de la rue du Tabour à l'église Notre-Dame de Recouvrance, rappelle aussi des souvenirs royaux. C'est la maison dite de François Ier, construite par un valet de chambre du roi et qu'habita un temps la duchesse d'Etampes, maîtresse de François.

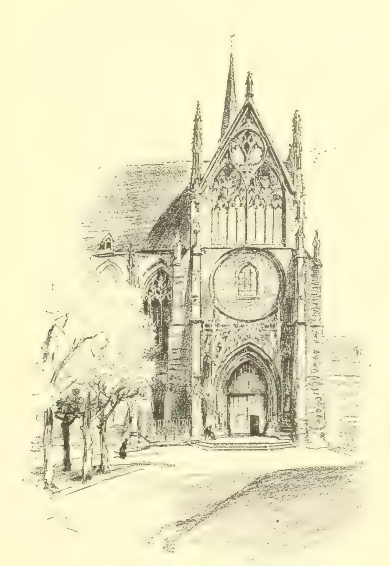
C'est aujourd'hui une épicerie en gros ; les tonneaux et caisses de marchandises remplissent les bâtiments et la cour à deux étages de galeries à l'italienne portées sur d'élégantes colonnades. A côté de ces arcades est une jolie petite porte au fronton de laquelle brûle la salamandre, emblème vraiment bien choisi de ce roi toujours enflammé.

L'église Notre-Dame de Recouvrance est un édifice gothique et Renaissance dans laquelle, parmi d'autres détails intéressants, se remarque surtout une belle et haute clôture de chœur. Saint-Paul à côté, également des xve et xvie siècles, mais assez insignifiant, a cependant un beau clocher isolé.

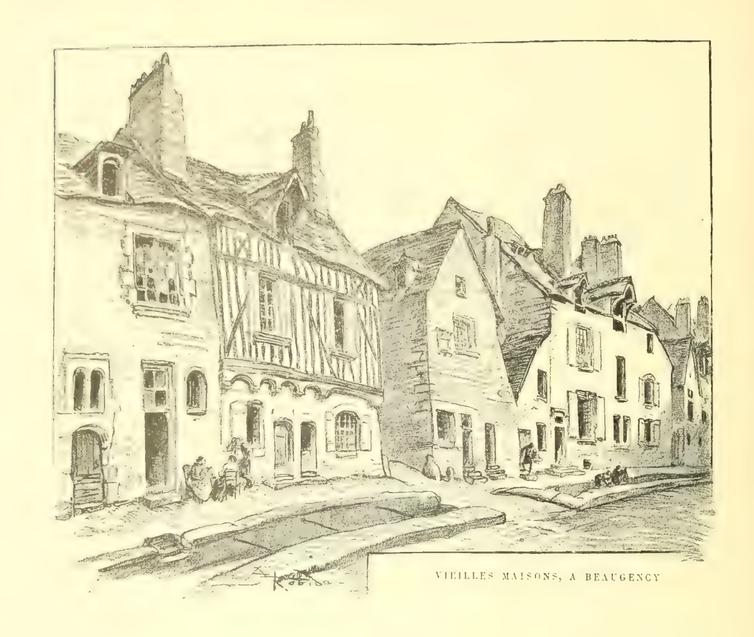
Les rues ou ruelles autour de ces églises abondent en vieux et calmes logis ; le cloître Saint-Paul, large espace vide devant l'église est dans ce genre assez caractéristique. Saint-Pierre-le-Puellier et Saint-Donatien sont d'assez pauvres églises, mais Saint-Aignan tout à l'extrémité de la ville est un édifice gothique de plus d'importance et d'une architecture plus riche. Brûlé et ruiné plusieurs fois pendant les sièges, rebâti ou restauré par Louis XI, puis saccagé par les dévastateurs huguenots et par ceux de la Révolution, Saint-Aignan a beaucoup souffert et se montre presque partout criblé de blessures ; mais, si mutilé qu'il soit, il fait bonne figure sur la vieille place du cloître Saint-Aignan d'aspect si calme, en ce calme quartier, et l'intérieur de l'église, avec les ornements qui lui restent, avec sa crypte très ancienne, n'est pas moins intéressant.

Le grand séminaire derrière la cathédrale a aussi une chapelle souterraine, la crypte de Saint-Avit, retrouvée en 1853, curieux et vénérable monument du vie siècle, provenant d'une église construite par Childebert, ruinée par le grand siège et rasée au siècle dernier.

Près de Saint-Aignan dans la petite rue Saint-Flou surgit tout à coup, de la banale modernité, une grosse tour dressant fièrement la girouette de son toit conique et ses deux belles échauguettes encorbellées pointant sur le comble. C'est la *Tour blanche*, la dernière des tours, le dernier soldat du grand siège encore debout. Elle a vu Jeanne d'Arc enlever les bastilles de Suffolk et de Talbot. Le soubassement de cette vaillante vénérable est romain, la tour du moyen âge s'est élevée sur les débris d'une plus ancienne qui défendait la Cenabum gauloise devenue l'Aurelianum gallo-romaine, au temps où les habitants de cette ville, encouragés par leur évêque Amianus, auquel l'église voisine Saint-Aignan est dédiée, repoussaient sur leurs remparts branlants les hordes d'Attila.



ORLÉANS. — ÉGLISE SAINT-AIGNAN



VIEILLES MAISONS, A BEAUGENCY

II

MEUNG. — BEAUGENCY

LA PRISON DE FRANÇOIS VILLON. — UN PONT GOTHIQUE
LE DONJON DE BEAUGENCY. — LE CHATEAU DE DUNOIS DÉPOT DE MENDICITÉ

Dans le val, très large, où se découpent carrément des bouquets de bois et où s'alignent des files d'aulnes au feuillage tremblotant, la Loire semble bien silencieuse et bien solitaire aux yeux habitués à nos rivières affairées, à la Seine remuante sur laquelle toujours souffle et siffle quelque lourd remorqueur, et file en amont comme en aval quelque convoi de grandes péniches.

Ici devant Meung, tranquillité absolue, pas un bateau sur la Loire peu travailleuse, pas de bruit ni de mouvement, si ce n'est au bas des prairies quelques tireurs de sable remplissant un tombereau dans la rivière et un cheval qui galope en cadence sur le pont suspendu.

Meung est un vieux petit pays fort gentil, endormi sous la verdure de ses

jardins, traversé par un ruisseau murmurant qui fait tourner des roues de moulins. L'aspect est d'un gros bourg plutôt que d'une ville, si ce n'est à la grande place de l'église.

Cette église appuyée sur quelques fragments de tours ruinées, un château à tourelles du xvi[e] siècle et à grands logis un peu plus jeunes, tout à fait enveloppés dans le moutonnement des verdures d'un parc, c'est avec une vieille porte tout ce qui reste du Meung d'autrefois, abbaye et ville forte qui joua son rôle dans les guerres contre les Anglais et qui fut enlevée par Jeanne d'Arc peu après la prise d'Orléans.

L'église, fort curieuse et d'un beau caractère sévère à l'intérieur, est surmontée d'une grosse tour romane à flèche de pierre. Ce clocher robuste et trapu, aux ouvertures béantes pleines de corbeaux, se raccorde à des restes de tours que l'on ne peut guère voir que des prairies bordées de grands platanes, ou des ruelles qui tournent au pied du château.

Sauf ces tours de l'église et la porte d'Amont, simple tour carrée, il ne reste rien des murailles de l'enceinte et pas grand'chose de curieux en ville, sauf aussi quelques souvenirs de poètes, car Meung est la patrie d'un poète, Jean de Meung, continuateur du *Roman de la Rose*, et fut la dure prison d'un autre rimeur, du charmant poète bohème — et tirelaine peut-être — François Villon, mis sur l'ordre de l'évêque d'Orléans, Thibaut d'Aussigny, en charte privée dans une de ces tours,

En un bas lieu, non pas en haut,

où il composa ses ballades mélancoliques ou railleuses dans la bouffonnerie desquelles éclatent tant de cris d'émotion, et le grand Testament tout au long duquel il se plaint si amèrement de l'eau que lui fit boire l'évêque pendant une année, jusqu'au jour où le roi Louis XI, entrant à Meung en revenant d'être sacré à Reims, le tira de prison.

Jeuner lui faut dimanches et mardiz,
Dont les dents a plus longues que ratteaux ;
Après pain sec, non pas après gatteaux
En ses boyaulx verse eau à gros bouillons

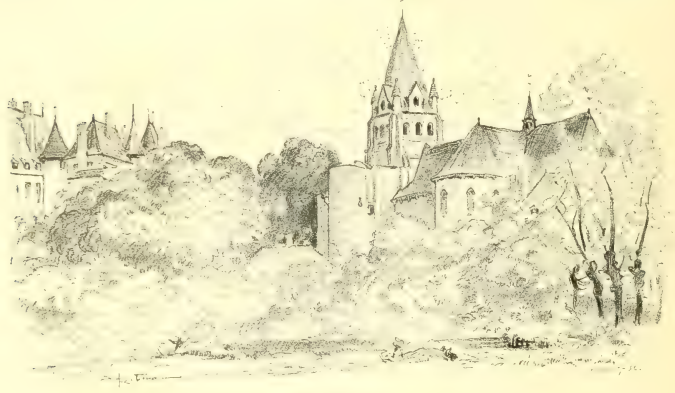
A une lieue de Meung, mais sur l'autre rive, se trouvent Cléry et sa grande et belle église du xv[e] siècle. Louis XI, très dévotieux à Notre-Dame de Cléry, a, comme il l'a désiré, son tombeau sous ses voûtes, monument renversé par les calvinistes, mais rétabli sous Louis XIII.

Beaugency n'est pas loin, sur le même très modéré coteau qui porte le château de Meung.

C'est encore un très vaste paysage de Loire, plus joli qu'à Orléans, entourant

une ville mieux silhouettée. Sur la rive gauche, après quelques maisons en tête du pont, il n'y a plus rien que des prairies, des bouquets d'arbres sur de faibles ondulations de terrain, et sur le fleuve beaucoup d'îlots, de longues bandes verdoyantes s'allongeant au cours de l'eau, les taches jaunes des bancs de sable, des files de roseaux prolongeant au loin les îlots et soudant les archipels, et rien autre chose de vivant qu'une vache ou deux paissant dans les broussailles des îles.

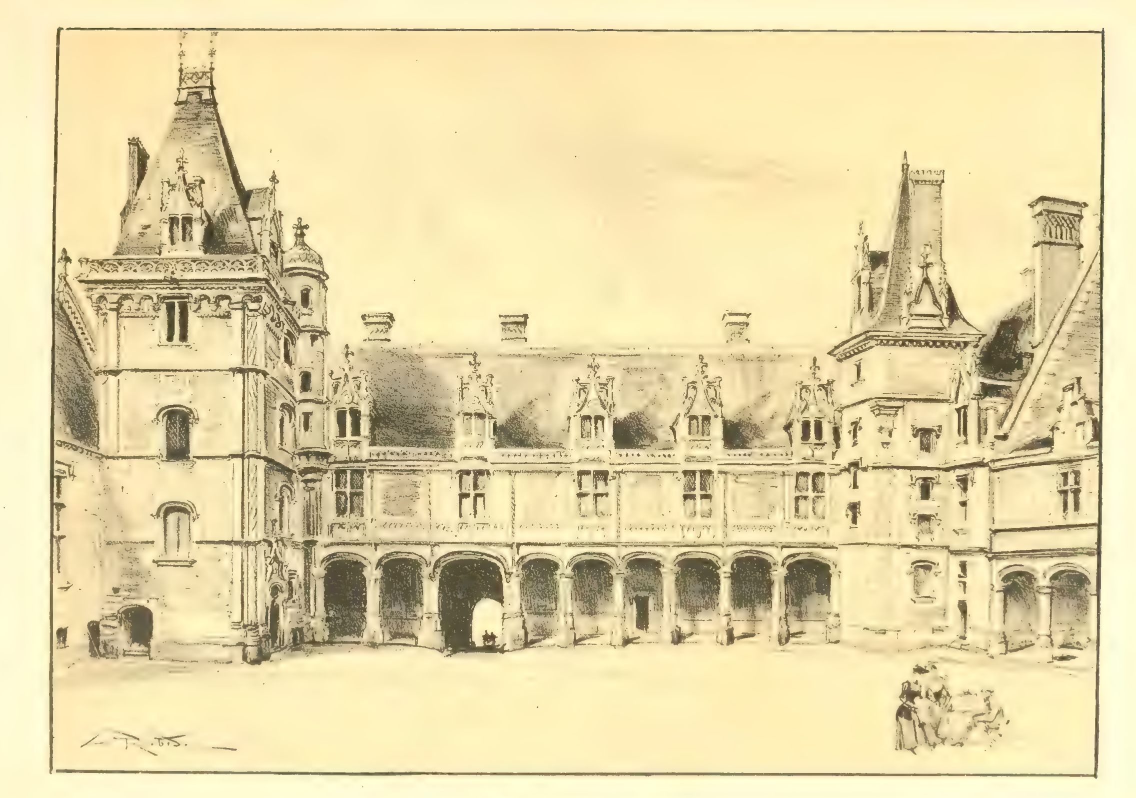
Enjambant ce vide où roule la Loire, un pont immense et pittoresque s'en va rejoindre le pittoresque Beaugency, un pont irrégulier et cahotant, de vingt-six



MEUNG-SUR-LOIRE

arches tantôt en pierre, tantôt en bois, arches gothiques en ogive larges ou étroites, avec une grande coupure au milieu pour l'arche marinière livrant passage à la navigation, bref, un de ces vieux ponts du moyen âge, d'aspect robuste et monumental, non plus intact certainement, souventes fois raccommodé pour cause de brèches sans doute faites par la Loire aux jours de colère, et privé depuis longtemps des défenses qui devaient le compléter au temps où Jeanne d'Arc, Lahire et le connétable de Richemont, Orléans délivré, s'en venaient ici assaillir les Anglais, enlevaient la ville en un jour, et le lendemain mettaient l'armée de Talbot en déroute à Patay.

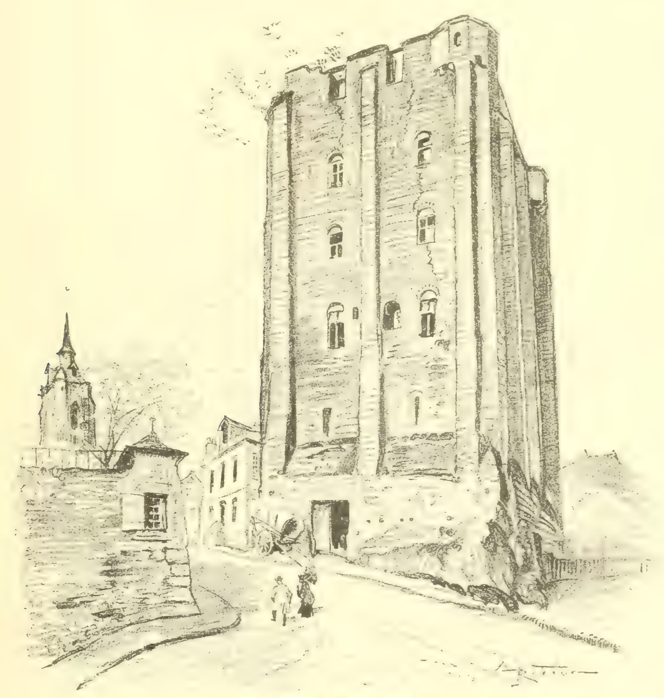
Sur la berge plantée d'arbres à l'autre bout du pont, des édifices aux lignes heurtées forment de grandes masses, maisons anciennes, grands bâtiments de belle taille qui furent jadis des couvents, un grand pavillon et une tour ronde à côté... A gauche le mamelon s'élève un peu, par-dessus une longue file de maisons accidentées et porte là-haut des clochers d'église.



4

COUR DU CHÂTEAU DE BLOIS

Des rues dégringolent de la colline, piédestal d'une importante nef d'église à tour romane derrière laquelle se cache un château du XVIe siècle. La pièce principale de cet ensemble, c'est le formidable donjon carré dit Tour de César, carcasse



LE DONJON DE BEAUGENCY

de forteresse complète mais évidée qui se dresse, trouée à jour par endroits, superbe dans le ciel parmi le tourbillonnement éperdu et croassant de sa garnison de corbeaux.

L'intérieur vaut l'extérieur. Beaugency est une jolie petite ville, d'agréable mine et point banale. Après ce pont pittoresque, la première chose que l'on voit d'abord en suivant la rue principale, où dans bien des quartiers engageants et gais,

le long des vieux murs de jardins, bien des ruelles attirent, bien des maisons méritent d'être regardées, c'est en haut d'un bout de rue en raidillon descendant du coteau, un passage voûté, noir sous de noires murailles rébarbatives, s'emmanchant avec des pignons considérables et non moins sombres.

Là-haut est le château, au bout du passage qu'escalade en ce moment un singulier équipage, une voiture chargée de paillasses, traînée et poussée par des hommes en longues blouses blanches coiffés de bonnets de coton bleus. Cette rencontre dit tout de suite quels sont les occupants actuels de ce château du fameux Dunois, bâtard d'Orléans, transformé aujourd'hui en dépôt de mendicité. En grimpant derrière eux, on arrive devant l'entrée actuelle du château, dans un bâtiment flanqué d'un gros pavillon carré.

L'édifice manque de grâce. Extérieurement le temps a durement passé sur ces sévères constructions mutilées en bien des endroits. L'entrée donne dans une grande cour à arcades, d'apparence plus gracieuse et plus gaie que l'extérieur délabré. Ce sont les bâtiments construits au milieu du xv[e] siècle par Dunois qui possédait par sa femme la seigneurie de Beaugency. Sur un des côtés du carré s'élève une jolie tour d'escalier de la Renaissance terminée par une curieuse girouette.

Il y a dans les différentes parties de l'édifice de belles salles transformées en ateliers ou en dortoirs, notamment une salle éclairée par de belles et hautes fenêtres et pourvue d'une cheminée à large manteau sculpté. Dans cette grande et noble salle très gaie, où le soleil entrant à flots vient frapper çà et là des sculptures plus ou moins bien conservées ou des inscriptions rappelant la destination actuelle du castel, devant ces fenêtres à belles vues sur ville et campagne par où le vaillant compagnon de Jeanne d'Arc, vieilli, contempla sans doute souvent les champs des combats de sa jeunesse, quelques détenus du dépôt, éparpillés dans les rayons de soleil qui se jouent à travers l'immensité de la pièce, tirent, sans trop se hâter, le fil poissé du cordonnier.

On voit encore, en parcourant les corps de bâtiment, une petite chapelle dans le quartier des femmes dirigé par des sœurs, un réduit en haut d'une tourelle et quelques petites cours intérieures, dans l'une desquelles un spectacle entrevu donne l'explication de bien des choses. C'est l'heure du repos après les heures de travail, — travail relatif, car on n'a pas toujours grande besogne à donner aux détenus, — et ces gens, pour la plupart jeunes et valides, sont couchés, vautrés tout de leur long sur le sol de la cour, dormant béatement, le bonnet de coton sur les yeux. Natures de lazzaroni ayant lézardé au soleil tant qu'ils ont pu et traîné sur les routes tant qu'il a fait beau, on sent que, dans la plupart des cas, c'est bien une vraie vocation qui a conduit ici ces amis convaincus du far-niente.

Situé sur le côté, séparé maintenant du château de Dunois par une coupure dans les bâtiments, le grand donjon du castel primitif élevé au xi[e] siècle, probable-

ment sur quelques vieilles pierres romaines comme son nom de Tour de César peut le faire présumer, se dresse lézardé et crevassé, écorné au sommet, appuyé de trois hauts contreforts sur chaque face, avec des échauguettes polygonales sur les contreforts d'angle d'un côté. C'est une énorme et rugueuse masse de 24 mètres sur 21, sur une quarantaine de mètres de hauteur, avec des murs de dix pieds d'épaisseur dans le bas. A l'intérieur, la carcasse est vide, il ne reste ni planchers ni voûtes, on ne voit du bas en haut que le ciel et les profondes embrasures des fenêtres, par où s'échappent, comme pour des manœuvres régulières ou pour repousser des assauts aériens, des bataillons de corbeaux, possesseurs actuels de la forteresse.

Le côté regardant la Loire est percé de hautes fenêtres à croisillons arrangées au XVI[e] siècle dans les baies romanes. La ruine du donjon date de peu d'années après cet aménagement. Il avait traversé sans trop de blessures bien des guerres et bien des sièges, mais les guerres religieuses devaient lui porter le coup suprême. La ville de Beaugency, tombée en 1562 entre les mains des bandes calvinistes, subit toutes les horreurs d'une mise à sac complète; ensuite, un retour offensif de l'armée royale força le prince de Condé à évacuer la place dont il eut soin d'éventrer les tours avant de partir.

Les défenses furent réparées, puis, pendant quelques années, la ville passa alternativement de l'un à l'autre parti, prise ou surprise, et non sans dommages. En 1567, l'année d'avant la Saint-Barthélemy, Beaugency appartenait aux protestants. C'est l'année de la dévastation du château, dans une nouvelle journée dont les horreurs rappellent celles du premier sac. Le drame commence dans l'église de l'abbaye, tout à côté du donjon, par l'abjuration d'un moine catholique dont l'apostasie en pleine chaire, soulevant les colères de l'auditoire, fait éclater une furieuse bagarre. On se bat, on s'égorge, les calvinistes ont le dessus, l'incendie accompagne le massacre, l'abbaye brûle. Bientôt le feu gagne le donjon dont les planchers intérieurs s'écroulent, tandis que flambe comme une torche immense le grand comble de charpente couronnant les créneaux.

Cette église Notre-Dame, ancienne église de l'abbaye, assise sous le château a, juste devant le donjon, un vieux portail roman très fruste, surmonté d'une tour.

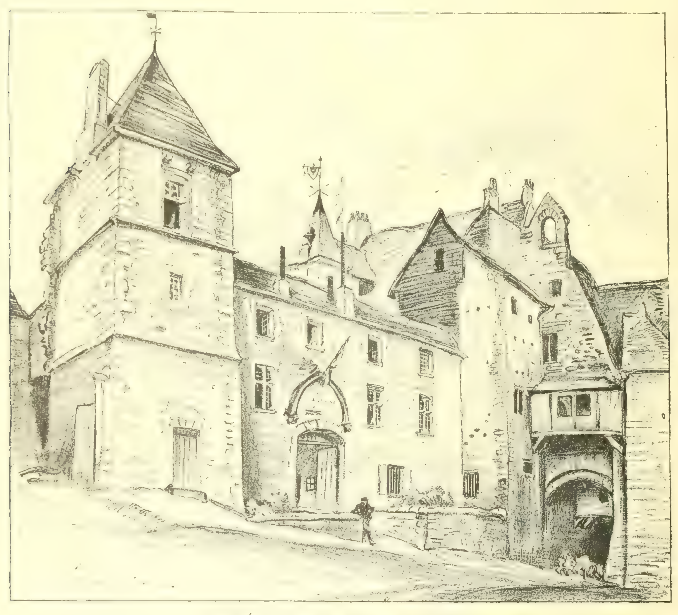
L'intérieur restauré, gothique dans la nef, est plus ancien dans le chœur qui offre un bel aspect d'église romane avec ses étroites et hautes arcatures cintrées.

L'incendie de 1567 n'épargna de l'abbaye que le logis abbatial et la Tour du Diable sur la berge au-dessus du donjon, une tour de défense, — blanche et gaie malgré son nom sinistre, aujourd'hui qu'elle vient d'être restaurée. Les grands bâtiments de l'abbaye, à côté, sont des constructions des deux derniers siècles.

La Tour Saint-Firmin, clocher isolé servant de dépôt des pompes à incendies, seul reste d'une église de la Renaissance, se dresse au sommet du coteau, non

loin du donjon, à côté de l'hospice, ensemble de vieux bâtiments à toits d'ardoises parmi lesquels se distingue une très ancienne chapelle.

A peu de distance, le mail aux vieux arbres bordant de vagues débris de remparts percés d'une vieille porte ruinée, insignifiante, aboutit à une terrasse au-dessus de la Loire, joli balcon bien ombragé, du haut duquel on plonge sur le cours du fleuve filant vers Blois.

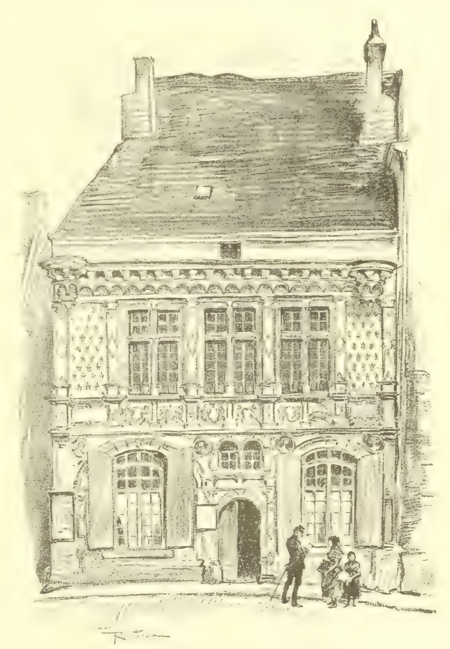


ENTRÉE DU CHATEAU DE BEAUGENCY

Le centre de la ville a quelques agréments pittoresques autour de sa grande place du Martroi, c'est la Tour de l'Horloge, ancienne porte Vendômoise, à côté de la vieille prison ; ce sont quelques maisons intéressantes, par exemple celle de la rue du *Puits-de-l'Ange*, que décorent quelques arcatures romanes à son étage supérieur au-dessus d'une boutique à la moderne, et la haute maison gothique à côté, dont le portail sculpté est malheureusement assez abîmé.

L'hôtel de ville, tout petit, est un morceau charmant du XVI[e] siècle, il a été

construit par Viart, architecte de l'hôtel des Créneaux d'Orléans, mais vingt-cinq ans après celui-ci, et rien ne porte plus la marque ogivale. Il rappelle la maison des Créneaux par son entablement porté sur des petites niches en coquille, et se terminant à chaque angle par l'encorbellement d'une tourelle aujourd'hui absente. Le rez-de-chaussée montre une élégante petite porte entre deux grandes fenêtres en arcades cintrées, quelque peu défigurées, surmontées de médaillons de femmes.

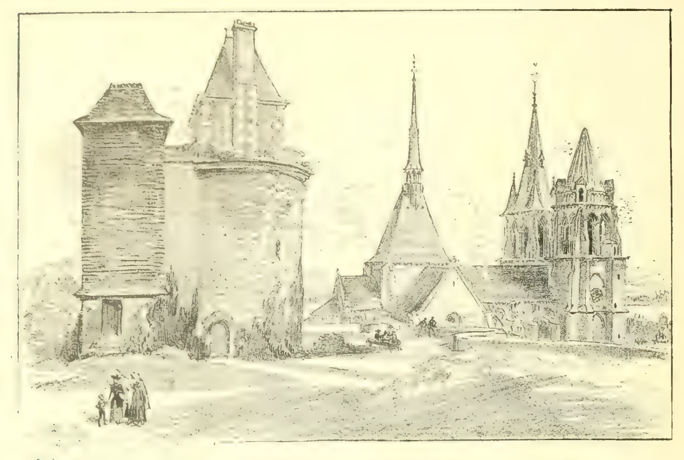


HÔTEL DE VILLE DE BEAUGENCY

Au premier étage s'ouvrent trois hautes fenêtres quadrangulaires à croisillons, flanquées sous les culs-de-lampe des tourelles de deux panneaux où sont gravées les fleurs de lis *sans nombre* des armoiries de la ville.

Sous les fenêtres, des groupes d'enfants en bas-reliefs portent les écussons des anciens seigneurs de Beaugency à côté de la Salamandre de François Ier.

Tout cet ensemble si gracieux est malheureusement bien abîmé. La Renaissance a laissé sa marque aussi à certaines parties d'un vieux quartier bordant un ruisseau canalisé qui s'en va courant à la Loire, rue de faubourg où les maisons ont subi les rudes poussées du temps qui jette un peu de guingois les façades, effrite et use les ornements, mais, en compensation, donne à ces vieux logis dédaignés un si grand charme pittoresque.



BLOIS. — OBSERVATOIRE DE CATHERINE DE MÉDICIS ET ÉGLISE SAINT-NICOLAS

III

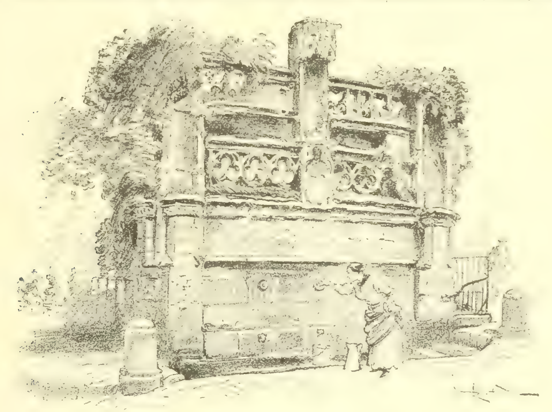
BLOIS

LES MERVEILLES DE BLOIS. — LE CHATEAU. — LA FAÇADE ROUGE
L'AILE DE FRANÇOIS I[er] ET LE GRAND DRAME DE BLOIS
LA SALLE DES ÉTATS. — LE GRAND ESCALIER
UNE SÉRIE DE CHEMINÉES. — HERMINES, PORCS-ÉPICS ET SALAMANDRES

Le seul nom de Blois, par une puissance d'évocation particulière, fait surgir de l'ombre accumulée tout un siècle qu'il semble résumer, dont il fut parfois comme le point central, — cent années de l'histoire la plus brillante et la plus tourmentée, de la plus artistique et de la plus sanglante des époques.

Il évoque le temps des Valois, mille souvenirs précis ou confus des événements menus ou formidables qui se pressent et se bousculent en ce siècle mouvementé de toutes façons, par l'idée et par le fait, fécond en grandes œuvres et en horreurs tragiques — époque assez semblable dans l'histoire à un été splendide traversé d'effroyables orages. Coups de soleil et tremblements de terre, Blois a eu tout cela ; après les fêtes éblouissantes dans ses prestigieux châteaux, les grandes secousses et les sombres drames !

Ce magnifique castel, énorme et par endroits doré comme un palais de Satrape, cette ville à silhouette découpée, pittoresquement étagée sur la Loire, apparait comme le décor de la grande pièce aux cent actes divers, jouée sur le théâtre de l'histoire par le romanesque XVIe siècle. Les personnages sont Louis XII, Anne de Bretagne et François Ier, d'abord, puis les Valois sanglants, Charles IX, Henri III et leur mère Catherine de Médicis la vénéneuse, Marguerite de Valois, Condé et



BLOIS. — LA FONTAINE DE LA PLACE LOUIS XII

Coligny, François de Guise et Henri le Balafré, et, après les premiers rôles, toute la foule des acteurs secondaires.

C'est le XVIe siècle tout entier qui brusquement se lève lorsque surgit, de l'horizon traversé par nos locomotives, cette surprenante façade de palais visible de si loin, étincelant au soleil par-dessus tous les toits d'ardoises de la ville. Et ce XVIe siècle se rapproche encore et l'on se sent comme pénétré de l'atmosphère de ce temps superbe et tragique, frôlé presque par toutes ces ombres à grands panaches et fortes rapières lorsque, descendant en ville par les avenues modernes, voisines du chemin de fer, le château, un instant caché par les arbres, le château féerique qui s'est évanoui comme un mirage au tournant d'une allée, soudain se dresse tout près, en toute sa majesté, du côté de l'aile Henri III, superposant en son architecture de cyclopes raffinés, trois étages de splendides galeries ouvertes, sur un soubassement solide, au-dessus du haut talus vert et de la ville qui fuit plus bas vers la Loire.

Du côté du fleuve lui-même, la grande entrée de jadis, c'est une autre vue

plus complète, et Blois, la plus pittoresque et la plus séduisante de toutes les villes que le flot de la Loire reflète en passant, se développe tout entière, assise sur ses collines, des flèches de l'antique église Saint-Laumer, maintenant Saint-Nicolas, aux terrasses de l'évêché, allongeant sous la haute cathédrale une ligne d'épaisses verdures.

Du pont, la ville serrée sur les pentes convergeant vers la Loire, avec son hérissement désordonné de toits d'ardoises, laisse deviner le curieux enchevêtrement de rues étroites, de couloirs tortueux,

ANGLE DE LA PLACE DU CHATEAU, A BLOIS

d'escaliers, de ruelles, de rampes plus ou moins raides, de descentes qui sont plutôt des coulées, que l'on va trouver avec toutes leurs perspectives inattendues et toutes les surprises artistiques éparpillées partout, dès que l'on va s'engager dans le labyrinthe touffu des vieux quartiers toujours remuants et animés.

5

CHATEAU DE BLOIS, AILE FRANÇOIS Ier, EXTÉRIEUR

La grande trouée à escaliers successifs, pratiquée de nos jours sur l'alignement du pont à travers les quartiers escarpés, a ses avantages au point de vue de l'hygiène, mais il est permis de penser que cette coupure forcée où triomphe violemment la ligne droite n'est peut-être pas très heureuse et gâte, en la falsifiant, la perspective générale de la ville.

N'importe, à part cette immense tranchée ascendante de la rue



[illegible]

Denis-Papin, Blois est superbe d'aspect. Voici encore là-bas le château vu sur une autre face, avec ses grands pavillons rouges aux combles bleuâtres, son immense pignon de la gothique salle des États, ses terrasses et le lourd et colossal pâté de bâtiments posés — criminellement, — par Gaston d'Orléans, à la place d'une aile de la première Renaissance.

Sur le côté s'élèvent les grands toits de l'hôpital bordant la berge, surmontés des deux belles tours et de la mince flèche centrale de l'église Saint-Nicolas, anciennement Saint-Laumer ; plus près, on distingue les masses grises du

collège, puis sur la droite du pont, le mail aux épaisses ramures s'étend jusque sous l'escarpement de la cathédrale.

Montons tout de suite au château par le chemin que prenaient pour aller voir le roi les seigneurs du temps de Louis XII.

Derrière le collège, qui occupe de sombres bâtiments dépendant de l'ancienne abbaye de Bourg-Moyen, s'ouvre la place Louis XII, curieuse dans son cadre de vieilles maisons parmi lesquelles on distingue un pignon à galerie gothique appuyé au collège, juste devant les *Grandes Fontaines* ou fontaine Louis XII, un édicule du xv[e] siècle jadis fort gracieux, pauvre monument fortement abîmé, mais dont on commence la restauration, élevant au-dessus d'un bassin une balustrade à trèfles et fleurs de lys, avec trois niches, au centre et sur les angles, destinées à recevoir des statuettes.

Au bout de la place Louis XII s'embranchent de curieuses rues étroites, tortueuses, aux grandes maisons serrées l'une contre l'autre, se serrant davantage et se reculant en arrière pour laisser, de distance en distance, la place d'un pittoresque carrefour. La rue Saint-Lubin, la rue des Violettes, les rues longeant Saint-Nicolas ou tournant autour abondent en vieux logis. La rue Saint-Lubin a d'étonnantes maisons de bois à poutrelles sculptées, à remarquables encadrements de rez-de-chaussée, aux portes en accolades surmontées d'écussons, — car ces maisons furent des logis de nobles seigneurs, — et gardant, sous leurs encorbellements des restes d'*ymaiges* pieuses ou profanes, rongées par le temps ou grattées stupidement en 93.

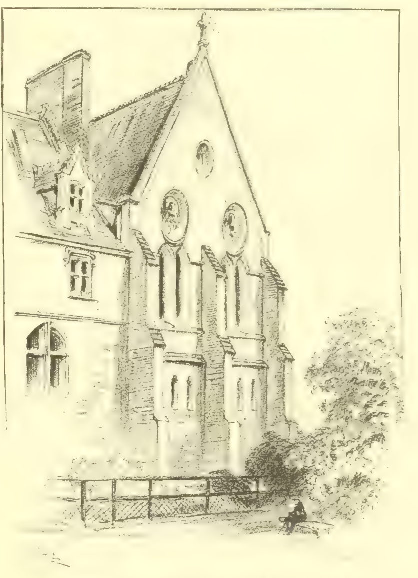
Ces maisons, d'après M. de la Saussaye, l'historien de Blois, datent de la rénovation de la ville au milieu du xv[e] siècle, lorsque Charles d'Orléans le poète du délicieux rondel :

> Le temps a laissé son manteau
> De vent, de froidure et de pluie...

le prisonnier d'Azincourt, si longtemps captif en Angleterre, permit aux bourgeois de Blois, pour les aider à embellir sa ville, de prendre dans sa forêt autant de bois de construction qu'il leur en faudrait. Aujourd'hui ces maisons de bois dues à la libéralité du duc-poète ont en compensation de leurs grâces envolées, la *poésie du délabrement*, comme l'a dit Victor Hugo, qui a vécu à Blois, non loin d'elles, les années de sa jeunesse.

Par la rue Neuve ou par d'autres rues non moins curieuses et non moins abondantes en vieux hôtels, en beaux logis de pierre ou de bois, on aborde la grande place du château que l'on peut aussi gagner de la rue Saint-Lubin en escaladant la rampe tournante aboutissant par un couloir étroit dans le pavillon d'angle de l'aile Louis XII.

Aujourd'hui entourée de façades sans apparence, on ne dirait pas que la longue place du château fut jadis bordée de somptueux hôtels, demeures des grands seigneurs groupées devant le logis du roi. Ce qui reste de ces hôtels est peu de chose, une fenêtre çà et là, un pignon ancien que l'on devine sous le rhabillage moderne.



BLOIS. — PIGNON DE LA SALLE DES ÉTATS

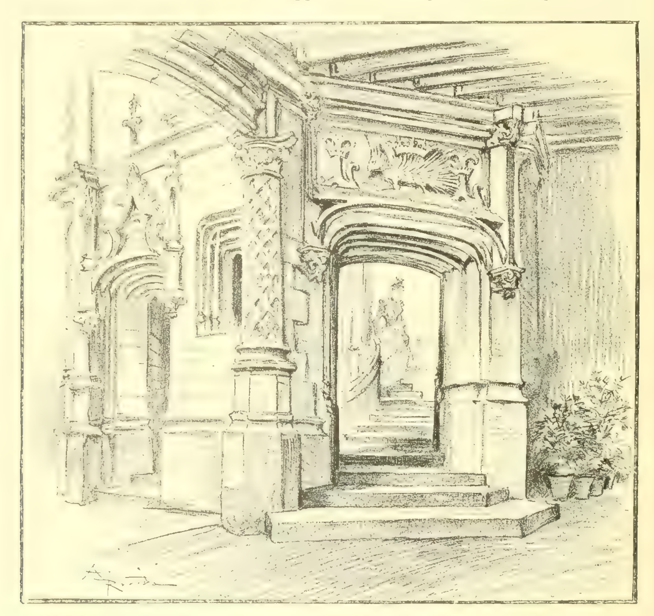
Seul ou à peu près, l'hôtel d'Amboise a gardé figure reconnaissable, malgré les raccommodements divers qu'il a subis. Il touche presque le château, il y a juste passage pour deux personnes entre le petit bâtiment en pans de bois qui fait l'angle et l'angle du château. Ici demeurait le cardinal Georges d'Amboise. A cette fenêtre écussonnée, sous le pignon portant aujourd'hui l'enseigne *Rouennerie en gros*, la tradition rapporte que l'archevêque de Rouen, ministre de Louis XII, se mettait souvent le soir pour converser familièrement avec le roi, accoudé en face, à la fenêtre de sa chambre à coucher, dont on admire le superbe balcon au premier étage du château.

Inestimable merveille composée de plusieurs merveilles juxtaposées, le château de Blois montre du côté de la grande place, la façade d'une majesté harmonieuse et tranquille du corps de bâtiment élevé sous Louis XII.

Ce château étrange est fait en réalité de quatre ou cinq châteaux réunis sur l'emplacement dès longtemps occupé par une forteresse. Cinq châteaux, cinq époques. D'abord les parties conservées du château du moyen âge, c'est-à-dire la Salle des États, masse imposante dont la simplicité austère et mâle contraste avec les rutilances de l'aile voisine de François Ier et Henri III. Ensuite ce qui reste du château de Charles d'Orléans, le prince-poète, c'est-à-dire en retour de

l'aile Louis XII, une galerie adossée à la chapelle et qui se raccordait avec l'aile démolie au XVIIe siècle par Gaston d'Orléans.

Puis la façade orientale bâtie par Louis XII et terminée en 1501, juste pour recevoir la visite de l'archiduc Philippe d'Autriche, père de celui qui fut Charles-



BLOIS. — ESCALIER DE L'AILE LOUIS XII

Quint, venant négocier pour son fils un mariage avec la fille de Louis XII, Claude de France, la future première femme de François Ier, Blois voyant ainsi commencer de bonne heure la rivalité de Charles et de François.

Puis l'aile de François Ier formant un des côtés de la grande cour, aile superbe restée inachevée, la mort de la reine Claude de France ayant changé les projets du roi qui commença peu après la construction de Chambord.

Et enfin l'aile de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, faisant face à l'aile Louis XII au fond de la cour ; énorme entassement de bâtiments sur des soubassements formidables, cet écrasant monstre de pierre dévora la partie du château

bâtie au xve siècle par Charles d'Orléans et faillit pulvériser toutes les merveilles accumulées par des siècles d'art splendide, pour se carrer à leur place dans sa froide et lourde et solennelle magnificence.

Avant Charles d'Orléans, qui resta prisonnier en Angleterre de 1415 à 1440, pendant que son frère Dunois, le bâtard d'Orléans, guerroyait en France, le château de Blois était donc une solide forteresse féodale. Là s'était retirée pour pleurer son éternelle douleur — « *Rien ne m'est plus. Plus ne m'est rien.* » — Valentine de Milan, veuve du duc d'Orléans, assassiné par les ordres du duc de Bourgogne, en 1407, dans cette si lamentable et si calamiteuse première période du xve siècle qui vit la France accablée et presque morte. De ce château partit, Jeanne d'Arc en tête, marchant derrière les images saintes, aux psalmodies d'une avant-garde de prêtres, la petite armée qui devait délivrer Orléans.

La guerre anglaise finie, les châteaux de défense, les rudes donjons qui avaient eu a supporter tant de chocs et d'assauts, pouvaient respirer. Le château de Blois fut un des premiers à entr'ouvrir son armure de pierres, et Charles d'Orléans commença son grand travail de reconstruction, qui fut continué par son fils Louis devenu roi de France après la mort de Charles VIII.

BLOIS. — STATUE DE L'ESCALIER DE FRANÇOIS Ier

Le corps de bâtiment Louis XII, d'une harmonie si remarquable, comprend deux étages de pierres et briques surmontés d'un grand comble, éclairés par des fenêtres et des lucarnes magnifiques. Le fond de briques fait valoir la richesse des balcons à belles balustrades encorbellées, la délicatesse des sculptures, de même que sur l'ardoise bleuâtre les lucarnes se détachent superbement avec leurs pinacles et leurs frontons fleuronnés, sous les hautes cheminées que décorent de fausses arcatures de briques.

La double porte, où fleurit toute la splendeur de l'art gothique à sa dernière période, s'ouvre dans cette façade. C'est une haute ouverture cintrée accostée d'une étroite porte piétonne. La grande porte flanquée de belles colonnes fleurdelysées est surmontée d'une grande arcature à double ogive fleurie, superbe frontispice du palais, abritant, sur un fond semé de fleurs de France, une noble statue équestre de Louis XII par Simart, qui remplace depuis la restauration de cette façade, l'ancienne statue dès longtemps disparue.

Le hérisson choisi pour emblème par Louis XII est sculpté au-dessous entre une L et un A couronnés, initiales du roi et d'Anne de Bretagne; emblèmes et initiales se retrouveront partout, dans tous les motifs de sculpture, aux portes, aux manteaux des magnifiques cheminées de cette aile du château.

Quand on est dans l'intérieur de ce poème de pierres et de briques, la façade sur la cour apparaît plus majestueuse, plus grandiose et plus riche, avec son gros pavillon à tourelle et sa tour carrée, flanquant la belle galerie du rez-de-chaussée où des colonnes prismatiques couvertes de rinceaux alternent avec des colonnes rondes à fûts losangés couvert de fleurs de lys et d'hermines.

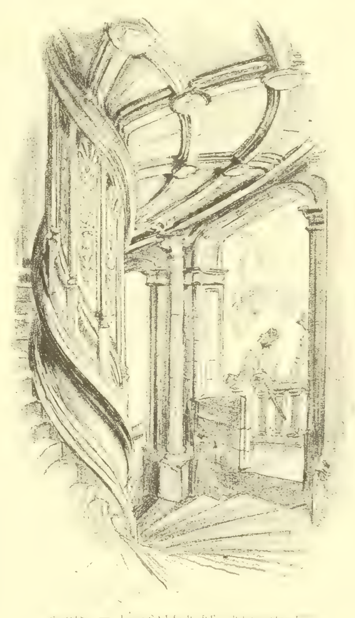
A droite, quand on regarde cette façade intérieure, est la chapelle en partie masquée par la petite galerie de Charles d'Orléans. A gauche le gros pavillon s'appuie à la masse solide de la Salle des États, pignon immense du XIIIe siècle. L'aile de François Ier étalant toutes les splendeurs de la Renaissance se rattache à la Salle des États et va rejoindre l'aile de Gaston qui forme le fond de la cour.

La pièce principale de l'aile de François Ier, c'est l'étonnant escalier en saillie sur la façade, une des plus merveilleuses œuvres des architectes de la Renaissance française où rien d'italien n'apparaît. Il est d'une admirable invention cet escalier constituant une sorte de tour complètement à jour, formée de quatre grands contreforts traversés diagonalement par les trois étages de balcons à balustrade découpée en salamandres ou en F couronnés. La plate-forme de cette tour se relie à la balustrade qui court tout le long de la façade, devant les grandes et pompeuses lucarnes, puis une dernière terrasse en retrait couronne l'escalier à la hauteur des combles, dominée seulement par les hautes cheminées à salamandres et initiales gigantesques. La délicatesse de l'ornementation contraste avec la robustesse de l'ensemble, tous les motifs de sculpture, les arabesques du bas, les dais surmontant les statues, les rinceaux terminant les F, sont d'une délicieuse élégance L'escalier lui-même est ample et majestueux, chaque baie, très profonde, forme entre les contreforts un balcon en diagonale, sur lequel autrefois les gens de qualité inférieure pouvaient se ranger lorsque montaient grands seigneurs et nobles dames de la cour du Roi-chevalier.

Ce qui est admirable aussi, c'est le coup d'œil changeant de balcon en balcon, sur la cour rouge, sur les jardins et les terrasses derrière la chapelle, sur toutes

les parties de ce château, apparaissant successivement dans la blancheur de ce cadre de pierre superbement sculpté.

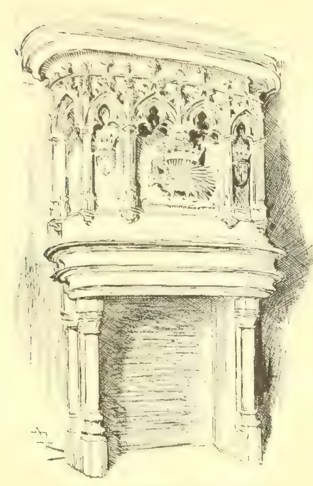
Combien à côté de ces merveilles, l'aile de Gaston d'Orléans bâtie par Mansard paraît lourde et froide! Au risque d'être un peu injuste, on ne peut la regarder sans haine, malgré l'ampleur majestueuse de son grand escalier intérieur, quand on songe que pour élever ce colossal morceau d'architecture renfrognée, Gaston d'Orléans, retiré dans son apanage après l'échec de toutes ses intrigues et de ses essais de guerre civile, empêché désormais par la forte main de Richelieu de toucher, pour le gâter, à l'édifice du royaume de France, s'en prit au pauvre château de Blois qui ne pouvait se défendre et entreprit, tout simplement, de jeter bas les magnificences édifiées par les deux siècles précédents, pour rebâtir à la place un château à la mode de son temps.



BLOIS. — L'ESCALIER DE FRANÇOIS I

Ce prince, qui croyait faire œuvre de progrès et de bon goût, n'eut heureusement pas le temps d'achever son œuvre de vandalisme. Sa mort sauva le château de Blois, mais les constructions de Charles d'Orléans avaient péri. Pour faire place au palais massif élevé par Mansart, l'aile du fond de la cour, bâtiment en pierres et briques semblable à la petite galerie qui reste adossée à la chapelle, avait été abattue. Dans cette partie du château précédée d'une petite terrasse qu'on appelait la *Perche* ou le *Perchoir aux Bretons*, Anne de Bretagne avait vécu, femme de Charles VIII d'abord et ensuite de Louis XII lorsque celui-ci a fit reine de France une seconde fois.

Le pauvre château de Blois eut à subir d'autres vicissitudes après Gaston. La Révolution lui fit courir de sérieux dangers; mais après les outrages ordinaires des gratteurs imbéciles qui s'en prirent aux statues et aux emblèmes de la Royauté, il ne fut pas mieux traité, il fut caserne, magasin militaire, poudrière même. C'est

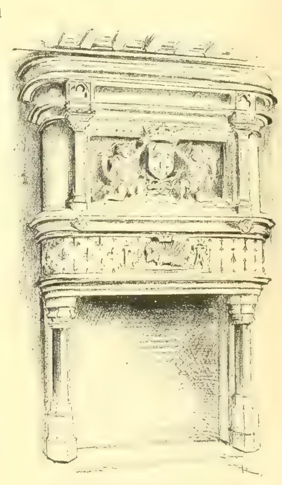

BLOIS. — CHEMINÉE DU CHATEAU

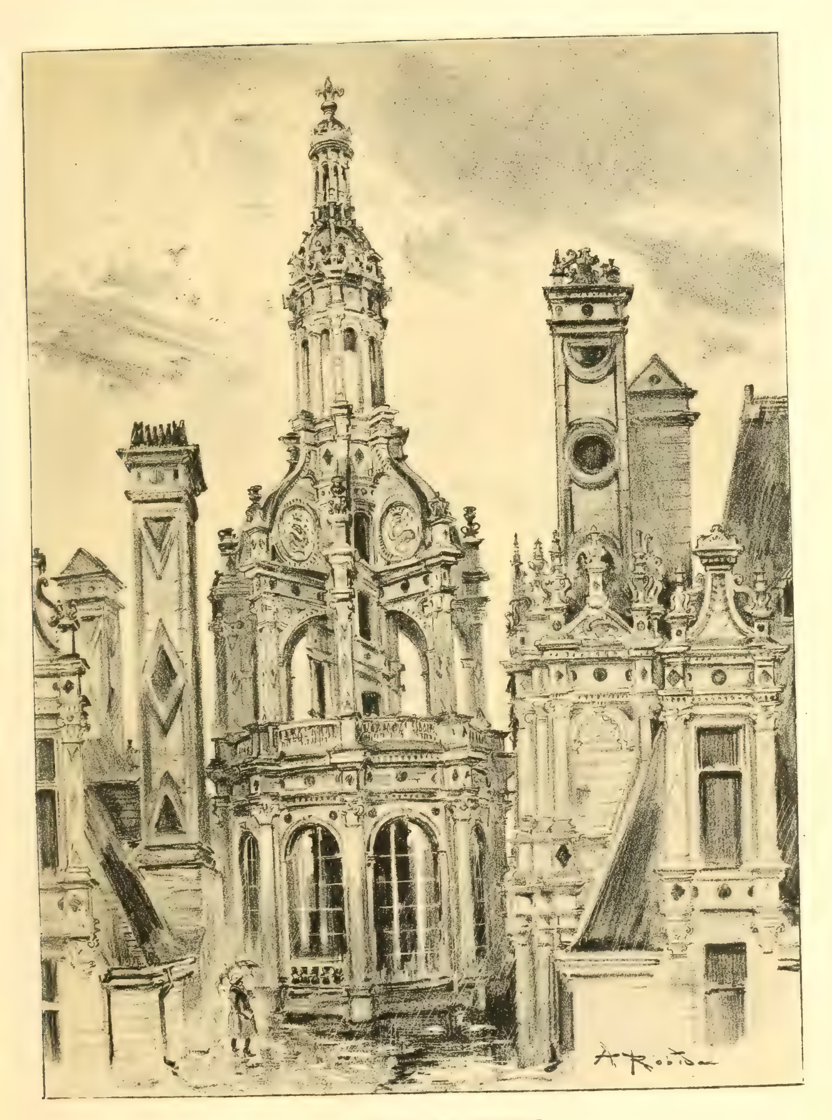
dire avec quel sans-gêne brutal on traita ces merveilles méprisées de l'art gothique et de la Renaissance, le Génie militaire qui a détruit tant et tant de jolies choses, taillant, abattant et rognant dans les appartements royaux pour établir des chambrées de troupiers.

Il fallut à la commission des Monuments historiques, des efforts inouïs pour arracher le palais à son malheureux sort, et quand on entreprit la restauration en 1845, il était dans un triste état. L'architecte Duban commença la restauration par l'aile de François Ier, puis l'œuvre fut continuée par les bâtiments de Louis XII.

La conciergerie du château est à l'angle de la belle galerie Louis XII, à côté d'un superbe escalier partant de l'angle du grand pavillon, sous l'élégante tourelle ronde qui monte au grand comble sous lequel furent brûlés, en 1588, les corps du duc de Guise et de son frère le Cardinal, assassinés à côté.

Ce que l'on garde dans le souvenir d'une visite à travers les appartements de l'aile Louis XII et de l'aile François Ier, parmi tant de remarquables motifs de décoration, tant de sculptures, tant de jolis balcons, tant de plafonds à grosses poutres moulurées et peintes, tant de hérissons et de salamandres, tant de fleurs de lys et d'hermines, c'est surtout la série d'admirables cheminées sculptées, peintes et dorées, d'une ornementation très fouillée et très variée, chargées d'écussons, de figurines et d'emblèmes, portant sur leur linteau le hérisson de Louis XII entre les initiales du roi et de la reine, ou la salamandre de François Ier.


BLOIS. — CHEMINÉE DU CHATEAU



LA LANTERNE DE CHAMBORD

Les magnifiques cheminées ! Peut-être, à la restauration, un peu trop couvertes de peinture et de dorure, comme les boiseries et les plafonds, — d'une peinture qui déjà s'écaille, — mais étincelantes après tout comme les époques qu'elles rappellent et faisant penser, dans les appartements d'Henri III, au roi fardé, musqué et maquillé des mignons.

L'ancienne grande salle du château, où se réunirent en 1588 les États généraux, dont l'esprit huguenot et guisard détermina le roi Henri III à son coup de force contre Henri de Guise, devenu plus roi que lui, la Salle des États est tellement peinte et dorée du haut en bas, qu'on se fait l'effet, en y entrant par le petit escalier de bois, placé dans un angle, de descendre au fond d'une immense boîte. C'est malgré tout une superbe salle divisée en deux vaisseaux par une colonnade à grandes ogives portant les voûtes fleurdelysées ; sur l'un des côtés s'appuie une colossale cheminée, simple de lignes mais couverte de rinceaux et d'ornements.

Cette salle, entre les deux convocations des États généraux, de 1576 à 1588, avait reçu une autre destination. Les fantoches de la Comédie italienne, qu'Henri III en souvenir de son passage à Venise au retour de Pologne, avait appelés en France, et pour lesquels il avait dû payer une rançon à des bandes protestantes qui les avaient arrêtés au passage, ces baladins alternèrent, contraste violent, avec les acteurs du grand drame de la Ligue, les députés de la noblesse, du clergé et du tiers, tous brûlants des terribles passions de l'époque.

Henri III occupait le second étage de l'aile de François Ier, au-dessus des appartements de sa mère Catherine. Le cabinet de travail de la reine mère, à côté de son petit oratoire, possède une décoration merveilleuse non plus en ornements peints comme dans les autres pièces et galeries, mais en boiseries du plus délicat travail, comprenant 248 petits panneaux à motifs différents, dont quelques-uns dissimulent de mystérieuses petites armoires qui malheureusement ne peuvent nous rien dire des secrets de Catherine.

C'est ici, au second étage, le théâtre du grand drame du 23 décembre 1588. On en peut suivre pas à pas les péripéties, de chambre en chambre, avec l'historien du château de Blois, M. de la Saussaye. On sait que voyant tourner résolument et violemment contre lui l'esprit de ces États généraux en qui reposait son dernier espoir, Henri méprisé, humilié, poussé à bout, menacé par la puissance toujours croissante du duc de Guise dont l'ombre peu à peu le couvrait, et qui, ne cachait plus son intention de traiter le dernier des Valois en roi mérovingien, Henri III se trouva bientôt acculé à deux partis : accepter la tutelle des Guise avec toutes ses conséquences et le froc qui était sans doute au bout, ou par un coup d'audace essayer de venger d'un seul coup toutes ses humiliations, et coucher sanglant à ses pieds, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen d'en finir, l'usurpateur de la puissance royale.

Henri, en digne fils de Catherine, ourdit admirablement sa trame. Il prépara tout lui-même. Exagérant encore ses pratiques de dévotion, il avait, sous prétexte d'y loger des capucins, fait établir dans les combles au-dessus de ses appartements, des cellules où, le moment venu, il enferma neuf des fameux Quarante-cinq qui avaient accepté avec leur capitaine Loignac, sur le refus de Crillon, la mission d'abattre le grand et puissant duc de Guise. Il annonça pour les fêtes de Noël un grand pèlerinage à Notre-Dame de Clery afin de motiver une réunion du Conseil, le 23 décembre à 6 heures du matin, avant le départ. La veille du grand jour, pour être bien entouré au moment de l'exécution sans exciter la défiance, il eut soin, dernière précaution, d'envoyer au duc de Guise un capitaine de ses gardes, Larchant, qui le pria d'appuyer devant le conseil une requête de sa Compagnie relative à un arriéré de solde, de sorte qu'en arrivant le matin aux appartements du Roi, les Guise ne furent pas surpris de trouver à la tête de sa compagnie Larchant qui rappelle sa sollicitation...

Parcourez par quelque journée bien sombre ces appartements d'Henri III aujourd'hui restaurés, les grandes salles et galeries donnant sur la cour du château et les pièces plus étroites prenant jour sur l'extérieur, et le drame se reconstitue de lui-même et des coins obscurs de ces chambres, des passages secrets de ces escaliers dérobés, semblent se lever les fantômes des grands acteurs de l'œuvre sanglante : Henri de Valois, agité par une nuit sans sommeil, le duc de Guise trop sûr de sa force, dédaigneux des conseils de défiance et des avertissements qui lui viennent de toutes parts, les Quarante-cinq surexcités et prêts à se ruer sur l'ennemi du roi...

C'est une sinistre fin de nuit de décembre, le château est mal réveillé, une aube pâle se lève, des flambeaux vacillants traversent la cour sous les torrents d'une pluie glaciale. Des soldats gardent toutes les portes et les passages, et le duc de Guise à peine entré se trouve séparé de ses gentilshommes. Voici, au débouché du grand escalier de François Ier, la salle des Gardes alors coupée en deux par une cloison et dont la partie la plus grande, à gauche, servait de chambre au conseil. Voici la cheminée autour de laquelle le conseil étant réuni, le duc de Guise, frissonnant de froid tout à coup, s'installa. C'est alors que le roi le fit appeler dans le Cabinet vieux à côté. Voici le chemin parcouru par le duc marchant à la mort, la chambre du roi, avec la petite niche circulaire où était le prie-Dieu, l'oratoire, le cabinet où l'attendaient les neuf Quarante-cinq que le roi avait tirés des cellules des combles et apostés lui-même, en même temps qu'il appelait deux moines et leur demandait de se mettre en prières pour qu'il put venir à bout « d'une expédition entreprise pour le bien du royaume, » et voici le passage où tout à coup ces Quarante-cinq qui venaient de s'incliner profondément devant le duc, tombèrent sur lui à coups de dague.

C'est une lutte de quelques minutes, le duc, saisi aux bras et aux jambes, criblé

de coups des « grandes dagasses » de ses assassins, en renverse quelques-uns, entraîne les autres haletants et sanglants dans la chambre du roi, jusqu'au pied du lit où il s'en va tomber râlant sous le poignard de Loignac.

L'ennemi est abattu, Henri de Valois soulève une portière et contemple le grand cadavre qu'il vient de faire, encore imposant dans la mort. Au bruit de la lutte, tout le monde s'est levé dans la chambre du conseil, le cardinal de Guise, frère du Balafré, est saisi au corps ainsi que l'archevêque de Lyon et conduit tout aussitôt dans la salle dite des oubliettes située dans la Tour du Moulin, juste au-dessous du cabinet où le duc de Guise avait reçu les premiers coups. Là, les deux prélats se confessèrent l'un à l'autre, attendant la mort; elle vint bientôt pour le cardinal de Guise qui fut réveillé, au milieu de la nuit suivante, amené dans un petit passage et dépêché à coups de hallebardes.

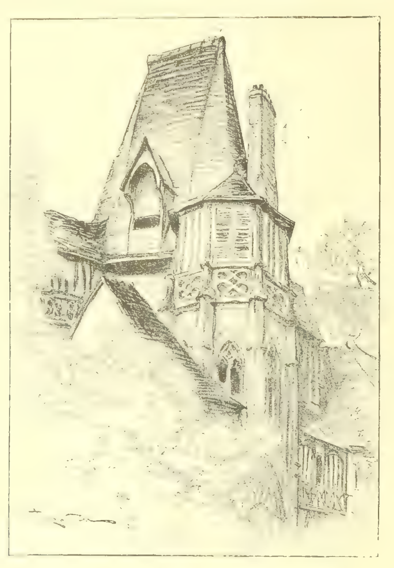


BLOIS
CHEMINÉE DE LA SALLE DES ÉTATS

Le corps du cardinal alla rejoindre celui de son frère, sur un tas de paille, sous le comble du grand pavillon de l'aile Louis XII, où ils furent brûlés pour qu'il n'en restât rien dont le peuple Guisard put faire des reliques.

Les Guise étaient morts, mais non la Ligue. La fureur de Paris révolté et des provinces soulevées par ce meurtre se déchaînait. Pendant que la tragédie s'accomplissait, dans ses appartements situés au-dessous de ceux du roi, Catherine de Médicis, qui avait entendu le bruit et compris aussitôt, s'indignait surtout de ce que le roi avait agi seul sans prendre son avis, Catherine se mourait. Que de fantômes errant à son chevet, que de souvenirs pour elle, dans ce château de Blois où, depuis le commencement des troubles, dans le tumulte des partis, pendant que ses astrologues veillaient au sommet de la Tour du Foix, elle

avait, sombre et profonde politique, tenu tant de conseils et entassé tant de machinations diverses, dans ce château, qui avait vu, dix-sept ans auparavant, toutes les entrevues et négociations pour le mariage d'Henri de Navarre avec la brillante Margot, le grand traquenard à huguenots qui devait aboutir, de fête en fête, à la Saint-Barthélemy. Mais tout était fini, combinaisons profondes et subtiles machi-



BLOIS. — L'ORATOIRE D'ANNE DE BRETAGNE

nations avaient mal tourné, la race des Valois était condamnée, et Catherine mourait le 5 janvier, laissant le roi dans une situation plus terrible que jamais et attendu, à six mois de là devant Paris révolté, par le poignard de Jean Chatel.

Cette aile de François Ier, « éclaboussée par le sang », est imposante surtout par sa façade extérieure, s'élevant au-dessus des terrasses à balustres de la grande place Saint-Vincent-de-Paul. C'est encore une des merveilles de ce château de Blois. En haut d'énormes soubassements cramponnés au coteau abrupt, cette façade superpose entre les bâtiments de Gaston et le grand pignon de la Salle des Etats, trois étages d'une magnifique architecture. Les appartements des deux premiers étages un peu en retrait laissent d'énormes baies ouvertes formant une

série de loggias décorées, sous l'appui des balcons, de salamandres et d'emblèmes divers. Des jolies tourelles en encorbellement accrochées à différentes hauteurs, à des contreforts en saillie, la plus rapprochée de la Tour du Moulin est l'oratoire de Catherine de Médicis.

L'étage supérieur est une belle galerie à colonnade ouverte sous les combles et coupée au milieu d'une forte lucarne pénétrant le toit. En haut de la tour dite du Moulin, englobée dans l'aile de François Ier sont quelques chambres dépendant des appartements du roi, au-dessous, la salle où fut enfermé le cardinal de Guise et au-dessous encore, des cachots et des oubliettes.

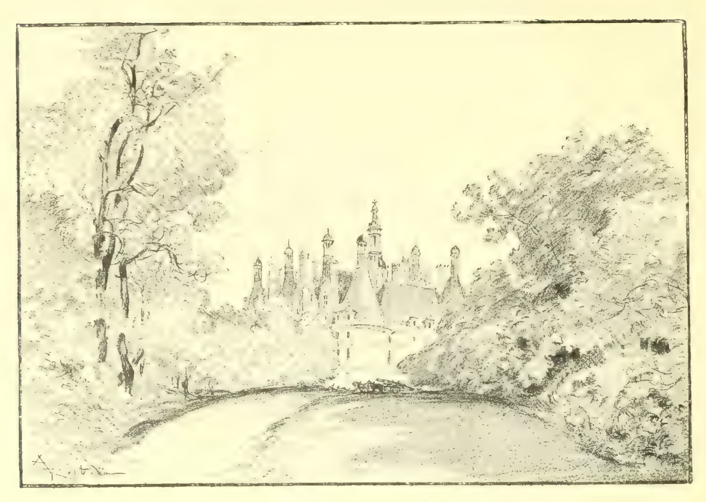
Cette aile du château de Blois où mourut Catherine de Médicis, fut habitée par une autre reine, Marie de Médicis, exilée à Blois par Louis XIII après la chute de Concini. Marie de Médicis s'évada en descendant du balcon de sa chambre par une échelle de corde jusqu'au talus d'où elle se laissa ensuite glisser en bas où l'attendaient des amis et des serviteurs.

Le côté méridional du château, opposé à la façade François Ier, domine la Loire par de hautes terrasses se poursuivant sous l'aile de Gaston.

Là s'élève un reste de l'ancien château-fort, la Vieille Tour du Foix qui fut quelque chose comme l'observatoire des astrologues de la reine Catherine. On plonge de ces terrasses sur les vieilles maisons pittoresques tassées autour de Saint-Nicolas, dont l'étage supérieur ouvre sur le ciel de grandes baies par lesquelles le vent, les corbeaux et l'envolée des cloches peuvent tournoyer à l'aise.



BLOIS. — CHIFFRE DE FRANÇOIS Ier, BALUSTRADE DE L'ESCALIER



LE CHATEAU DE CHAMBORD

IV

BLOIS (SUITE)

LA VILLE. — L'ORATOIRE D'ANNE DE BRETAGNE
VIEUX HOTELS : ALLUYE, DENIS-DU-PONT, SARDINI, ETC... — LE MÉLANCOLIEUX CASTEL DE CHAMBORD. — SUR LES TOURS : SILHOUETTES FANTASTIQUES DES TOITS, LANTERNES ET LANTERNONS, LUCARNES ET CHEMINÉES

Etendue sous ce château que l'art et l'histoire ont paré d'une auréole d'or empourprée parfois, la ville de Blois, aux aspects si charmants, recèle dans les capricieux méandres de ses vieilles rues, dans le pittoresque désordonné de ses vieux quartiers, d'autres joyaux moins étincelants sans doute, mais précieux encore et qui lui font une jolie parure.

D'ailleurs, il est des terrains favorables où les belles architectures semblent naître d'elles-mêmes. Blois, ville riante en si jolie situation est un de ces terrains où chaque époque voit une poussée d'édifices. Notre temps lui-même en d'autres pays si infécond, outre son grand travail de rénovation des monuments qu'il a reçu bien malades des époques précédentes, n'est pas sans avoir produit

quelque chose ici. La place moderne de Saint-Vincent-de-Paul, irrégulière et accidentée, avec ses grandes terrasses à balustres et ses blanches façades d'hôtels Renaissance tout neufs, a bonne tournure même sous l'écrasante perspective de l'aile François Ier qui se développe au-dessus d'elle.

Près de l'église qui donne son nom à la place, construite au XVIIe siècle par les Jésuites dans leur style habituel et qui contient le monument pompeux élevé par la Grande Mademoiselle à son père Gaston d'Orléans, s'élève, dans l'enclos des Subsistances militaires, un fort intéressant petit édifice. Jadis s'étendaient de ce côté, sur un terrain accidenté, les jardins du château divisés en *jardin haut* et en *jardin bas*, décorés de fontaines, de longs berceaux et de curieux ouvrages de charpenterie. Le jardin bas était la promenade favorite d'Anne de Bretagne. Le pavillon de la reine Anne est un débris de ce *jardin bas*, construit, dit-on, pour servir de retraite à la reine quand elle faisait ses dévotions.

L'édifice forme, sur le plan, une croix à chaque branche de laquelle un petit pavillon en terrasse, dont l'un renferme l'oratoire, vient flanquer le bâtiment central, couvert d'un haut toit aigu. L'ensemble est pittoresque et relevé par quelques détails de sculptures où se retrouve la cordelière de la reine.

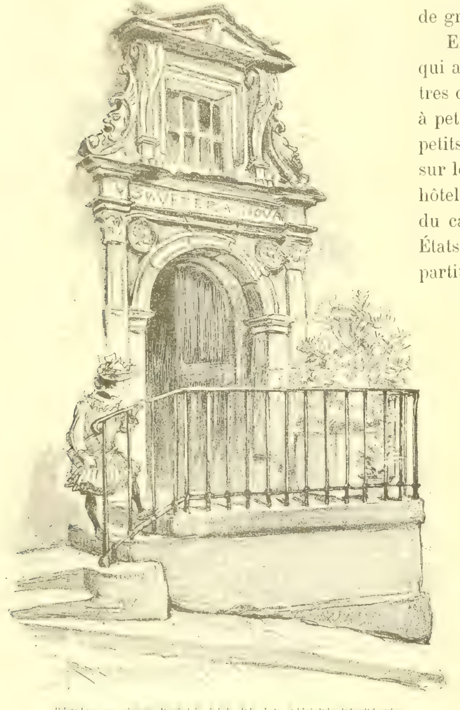
Sur l'autre côté de Saint-Vincent-de-Paul, subsistent quelques vestiges de l'enceinte de la ville, la courbe du rempart est encore dessinée par les restes de tours qui s'élèvent de distance en distance parmi les maisons de la rue Gallois. Par cette courbe, en traversant la large rue du Bourgneuf qui descend par une côte rapide au centre de la ville, on va rejoindre la rue de Beauvoir où se trouve un débris peu visible de l'ancien donjon carré des seigneurs de Beauvoir, englobé au XIIIe siècle dans l'enceinte et transformé depuis en prison.

Tout ce quartier, entre la rue Gallois et le point où aboutit la grande coupure en escaliers venant du pont, abonde en vieux hôtels seigneuriaux, au premier rang desquels se place l'hôtel d'Alluye construit rue Saint-Honoré, au plus beau temps de la ville de Blois par Florimond, Robertet, baron d'Alluye, châtelain de Bury, ministre des finances de Louis XII et de François Ier.

La façade extérieure, actuellement en restauration, sera rétablie sous peu dans sa splendeur première, avec ses fenêtres à croisillons, ses balustrades, ses lucarnes abattues dans le cours des siècles. Elle fera le digne pendant de la tout à fait remarquable façade sur la cour, qui offre sur l'un des côtés deux étages de belles arcades en anse de panier, portant sur des piliers robustes à chapiteaux variés. Une frise entre les deux galeries est décorée de grands médaillons d'empereurs romains. Ces arcades se poursuivaient sur deux autres côtés de la cour où elles ont été abattues au commencement du siècle lorsque sévissait le vandalisme tranquille et bourgeois qui a détruit tant de belles architectures.

La grande salle du bas, naguère indignement traitée et coupée en plusieurs

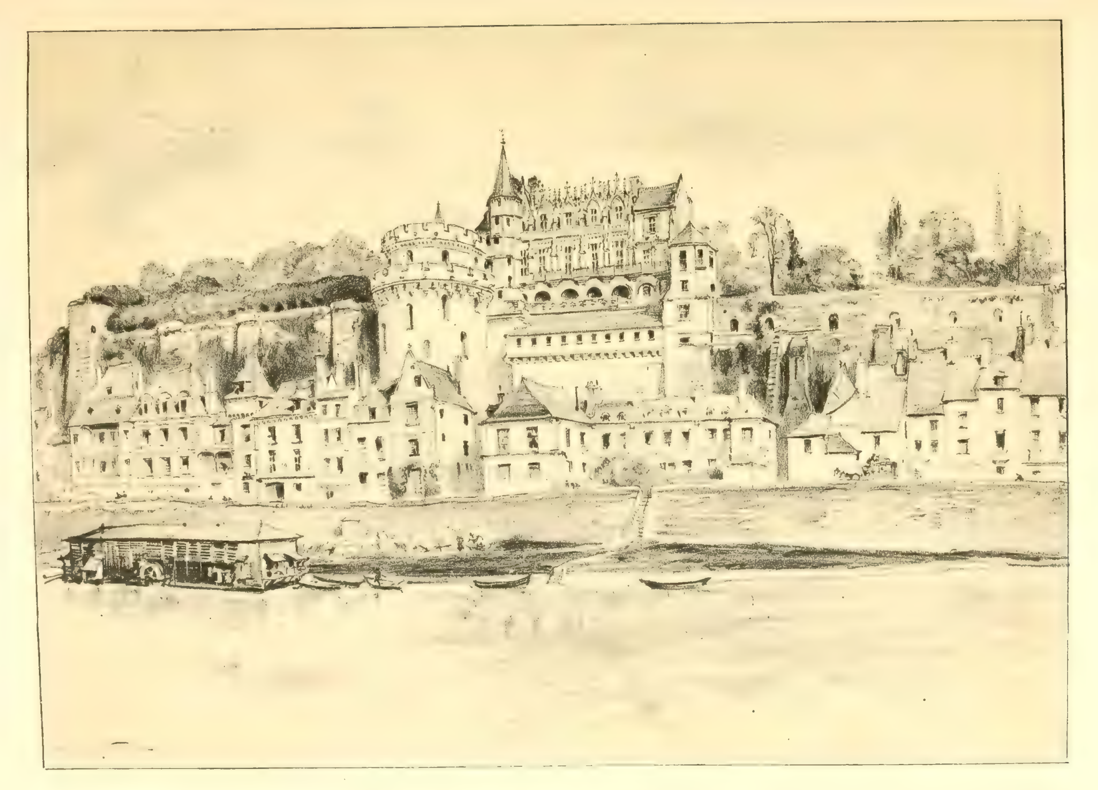
pièces dont une cuisine, a été superbement restaurée par Duban, l'architecte du château. Là se trouve une cheminée de noble taille, toute sculptée et peinte comme celles du château, surchargée d'emblèmes et de devises grecques et italiennes dans lesquelles le financier du roi semble préoccupé d'expliquer que sa richesse est la récompense de grands services rendus.



BLOIS. — LA PETITE RUE DE LA PIERRE-DE-BLOIS

En haut de la tour d'escalier qui accoste la galerie, des fenêtres ont conservé leurs vitrages à petits plombs du temps et les petits volets ajourés s'appliquant sur les vitraux à l'intérieur. Cet hôtel d'Alluye fut l'habitation du cardinal de Guise lors des États de 1588 et c'est de là qu'il partit le matin du 23 décembre pour s'en aller se faire massacrer dans la Tour du Moulin.

Il est, à quelques maisons de l'hôtel d'Alluye, sur l'angle de la rue Porte-Chartraine, un autre logis intéressant, l'hôtel de Denis du Pont, Blésois illustre du XVIe siècle, jurisconsulte éminent. En raison des remaniements et transformations, il n'y a plus rien sur la rue qu'une façade très vulgaire, mais ces murs vulgaires recèlent une très jolie petite cour. Poussez la porte, grimpez quelques marches, descendez-en une ou deux et vous voici au fond d'une sorte de réduit éclairé par le ciel tout en haut, cour transformée en cuisine avec une charmante tourelle d'escalier grimpant dans l'angle en face du fourneau. Les panneaux sous les ouvertures de cette tourelle, biaisés suivant le mouvement de la vis, sont chargés de sculptures emblé-



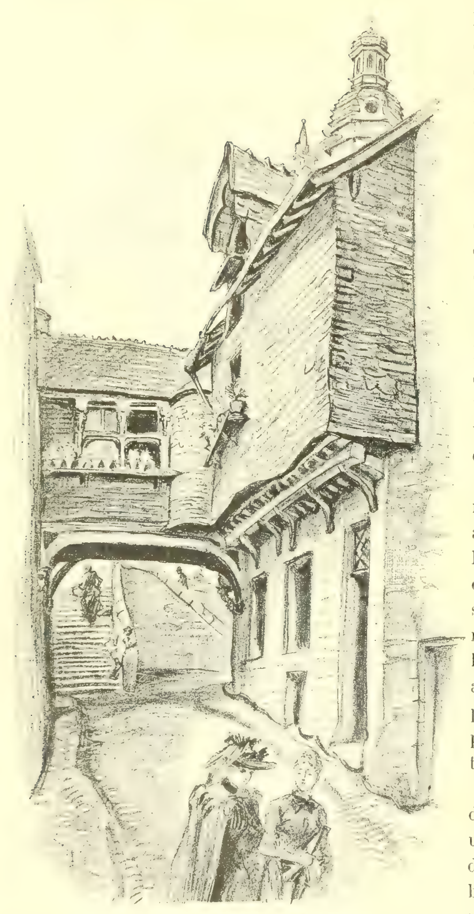
LE CHÂTEAU D'AMBOISE

matiques, un paon tiré des armoiries de Denis du Pont, et un bœuf, rappelant le nom de la femme de l'avocat Marie Barbe.



BLOIS. — COUR DE L'HÔTEL D'ALLUYE

La rue Chemonton, toute voisine, possède aussi de vieux hôtels, comme l'hôtel de Guise malheureusement très transformé, ou le vieil hôtel de la Chancellerie, au coin de la rue du Lion-Ferré, celui-ci remarquable par les énormes proportions de ses bâtiments couverts d'un immense toit en carène.



BLOIS. — MONTÉE DE LA CATHÉDRALE

La rue du Palais, en haut des grands escaliers de la rue Denis-Papin, conduit à la place Saint-Louis devant la cathédrale qui, du domaine de son coteau, domine, entre les ombrages du Mail en bas et les nobles allées des terrasses de l'évêché en haut, un autre quartier d'antiques habitations assez bien conservées.

De la place Saint-Louis, près de pignons décorés de figures de bois, un escalier descend aux vieilles rues d'en dessous, et le débouché de la place s'encadre pittoresquement dans les toits des antiques hôtels dégringolant la rue de la Pierre-de-Blois. Une petite maison de bois entièrement recouverte d'ardoises, au bas de l'escalier, projette au-dessus de la rue une passerelle ardoisée, aux poutres moulurées portant sur des figurines.

Plus bas, au tournant du raidillon rapide comme une glissade, au milieu d'une façade de pierre bien des fois remaniée, se distingue au-dessus d'un perron un charmant encadrement de porte de la Renaissance. Quelques petites rues au-dessous

sont à voir presque maison par maison. Rue des Papegaux, n° 10, à côté d'un corps de logis sur la rue, qui présente une grande et belle fenêtre gothique, l'hôtel Belot de la Bussière, échevin de la ville sous Henri III, montre une jolie façade d'hôtel Renaissance, à fenêtres curieuses et loggia rappelant les galeries extérieures de l'aile François Ier au château ; un puits à guérite originale s'adosse à la tourelle dans un angle de la cour.

La rue du Puits-Châtel a l'hôtel de Sardini, qui fut un financier italien du temps de Louis XII ; là, comme dans bien des cours de cette rue, subsistent des morceaux intéressants du XVIe siècle, des détails de façades, des bouts de galeries, curieux comme aux nos 5 et 7. Dans tout ce quartier si archaïque, lorsque par hasard les rez-de-chaussée ont été modernisés, il suffit de lever les yeux pour retrouver le moyen âge dans la coupe de quelque pignon, dans quelque profil de lucarne agrémenté de souvenirs des guerres d'autrefois, autour de quelques fenêtres où les balles huguenotes ou catholiques ont jadis grêlé, — alors que tantôt les uns, tantôt les autres s'emparaient de la ville et pour quelques jours y assouvissaient leurs fureurs : maisons de protestants pillées et incendiées, huguenots noyés, puis catholiques massacrés, hôtels pillés, églises dévastées, moines coupés en morceaux par les Gascons du capitaine Boucard, horreurs dont il fallait se venger ensuite par d'autres horreurs.

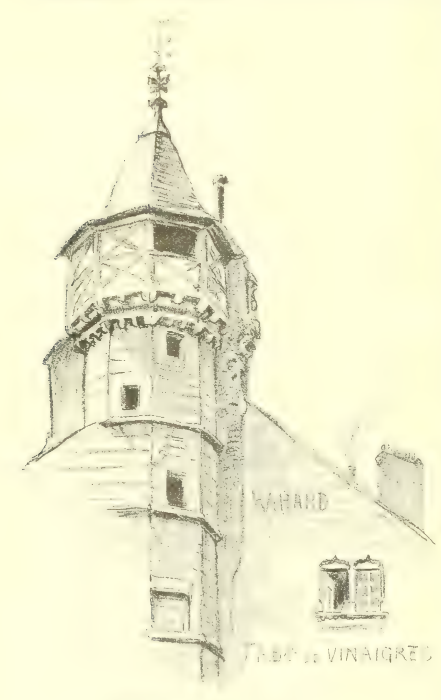
Au carrefour très étroit de la rue des Trois-Clefs, au-dessus d'un pâté de bâtiments vénérables arrangés en magasins s'élève une jolie tourelle octogonale en pierres surmontée d'un étage de bois hourdé en encorbellement. Cela s'appelle la Tour d'argent et c'est le débris du très antique Hôtel des Monnaies des comtes de Blois et des rois. La Tour d'argent date en partie du XIIIe siècle. M. de la Saussaye donne l'explication du nom de la rue : les Trois-Clefs sont une allusion aux trois clefs du coffre à la monnaie, dont l'une était entre les mains du garde, l'autre entre les mains de l'essayeur et la troisième gardée par le *Maître de la monnaie.*

L'hôtel Cheverny, rue Saint-Martin, dont le surnom de « Petit Louvre » indique l'ancienne splendeur, est une grande habitation du XVe siècle, sa façade par malheur a été entièrement refaite de nos jours ; une allée voûtée à nervures sculptées conduit dans une cour où se voient encore quelques sculptures et un puits recouvert, surmonté d'un bonhomme appuyé sur une lance.

A l'entrée du Mail devant le pont en dos d'âne portant sur l'arche centrale un obélisque Louis XV, se trouve l'hôtel de ville ; on ne se douterait guère que cette façade XVIIIe siècle rhabille une vieille maison donnée aux Blésois par Jehan de Saveuse, bailli de Blois, au milieu du XVe siècle. C'est toujours le même édifice, mais plusieurs fois remanié et restauré. Le pont du moyen âge traversait la Loire un peu dessous ; les vieilles gravures nous ont transmis l'extraordinaire physionomie de ce pont chargé de maisons, ayant roues de moulins sous quelques arches,

chapelle dédiée à saint Fiacre sur un éperon. *Tournelles* au milieu et aux deux bouts.

Blois ayant perdu à la Révolution cinq ou six églises dont l'église Saint-Sauveur du château, très importante au double point de vue artistique et historique, ne peut montrer en fait de monuments religieux que la cathédrale, les églises Saint-Nicolas ou Saint-Laumer, Saint-Vincent de Paul et Saint-Saturnin de l'autre côté de la Loire.

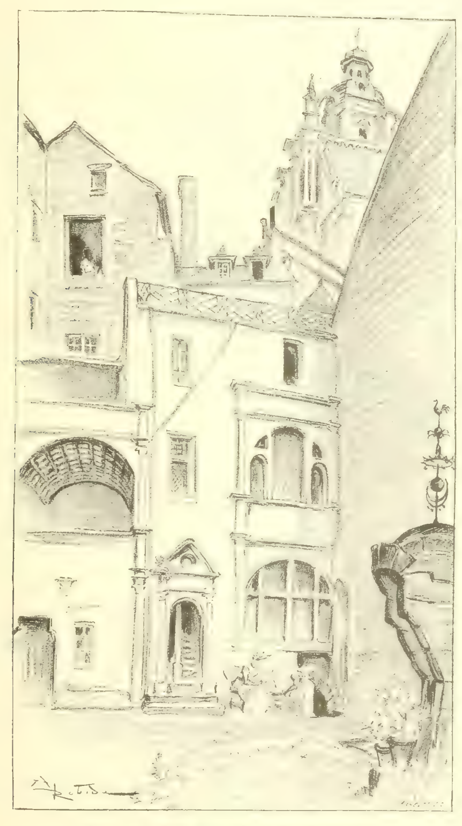


BLOIS. — LA TOUR D'ARGENT

La cathédrale, si admirablement placée au sommet du coteau, est un édifice de grande taille à nef gothique construite au XVIIe siècle avec une façade et une tour à dôme et lanternon de la Renaissance. Le palais épiscopal appuie à l'abside une grande façade froide à la Louis XIV, réchauffée par les belles verdures des jardins en terrasse au-dessus du faubourg Saint-Jean.

Saint-Saturnin située derrière le grand hôpital du faubourg de Vienne, de l'autre côté du pont, est une église des XVe et XVIe siècles, intéressante et présentant de jolis détails au portail et aux chapelles ; mais plus importante et plus remarquable est la vieille église Saint-Laumer, aujourd'hui Saint-Nicolas, qui lui fait pendant de l'autre côté de l'eau sous le château. Saint-Laumer était une abbaye bénédictine, dont les bâtiments reconstruits au XVIIe siècle sont affectés aujourd'hui à l'Hôtel-Dieu. L'église est un admirable édifice du XIIe siècle. Entre deux hautes tours noires, dont l'une a un joli couronnement avec une courte flèche de pierre et l'autre une flèche ardoisée moderne

se dresse un grand portail très rude et très fruste, surmonté d'une galerie d'arcatures qui coupe toute la façade par le milieu.



BLOIS. — HÔTEL BELOT, RUE DES PAPEGAULTS

L'intérieur est imposant, bien que le badigeon jaunâtre qui recouvre tout nuise à l'effet; le style ogival naissant y déploie toute sa sévère majesté, notam-

ment à la croisée des transepts, au-dessus de laquelle se creuse la voûte à nervures et à arcatures de la tour centrale.

Blois dans ses environs compte, outre les ruines de Bury, le castel de Florimond Robertet, de nombreux châteaux, dont les plus remarquables sont Beauregard, superbe édifice élevé en partie par François Ier, Cheverny, château du XVIIe siècle... Mais Chambord est là qui leur fait tort. A seize ou dix-huit kilomètres seulement du féerique château de Blois qui vit au même siècle le soleil des Valois-Angoulême se lever si radieusement et s'éteindre lugubre dans le sang des guerres civiles, s'élève cet autre castel splendide, palais de conte de fées, château-fantôme enfermé dans les ombres mystérieuses d'une forêt, qui fut en notre siècle le château de la Monarchie au Bois dormant.

C'est Chambord, l'immense et mélancolique château qu'un caprice de François Ier fit surgir dans une solitude marécageuse, au fond des bois, en lisière de l'humide Sologne, et loin de la Loire. Après quatre lieues d'une plaine où sont quelques villages peu importants et sans physionomie, la frontière du domaine de Chambord est signalée par une longue muraille plus ou moins écrêtée, moussue et échevelée, escaladée parfois complètement par la verdure, courant irrégulièrement à travers les broussailles, descendant et remontant, disparaissant sous les ramures des grands arbres et reparaissant plus loin pour se reperdre ensuite. Ce mur a huit lieues de tour et il enferme une forêt de cinq mille cinq cents hectares coupée de quelques clairières et traversée par le Cosson, une petite rivière qui va se jeter dans la Loire un peu avant Chaumont.

Bientôt, par-dessus le cadre romantique de sa forêt, par-dessus les futaies qu'on voudrait peut-être plus mystérieuses et plus sombres, pour contraster plus fortement avec les blanches architectures, le visiteur voit s'élever les tours, les dômes et les lanternons de l'énorme édifice, combles enchevêtrés, toits de pavillons semblables à des monticules ardoisés dressant dans le ciel des temples antiques ajourés, superposant des édicules divers, des lucarnes hautes comme des maisons, sommets de tours portant d'autres tours, et des cheminées monumentales hautes comme des clochers, mirage d'une ville fantastique, dressant en désordre tous ses monuments autour d'un campanile central, édifice étrangement découpé qui n'est que la lanterne du grand escalier.

Les toits de Chambord, c'est, on pourrait le dire, la partie principale, dans tous les cas la plus décorée du monument; le reste, l'énorme carcasse qui supporte ces toits formidables, n'en est que le soubassement, assez monotone de lignes et trop régulier.

Quand on débouche devant le château, au pied du minuscule village assis dans l'herbe au pied du colosse, cette masse impressionne moins qu'aperçue dans e vague de l'éloignement, s'élevant dans sa blancheur spectrale, par-dessus son

écrin de verdure, mais elle étonne à la réflexion par l'immensité de la façade et par les proportions des énormes cylindres de pierre d'une vingtaine de mètres de diamètre.

Une immense enfilade de bâtiments, posés sur des terrasses baignées par la rivière entourant un groupe de quatre grosses tours formant donjon, des murs froids, pas d'ornementation, pas de sculpture en bas, toute la richesse de la décoration réservée pour la partie supérieure, tel est Chambord. Quand l'œil a dépassé la balustrade des combles du corps de logis central, la froideur disparaît ; c'est un épanouissement de toutes les fleurs de l'architecture de la Renaissance, comprimées jusque-là ; une poussée de monuments accessoires éclos sur le monument principal et revêtus d'une décoration luxueuse et mouvementée, la variété dans l'unité, le mouvement en apparence désordonné des lignes se fondant en un ensemble régulier. C'est sur les toits de Chambord, d'un relief énergique et d'une décoration si touffue que se fait le mieux sentir l'éclat des formes nouvelles. On a hâte d'y monter, dès qu'on arrive et, tout à la pensée de l'escalier, des terrasses et de la lanterne, on admire vaguement le colossal soubassement.

Il faut contourner les bâtiments et gagner la face nord du château pour trouver la conciergerie dans les bâtiments bas qui ferment les cours. De ce côté, les grosses tours n'ont plus toujours la même simplicité froide que sur la façade opposée, il y a des galeries ouvertes donnant de belles ombres et enveloppant le massif des tours d'une chemise d'arcatures légères.

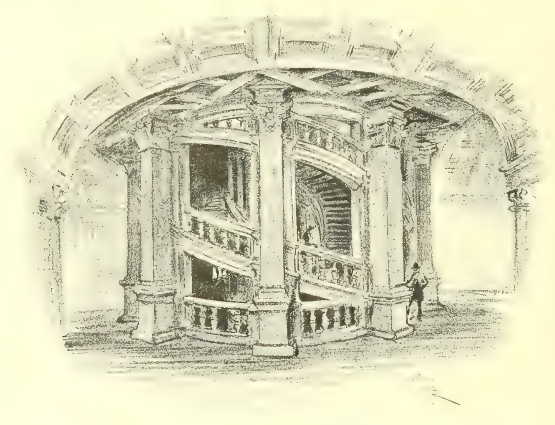
De charmants escaliers ornent les angles rentrants du bâtiment aux deux ailes du château, dans des tourelles rondes à jour, dont le dernier étage est une petite coupole supportée par des cariatides.

Que de grandes salles vides, que d'appartements à l'aspect désolé et dévasté dans l'intérieur de l'immense édifice ! Le château n'a jamais été achevé, et les appartements de François Ier, que Henri II et Charles IX habitèrent à leur tour, ne se peuvent pas toujours distinguer des parties non terminées, tant la dévastation s'y est promenée.

Pour donner une idée de l'immensité du château, il suffit de rappeler qu'il renferme quatorze grands escaliers et cinquante petits. François Ier bien qu'il y eût travaillé pendant vingt-cinq ans, à partir de 1519, en y occupant parfois jusqu'à 1,800 ouvriers, ne put terminer que le grand corps de logis central et une partie de l'aile de l'Est où sont ses appartements et son oratoire; Henri II continua les travaux qui furent bientôt après sa mort interrompus définitivement. Après les séjours des Valois et la visite de Charles-Quint, Chambord eut encore de temps en temps des visites royales, espacées bientôt de plus en plus. C'était l'abandon. Au XVIIIe siècle, le château devint le séjour mélancolique d'une Majesté Royale en détresse. Il fut le Froshdorf de Stanislas Leczinski, roi de Pologne,

qui l'habita pendant huit ans. Ensuite, après quelques années de silence, le château se réveilla un peu. Louis XV venait de le donner en apanage au vainqueur de Fontenoy, et le maréchal de Saxe vint remplir cette solitude avec sa petite cour, ses officiers, ses actrices et ses acteurs, avec la troupe de Favart, et une garnison de deux régiments de ses fameux hulans.

Batteries de tambours, fanfares de trompettes, galopades folles des chevaux de l'Ukraine des Hulans laissés en liberté dans le parc, manœuvres, chasses, fêtes

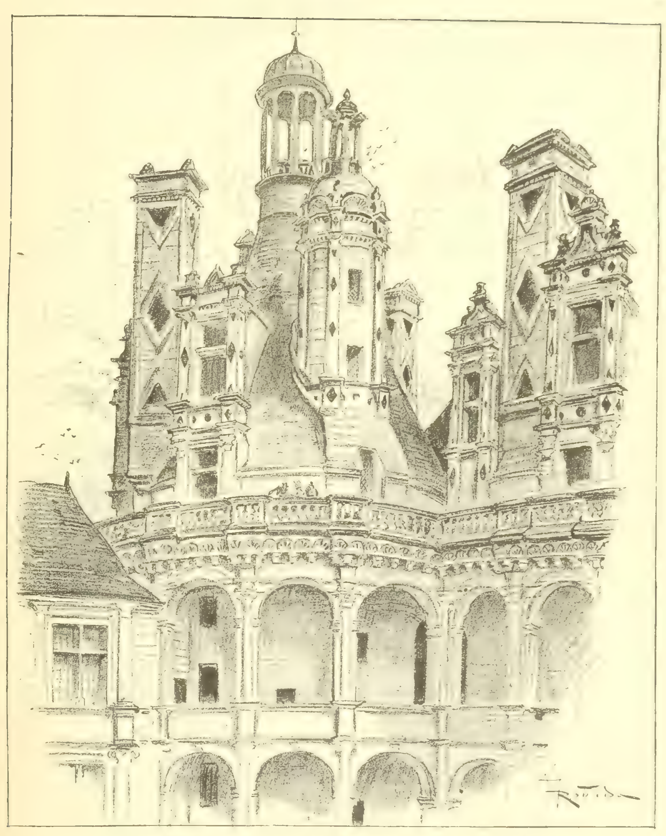


L'ESCALIER DE CHAMBORD

militaires ou galantes, Chambord pendant deux ans déborde d'une vie intense et bruyante, puis Maurice de Saxe meurt au château sur un lit drapé de drapeaux ennemis. Pendant quarante jours, six pièces de canon tirant d'heure en heure, firent résonner lugubrement les échos éperdus de Chambord, puis Chambord, oublié de nouveau, s'ensevelit pour quarante années dans la tranquillité de ses grands bois. La grande secousse de 93 arrive jusqu'à ses murailles étonnées. Une horde de vandales menés par les administrateurs du district, assiège le pauvre castel, en quelques jours la ruine est complète. Tout ce qui peut s'enlever, se détacher ou se décrocher est vendu, détruit, brisé ou brûlé.

Il ne reste donc que des murs en partie grattés. Il ne faut pas chercher à Chambord de souvenirs mobiliers du temps de sa splendeur, la tempête n'en a rien épargné, tout cela est aussi loin que le fragile autographe de François Ier inscrit, suivant la tradition, sur une vitre de Chambord :

CHÂTEAU DE CHAUMONT SUR LOIRE



UNE DES GROSSES TOURS DE CHAMBORD, VUE SUR LA COUR

Souvent femme varie,
Mal habil qui s'y fie.

Le grand, le fameux escalier occupe le milieu du massif des quatre grosses tours ; il forme le centre d'une croix dont les branches sont représentées par quatre grandes salles des gardes.

C'est une immense cage octogonale à jour, formée de huit énormes piliers entre lesquels tournent, autour du même noyau, deux larges vis permettant à deux personnes de monter en même temps et de se croiser constamment sans jamais se rencontrer. Les salles des gardes flanquant l'escalier sur chaque côté n'étaient pas coupées comme elles le furent sous Louis XIV — pour raison de solidité, dit-on — en trois étages ; elles allaient d'une seule venue, du rez-de-chaussée à la belle voûte supérieure, divisée en caissons portant alternativement la salamandre et la grande F couronnée.

La belle œuvre de restauration entreprise actuellement par les héritiers du comte de Chambord a supprimé l'un des planchers des salles des gardes au second étage, pour donner une idée de l'admirable effet que devait produire le colossal escalier dans son étui à jour, avec sa combinaison des deux rampes tournant dans la lumière des quatre salles des gardes.

L'une de ces salles fut, sous le Grand Roi, aménagée en théâtre pour Molière qui vint y donner les premières représentations de *M. de Pourceaugnac* et du *Bourgeois gentilhomme*. A cette occasion, une loge avait été arrangée pour Louis XIV dans l'escalier même.

Cet admirable escalier débouche sur une large plate-forme du haut de laquelle on plane sur les verts mamelonnements de la forêt. Mais ce qui frappe vivement ce n'est pas le paysage en dessous, les lointains vaporeux, c'est le paysage de pierres et d'ardoises qui vous enveloppe, cette ville étrange et fantastique de toits et de sommets de pavillons, de cônes sombres terminés en lanternons, campée sur les terrasses avec son hérissement de tourelles, de petits dômes, de cheminées extraordinaires, et ses vallées entre les pavillons et les cheminées, tournant le long des balcons. Il semble en vérité que Chambord ait été bâti pour ses toits et que le reste ne soit qu'accessoire.

La fameuse lanterne du grand escalier est aujourd'hui échafaudée; les intempéries de plusieurs siècles avaient fait leur œuvre ; elle était en triste état, absolument rongée, comme on peut s'en convaincre en examinant l'ancienne fleur de lis terminale aujourd'hui déposée en bas et remplacée par une neuve. Encore quelque temps et le charmant lanternon à trois étages si curieusement fouillés et décorés, l'un des chefs-d'œuvre de la Renaissance, aura repris son élégance primitive. L'escalier lui-même a bien souffert ; par les ouvertures sur la terrasse, jadis privées de vitrages, le vent et la pluie entraient là comme chez eux et, par les grandes ondées, un véritable fleuve torrentueux se précipitait dans les deux vis et se creusait peu à peu un lit de marche en marche.

Parmi les grandes ombres historiques se succédant rapidement dans ce grand château-fantôme, parmi les figures si diverses que l'esprit évoque, il en est une qu'on a déjà vue à Blois et qu'on retrouvera aussi à Chaumont, c'est Catherine

de Médicis avec ses astrologues, que la tradition nous montre pendant ses séjours questionnant fièvreusement les étoiles du haut du dernier balcon de la lanterne.

Ces losanges noirs qui font si bien de loin parmi les délicates sculptures, on s'aperçoit en passant sur les terrasses que ce sont tout simplement des plaques d'ardoises clouées sur la pierre; on ne saurait faire plus d'effet à moins de frais.

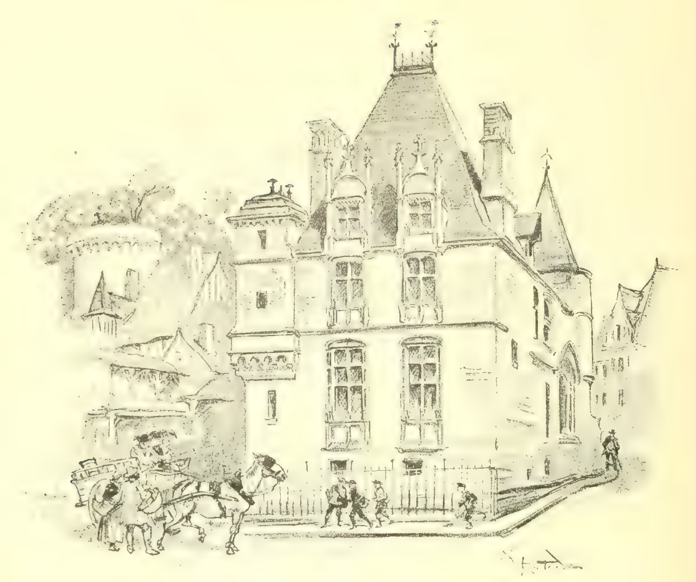
Quelques pièces seulement sont décorées et meublées dans ce château de 440 chambres, c'est l'ancien appartement de Louis XIV où l'on a réuni quelques portraits du temps du Grand Roi, et quelques souvenirs du comte de Chambord : un lit de bois sculpté offert au prince et des tapisseries diverses, grandes ou petites et de toutes les couleurs, exécutées par les dames royalistes du centre et de l'ouest.

Le comte de Chambord passa deux jours à Chambord en juillet 1871, il voyait ainsi pour la première et la dernière fois le domaine mis jadis en son berceau par une souscription nationale. Six mois auparavant, le château de Chambord avait reçu le baptême du feu, les traces en sont visibles encore. Un petit corps de la malheureuse armée de la Loire, prenant quelque repos dans sa retraite, fut surpris par un triste soir de décembre et subit quelques pertes sous les murs du château.

Ce château qu'on a attribué à des maîtres italiens, ainsi que tous nos édifices grands ou petits de la Renaissance, — Chambord à Primatice, Blois à Fra Giocondo, etc., comme si, le XVIe siècle arrivé, tous les maîtres de l'architecture française étaient morts tout à coup, — n'a rien d'italien dans son plan ni dans sa structure; il est purement français, au contraire; c'est le type du château de transition, Viollet le Duc l'a fait remarquer, le château de défense du moyen âge, qui s'accommode aux temps nouveaux en remplaçant les créneaux par des balustrades, en ouvrant de larges fenêtres dans les grosses tours cylindriques. — Les archives fouillées ont révélé les noms des vrais auteurs de ces grandes œuvres; on sait maintenant que Chambord est de Pierre Trinqueau dit Nepveu, maître tourangeau, à qui l'on devait déjà Chenonceaux et l'aile Louis XII, de Blois.



BLOIS



HOTEL DE VILLE D'AMBOISE

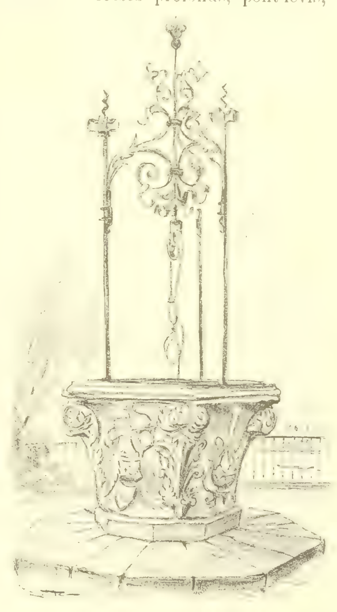
IV

CHAUMONT. — AMBOISE

LE CHATEAU DE CHAUMONT. — QUELQUES CHAMBRES HISTORIQUES
LE CHATEAU D'AMBOISE. — LES GROSSES TOURS-ÉTUIS DE RAMPES
CARROSSABLES. — LA CHAPELLE SAINT-HUBERT. — SOUVENIRS SANGLANTS
LA GRILLE DES HUGUENOTS

Sur la rive gauche de la Loire, en face des belles prairies couvertes de grands arbres et des coteaux d'Onzain où fut jadis une magnifique résidence seigneuriale, s'élève, sur un coteau rapide dominant de très près le fleuve majestueux, le très haut et très puissant castel de Chaumont, dont les grosses tours rondes se profilent fièrement dans le ciel, parmi les arbres d'un parc, au-dessus du village aligné sur la berge.

Chaumont n'est pas un de ces palais de la Renaissance qui ont renoncé à toute préoccupation de défense pour mettre au large toutes leurs magnificences, c'est un château fort de la dernière époque, de grande et féodale physionomie, élevé dans la deuxième moitié du xve siècle et dans les traditions des âges précédents, avec toutes les défenses habituelles : fossés profonds, pont-levis, courtines hautes et puissantes, grosses tours bien fermées, créneaux et mâchicoulis...



LE PUITS DU CHATEAU DE CHAUMONT

En 1445, le seigneur de Chaumont, Pierre d'Amboise, s'étant mis du côté des princes dans la *Ligue du Bien public*, eut son château entièrement rasé par Louis XI qui, après avoir traité avec les princes et jeté à tous un morceau de province, en attendant qu'il le reprît à chacun en particulier, se vengeait, sur quelques moindres seigneurs, des tracas que ces derniers soubresauts de la vieille féodalité lui avaient occasionnés, et des longues chevauchées qu'il avait dû entreprendre.

Mais plus tard la famille d'Amboise étant rentrée en grâce, le roi lui permit de rebâtir son castel et fournit lui-même l'argent nécessaire à la reconstruction. C'est ce château en partie payé par le trésor royal qui se dresse aujourd'hui sur la colline de Chaumont.

Un parc magnifique l'entoure, qu'une belle avenue escalade laissant dans les trouées du feuillage apercevoir l'église en dessous, et un joli presbytère neuf, avec des morceaux de fleuve encadrés de verdure. Au sommet, sur un plateau largement ouvert, la masse imposante du château se dresse derrière les fossés. La porte s'ouvre entre deux tours au saillant touchant le plateau ; à droite et à gauche dévalent des pentes rapides sous deux corps de logis irréguliers, défendus chacun par une grosse tour.

Les deux grosses tours cylindriques à combles aigus qui flanquent le pont-levis sont fort jolies, ce sont armures de guerre, mais armures très ornées : beaux mâchicoulis, cordons sculptés à mi-hauteur offrant alternativement deux C

entrelacés, initiales de Charles d'Amboise, grand maître de France et amiral sous Louis XII, qui termina le château, et un volcan enflammé, jeu de mots sur le nom de Chaumont. Au-dessus de la porte, écusson d'Amboise entre les lettres L et A initiales de Louis XII et d'Anne de Bretagne; sur la tour de droite grand panneau sculpté portant les armoiries de Georges Ier d'Amboise, frère de Charles, magnifique seigneur et bâtisseur de somptueuses demeures, archevêque de Rouen, dont le chapeau de cardinal surmonte aussi l'une des fenêtres de la tour de gauche.

La voûte d'entrée étincelle comme une trouée d'azur; c'est que le fond de la grande cour jadis fermé aussi de hautes murailles, a été abattu au siècle dernier et que cette cour, s'ouvre en plein ciel comme une terrasse splendide d'où l'on domine la large coulée de la Loire. A gauche sont les bâtiments habités, à droite l'aile des appartements historiques ouverts aux visiteurs. Une galerie à arcades avec tourelle fait face à la grande ouverture pratiquée sur la Loire. Près de la balustrade de ce balcon féodal s'ouvre un joli puits dont la margelle, en forme de grand chapiteau sculpté et blasonné, se couronne de robustes enroulements de fer forgé.

L'escalier conduisant aux anciens appartements et tournant autour d'un noyau entaillé et sculpté est vraiment superbe. C'est une digne préface aux cinq ou six salles de ce corps de bâtiment, salles fort remarquables et garnies, sinon des meubles leur ayant tous appartenu jadis, du moins de pièces de premier ordre comme valeur historique ou artistique.

Catherine de Médicis fut propriétaire de Chaumont pour l'avoir acheté aux héritiers des d'Amboise; elle ne le garda que le temps d'y travailler un peu, d'y faire sculpter çà et là des signes cabalistiques; puis, Henri II étant mort, elle l'échangea par une transaction forcée avec Diane de Poitiers, son ex-rivale, contre le château de Chenonceaux où celle-ci venait justement d'ajouter maints embellissements.

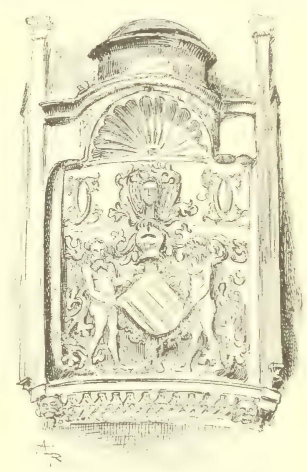
Il y a donc ici, après une grande salle des gardes, une chambre de Diane de Poitiers, ornée partout des croissants emblématiques, une chambre de Catherine de Médicis et une chambre de Ruggieri, le plus connu de ses inséparables astrologues, qui fit un jour apparaître à la reine, dans ce château même, les rois de France trépassés et commençait la série des rois de France à venir lorsque la reine rompit le charme, épouvantée de voir, après ses fils, surgir de l'ombre la figure abhorrée d'Henri de Navarre.

Outre le superbe mobilier de ces chambres, les grands lits antiques, les crédences, outre les coins curieux, les profondes embrasures de fenêtres, on voit là de majestueuses cheminées à formidables landiers et des tapisseries des xve et xvie siècles qu'on ne saurait trop admirer, surtout celles du xve, qui montrent d'étonnants personnages cramoisis.

La chapelle qui fait suite à ces chambres possède de grands vitraux fort beaux et quelques souvenirs, entre autres le chapeau de cardinal de Georges d'Amboise.

Le parc bordant les fossés de ce château si admirablement placé est très accidenté. La grande avenue d'arrivée est *le Mail de la Reine;* si Catherine jadis y promena ses inquiétudes politiques, plus près de nous, Mme de Staël, exilée au château par ordre de Napoléon Ier, put y philosopher dans la tranquillité d'une belle nature, pendant que s'accomplissaient tous les sanglants et formidables bouleversements de la vieille Europe.

Sur la gauche du château se creuse un ravin profond, une gorge sombre du plus sauvage aspect, avec ses grands arbres et son moutonnement de feuillage au fond. Tout à côté une curieuse construction conique annexée aux écuries et un ancien four datent de l'époque où l'un des propriétaires de Chaumont, sous Louis XV, avait créé là une fabrique de poteries et de médaillons artistiques en terre cuite.



CHAUMONT. — PANNEAU D'ARMOIRIES DE GEORGES D'AMBOISE

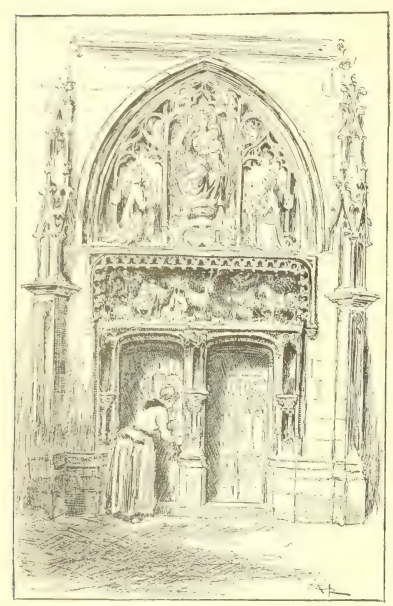
Encore quatre lieues de Loire et c'est un autre château qui se dresse dans la même position que celui de Chaumont, au sommet du coteau baigné par le fleuve, non pas tout à fait un château de défense, mais sur un robuste soubassement de tours et de remparts légués par les siècles antérieurs, un édifice revêtu de toutes les grâces artistiques de la Renaissance à ses débuts.

C'est Amboise, château superbe et petite ville riante reflétant dans le courant du fleuve sa blanche façade de ville du XVIe siècle, devant une île chargée de maisons, dans un ample et frais paysage où la Loire s'écoule largement sous des arbres qui se balancent, le long de belles prairies et de coteaux enverdurés semés de maisons de campagne et de gais villages.

La ville est toute charmante, de silhouette élégante, comme pour faire honneur aux coquetteries encore féodales arborées par les imposantes tours de Charles VIII, ces vieilles guerrières dont les armures de pierre ont été si artistement ciselées par la Renaissance. Du second bras de la Loire après l'île Saint-Jean, quand la ville et le château se déploient dans leur ensemble, c'est un véritable enchantement pour l'œil, l'apparition d'un tableau superbement composé, en même temps qu'une

soudaine et grandiose évocation d'un site historique. La nature, l'art, l'histoire ont collaboré.

Sur le quai, serrées entre le fleuve et le rocher couronné de tours, s'alignent des maisons en file accidentée, aux toits irrégulièrement découpés, de jolies et grandes maisons pour la plupart contemporaines du château ; au-dessus s'escarpe la masse grise des remparts chargés d'architectures, de massifs d'arbres et de charmilles. Le coteau boisé au sommet se poursuit sur la gauche en falaise percée de trous qui sont d'anciens souterrains ou caves-magasins remontant à une haute antiquité.

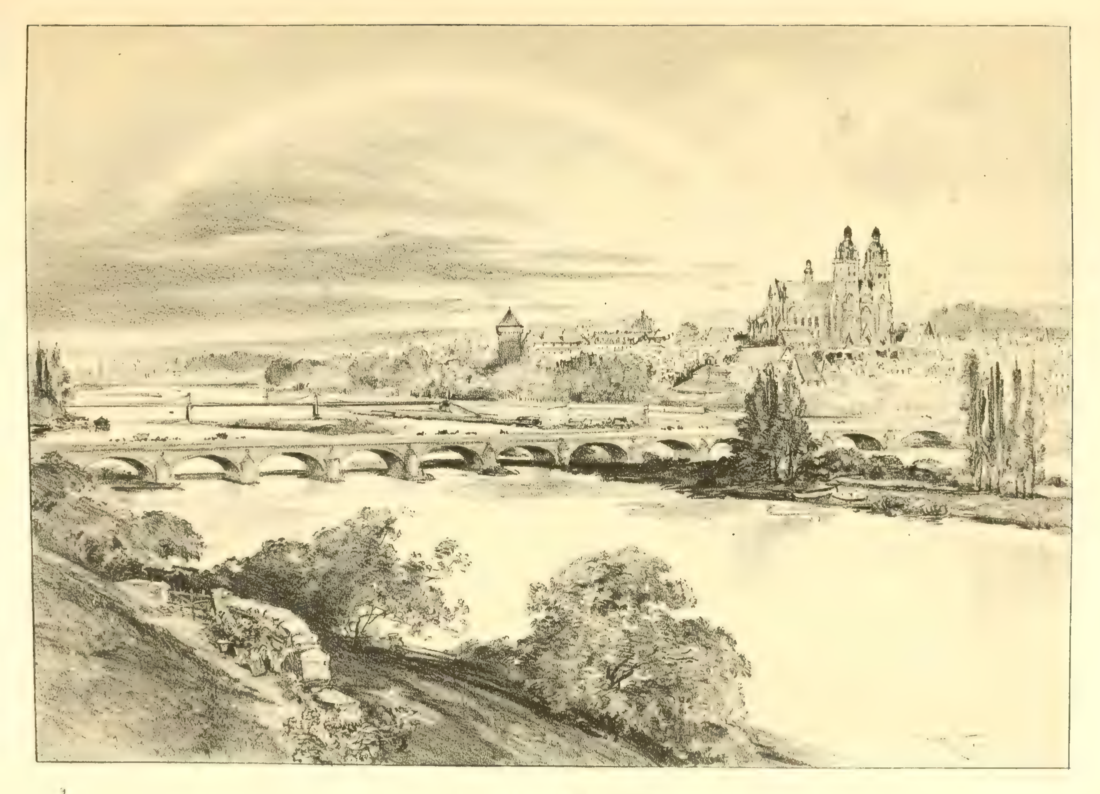


AMBOISE. — PORTE DE LA CHAPELLE SAINT-HUBERT

Sur la droite, le coteau se termine brusquement par une tour ronde et la ville tourne perpendiculairement au fleuve, sous l'autre face des remparts qui portent à leur sommet une délicate merveille haut perchée, l'élégante et fine chapelle Saint-Hubert.

Juste au milieu du gros rempart sombre piqué de fleurs, éclate la blancheur du corps de logis de la Renaissance récemment restauré, superposant ses galeries ouvertes, son grand balcon à grille de fer, ses lucarnes supérieures et ses tourelles, sur un rempart à mâchicoulis, à côté de la grosse tour ronde des Minimes, aux flancs de laquelle des ouvertures dessinent une spirale accusant la disposition inférieure, la montée en rampe douce donnant accès aux terrasses du château supérieur.

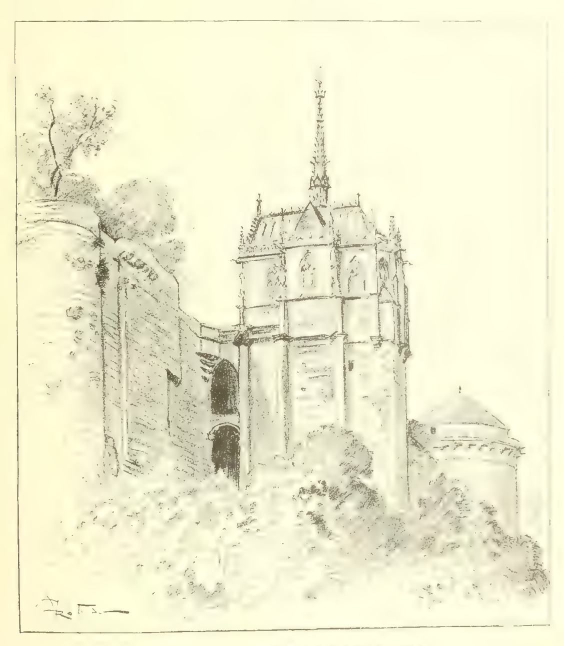
Après le château, sur le prolongement du quai, une autre blanche façade se détache sur la verdure du Mail. C'est l'hôtel de ville, un charmant petit édifice carré des premières années du XVI[e] siècle, tout récemment restauré, montrant aujourd'hui toute l'élégance de sa façade, sa tourelle carrée en échauguette et les lucarnes décorant un immense comble ardoisé.



9

VUE GÉNÉRALE DE TOURS

L'entrée du château, d'une pittoresque originalité, est au-dessous de la chapelle Saint-Hubert, par un passage voûté percé dans le rempart en haut d'une rampe grimpant dans un jardinet désordonné. On débouche parmi les arbres, sur le magnifique balcon des terrasses. Là, soutenue par ses contreforts sur un angle de



AMBOISE. — LA CHAPELLE SAINT-HUBERT.

rempart, la chapelle du château, dominant toute la ville, porte dans le ciel une couronne fleurdelysée au bout de sa flèche effilée garnie à sa base d'ornements imitant les bois de cerf. La flèche est toute neuve, la chapelle sort toute fraîche d'une belle restauration. Le portail est un vrai chef-d'œuvre. Ce sont deux portes basses surmontées d'un grand bas-relief semblable à une composition d'Albert Durer, fouillé par un patient ciseau qui l'a rempli de petits personnages dans un paysage rocheux et tourmenté, saint Christophe portant l'Enfant-Dieu, saint

Antoine dans son ermitage de Thébaïde, autour du sujet central saint Hubert devant le cerf miraculeux, etc...

Au-dessus de ce morceau magnifique, les statues modernes de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, agenouillées de chaque côté d'une Vierge exquise, s'encadrent dans la grande ogive. L'intérieur de cette délicieuse petite chapelle est aussi délicat et aussi fouillé que le portail; les ornements végétaux, lacis de racines et de branches d'une extrême finesse, ont été multipliés, les colonnettes sont des troncs d'arbrisseaux à racines échevelées, les nervures sont des ramures; elle est forêt merveilleusement sculptée, cette chapelle dédiée au patron des chasseurs.

Sous ses dalles reposent les os de ce peintre qui derrière ses Jocondes créa de bleuâtres paysages coupés de forêts mystérieuses, du grand Léonard dont la maison est en ville à peu de distance du château.

Un monument lui a été élevé devant les charmilles du jardin, sur l'emplacement d'une autre chapelle, l'antique collégiale et première église de saint Florentin, détruite au commencement du siècle alors que le château d'Amboise formait la dotation constituée au sénateur de l'Empire Roger-Ducos, par son ex-collègue Napoléon. Hélas! on retrouve partout la marque de l'ex-consul qui semble avoir eu pour idéal de ramener son magnifique et féodal domaine aux proportions d'une mesquine maison de campagne. On peut juger par d'anciennes gravures de l'importance et de la grandeur des bâtiments couvrant tout le plateau. Que de destructions et de suppressions! Roger-Ducos a taillé, rogné, il a traité le château en ville prise et s'est donné à cœur joie de la démolition. Ce vandalisme impitoyable, les violentes opérations chirurgicales qu'il a fait subir au château, montrent en quel mépris incroyable l'esprit et le goût, oblitérés par le classicisme, tenaient alors les plus beaux monuments de notre art national.

Amboise, château de la famille d'Amboise d'où provient le grand cardinal Georges, entré par confiscation dans le domaine royal sous Charles VIII, avait déjà reçu de notables adjonctions sous ce roi, lorsque Charles VIII, qui y avait passé sa jeunesse, entreprit de l'agrandir et embellir notablement. Les architectes et maîtres de l'œuvre n'étaient point italiens, comme on le dit toujours, le nouveau château ayant été élevé en partie avant l'expédition d'Italie; il est bien français de la base au faîte et l'on a les noms des maîtres de l'œuvre qui l'édifièrent, architectes et *maîtres massons* d'Amboise ou de Tours. Charles VIII ne ramena d'Italie que des brodeurs ou des horticulteurs qui lui dessinèrent à Amboise un jardin à l'italienne et quelques sculpteurs pour des œuvres de détail.

Les deux grosses tours du château, la tour des Minimes au nord sur la Loire et la tour Heurtault au sud au-dessus de la ville, construites par l'architecte Regnard, ne sont que l'étui colossal d'une rampe voûtée et tournant en hélice

autour d'un énorme noyau central creux, rampe en pente douce permettant

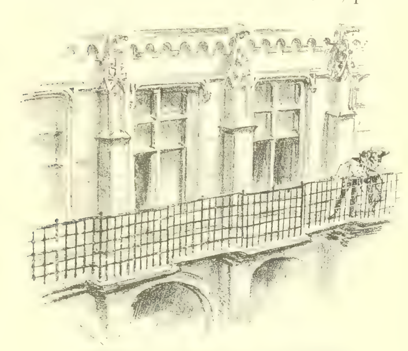


AMBOISE. — ANCIENNE PORTE DU CHATEAU A LA TOUR HEURTAULT

à des cavaliers et même à des carrosses de monter au sommet des terrasses.
Cette entrée d'une conception originale et audacieuse émerveilla Charles-Quint

lorsque en 1539, visitant Amboise avec François Ier, il monta la grande rampe de la tour Heurtault, magnifiquement garnie de tapisseries du haut en bas. La porte ouvrant en bas dans le flanc de la tour Heurtault est, bien que fort abîmée, un joli frontispice à la fois guerrier et artistique, s'élevant jadis au-dessus d'un pont-levis disparu. La voûte ogivale est surmontée d'un très gracieux balcon à échauguettes encorbellées, couvertes de sculptures.

La tour des Minimes de l'autre côté, portant à son sommet un étage en retrait avec plate-forme superbe, touche à la partie restante du château, un grand corps de bâtiments dressés sur les vieux remparts et superposant au-dessus d'une première galerie de crénelage récemment restaurée, trois étages de balcons : une galerie d'arcades ouvertes longeant les salles des gardes, un balcon à grille de fer de sinistre renommée sur lequel s'ouvrent les appartements, et enfin la balustrade supérieure sous les riches lucarnes ogivales à frontons élancés. Le comte de Paris, à qui le château a été rendu en 1872, en avait entrepris une grande restauration, interrompue ou à peu près aujourd'hui, mais bien des travaux ont été faits qui ont déjà rendu sa splendeur à la façade sur la Loire.

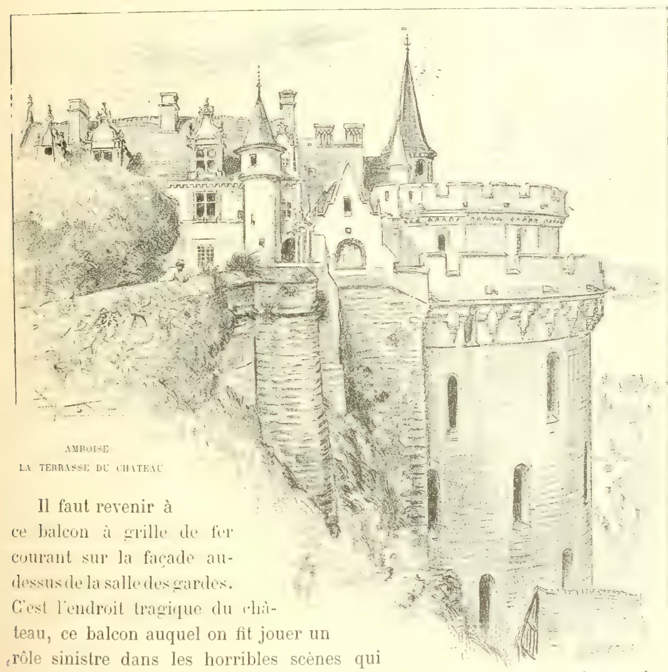


AMBOISE. — LA GRILLE AUX HUGUENOTS

A cette terrasse de gauche du château, portée sur de vieilles murailles où des panaches de grandes herbes voltigent sur toutes les pierres écornées, où des graines jetées par les vents ont fait surgir des fleurs dans toutes les fissures, des hommes en burnous blancs se sont accoudés il y a quelque quarante ans, lorsque le château servit de résidence à l'émir Abd-el-Kader qui, de son œil morne de lion captif, pouvait apercevoir de là, sous Amboise, les lieux appelés le camp des Arabes, dernier point où vint toucher l'Islam quand Charles-Martel arrêta les hordes sarrasines poussées à la conquête de l'Europe par Abdérame, un autre émir lointain.

Quelques-uns des compagnons du grand Algérien reposent en terre de France sous les bosquets bordant cette terrasse. Au bout de la terrasse, dans une tour d'angle, derrière une porte qu'ouvre la gardienne du château, se voit une autre porte en accolade dont le linteau trop bas causa la mort, à vingt-sept ans, du roi Charles VIII. La veille de Pâques 1498, Charles conduisait joyeusement sa femme

Anne de Bretagne admirer les prouesses des joueurs de paume dans les fossés du château. Il se heurta du front à cette porte si violemment qu'après avoir lutté quelque temps, il tomba terrassé par le mal et trépassa en quelques heures, râlant sur un matelas, dans une misérable chambre de débarras.



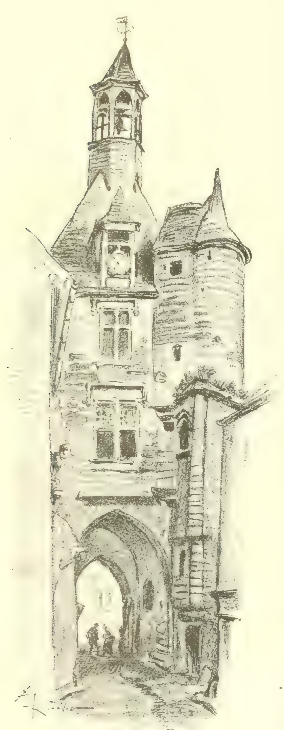
AMBOISE
LA TERRASSE DU CHATEAU

Il faut revenir à ce balcon à grille de fer courant sur la façade au-dessus de la salle des gardes. C'est l'endroit tragique du château, ce balcon auquel on fit jouer un rôle sinistre dans les horribles scènes qui suivirent l'échec de la conjuration d'Amboise, et elle semble en garder quelque chose de lugubre, cette solide grille de fer aux épais barreaux contrastant par leur rudesse avec les élégances de la pierre sculptée !

En 1560, sous le petit roi François II, voyant la puissance des Guise se lever menaçante, voyant duc et cardinal se saisir peu à peu du gouvernement et susciter contre eux des édits de la dernière rigueur, les protestants se réunirent, s'entendirent, et, menés par le hardi et remuant la Renaudie, tramèrent une vaste conspiration qui ne tendait à rien moins qu'à enlever par un coup de main le

château de Blois où se trouvait alors la cour, qu'à emprisonner les Guise pour mettre le pouvoir entre les mains des princes de la maison de Bourbon, Antoine de Navarre et Louis de Condé.

L'arrivée sous les murs de Blois de tant de cavaliers armés, les conciliabules tenus dans les châteaux et enfin la dénonciation d'un hôte de la Renaudie à Paris, donnèrent l'éveil et la cour quittant Blois menacé, se transporta au château d'Amboise. Les huguenots non déconcertés se tournèrent alors vers Amboise, mais les Guise sans perdre de temps prirent eux-mêmes l'offensive ; quelques-uns des principaux conjurés furent soudain saisis dans un castel voisin, torturés et suppliciés, la Renaudie périt dans une embuscade ; ses compagnons, les gentilshommes protestants trouvés en ville, les cavaliers rencontrés en troupe ou marchant isolément au grand rendez-vous, tous ceux qui furent saisis sur les routes, des innocents même, des marchands allant aux foires, furent amenés à Amboise et livrés au bourreau.



AMBOISE. — LA TOUR DE L'HORLOGE

Le petit roi et sa femme Marie Stuart, Catherine, les Guise, les seigneurs et les nobles dames de la cour assistaient du balcon du château à ces tueries. Les bourreaux fonctionnaient partout ; on décapitait et on pendait devant la cour en fête ; au glas de la mort sonnant dans les églises, on accrochait à cette belle grille de fer forgé des grappes de malheureux huguenots.

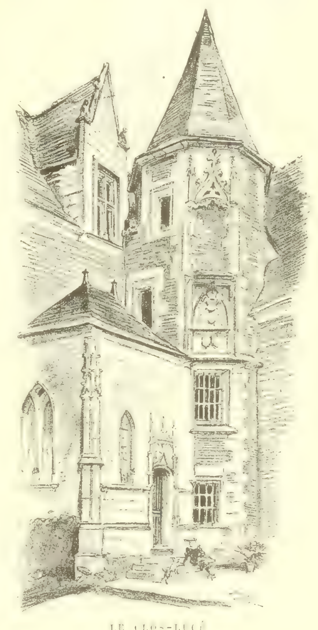
Quand on fut fatigué de décapiter ou de pendre, on jeta les protestants cousus en des sacs dans la Loire, du haut du pont hérissé de gibets et garni de têtes coupées plantées sur des piques.

« Le XVI[e] siècle est une caverne de lions, » a écrit Taine. La caverne fut inondée de sang pendant une semaine de carnage et d'horreur. Ainsi se préparaient les guerres civiles, qui pendant trente-cinq ans devaient ravager le pays.

Le château, converti un instant en prison d'Etat lorsque le sang des Guise à son

tour coula dans Blois, reprit cette destination avec Richelieu et avec Louis XIV, qui confia le surintendant Fouquet à ses murailles avant de l'envoyer à Pignerol, et y renferma ensuite le beau Lauzun, brouillé pour quelque temps avec la Grande Mademoiselle.

La ville d'Amboise, outre son charmant petit hôtel de ville, garde quelques souvenirs de ses grands jours d'autrefois. Elle a bien des maisons anciennes, notamment le petit manoir du Clos-Lucé, fortement arrangé et restauré, mais où il reste une jolie tourelle octogone en pierres et briques, avec quelques vieux ornements ou écussons sculptés. Léonard de Vinci, appelé en France par François I[er], l'habita sans doute jusqu'à sa mort.

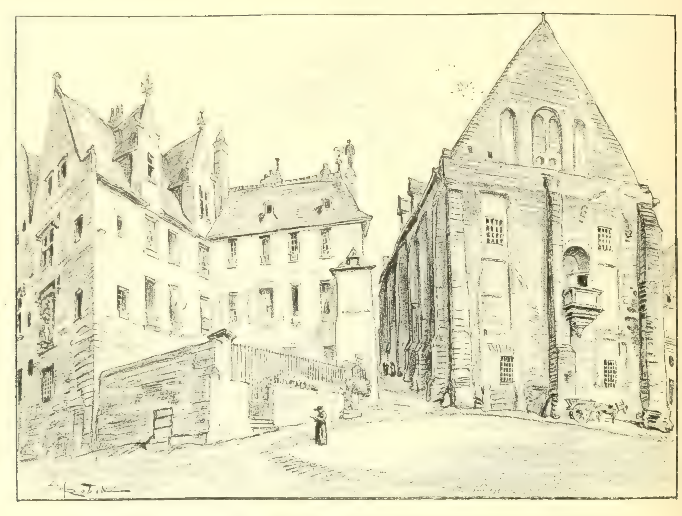


LE CLOS-LUCÉ

Derrière l'hôtel de ville se trouvent l'église Saint-Florentin, peu remarquable, et la tour de l'horloge, beffroi de la ville, vieille porte du moyen âge très abîmée, dont la haute silhouette noircie fait tableau en travers de la rue menant à Saint-Denis-Hors.

Saint-Denis-Hors est un faubourg qui agrandit fortement la ville. Son église, plus intéressante que Saint-Florentin, construite au XII[e] siècle et remaniée plus tard, montre dans sa nef, derrière un grand portail en plein cintre, de curieux chapiteaux à figures enchevêtrées dans les ornements végétaux et une grande *Mise au sépulcre* du XVI[e] siècle provenant de la collégiale du château.

De Saint-Denis-Hors dépendait le grand château de Chanteloup, construit au XVIII[e] siècle pour la princesse des Ursins, acheté plus tard par le duc de Choiseul. Le duc, renversé par les intrigues de M[me] de Pompadour, vint y passer fastueusement ses années d'exil et s'amusa à construire une pagode chinoise, composée de sept étages en retrait les uns sur les autres et haute de 40 mètres. Le château a été démoli par la bande noire et de Chanteloup, créé de toutes pièces au siècle dernier, il ne reste que la pagode planant de loin sur tout le paysage.



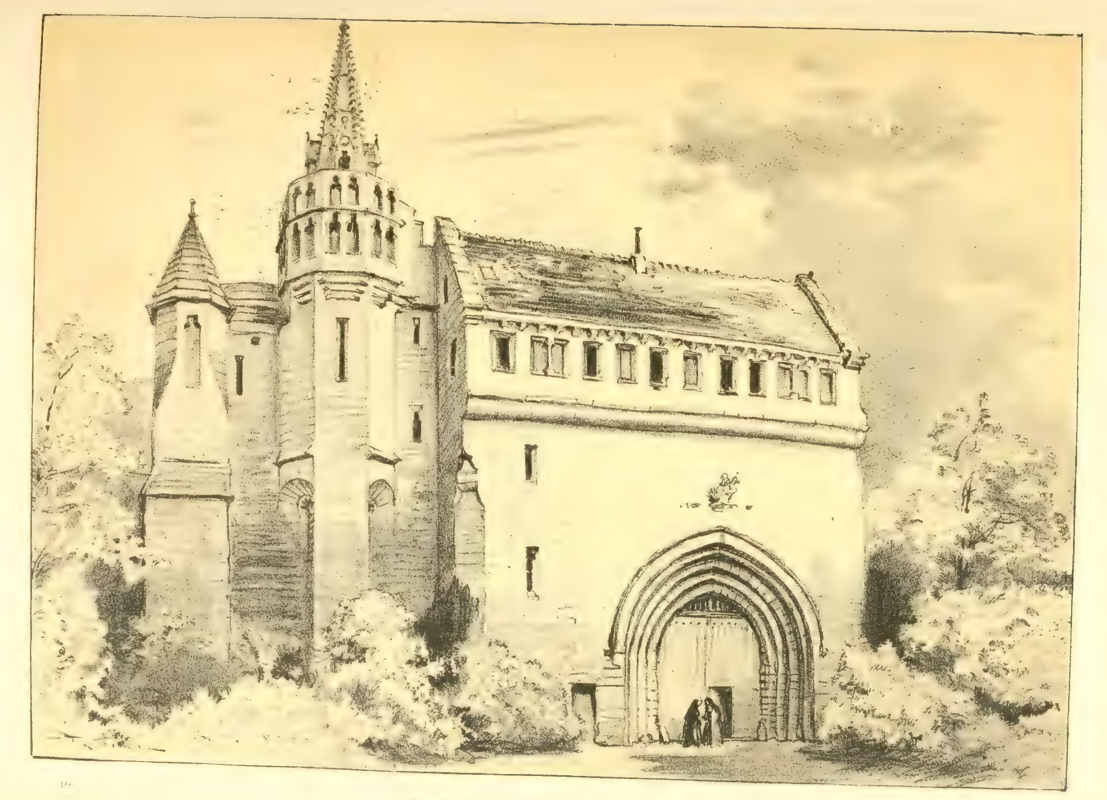
TOURS. — PLACE GRÉGOIRE-DE-TOURS ET CHAIRE EXTÉRIEURE DE L'ARCHEVÊCHÉ

V

TOURS

LES DEUX VILLES. — TOURS ET CHATEAUNEUF. — SOUS LA CATHÉDRALE ET AUTOUR DE SAINT-MARTIN. — SAINT-GATIEN. — LA TOUR DE GUISE
LA GRANDE ABBAYE DE SAINT-MARTIN

Tours, l'antique métropole de la province, la vieille cité gallo-romaine, patrie adoptive du grand saint Martin qui, — de légionnaire romain devenu moine chrétien, puis évêque de Tours, — fut le grand convertisseur des Gaules et fit par ses vertus resplendir si glorieusement le siège épiscopal; Tours, malgré les changements apportés par les siècles, malgré le grand travail de transformations amené par sa prospérité, qui lui a donné une physionomie si moderne à la surface — frappe néanmoins quand on sort des grandes voies commerçantes ou des quartiers élégants pour s'enfoncer au cœur de la vieille cité, par son caractère moyen âge, par l'apparition soudaine. derrière les façades les plus jeunes, d'un passé très

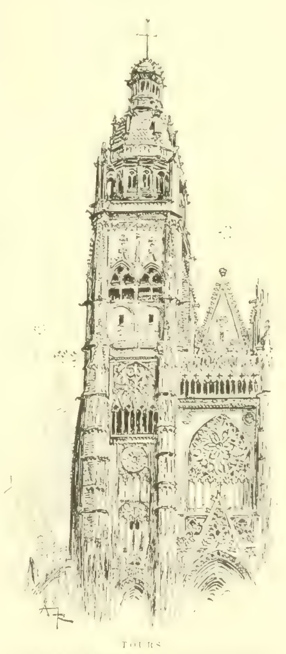


10

PORTE DE L'ABBAYE DE MARMOUTIER

lointain s'obstinant à durer et à percer à travers tous les changements accumulés, malgré les masques imposés, malgré les grattages subis et les modernisations à outrance.

Les vieilles rues, d'une ville à une autre, dans une même région, ont forcément un caractère de ressemblance; on peut trouver cependant certaines choses qui les différencient. A Tours, la caractéristique, ce sont les vieux débris d'églises appropriés à des destinations diverses, utilisés par le commerce. C'est, à ce qu'il semble, la note particulière. Tours est moyen âge; de son vêtement de coupe si moderne, la doublure est faite de vieux morceaux gothiques qui donnent l'idée de sa figure d'autrefois. Il y a bien moins de XVIe siècle et de Renaissance qu'à Orléans et à Blois, et la marque des siècles précédents, au contraire, est restée fortement imprimée.



TOURS
UN DES CLOCHERS DE LA CATHÉDRALE

En quelle magnifique situation, dans un riche et vaste paysage aux lignes noblement dessinées, dans une nature gracieuse et plantureuse, cette grande ville apparaît, étendue entre la Loire qui borde la partie ancienne aux imposants monuments, et le Cher que les quartiers neufs au loin vont rejoindre; quel panorama splendide elle déploie lorsqu'on s'en va la contempler du haut de Saint-Cyr ou de Saint-Symphorien, sur les coteaux de la rive droite rapprochés ici de la Loire qui baigne directement leurs pieds!

Le beau fleuve, large de 450 mètres, menant ses ondulations coupées de bancs de sable à travers de longues îles boisées, est traversé par trois immenses ponts. Au milieu, un grand pont de pierre d'une quinzaine d'arches construit au XVIIIe siècle, lorsque fut entrepris un grand travail d'embellissement de la ville, puis deux ponts suspendus, l'un en amont, coupant l'île Aucard et aboutissant à l'endroit où jadis le vieux pont du moyen âge dressait ses portes fortifiées, et l'autre en aval, jeté du pied de la colline de Saint-Cyr au quartier de Notre-Dame la Riche, en passant sur l'île Simon.

Au-dessus de cette coupure majestueuse du paysage, de cette vaste nappe d'eau sur laquelle les grands bateaux lavoirs, au bas des quais plantés d'arbres, semblent des points minuscules, se hérissent, le long de la rive gauche, les milliers de toits, les pignons se haussant les uns par-dessus les autres, vaste étalement d'édifices, d'habitations de toutes les époques, où de tous les côtés, parmi les masses blanches, des groupes de grands logis d'autrefois se découpent en silhouettes d'un relief plus énergique et font des taches plus sombres, que domine, gigantesque, le vaisseau de la vieille cathédrale, portant si haut dans le ciel ses deux tours énormes et délicates, imposant édifice qu'on devine de loin, à toutes les pointes accrochant la lumière, si richement ouvragé et revêtu d'une si merveilleuse broderie sculptée.

D'autres tours et d'autres monuments de proportions plus modestes se dressent aussi pittoresquement sur la masse bleuâtre des toits. Près de la Loire même, la tour de Guise, dernier reste des tours défendant l'enceinte, l'église Saint-Julien, quelques combles de petites églises çà et là; sur la droite de la ville, la tour Charlemagne et la tour de l'Horloge, derniers débris de l'antique basilique de Saint-Martin. On distingue même, en cherchant bien, le sommet de la tour d'escalier de la maison de Tristan.

Le grand pont de Tours part d'une large place égayée par de petits jardins publics avec les statues de deux Tourangeaux illustres qui se font moralement contrepoids et représentent en somme tous deux la pensée, Descartes d'un côté, et de l'autre Rabelais, devant les deux édifices jumeaux de l'hôtel de ville et du musée qui sont deux gros bâtiments ornés d'un fronton, élevés à la fin du siècle dernier, le premier du moins, qui fournit le modèle du second. De 1750 à la Révolution presque, l'exécution d'un vaste plan de transformation changea la physionomie de la vieille cité. Pendant que des régiments, laissant le fusil pour la pioche, rectifiaient la grande route royale par une tranchée dans le coteau de Saint-Symphorien devant le Pont-Neuf, une grande voie perçant les pâtés de maisons ou empruntant parfois des bouts de rues anciennes, la rue Royale, aux maisons bâties sur une disposition uniforme, traversait la ville d'un bout à l'autre et se soudait aux avenues conduisant en ligne droite au pont du Cher à Saint-Avertin.

Cette rue Royale, transversale principale de Tours, recueillant dans son cours bruyant la part de vie et de mouvement qu'apportent les artères affluentes, aboutit devant le palais de justice, édifice moderne, à la grande ligne des boulevards, le superbe mail ombreux qui fait presque le tour de l'ancienne ville et la sépare des quartiers neufs et des immensités découpées en rues peu bâties entre les promenades et le Cher.

Au dedans de cette ceinture verdoyante du mail, derrière la *devanture* moderne,

XVIII[e] ou XIX[e] siècle, décor planté le long des grandes voies, il subsiste de considérables noyaux de vieux quartiers restés sinon intacts, du moins encore bien d'ensemble, quoique cernés et attaqués, ou menacés de tomber par sénilité, — de vieux quartiers gardant encore profondément empreinte l'originale physionomie du passé.

C'est, par exemple, l'agglomération de maisons cléricales et de couvents serrés sous l'ombre austère de la cathédrale, c'est, de l'autre côté de la rue Royale, le réseau de vieilles rues du moyen âge ayant pour attraction centrale la maison dite de Tristan l'Ermite. Ceci, c'est le Tours de XV[e] siècle, la ville religieuse blottie sous l'aile des grands monuments, — ici sous la gigantesque cathédrale Saint-Gatien ou là-bas, autour de la grande abbaye de Saint-Martin à Chateauneuf — et la ville marchande, en ses rues et ruelles serrées, en ses carroirs aux robustes pignons, cadre étroit où s'écoulait, aussi active et bruyante que dans les larges voies d'aujourd'hui, la vie des marchands et du peuple.

Allons d'abord, par goût pour les contrastes violents, de la remuante et commerçante rue Royale, du Tours élégant des grands magasins étincelants ou clinquants et des cafés bruyants, au Tours sévère et rigide où depuis des siècles moines et chanoines, prêtres et religieuses se succèdent, vivent et passent dans les grands bâtiments si fermés qui ne doivent guère, — à voir remuer lentement et gravement toujours les mêmes figures enveloppées dans les mêmes ombres, dans la même atmosphère silencieuse, — se douter du tourbillon de la vie emportant ailleurs si vertigineusement toutes choses.

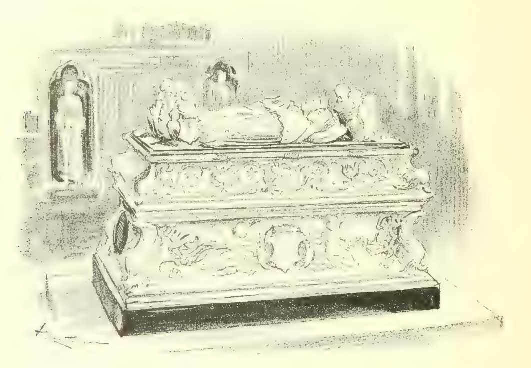
Ici, sous la cathédrale Saint-Gatien, c'est Tours proprement dit; là-bas où jadis un monument aussi considérable faisait pendant à cette colossale nef de pierres, c'était Chateauneuf, d'abord Martinopolis, ville éclose à côté de la vieille cité gauloise des Turones devenue le Cœsarodunum gallo-romain, autour de la grande basilique élevée sur le tombeau vénéré de Saint-Martin, ville de moines d'abord, d'églises, de couvents, d'hôtelleries pour les innombrables pèlerins et ville de commerce ensuite, réunie à sa voisine sous Louis XI seulement.

Saint-Gatien est le quatrième édifice succédant sur le même emplacement à la primitive cathédrale, à l'église de Grégoire de Tours, l'évêque chroniqueur des Mérovingiens, et enfin à la cathédrale romane, incendiée en 1167 au cours d'une guerre entre le roi d'Angleterre, Henri Plantagenet, et le roi de France, son suzerain pour la Touraine, guerre suscitée précisément par le dépôt effectué dans la cathédrale du trésor amassé pour les frais de la croisade.

Certes, l'édifice n'a pas extérieurement la majestueuse pureté de style de certaines cathédrales, mais la façade frappe par son caractère grandiose et par l'envolée de ses tours géantes extrêmement décorées ; la prédominance des lignes perpendiculaires y est très marquée dans cette superposition au-dessus des trois

portails, d'arcatures sur arcatures, de légères galeries, de hautes ogives encadrant des rosaces, de sculptures ciselant et brodant le pignon central et les gros contreforts à pinacles élancés et les deux tours, depuis la base jusqu'au faîte.

Comme l'œuvre de la reconstruction dura trois siècles, le mouvement de la Renaissance commençait, lorsque s'acheva l'édifice; les tours, dont le noyau provient de la cathédrale romane et sur lesquelles les siècles suivants ont appliqué toutes les richesses de la décoration ogivale, ont été couronnées en dômes octogonaux surmontés de lanternons dans le nouveau style.



TOURS. — TOMBEAU DES ENFANTS DE CHARLES VIII

A l'intérieur, l'effet de ce superbe vaisseau, aux voûtes d'une hauteur prodigieuse soutenues par des faisceaux de colonnes élancées, est merveilleux. Ce qui frappe, c'est la légèreté de ce qui semble n'être qu'un châssis de pierres tout brodé et découpé à jour. La cathédrale est une immense verrière, étonnante par la délicatesse de ce fenestrage ininterrompu encadrant en fleurs de pierre à cent combinaisons d'une majestueuse et pure élégance, les magnifiques vitraux du XIIIe et du XIVe siècles, interposés devant la lumière extérieure comme un miraculeux déploiement de tapisseries transparentes.

Mais c'est à la tombée de la nuit qu'il faut voir la cathédrale, pour recueillir une impression plus saisissante des grandes verrières multicolores du chœur et des roses gigantesques des transepts, étincelant radieusement dans les sphères supérieures, pendant que l'ombre et le mystère gagnent les galeries de l'abside et que là-bas, du côté du portail assombri, quelques lueurs rubescentes, quelques rapides flèches d'or passent encore dans les découpures du grand vitrail.

Dévastée pendant les cruelles guerres religieuses, la cathédrale perdit ce qui lui restait de monuments et d'ornements intérieurs lors de la Révolution, mais elle a hérité du tombeau des enfants de Charles VIII, provenant de la basilique de saint Martin et placé dans une chapelle au mur de laquelle sont appliqués des fragments de tombeaux gothiques.

C'est une œuvre charmante de la plus pure Renaissance, des sculpteurs Jehan et Antoine Juste, artistes florentins amenés par Charles VIII ; les deux petits princes, morts à un an l'un de l'autre, sont couchés entre les angelots traditionnels sur un soubassement orné de rinceaux et d'amours, de figures mythologiques et d'allégories d'une élégance raffinée, avec des dauphins aux angles.

Les inscriptions du tombeau sont en vers.

Charles Huistième, roy preux et escellent
Eut de Anne, royne et duchesse en Bretaigne
Son premier fils...
Par Atropos qui les cœurs humains fend
D'un dard mortel de cruelle souffrance
Cy dessoubz gist Charles second enfant.....

Quelques anciennes dépendances de Saint-Gatien subsistent au pied du monument, du côté du transept nord dont il a fallu étrésillonner la magnifique rosace extraordinairement légère, dans le pignon soutenu par deux arcs-boutants colossaux passant par-dessus la ruelle. La salle de l'illustre chapitre n'existe plus, mais il reste le cloître, appuyé à la cathédrale, entouré de bâtiments des XVe et XVIe siècles, qui furent l'ancienne librairie de la cathédrale et la Psalette, — petite cour en partie en arcades au rez-de-chaussée et galerie ouverte au premier étage, à côté d'un escalier appuyé à l'angle des galeries, dans une jolie tourelle de la Renaissance, indiquant sa destination par une spirale extérieure.

L'archevêché est de l'autre côté, sur la façade méridionale de l'église. L'entrée monumentale est un grand portail à colonnes et statues construit avec les fragments d'un arc de triomphe élevé à Louis XIV et démoli lors des grands travaux de la rue Royale. L'archevêché comprend, outre les grands corps de logis du XVIIIe siècle, des bâtiments de différentes époques datant de reconstructions et d'agrandissements successifs, fondés sur les vieilles murailles de l'enceinte gallo-romaine de la ville, dont il reste dans la cour même une grosse tour ronde et d'autres fragments dans les jardins.

Ces bâtiments de l'archevêché se prolongent jusqu'à la place Grégoire-de-Tours, située sous l'abside de la cathédrale ; cette place n'est qu'un carrefour irrégulier bordé de hauts édifices monastiques, sombres et austères, entre lesquels

débouchent de non moins silencieuses, grises et austères ruelles circulant entre de grandes vieilles murailles. D'un côté de la place est le grand séminaire, de l'autre se dresse l'imposant pignon de l'ancienne chapelle de l'archevêché, édifice ayant été affecté aussi au Tribunal ecclésiastique de l'Officialité. Ce balcon suspendu à une certaine hauteur au milieu du pignon, à côté d'un gros contrefort, formant une sorte de chaire extérieure dans le style du xvi[e] siècle, est l'ancienne tribune du haut de laquelle se lisaient les arrêts de l'Officialité.

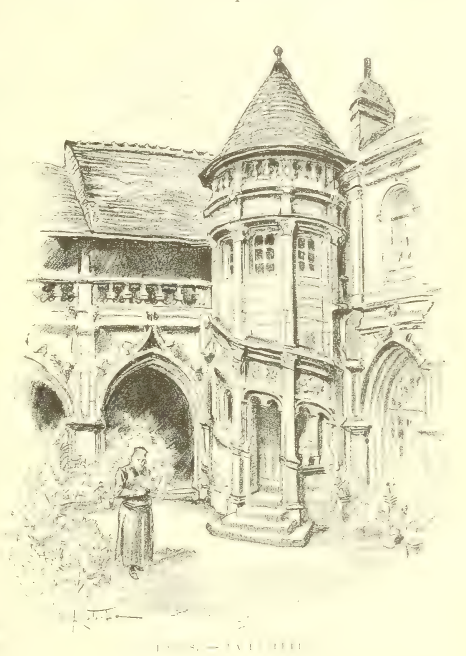
Cet antique quartier monacal, d'une si profonde impression de gravité religieuse, renferme en ses sinuosités des débris plus anciens ; le Tours du moyen âge se superpose ici au Cœsarodunum des premiers siècles ; on y peut voir, ou entrevoir, des terrasses de jardins établies sur les murailles de l'enceinte gallo-romaine, rue des Ursulines, rue du Petit-Cupidon, et l'on a retrouvé des vestiges nombreux du colossal amphithéâtre de Cœsarodunum dans les caves des couvents, établies, suivant M[gr] Chevalier, dans les anciens couloirs mêmes de l'arène coupés de murs de refend.

Derrière la cathédrale, dans la cour des casernes, il est resté une grosse tour cylindrique qui élève très haut son toit d'ardoises. Ce vieux débris du château, construit à la fin du xii[e] siècle par Henri Plantagenet, s'appelle la tour de Guise, depuis certain épisode de son histoire.

Après le meurtre des Guise à Blois, Henri III y enferma, avec une garde spéciale de trente archers, le fils du Balafré. Le jeune duc de Guise ne réussit à en sortir qu'après deux ans et quelques mois de séjour dans une chambre située tout en haut. Son évasion est assez pittoresque. Le jour de l'Assomption de 1591, en revenant d'entendre la messe à la chapelle du château, il regagnait son donjon en jouant et plaisantant avec les archers de garde. Au pied de la tour, il parla de monter l'escalier à cloche-pied et les défia tous, pariant qu'il arriverait le premier en haut. Voilà toute l'escorte partie à cloche-pied ; le jeune duc, au premier tournant de la vis, escalade rapidement les étages et se jette dans son appartement dont il ferme à double tour la porte que l'on avait, pour le mieux garder, renforcée et ferrée. Une corde lui avait été apportée la veille par sa blanchisseuse ; il l'attache rapidement à une fenêtre et se laisse couler le long de la muraille pendant que ses gens parlementaient à la porte avec les archers. Des coups de feu sont tirés sur lui, il tombe d'une hauteur de quinze pieds sans trop de mal, se relève et prend ses jambes à son cou le long de la Loire. Poursuivi, il gagne le faubourg de la Riche. Rencontrant un cheval de boulanger attaché à une porte, il saute dessus, galope et réussit à gagner Saint-Avertin où l'attendait une troupe de ligueurs. Henri IV, dit-on, avait en dessous facilité cette évasion, dans la pensée que le jeune prince s'entendrait difficilement avec son oncle Mayenne et qu'il s'ensuivrait un peu de brouille dans le camp de la Ligue.

Un millier de mètres séparait à peine la cathédrale Saint-Gatien de la basilique de saint Martin, second centre de la double ville du moyen âge. Ici le temps a frappé durement ; du grand monument et de l'ensemble d'édifices qui faisaient la gloire et l'ornement de Châteauneuf il a laissé bien peu de choses.

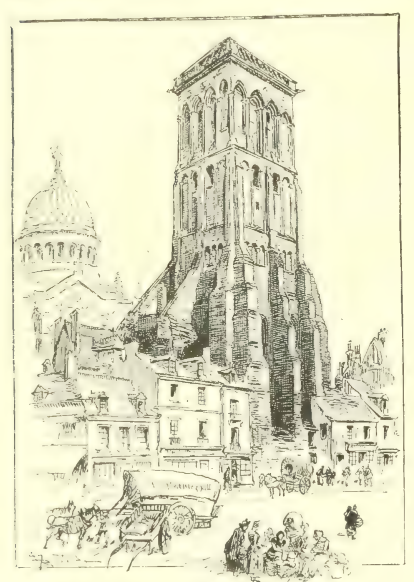
Deux tours seulement subsistent de l'ancienne basilique, tout le reste a disparu ; des rues ont été tracées sur l'emplacement des vieilles murailles barbarement abattues, malgré tant de grands souvenirs appartenant à notre histoire nationale depuis la France des premiers siècles, et sur la place vide on a semé des maisons.



Saint Martin, l'apôtre des Gaules, que les gens de Cœsarodunum avaient presque par force enlevé de son monastère sous Poitiers pour en faire leur évêque, avait été enterré ici ; sur son tombeau s'éleva d'abord un simple oratoire qu'une grande basilique remplaça. Cette première basilique, où reposaient les os du grand thaumaturge dont la renommée remplissait le monde barbare, voyait accourir dans les circonstances graves, les rois, les reines ou les ducs mérovingiens, princesses aux âmes tortueuses et compliquées, princes vaillants et cruels, tous plus ou moins sanglants, venant entre deux guerres, entre deux massacres de famille, demander à saint Martin, un peu comme à un tout-puissant enchanteur, conseil dans leurs entreprises, succès pour leurs batailles ou leurs intrigues, ou asile en cas de revers. Augustin Thierry nous a donné, d'après Grégoire de Tours, l'évêque chroniqueur qui eut souvent maille à partir avec tous ces princes baignés dans le

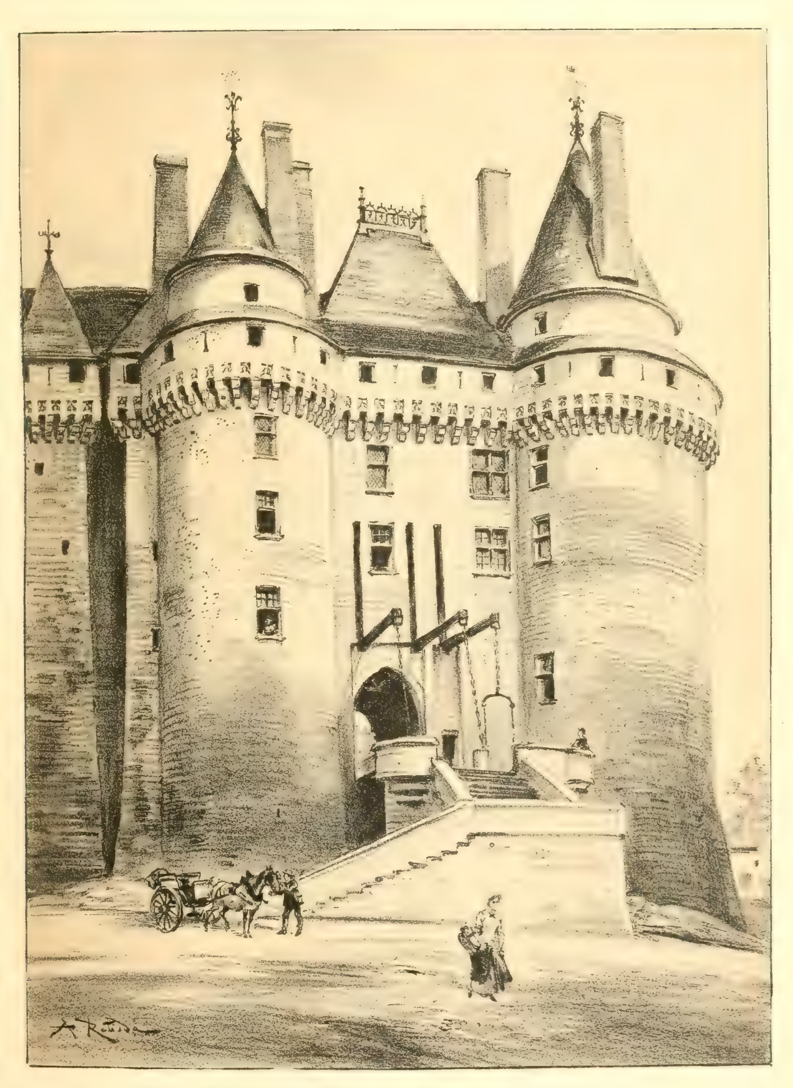
crime, avec la terrible Frédégonde elle-même, le tableau de ces mérovingienneries féroces au cours desquelles la basilique de saint Martin, en raison de l'exercice de son droit d'asile, fut plusieurs fois bloquée, assiégée et même incendiée.

Alcuin, le précepteur de Charlemagne, reçut de lui l'abbaye de saint Martin, qui vit souvent venir et prier le grand empereur; sa femme Luigarde mourut ici à la suite de fatigues des grandes chasses dans les bois d'alentour; elle fut enterrée dans l'abbaye et quelques siècles plus tard s'éleva sur son tombeau la tour Charlemagne encore debout aujourd'hui.



TOUR CHARLEMAGNE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE SAINT MARTIN

Bientôt revinrent encore des années terribles pour la basilique. C'était le temps des Normands portant partout ravage et massacre; le riche trésor de l'abbaye au renom universel devait les attirer. Plusieurs fois les hordes de pirates apparurent sous les murs de Tours vaillamment défendus. Tours et Martinopolis furent sauvées, mais l'abbaye de Marmoutier sur la rive droite de la Loire eut tous ses moines massacrés. A la deuxième apparition des Normands, les chanoines de Tours épouvantés, pour sauver du péril les reliques de saint Martin, les avaient envoyées jusqu'à Auxerre. Elles y restèrent une trentaine d'années, les Auxerrois indélicats ne voulant pas les rendre; à bout de réclamations, le comte de Tours et quelques seigneurs du voisinage armèrent leurs vassaux et s'en furent, à la tête de six mille hommes, les reconquérir par force. Auxerre céda, et le retour du corps de saint Martin fut une marche triomphale signalée, dit la légende, par une foule de miracles éclatant le long du chemin : arbres refleurissant malgré l'hiver, cloches des églises sonnant d'elles-mêmes, cierges et lampes s'allumant instantanément, malades retrouvant soudain la santé et même mendiants infirmes guéris bien malgré eux de leurs infirmités lucratives.



11 LE CHÂTEAU DE LANGEAIS

Saint Martin revenait un peu trop tôt, hélas! il fallut mettre le corps du saint à l'abri derrière les murailles de Tours, car les Normands reparurent encore et cette fois brûlèrent l'abbaye, et avec elle nombre d'églises et des centaines de maisons.

Renaissant bientôt de ses cendres, entourée de solides murailles, Martinopolis



TOURS. — COUR DE L'AUBERGE DE LA CROIX-BLANCHE

s'appela dès lors Châteauneuf. Ce n'était pas la fin de ses malheurs, car la basilique fut jusqu'à sa reconstruction au XIIIe siècle incendiée trois ou quatre fois, à la suite de sièges ou même de dissensions entre les chanoines et les bourgeois de la ville.

La puissante abbaye, pourvue de vastes domaines, titulaire de nombreux bénéfices et privilèges, battant monnaie, entourée, dans sa ville emmuraillée de Châteauneuf, comme d'un cortège de vingt et quelques églises dépendantes, de couvents, d'hospices, d'institutions pieuses pour les pèlerins, élevait alors quatre hautes tours, deux sur la façade et deux sur les transepts au-dessus d'une magni-

fique nef où les splendeurs triomphales du style ogival se superposaient aux rudes galeries romanes survivant des édifices précédents.

Le tombeau devant lequel vinrent s'agenouiller de siècle en siècle, parmi la foule innombrable des pèlerins, tant de princes illustres, occupait le centre de l'abside. Louis XI était là, en prières devant le corps vénéré du saint, lorsque le prélat qui officiait, venant lui faire baiser la patène, lui apprit à voix basse la mort sous Nancy de Charles le Téméraire, son grand adversaire. Louis, en signe de reconnaissance, entoura le tombeau d'une grille en argent massif, qu'il accompagna ensuite de sa statue d'argent, des modèles, également en argent ciselé, de ses châteaux du Plessis et de la Guerche. Louis XI était économe de ses deniers, mais la nouvelle valait cela.

Cadeau trop riche. Un successeur de Louis XI, entre les mains de qui les pécunes fondaient, s'en souvint pour l'avoir admiré souvent et pensa que ce qu'un roi avait donné dans un accès de munificence, un roi aux jours de gêne pouvait le reprendre. C'était François Ier, qui préparait une expédition en Italie. La grille fut enlevée *manu militari*. Les moines eurent beau lutter et s'enfermer, les archers forcèrent la porte ; d'ailleurs, le bourreau marchait derrière eux pour accentuer la contrainte. La grille fut transmuée en espèces sonnantes, mais l'argent de saint Martin ne porta pas bonheur au roi qui s'en allait à Pavie, et qui fut pris là-bas dans un champ faisant partie d'un domaine donné jadis au chapitre de Saint-Martin par Charlemagne.

Une partie de cet argent avait d'ailleurs été détournée au passage par la reine mère, ce qui amena la perte du surintendant des finances, Jacques de Beaune Semblançay, celui que François Ier appelait son père en signe d'affection particulière, Tourangeau illustre dont il reste comme souvenir dans la ville de Tours une portion de son hôtel rue Saint-François, et une charmante fontaine place du Grand-Marché.

Semblançay périt victime de Louise de Savoie : accusé de concussions, ne pouvant présenter les reçus justificatifs que la reine mère lui avait fait voler, il fut condamné et impitoyablement conduit au gibet, à quatre-vingt-trois ans, malgré le cri général.

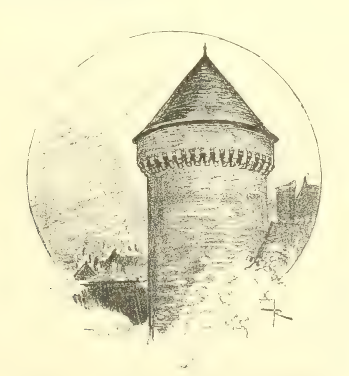
> Lorsque Maillard, juge d'enfer menait
> A Montfaucon Semblançay l'âme rendre...
> ..... Semblançay fut si ferme vieillard
> Que l'on eût dit au vrai qu'il menait pendre,
> A Montfaucon le lieutenant Maillard.

L'abbaye de Saint-Martin faillit périr entièrement pendant les guerres de religion. Le 20 avril 1562, jour terrible de massacre et de pillage, elle fut entièrement

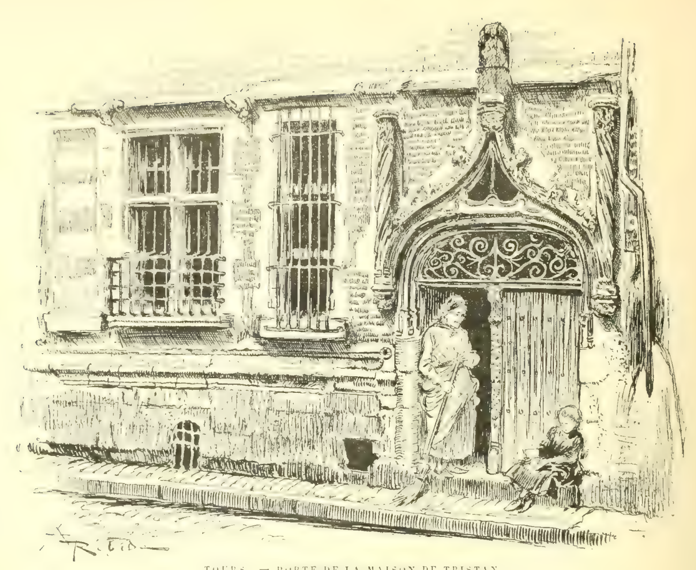
saccagée par les huguenots, qui détruisirent toutes les reliques et jetèrent au vent les cendres de saint Martin, pendant que la châsse du saint, la statue de Louis XI, tous les merveilleux souvenirs, dons princiers, reliquaires, ostensoirs, tous les objets précieux du Trésor, s'en allaient à la fonte pour payer reîtres et lansquenets, arquebuses et canons.

La Révolution fit le reste. La glorieuse abbaye, transformée en casernes et en écuries, fut enfin jetée bas en 1797. Ainsi, un simple arrêté municipal suffit à balayer stupidement des siècles d'histoire ! De tant de grands souvenirs que reste-t-il ? Deux tours épargnées en 97, encore debout aujourd'hui au-dessus des maisons construites sur l'historique emplacement, deux grosses tours carrées, gothiques par le sommet, romanes par la base : la tour de l'Horloge, reste de la façade, et la tour Charlemagne, qui abrita la tombe de l'impératrice Luitgarde.

Notre époque, il faut le dire à sa louange, essaie de reconstituer les monuments perdus, détruits dans les grands accès presque périodiques de vandalisme barbare, les beautés artistiques gachées pendant les éclipses du goût et du bon sens. C'est un mouvement de réparation qui commence. Remords tardifs du siècle finissant. On s'efforce çà et là de réparer les sottises faites, pendant qu'on en fait encore d'autres ailleurs. Sur le sol où reposa le grand évêque, dont la chape bleue fut le premier étendard de France, vient de s'élever un bel édifice de style roman en forme de croix, portant au centre, sur des arcatures romanes, une coupole surmontée de la statue de saint Martin.



TOURS. — LA TOUR DE GUISE AUX CASERNES



TOURS. — PORTE DE LA MAISON DE TRISTAN

VI

TOURS (SUITE)

LES VIEUX QUARTIERS. — DÉBRIS D'ÉGLISES ET VIEUX HOTELS
LA MAISON DE TRISTAN L'ERMITE. — SUR LES COTEAUX DE LA RIVE DROITE
MARMOUTIER

L'espace compris entre les tours de Saint-Martin et la Loire, la rue Royale à l'est et Notre-Dame la Riche du côté du couchant, contient les plus curieuses rues du vieux Tours. C'est, sur bien des carrefours, dans bien des ruelles filant entre de hautes maisons serrées, le moyen âge qui semble tenir encore, malgré les siècles accumulés ailleurs sur sa poussière. Des maisons de ce temps, très vivantes et très solides, en voici qui seraient dignes d'encadrer des personnages à pourpoints et surcots; voici des fragments d'édifices arrangés en maisons, et aussi, dans les ruelles d'où la vie s'est détournée, de vieux logis sombres, hélas! des pignons décrépits, chenus et branlants.

Restes gothiques et même restes romans, débris d'églises élevés dans Château-

neuf, autour de la grande basilique, cela ne manque pas. Juste en face de la tour Charlemagne, il y a un superbe ensemble gothique, l'hôtel de la Croix blanche, grande auberge de paysans dont la vaste cour, les jours de marché, est pleine de voitures et de charrettes. A gauche se montre, humilié, un débris de l'église



TOURS. — COUR DE LA MAISON DE TRISTAN

Saint-Denis, supprimée en 1782, servant d'écurie ; dans le fond de la cour s'élèvent les deux pignons jumeaux d'un grand logis de pierre, réunis par une haute tour à pans coupés avec tourelle en encorbellement sur le côté, édifice qui fut, pense-t-on, quelque chose comme la maison de ville de Châteauneuf. Rue Sainte-Croix, tout près de là, c'est un pignon roman percé de jolies fenêtres géminées, avec ornements en dents de scie, ancienne dépendance d'une église Sainte-Croix, du XIIe siècle, accostée d'une tourelle du XVe. Et toutes les rues avoisinantes, la rue de la Longue-Echelle, la rue de l'Arbalète, ont gardé de même quelque vestige plus ou moins notable et plus ou moins caché.

La rue du Grand-Marché a belle physionomie avec sa file de grandes maisons parmi lesquelles on peut admirer un superbe et très riche pignon du temps de Louis XI, jadis portail d'un groupe de maisons appartenant au trésorier de Saint-

Martin, conduisant maintenant à des magasins de quincaillerie et montrant, au-dessus d'une grande voûte en accolade, de belles fenêtres à fronton fleuronné, très richement sculptées accompagnées de niches vides, avec une haute niche centrale abritée par un large dais.



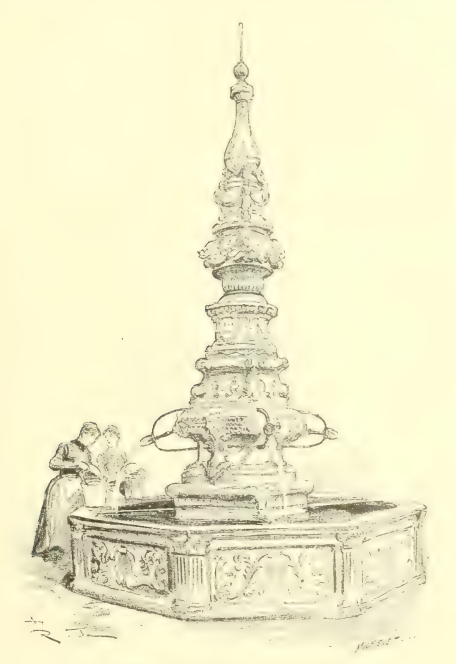
TOURS. — RESTES DE L'ÉGLISE SAINTE-CROIX

Au milieu de la place se trouve la gracieuse fontaine de Beaune, un bassin octogonal avec un édicule pyramidal d'un galbe savoureusement élégant, tout chargé de sculptures où se voient le porc-épic de Louis XII et l'hermine d'Anne de Bretagne, le blason royal et celui de la ville de Tours. Cette fontaine, attribuée aux frères Juste, auteurs du mausolée des Dauphins de Charles VIII, offerte à la ville de Tours par Semblançay, provient d'un carrefour situé derrière l'hôtel Semblançay en partie disparu au siècle dernier.

Battons maintenant ce quartier, depuis la rue de la Riche où devant le joli portail de l'église Notre-Dame une vieille maison porte une enseigne de cabaret probablement ancienne : *Au Diable à genoux*. Le pittoresque abonde dans ces rues ou ruelles dont les noms seuls éveillent déjà l'intérêt ou la curiosité et qui toutes ont gardé le caractère de leur temps, une diversité de lignes, un imprévu étonnant : rue de la Monnaie, rue du Change, qui rappelle les boutiques de changeurs établies pour les pèlerins venant de tous pays, rue des Balais, de la Serpe, de la Cuiller, des Trois-Écritoires, des Trois-Pavés-Ronds, du Serpent-Volant, du Panier-Fleuri, etc.

La perle de ce quartier tortueux et serré, c'est, à la rencontre des rues des Orfèvres et de la Monnaie, le carroir des Orfèvres, sur lequel se dressent de grandes

maisons de bois à étages surplombants, à grands pignons en ogive. Des sculptures se voient en haut comme en bas ; l'une de ces maisons surtout, au pignon aigu d'un joli profil, est toute garnie de figurines ; la saillie de ses étages est supportée par des grandes figures de pèlerins ou de saints, avec quelques gro-



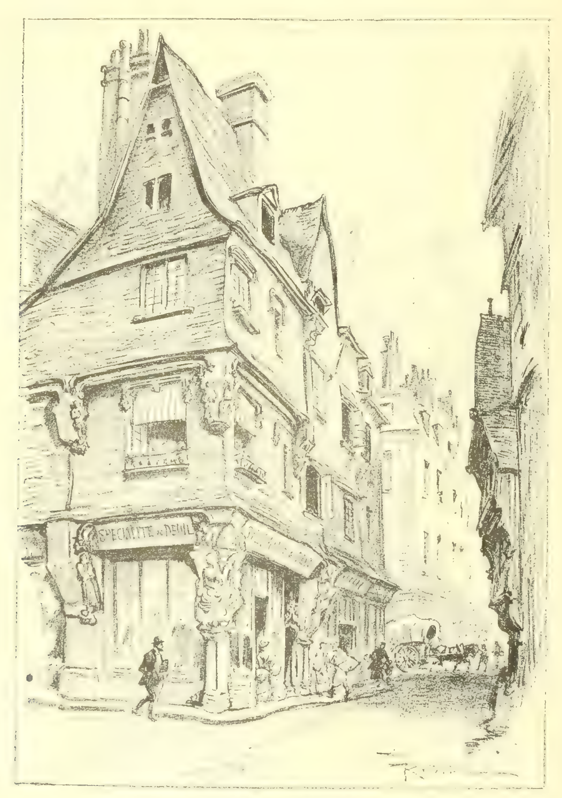
TOURS. — FONTAINE DU GRAND-MARCHÉ

tesques, et le poteau d'angle montre une Sainte Famille aux belles draperies à plis heurtés.

Parmi tous ces vieux logis, rue Paul-Louis-Courier, c'est un grand hôtel Renaissance qui fait face à une maison à galerie du xve siècle.

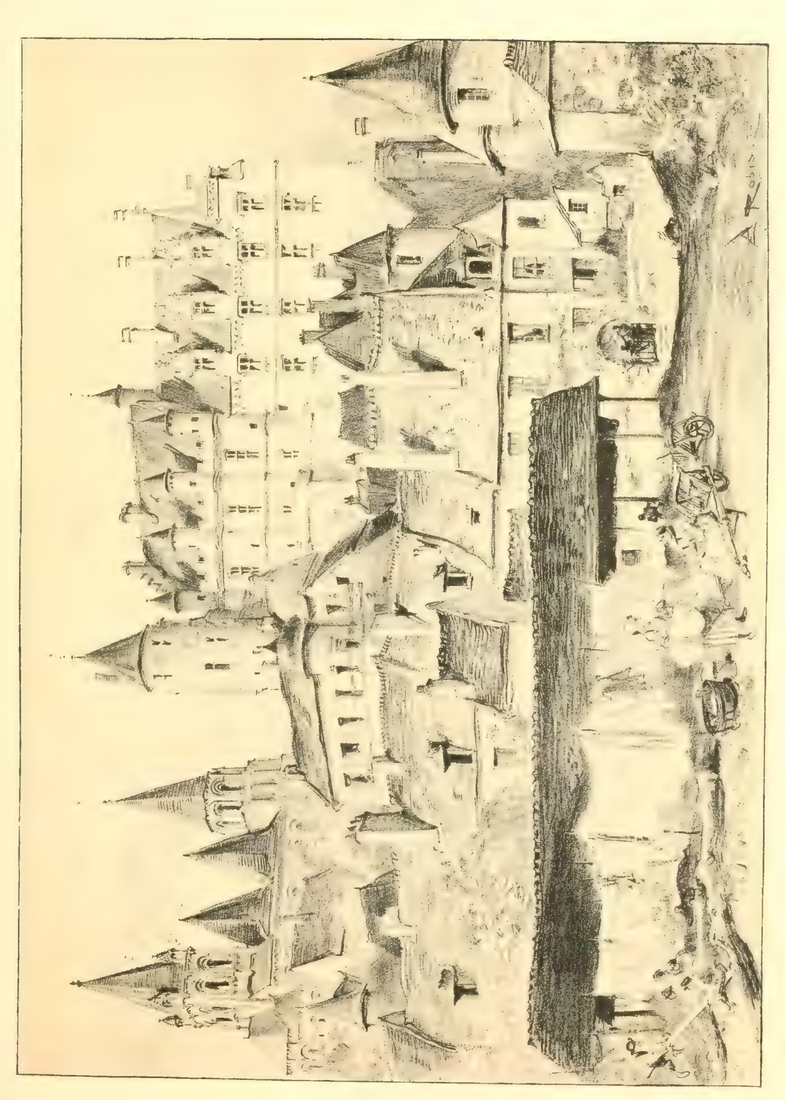
Quelques débris des remparts de Châteauneuf existent encore, mais bien cachés, ainsi une maison de la rue Boucicaut que signalent seulement des arcatures aveugles tout en haut sous le toit, dans la rue et sur la cour, est une ancienne

tour aux murs énormes, arrangée en habitation depuis bel âge, puisqu'elle possède un grand escalier à rampe de bois du XVIIe siècle.

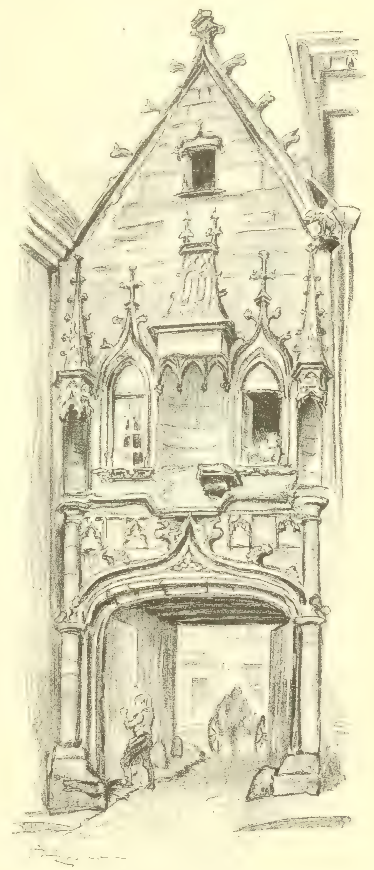


TOURS. — LE CARROIR DES ORFÈVRES

De tout ce treillis de voies étroites parfois bien noires, dont les grandes maisons souvent abîmées, écaillées, trouées, aux sculptures effritées, se dressent lamentables dans la misère de leur vieillesse sordide, la plus pittoresque est la rue Briçonnet, assez bien portante encore, qui montre beaucoup de vieilles façades,



entre autres celle d'une maison du XII[e] siècle dont les fenêtres au premier étage s'inscrivent dans une rangée de hautes arcatures ogivales, — et le plus intéressant de ces beaux logis du moyen âge, c'est la maison dite de Tristan l'Hermite, classée parmi les monuments historiques.



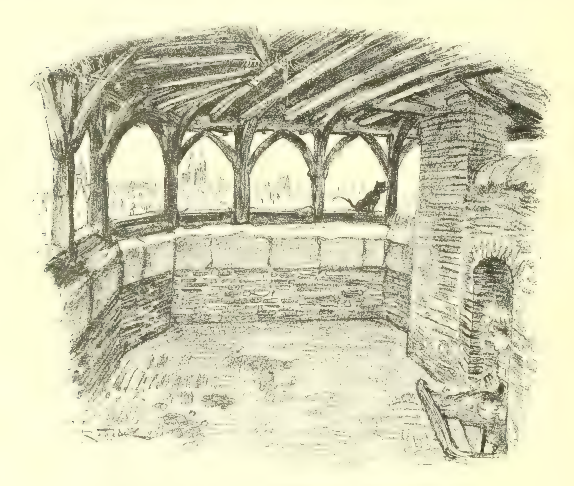
PORTAIL DES MAISONS DU TRÉSOR DE SAINT-MARTIN A TOURS

C'est un bel hôtel du XV[e] siècle, très bien conservé, tout en briques, avec cordons de pierres, à pignon sur rue d'aspect un peu sombre, ouvrant à côté de fenêtres grillées par une jolie porte à fronton en contrecourbe, à crochets frisés et grotesques, entre deux colonnettes en spirale; une petite Vierge, placée dans une niche, occupe la place du fleuron terminal. La cordelière d'Anne de Bretagne est sculptée sous les fenêtres et se retrouve au-dessus de la porte. Cette cordelière avait été, pense-t-on, adoptée comme emblème de veuvage, bien qu'Anne de Bretagne n'eut guère été longtemps veuve, ni inconsolable surtout, puisqu'en épousant Louis XII après Charles VIII elle réalisait un rêve de sa jeunesse, et bien qu'on trouve partout à Blois, associée au porc-épic adopté par son second mari, cette cordelière, qui n'était en réalité que l'insigne d'une sorte d'ordre de chevalerie institué par le duc François II, père de la reine.

C'est cette cordelière qui a donné ici naissance aux légendes inventées sur le vieux logis ; on a prétendu qu'elle représentait la corde de la potence adoptée en armes trop parlantes par le rude compère de Louis XI, Tristan l'Hermite. Figure étrange bien propre à

frapper l'imagination populaire que celle de ce grand accrocheur de gens aux gibets dont le bon roi ombrageait la route du Plessis ! Et comme les murs de l'hôtel sont criblés, on ne sait pourquoi, de grands vieux clous rouillés, irrégulièrement semés, la gardienne du logis n'hésite pas à affirmer que le compère Tristan avait fait du pignon son grand livre et plantait, en homme d'ordre, après chaque travail un clou par pendu.

On pense maintenant, sans que l'on soit bien fixé sur le nom, que l'hôtel a



MAISON DE TRISTAN — SOMMET DE LA TOUR D'ESCALIER

dû être bâti pour quelque riche dame de la cour d'Anne de Bretagne, veuve sans doute aussi, si la cordelière est emblème de veuvage. La cour de cet hôtel de la Cordelière montre une mine assez rébarbative, assombrie par ses grands murs de briques. Occupée aujourd'hui par un menuisier, la scie et le rabot mettent cependant un peu de bruit joyeux dans la vieille demeure.

Un côté de la cour est en arcades sous lesquelles se trouve un vieux puits ceint également de la fameuse cordelière ; une haute tour d'escalier se dresse près du puits, avec une belle porte encore, d'un dessin élégant et robuste.

ASSEZ AVRONS PEV VIVRONS

PRIEZ DIEV PVR

disent des inscriptions gothiques gravées dans les sculptures de quelques fenêtres garnies encore de leurs vitrages losangés.

M. de Montaiglon a découvert que les inscriptions : « Priez Dieu pur », seraient l'anagramme du nom de Pierre du Puiz, qui fut propriétaire de l'hôtel au XVe siècle.

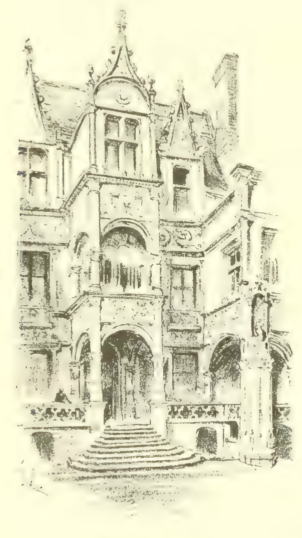
Tout en haut de l'escalier qui tourne dans la tour de briques, une petite plate-forme couverte donne des vues plongeantes sur d'autres vieux hôtels, sur des cours pittoresques et domine tous les toits serrés, chevauchés et enchevêtrés d'alentour, vagues tumultueuses d'ardoises et de tuiles sur lesquelles les nefs des églises semblent naviguer.

A peu de distance dans la rue du Commerce, qui va rejoindre la rue Royale, un hôtel d'un style plus jeune quant à l'apparence, déploie au fond d'une cour une façade extrêmement ornée du style de la Renaissance fortement imprégné d'italianisme. C'est l'hôtel Gouin, primitivement hôtel Xaincoings, construit par un Jacques Cœur Tourangeau, le surintendant des finances de Charles VIII Xaincoings. Ce financier accusé de malversations, — cette phrase peut revenir comme un refrain, — fut condamné à mort. Le roi commua la peine, mais confisqua le bel hôtel. Le logis du XVe siècle a presque totalement disparu sous un rhabillage au XVIe siècle. Ici l'ordonnance générale fait bien sentir l'influence italienne : le corps de logis à fenêtres et grandes lucarnes irrégulières est précédé de trois avant-corps portant au rez-de-chaussée sur des arcades réunies par une balustrade gothique. L'avant-corps du milieu forme loggia ; presque toutes les surfaces sont décorées de fines arabesques sculptées. L'ensemble est somptueux et paraît trop neuf par suite de la restauration trop complète que l'hôtel a subie de nos jours.

Après la cathédrale, l'édifice religieux le plus important est Saint-Julien, situé derrière la rue Royale. Saint-Julien, qui était aussi une abbaye, a eu de la chance ; l'édifice, déclassé à la Révolution, reçut diverses destinations et traversa sans périr l'ère des démolitions. Il abritait encore, il y a une quarantaine d'années, une agence de messageries. Les diligences roulaient dans la belle et imposante nef ogivale du XIIIe siècle qui se termine par un chœur d'une disposition originale. La façade possède une grosse tour romane sans couronnement. Plus heureux que Saint-Clément, beau monument de style flamboyant, qui fut halle aux grains depuis la Révolution et qui a été abattu récemment, Saint-Julien est aujourd'hui revenu au culte, mais sur le côté, la salle capitulaire de l'abbaye est restée écurie. On peut entrevoir, avec des stalles de chevaux, des mangeoires et des bottes de foin dans tous les coins, les voûtes et les piliers de cette salle où le roi Henri III, au plus furieux moment des guerres civiles, après son coup d'état de Blois, réunit le Parlement de Paris.

Outre quelques églises d'un moindre intérêt qui subsistent encore, comme

Saint-Saturnin, Saint-Pierre des Corps et la jolie Notre-Dame de la Riche, qui a été restaurée, des restes d'églises ou de chapelles désaffectées se voient encore par-ci par-là; dans les vieilles maisons du bord de la Loire entre Saint-Julien et les casernes, s'aperçoivent les hautes fenêtres de l'église des Jacobins, transformée en magasins militaires; dans un autre quartier, à l'extrémité du mail, non loin du grand hospice et sur le chemin des restes sans intérêt de l'abbaye de Beaumont, une grande brasserie est installée dans les bâtiments du prieuré de Saint-Eloi, qui montre sur la rue son grand pignon épaulé de contreforts.



TOURS. — HOTEL GOUIN

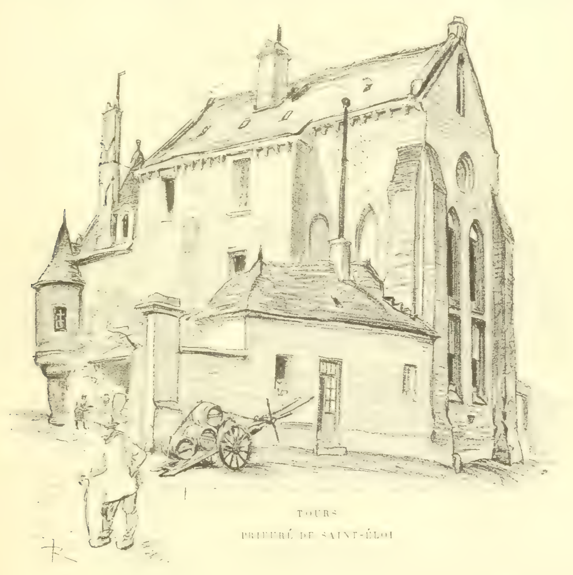
A quelque distance vers l'ouest, en dehors de la ville, se trouvait le célèbre château de Louis XI, Plessis-lès-Tours, de sinistre renommée, le sombre castel où la légende nous représente le vieux roi, retors et défiant, menant du fond de sa chambre toute sa sévère et difficile politique, avec les ministres de ses hautes œuvres, Olivier le Daim et Tristan, à côté de lui, avec le cardinal de La Balue gardé sous sa main dans une cage de fer et d'autres malheureux logés plus mal encore au fond des oubliettes, — avec les archers écossais aux créneaux garnis de broches de fer, derrière des douves profondes, derrière la ceinture de chausse-trapes et la royale couronne de pendus voltigeant aux potences qui garnissent les abords de la place. Une tourelle et un logis de briques et pierres, voilà pourtant, en plus de ces légendes, tout ce qui subsiste du Plessis et encore ces restes ont-ils été bien des fois remaniés.

La rive droite de la Loire est bordée de charmants coteaux sur lesquels les maisons de campagne, en des nids de verdure, contemplent l'ample et majestueuse coulée du fleuve dans la magnifique vallée. Au bout du pont, ce sont à gauche, les charmants coteaux de Saint-Cyr, très ombragés, très verdoyants, divisés en grandes propriétés, où les beaux parcs touffus encadrant villas et maisons de campagne bien exposées, planant dans un site ravissant, où les vastes jardins étagés viennent finir en terrasses au-dessus du chemin bordant la Loire.

Les chemins circulent en haut de la colline entre de grands murs de parcs

débordant de verdures touffues, entre lesquelles se glissent dans l'ombre quelque ruelle ou couloir aboutissant à des trouées tout à coup, qui donnent de si belles vues planantes sur la ville étendue, par delà les peupliers des îles.

A l'extrémité de cette colline de parcs et de charmilles, le village aux façades riantes, établi sur la berge dans un pli du coteau, se mire dans le fleuve et se serre



TOURS

PRIEURÉ DE SAINT-ÉLOI

au pied de la vieille église qui ouvre à mi-pente, en haut d'un escalier son joli petit portail du xve siècle.

A droite du grand pont de Tours au pied de la rampe de la Tranchée qui escalade le coteau, c'est Saint-Symphorien, un gros bourg ou faubourg agréablement étalé en bordure de Loire, c'est après une église décorée d'un joli portail de la Renaissance, une longue rue serrée entre le fleuve et le coteau et conduisant à Sainte-Radegonde et ensuite à Marmoutier.

La vieille église de Sainte-Radegonde est fort curieuse; elle est soudée au coteau percé de grottes et dresse sur ces grottes un petit clocher tout enveloppé de lierre. Architecture et trous dans le rocher sont intimement mélangés maintenant. Ceci a commencé à Montlouis, avec les coteaux de la rive droite percés de

grottes qui sont des celliers ou des habitations. Les parois du rocher sont garnies de fenêtres et de portes ; en haut, dans les broussailles ou dans les vignes, des tuyaux de cheminée sortent entre deux souches et des fumées montent en spirale au-dessus des herbes. Les modernes Troglodytes ont leurs rudes et grossières demeures creusées dans le roc, ici sous les villas élégantes, là-bas sous les délicates architectures de la Renaissance. « *Cave d'habitation à louer* », disent les écriteaux tout le long du chemin.



LANTERNE DE ROCHECORBON DE TOURS

A deux pas de Sainte-Radegonde on se heurte bientôt aux murailles de la très antique et très glorieuse abbaye de Marmoutier. Des restes du mur d'enceinte se poursuivent après quelques petites tours rondes coiffées en éteignoir, jusqu'au grand portail de la Crosse, majestueuse entrée fortifiée, morceau du XIIIe siècle resté intact dans le désastre subi par l'abbaye.

C'est dans un solide bâtiment de pierres jaunes, du ton le plus chaud, une énorme porte ogivale aux profondes voussures admirablement appareillées, surmontée d'une galerie en encorbellement percée d'une rangée très serrée d'ouvertures rectangulaires, quelques-unes jumelles, crénelage de défense surmonté d'un petit toit ; à côté, reliée à un massif contrefort d'angle terminé en petit clocheton, s'élève une bien curieuse tour, octogonale par le sommet, encorbellée en partie sur des trompes et terminée par une double galerie d'arcatures tréflées à jour, tournant autour d'une jolie petite flèche de pierre.

Devant le portail d'un caractère à la fois religieux et défensif, d'une si réelle majesté, l'importance et la puissance de l'ancienne abbaye apparaissent d'une

façon saisissante. Vénérable, Marmoutier l'est au plus haut degré, puisque, avant d'être la riche et glorieuse abbaye du moyen âge aux immenses domaines, abbaye royale relevant directement de la couronne comme Saint-Martin en face, dépositaire de la Sainte Ampoule de saint Martin, ce fut, aux premiers temps du christianisme en Gaule, avant de devenir la grande et savante abbaye bénédictine, un monastère de moines anachorètes vivant autour du fondateur saint Martin, comme des moines de la Thébaïde, dans les trous des rochers, dans des grottes et des cryptes creusées sous le coteau broussailleux.

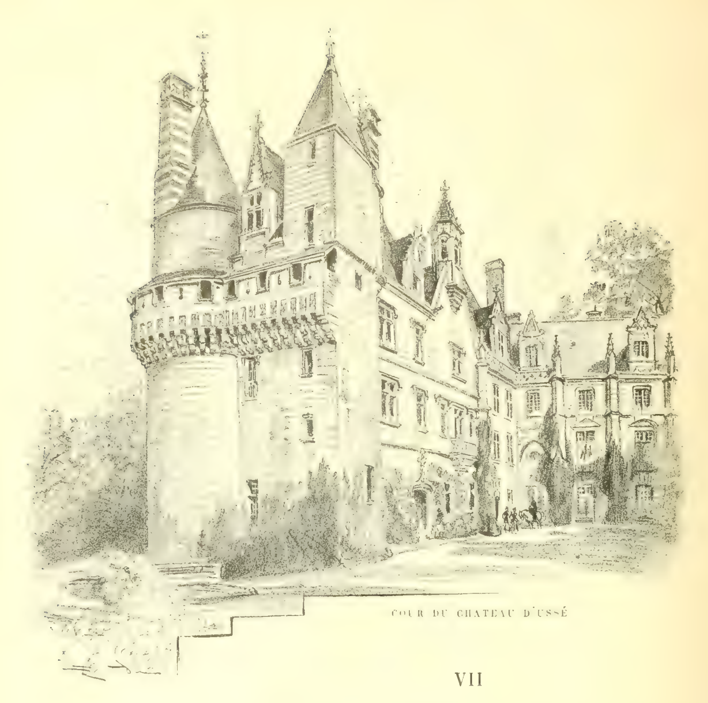
Le petit monastère devint grand et de pauvre puissant.

« De quel côté que le vent vente
« Marmoutier a cens et rente. »

L'abbaye, qui avait succédé aux ermitages du IVe siècle, fut ravagée par les Normands, mais la prospérité revint vite, de nouveaux bâtiments s'élevèrent, qui reçurent le pape Urbain IV venant prêcher la croisade du XIIIe siècle. Marmoutier, parvenu à l'apogée de sa grandeur, construisit une magnifique église qui se dressait encore avant la Révolution au-dessus d'immenses et somptueux bâtiments du XVIIIe siècle.

La tempête souffla et tout s'écroula. La grande Eglise et les bâtiments claustraux, tout fut abattu; pour témoigner de ce que fut Marmoutier, il n'y a plus, derrière l'imposante entrée fortifiée, dans l'enceinte occupée par les dames du Sacré-Cœur, que des ruines éparses, quelques fragments de tours, les grottes fameuses de Saint-Martin et de Saint-Brice, et la grotte des Sept-Dormants sur laquelle se raconte la fameuse légende des sept anachorètes, sept frères parents de saint Martin, qui vécurent ensemble dans la même crypte et trépassèrent tous le même jour, après être restés plongés pendant une semaine en un sommeil léthargique...

Toujours du même côté, en remontant la Loire, se rencontre bientôt Rochecorbon, curieux village au pied d'un coteau tranché dans le roc vif, criblé de trous, avec des grottes à toutes les hauteurs, des escaliers conduisant à des caves, à des celliers, et tout en haut de cette espèce de falaise perforée, dominant quelques murs d'un château ruiné, la mince tourelle carrée à mâchicoulis, connue sous le nom de lanterne de Rochecorbon.



COUR DU CHATEAU D'USSÉ

VII

LANGEAIS. — USSÉ. — AZAY-LE-RIDEAU

LES CHATEAUX AU-DESSOUS DE TOURS
LUYNES ET CINQ-MARS
VILLANDRY. — LANGEAIS. — LES TOURS D'USSÉ
LES GRANDS FINANCIERS
BATISSEURS DE LA RENAISSANCE. — AZAY

LES TOURS DE CINQ-MARS

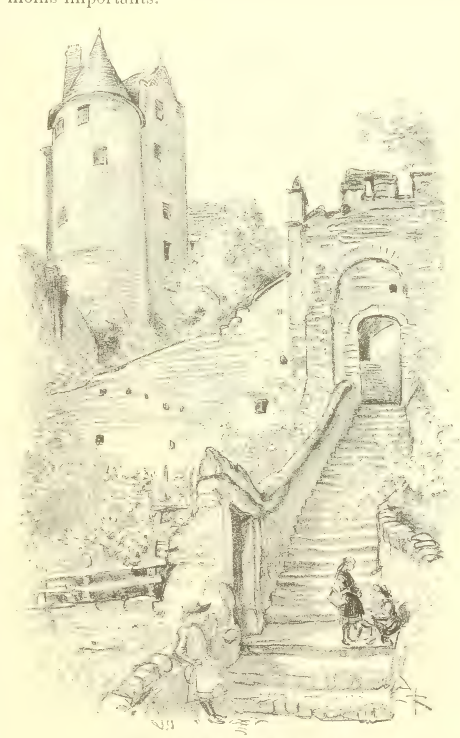
La splendide guirlande de châteaux entourant la capitale de la Touraine est plus riche et plus serrée du côté de l'Ouest, audessus de la Loire répandue en un paysage plus magnifique et plus vaste. Sur une trentaine de kilomètres il y a, campés sur les



LE CHÂTEAU DE MONTRÉSOR

coteaux, directement au-dessus du fleuve, ou sertis un peu plus loin dans le vert écrin des grands parcs, Luynes dénué de coquetterie, Villandry, très arrangé, le riant Azay-le-Rideau, Langeais, Ussé, demeures féodales, sans compter nombre de castels moins importants.

Luynes est un gros bourg de la rive droite, de bel aspect, avec quelques maisons anciennes, une petite ville agréablement assise parmi les peupliers, à quelques centaines de mètres du fleuve aux longues îles, sous une colline à caves nombreuses, couronnée par un vieux château fort du xve siècle. Au centre du bourg, derrière un joli groupe de bâtisses anciennes et de maisons de bois à poutres sculptées, un escalier monte au château entre jardinets et maisonnettes s'accommodant de tous les paliers de la pente, sous les vieux murs troués et crevassés, surmontés de tours rondes. Le château lui-même n'a rien des gentillesses de ses voisins de la Renaissance; c'est un massif de tours rudes et sombres qui font bien surtout par leur situation. A quelque distance de ces tours grises et moroses, une chapelle du xve siècle, posée sur le même coteau, agrémente encore le paysage.



ENTRÉE DU CHATEAU DE LUYNES

Coin de terre qui a gardé des vestiges de travaux romains, notamment quelques piles d'un vieil aqueduc, Luynes s'appelait jadis Maillé; son nom actuel lui vient de Charles d'Albert de Luynes, grand fauconnier de France, gentilhomme de

Gascogne, venu avec la cape et l'épée à la cour d'Henri IV, et qui fit une si belle fortune sous Louis XIII, quand il eut gaillardement renversé Concini pour gouverner à son tour le roi et le royaume, en attendant Richelieu.

Charles de Luynes, devenu à la fois premier ministre, grand chancelier et connétable, acheta cette seigneurie que Louis XIII érigea en duché-pairie.

En face, de l'autre côté de la Loire, si jolie à traverser par une belle journée dans la barque du passeur de Port de Luynes, filant sur l'eau rapide de bras en bras, avec escale au milieu sur l'île sablonneuse aux peupliers balancés par la brise, aux oseraies silencieuses, il y a, après les prairies abritées par la grande levée le château de Villandry près de Savonnières qui élève une façade considérable flanquée d'une grosse tour carrée, au-dessus d'une belle ligne de terrasses noblement encadrées de beaux ombrages. Le château est du XVIe siècle, mais il n'y paraît plus beaucoup, le siècle dernier l'ayant fortement remanié; la grosse tour d'angle, donjon resté d'un château plus ancien, a cependant conservé un peu dans sa carrure la mine hautaine de son temps; ses beaux mâchicoulis ont aujourd'hui cette originalité de porter des balustres au lieu de créneaux.

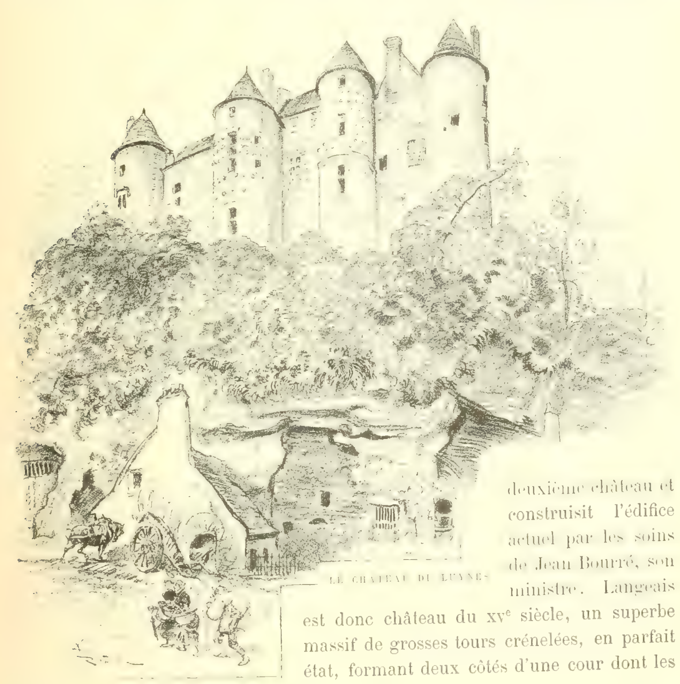
Sur le coteau de la rive droite, au-dessous de Luynes, un nom et un assez bizarre monument attirent l'attention. Le nom, c'est Cinq-Mars qui évoque, comme Luynes, une cavalière physionomie empanachée des commencements du XVIIe siècle, un autre favori de Louis XIII, Cinq-Mars, grand écuyer de France. — Richelieu n'est pas loin non plus du côté de l'Ile Bouchard, avec ce qui reste du château du terrible cardinal. — Le monument, c'est la pile de Cinq-Mars, une énigme de pierres, tour mince, haute d'une trentaine de mètres et pleine dans toute sa hauteur, bâtie probablement par les Romains, trophée militaire peut-être, signal, tombeau ou autre chose, on ne sait.

Du château de Cinq-Mars il ne reste que deux tours démantelées, l'impitoyable Richelieu, après avoir fait décapiter Cinq-Mars et son ami de Thou pour avoir, avec le roi lui-même, comploté contre l'omnipotence du ministre, fit éventrer le château et couper les bois à hauteur d'infamie.

Tout près, sur le même coteau, voici bientôt Langeais, c'est-à-dire d'autres tours et un autre château, solide celui-là et gardant toujours sa mine de grosse forteresse féodale.

Il y a, au-dessus de la petite ville de Langeais qui se mire coquettement dans la Loire, deux châteaux ou à peu près, l'un de la dernière époque des forteresses féodales, château considérable et de fière mine, à fortes tours serrées dans les maisons, et l'autre castel de la première époque du moyen âge, un vieux donjon fort curieux, construit par Foulques Nerra au Xe siècle, et dont la ruine, en arrière sur le coteau, fait sur les ressauts du rocher enverduré un fond de parc magnifique pour le grand château.

Ce donjon du xe siècle, vieil invalide criblé de coups, après avoir subi maints assauts, fut confisqué à la fin par saint Louis et devint la propriété de Pierre des Brosses, chambellan de Philippe le Hardi, lequel construisit avec les débris des défenses accessoires un deuxième château que les guerres avec l'Angleterre laissèrent à peu près dans le même état que le premier. Louis XI abattit le

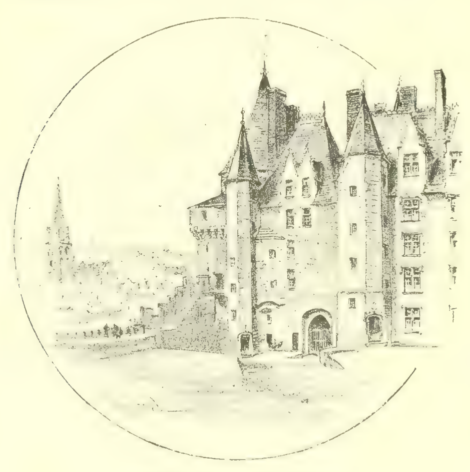


LE CHATEAU DE LUYNES

deuxième château et construisit l'édifice actuel par les soins de Jean Bourré, son ministre. Langeais est donc château du xve siècle, un superbe massif de grosses tours crénelées, en parfait état, formant deux côtés d'une cour dont les autres faces sont aujourd'hui ouvertes.

Dans le cours des siècles, ses abords avaient été envahis par les maisons de la ville qui étaient venues le serrer d'un peu trop près, débordant du fossé jusque dans la cour, mais une restauration vient de restituer à la façade, dans la mesure du possible, son aspect ancien. Le fossé n'existe plus aujourd'hui, le sol de la rue qui vient buter au château est en contre-bas, presque au niveau du fond du fossé ancien.

Néanmoins on a rétabli le pont-levis, mais pour aller le chercher, il a fallu construire une sorte de perron tournant. C'est un petit accroc forcé à la vérité, mais la façade n'en est pas moins d'un très grandiose aspect. Des deux tours qui défendent la porte, la plus grosse, qui fait angle, est l'ancien donjon. La grande cour en deux parties de niveaux différents, dans laquelle on débouche après avoir passé sur le petit pont-levis pour piétons accompagnant le grand, n'est pas moins imposante, par le développement de ses énormes bâtiments à quatre étages, présentant d'abord le beau châtelet d'entrée, avec le comble du donjon en arrière, trois tours d'escalier en saillie sur la façade du fond, une aile en retour non moins forte et en face, sur le côté ouvert, des remparts bas permettant d'apercevoir les toits de la ville et le clocher roman de l'église.



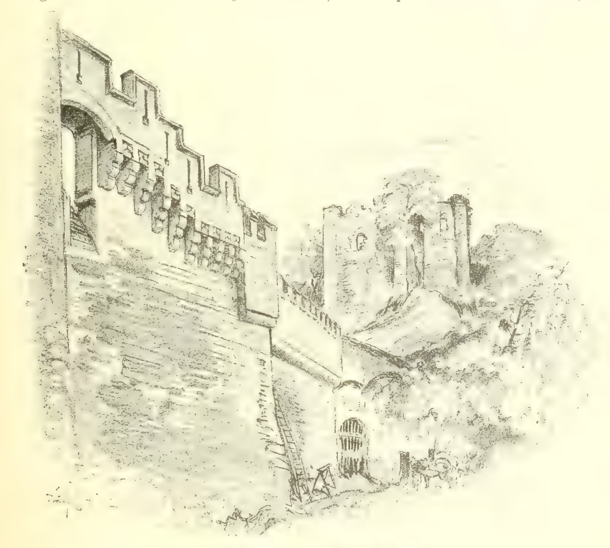
COUR DU CHATEAU DE LANGEAIS

Langeais appartient depuis peu d'années à M. Siegfried qui a entrepris une restauration complète par les soins de M. Lucien Roy. Les grandes salles de l'intérieur qui possèdent de magnifiques cheminées, ont été décorées dans le style du XVe siècle, les hermines semées sur les murs rappellent que le mariage d'Anne de Bretagne et de Charles VIII, scellant la réunion de la Bretagne à la France, fut célébré dans la grande salle de Langeais en 1491. Le château de Langeais a conservé, courant sur tout son développement, la galerie de crénelage intacte, portée sur de formidables mâchicoulis décorés d'arcatures, qui lui donne un si beau caractère.

Il faut repasser maintenant de l'autre côté de la Loire pour voir le charmant castel Renaissance d'Azay-le-Rideau, qui est par sa situation et ses coquetteries architecturales, et aussi par son histoire, un autre Chenonceaux bâti dans les îlots de l'Indre, et ensuite plus loin le grand château romantique d'Ussé, superbe hérissement de tours gothiques surgissant des premières futaies de la forêt de Chinon.

Ce sont là d'admirables édifices, qui tiennent, avec Blois, Chambord et Chenonceaux, le premier rang des illustres bâtiments élevés en tel nombre dans ce petit pays de Touraine, si grand par l'art, où se vit, dès l'aurore du XVIe siècle, bien avant l'arrivée en France des quelques artistes italiens amenés par François Ier, une extraordinaire poussée de monuments magnifiques et une si vive efflorescence de tous les arts.

Le gracieux château d'Azay-le-Rideau, enlacé par l'Indre caressante, dans le

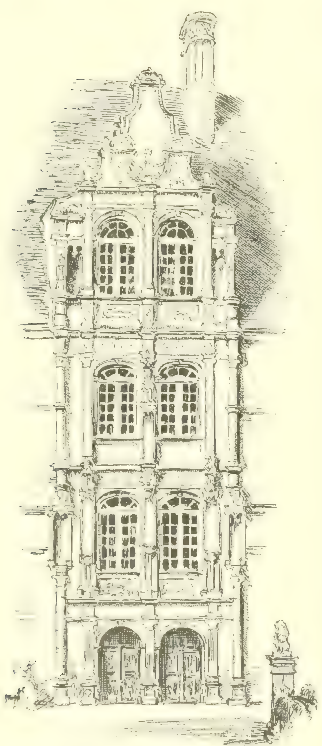


LE VIEUX DONJON DE LANGEAIS

plus charmant paysage, sur l'emplacement d'un château ruiné par les guerres, forteresse d'un Hugo, dit le Ridel, a été construit par un financier encore, Gilles Berthelot, maire de Tours, trésorier de France, digne émule de ses collègues aux finances, Bohier qui bâtissait alors Chenonceaux, et Robertet qui construisait Bury près de Blois.

Gilles Berthelot abusa, dit-on, de sa situation pour remplir ses coffres à même de ceux du roi, c'est toujours la même accusation, mais il savait, dans tous les cas, en financier magnifique, superbement employer les écus acquis bien ou mal. On s'explique, devant les magnificences écloses sous le coup de baguette

de ces financiers, le mouvement d'envie que ces richesses excitèrent, les accusations de malversations qui s'en suivirent, et le grand orage qui creva tout à coup sur eux. Hélas, enveloppé dans la grande affaire de son parent Semblancay — le surintendant général de François Ier, victime celui-ci de la reine mère — Gilles Berthelot, son château à peine terminé, dut s'enfuir pour ne pas subir le sort de son chef.



[illegible] D'AZAY-LE-RIDEAU

Azay-le-Rideau est de la plus pure Renaissance, c'est un double corps de logis en équerre flanqué de tours et tourelles à mâchicoulis, une ligne de façades bien pondérées, surmontées de belles lucarnes portant à leur fronton des emblèmes ou le chiffre de Berthelot. Devant le petit pont gardé par deux lions, se dresse comme un somptueux portique à trois étages encadrés de colonnades, de niches et de frises délicates, avec des bas-reliefs où se voient une hermine sous la devise : *Ung seul désir*, et la salamandre de François Ier dont le chiffre se retrouve en haut dans un fronton d'une jolie invention. Ce grand portique donne entrée sur le grand escalier justement célèbre, une des curiosités renfermées par ces blanches architectures d'une grâce si charmante, arrangées avec tant d'élégance dans les verdures d'un parc au-dessus de belles eaux tranquilles. *Ung seul désir*, le créateur d'Azay, exilé, ne fut pas long à mourir, miné par le chagrin, loin de son château tant aimé, confisqué par le roi.

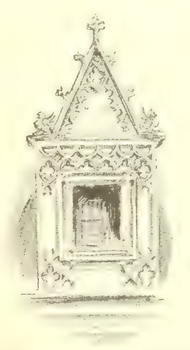
Ussé est tout différent, c'est un grand château gothique, une forteresse des XVe et XVIe siècles, en grande armure de pierres encore, malgré l'élégante décoration, la damasquinure ciselée sur ses défenses. C'est un immense et saisissant décor d'opéra que l'on aperçoit de loin quand on suit la levée de la Loire après le confluent de l'Indre, avec ses som-

mets de tours pointant au-dessus du verdoiement général, et qui se développe tout à coup dans son ensemble comme une fantastique toile de fond posée au-dessus de ses grandes terrasses en praticables.

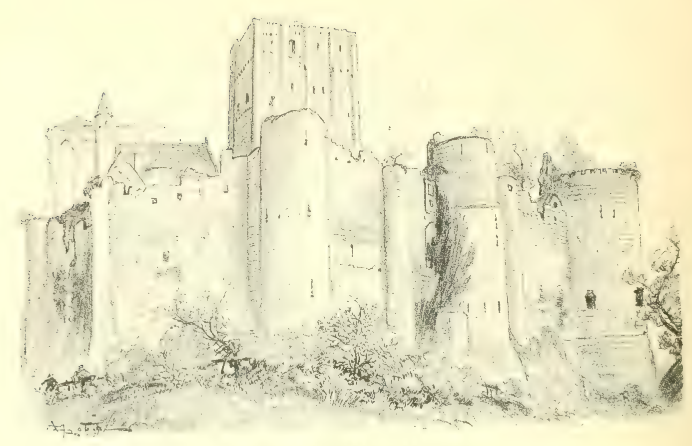
Dans le silence harmonieux du grand parc encaissé sous les collines, le rideau se lève sur cette superbe et romantique évocation féodale, accumulation de grands pavillons carrés aux toits pittoresquement mouvementés, au-dessus d'une belle ligne de créneaux et mâchicoulis, bâtiments munis de grosses tours flanquantes et de tourelles, formant les trois côtés d'une grande cour.

Le quatrième côté de cette forteresse a été abattu et remplacé par les belles terrasses attribuées à Vauban, parent des possesseurs du domaine au XVIIe siècle. La cour est superbe, un corps de logis soutenu par des contreforts forme le fond; de chaque côté, les hautes façades offrent d'admirables détails, une belle lanterne en encorbellement au sommet d'un pignon, des lucarnes à sculptures gothiques sur une aile et des lucarnes Renaissance de l'autre côté.

Ussé fut construit à la fin du XVe siècle, dans la dernière phase de l'art ogival, par un seigneur d'origine bretonne, Jacques d'Epinay, chambellan de Charles VIII. Le fils de ce seigneur éleva plus tard à l'est, sous les fortes tours de son parc, une ravissante chapelle Renaissance dont le grand pignon gothique présente une haute ouverture en ogive, joliment encadrée dans un mélange d'ornements d'une grande finesse dans les deux styles, — édifice fort joli aussi intérieurement et intéressant par des stalles, des sculptures et des souvenirs divers.



LUCARNE DU CHATEAU D'USSÉ



LES TOURS DU CHATEAU DE LOCHES

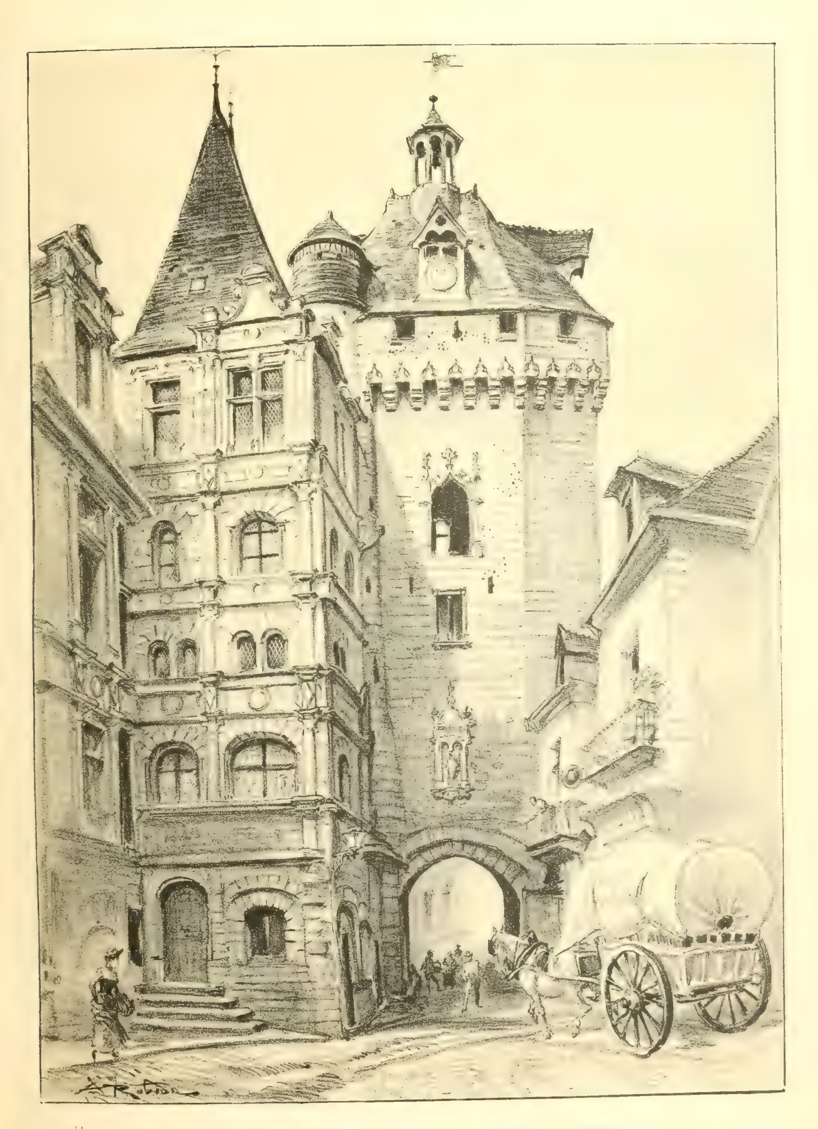
VIII

LOCHES

MONTBAZON. — LE GRAND CHATEAU DE LOCHES
SILHOUETTE DE VILLE FÉODALE. — SOUS LE DONJON. — LES PRISONS DE LOUIS XI
SAINT-OURS. — LE LOGIS ROYAL. — AGNÈS SOREL. — BEAULIEU
LE TOMBEAU DES BASTARNAY A MONTRÉSOR

En allant de Tours à Loches, on rencontre à Montbazon la vallée de l'Indre, la jolie rivière qui gagne la Loire sans se presser, en serpentant à travers de vertes prairies ombragées de grands arbres. Elle est vraiment séduisante, vue du pont de Montbazon, et fraîche et tranquille, dormant presque sous des plaques de nénuphars piquées de roseaux, dans de petites anses gracieuses traversées par une flottille de canards lents comme des galiotes, qui laissent derrière eux de tremblantes rides d'argent, — ou reflétant paisiblement de gros bouquets d'arbres, des oseraies, de petites estacades, une barque amarrée dans laquelle un pêcheur guette silencieusement le bouchon de sa ligne.

A travers les arbres apparaissent quelques toits aux cheminées qui fument, indiquant une rue de village qui prépare le repas du matin ; au-dessus se relève



14

LA PORTE PICOYS ET L'HOTEL DE VILLE A LOCHES

une côte d'un vert plus sombre avec quelques morceaux de tours à mi-hauteur, et sur la crête, un gros donjon carré appuyé de contreforts arrondis, percé de



LE DONJON DE MONTBAZON

rares fenêtres, lézardé, ébréché à son sommet, qui porte sur un de ses angles une colossale statue de la Vierge. Ce gros donjon serait du commencement du XIe siècle, s'il doit être attribué à Foulques Nerra comte d'Anjou, qui mit cinquante

ans à conquérir la Touraine sur son beau-frère le comte de Tours et dut, pour mener à bien cette guerre obstinée, bloquer la ville de Tours dans un cercle de forteresses cramponnées aux coteaux sur des points stratégiques, comme Montbazon, Langeais, Montrésor, ou de postes fortifiés comme la tour des Brandons que l'on voit du côté de Cormery.

Montbazon est surtout un site agreste, le bourg par lui-même n'est qu'une longue grande rue sans intérêt, avec quelques ruelles filant dans la verdure, sous une vieille porte effritée, le long des remparts croulants du château. Dans les arbres à peu de distance se voit Couzières, château habité en face de leur vieux donjon par les seigneurs de Montbazon, ducs depuis Henri III. Couzières rappelle, tragique aventure ou macabre invention, l'histoire de la conversion de l'abbé de Rancé : la belle et plus que légère duchesse de Montbazon, maîtresse de Rancé, meurt pendant un voyage de celui-ci à Rome. Rancé revient, touche à peine à son manoir de Veretz et vole gaiement à Couzières. Il arrive et dans le désordre d'un logis bouleversé, son premier regard tombe sur la tête de la duchesse coupée à côté d'un cercueil trop court. L'horrible secousse arracha pour jamais Rancé de ce monde et le jeta vivant dans le cercueil aux sombres rigueurs de la Trappe.

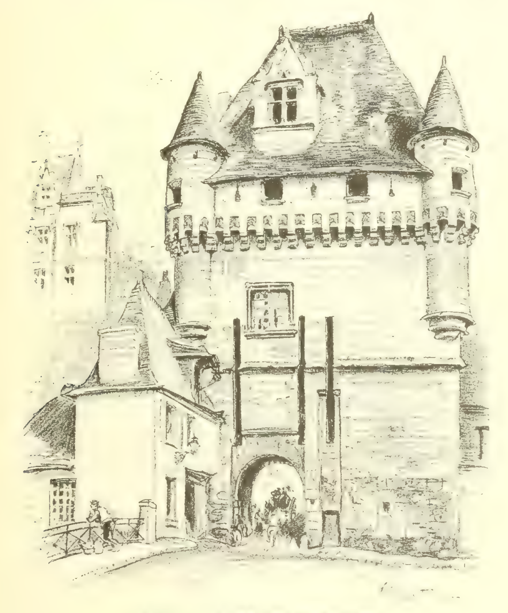
Peu après Cormery, gros bourg assis autour du beau clocher trapu d'une ancienne abbaye, voici que dans cette aimable contrée riante et fleurie, dans ce doux paysage où l'Indre décrit ses méandres, la locomotive, champion forcené du modernisme transformateur, emblématique représentation de la marche à outrance en avant, avec tout ce qu'elle suppose de poussée brutale, se heurte tout à coup à une saisissante apparition du passé qui nous fait douter tous de notre contemporanéité, comme le ferait la rencontre soudaine d'un chevalier du xv[e] siècle en sa carapace de fer ; apparition non fantomatique mais bien vivante d'un morceau de siècle figé dans sa forme originale, demeuré là intact pendant qu'ailleurs tout passait, que tout s'effaçait ou changeait autour de lui, pendant que sur tout le reste du monde, les siècles coulaient, usant, effaçant ou brisant toutes choses.

C'est Loches sur son coteau, semblable à un mont Saint-Michel de terre ferme, posé sur le tapis verdoyant des prairies comme un bloc de vieilles pierres, solide, défiant toutes les attaques et dressant toujours, ainsi qu'en ses grands jours lointains, ses vieilles tours et ses sveltes tourelles, ses hauts logis festonnés de sculptures, ses grosses murailles que les guerres ont mutilées, mais que le temps n'a pu abattre.

Les siècles ont passé sur Loches sans rudes meurtrissures, doucement, sans rien détruire, sans lui infliger ce douloureux aspect de caducité de tant de pauvres villes chargées d'ans.

La silhouette de Loches, avec son château posé tout en haut, comme une couronne royale au sommet d'un écusson, découpant toutes ses pointes sur le nuage qui passe, n'a pas changé dans ses lignes générales; telle pouvaient la contempler jadis les regards d'Agnès Sorel, sa belle châtelaine, telle à peu de choses près nous la voyons aujourd'hui.

La locomotive, comme poussée par la haine instinctive du présent contre le



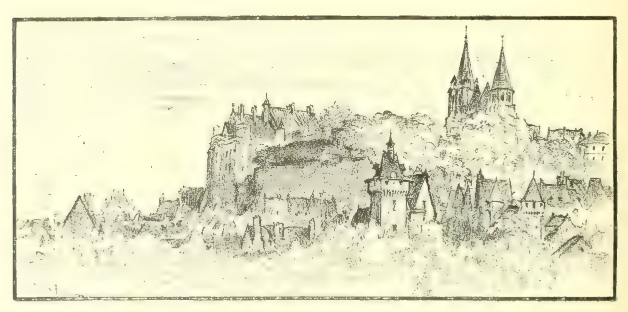
LOCHES. — PORTE DES CORDELIERS

passé, vient se cogner pour ainsi dire à la belle porte des Cordeliers; le chemin de fer a pu d'une façon barbare toucher de trop près ce merveilleux joyau architectural et gâter ses abords, déjà gênés par une grande filature, mais la ville est sauve. L'ensemble de cette colline, hérissée de tours et de clochetons, de flèches d'églises et de vieux pignons hallebardés de girouettes, garde son admirable et monumental aspect.

La ville, trempant tout à fait dans l'Indre, s'étage sur la pente douce du

coteau. Au premier plan, au bout du petit pont, s'élève la belle porte des Cordeliers, édifice carré flanqué aux quatre angles de tourelles élégantes sur une belle galerie de mâchicoulis, un joli morceau des fortifications de Charles VII. A droite, par-dessus les premières maisons, s'élève la haute tour Saint-Antoine, provenant d'une église démolie, clocher de la Renaissance terminé par une coupole à lanterne de pierres que l'on restaure aujourd'hui.

Un peu plus loin se distinguent les combles de la porte Pycois et de l'hôtel de ville adjacent, et bien d'autres pointes, bien d'autres pignons et tout l'étalement de la ville, fouillis désordonné des vieux toits jaunissants.



LOCHES. — LE CHATEAU ET L'ÉGLISE SAINT-OURS

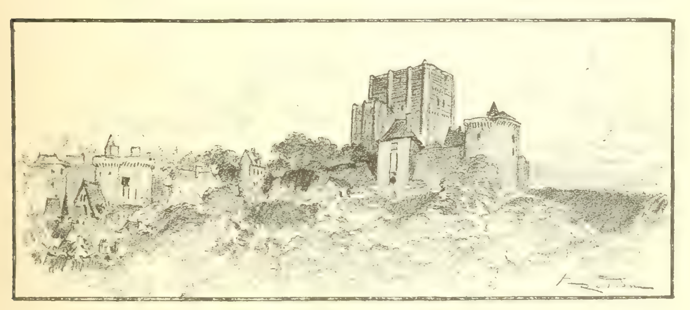
Au-dessus de tout cela, le château royal, avec deux corps de logis soudés, l'un élégant, fleuri de sculptures aux balustrades de ses terrasses, à ses hautes lucarnes, l'autre d'aspect plus militaire, hérissé de tourelles, le château de Charles VII et de Louis XII, couronnant de ce côté le saillant du rocher qui porte l'ensemble immense de la vieille forteresse.

Puis des murailles ébréchées, des courtines chargées d'arbres, puis la tour élancée d'Agnès Sorel faisant saillie sur la façade. En arrière se pose une église de physionomie étrange, la collégiale Saint-Ours profilant au sommet du rocher deux flèches et deux pyramides plus basses sur une même ligne. Ce magnifique panorama se dessine encore mieux vu du petit mail qui borde l'Indre sur le côté de la porte des Cordeliers, au-dessus de lavoirs pittoresques, au-dessus d'un tohu-bohu de vieilles constructions.

En tournant un peu, fantôme celui-ci d'une plus rude époque, voici qu'un autre castel apparaît, au-dessus du château du XVe siècle et de l'imposante église; c'est l'énorme bloc du donjon, une rébarbative et colossale construction du XIe siècle,

formidable, indestructible entassement de pierres, armure de guerre féroce, bien close, à peine percée de rares ouvertures dans l'épaisseur de sa masse.

L'immense et compliqué château de Loches, vieux guerrier doublé d'un geôlier farouche, s'allonge ainsi sur la crête de la colline et développe deux mille mètres de murailles se suivant dans une progression chronologique, du vieux donjon du saillant sud au grand corps de logis Louis XII sur les terrasses de la pointe nord. Dans l'enceinte du château, la ville elle-même s'est infiltrée, des maisons se sont glissées à travers courtines éventrées et remparts ébréchés, de gros paquets de tours les surplombent, donjons, portes fortifiées ou prisons, dures cages de pierre où Louis XI enferma quelques oiseaux de marque.



LOCHES. — LE DONJON

Pénétrons par la porte des Cordeliers dans l'intérieur de cette admirable épave du moyen âge où, sauf deux ou trois rues modernes sur le côté, tout garde fortement marquée l'empreinte du passé, du goût artistique et des habitudes d'autrefois. Loches est une toute petite ville bien calme, bien modeste. Comme un bon et placide bourgeois qui revêtirait en guise de robe de chambre l'armure de fer d'un haut baron, Loches mène tranquillement aujourd'hui sa petite existence de sous-préfecture dans sa superbe parure de cité féodale, arrivée jusqu'à nous comme un document grandiose des temps évanouis, cadre d'histoire pétrifiée où semble palpiter encore l'âme de la vieille ville, où sembleraient devoir toujours, aujourd'hui comme jadis, vibrer toutes les émotions, toutes les idées qui pouvaient intéresser, agiter, remuer une cité du XVe siècle.

Quelques rues se serrant et s'entre-croisant sous le château composent toute la vieille ville, elles tournent sous les terrasses, à des plans divers, montent sur les pentes, s'entre-croisent, une ruelle passant quelquefois par un pont sur une

autre, comme à la rue des fossés Saint-Ours. Tous les logis de ces tortueuses ruelles sont gothiques ou pour le moins de la Renaissance; ce ne sont que pignons antiques, vieux toits, maisons à tourelles. Ici de vieilles portes sculptées, des encadrements de fenêtres des ornements divers signalent de vieux hôtels déchus de leur splendeur; là, d'autres grandes maisons de haute mine, bien conservées, sont restées logis de bourgeoisie.

A l'entrée de la rue montant au château, les hautes constructions accolées de l'hôtel de ville et de la porte Pycois meublent superbement un carrefour en pente. La porte est une grosse tour du xve siècle, très haute et très large, à quatre étages. Sous le comble surmonté d'un clocheton, à la belle fenêtre supérieure, sous les mâchicoulis et au crénelage se voient encore des traces de balles du temps des guerres de religion.

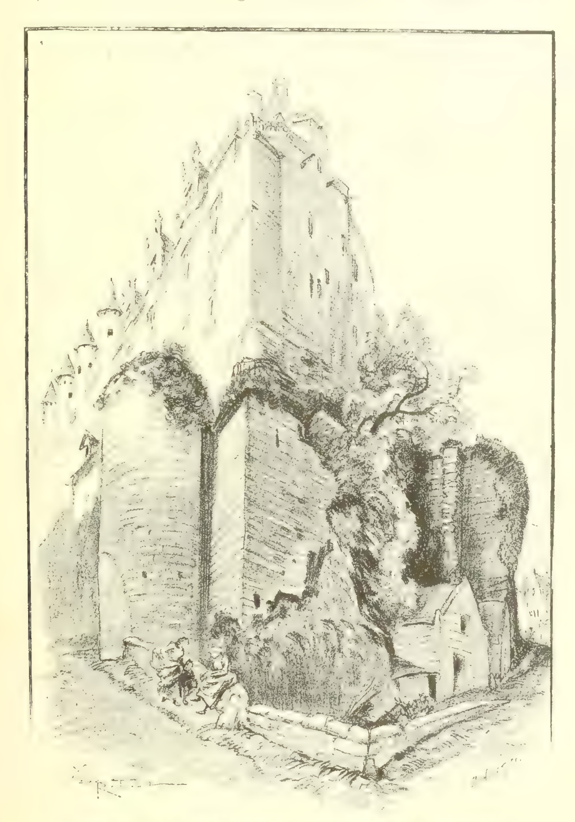
LOCHES. — HÔTEL DE LA CHANCELLERIE

Loches ayant été incendié à la fin du règne de Charles VI, pendant les guerres des princes, Charles VII eut à relever la ville de ses ruines et en même temps qu'il travaillait au château, il entoura la ville d'une solide enceinte percée de cinq portes. La porte Pycois est une de ces cinq portes. Un siècle plus tard, en 1530, s'éleva, appuyé au rempart même, sur ce carrefour étroit et serré, cet hôtel de ville qui est un bel édifice de cinq étages irréguliers, à fenêtres cintrées flanquées de colonnes superposées, avec quelques hautes fenêtres à croisillons de pierre à l'étage supérieur.

L'hôtel dit de la Chancellerie, à deux pas, n'est pas moins monumental et montre un haut pignon que la Renaissance décora de colonnes, de niches et de bas-reliefs mythologiques. Un peu plus haut dans la rue après cet hôtel de la Chancellerie, se rencontre bientôt, sous une grosse tour, l'entrée de l'immense enceinte du château où s'élèvent d'un bout à l'autre du plateau de si énormes constructions de toutes les époques.

Ce château ne peut guère se découvrir dans son ensemble que du coteau de Vignemont en face, où monte un petit faubourg, vers les ruelles campagnardes au-dessus du cimetière. De là seulement on embrasse l'escarpement d'une pointe

a l'autre. En réalité, le château est coupé en deux, tout un quartier s'est élevé dans l'enceinte ; des rues conduisent à gauche au château de Charles VII et à la collé-



LOCHES. — LA RUE DES FOSSÉS-SAINT-OURS SOUS LE CHATEAU

giale Saint-Ours, à droite au donjon au milieu de maisons arrangées avec des tours ou des morceaux de remparts.

D'après M. de Caumont, le donjon de Loches est le plus beau de France, le

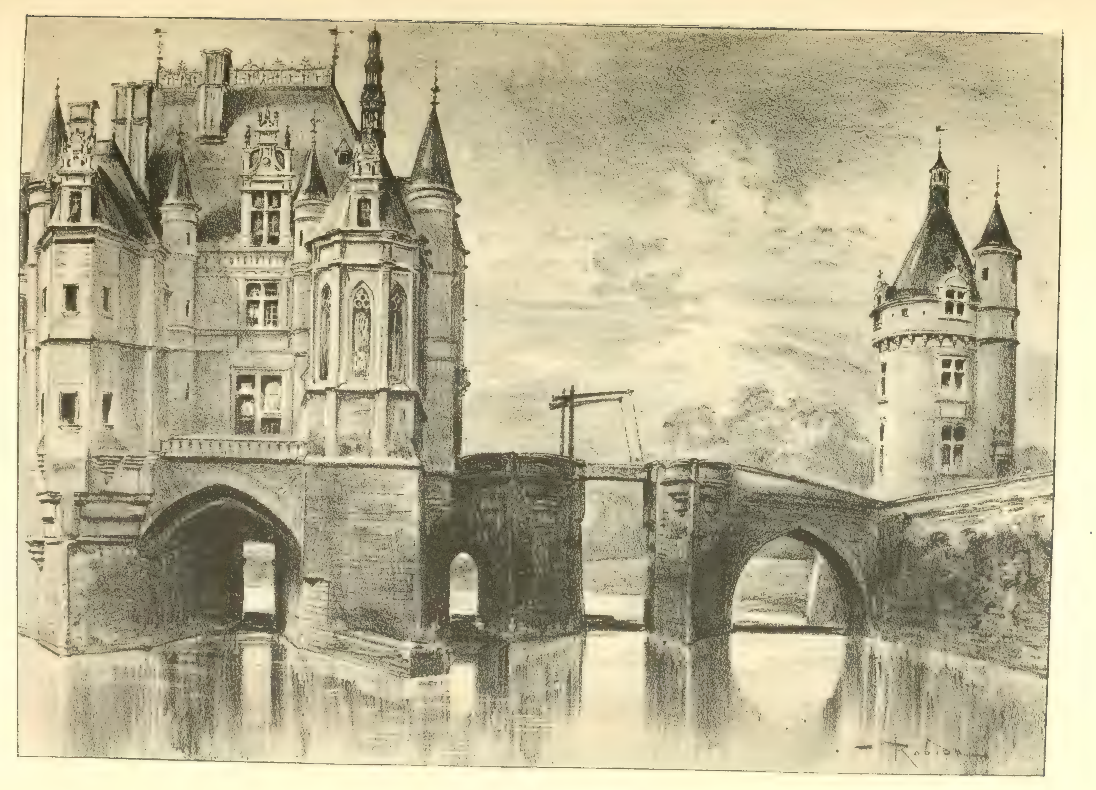
plus beau des donjons romans carrés qui précédèrent les grosses tours cylindriques dont Coucy est le type gigantesque. Au point le plus élevé de l'escarpement, le comte d'Anjou, Geoffroy *Grise-Gonelle*, fondateur de la collégiale Saint-Ours, ou son fils Foulques Nerra, c'est-à-dire les gens du XIe siècle ou ceux du XIIe, construisirent l'énorme tour barlongue mesurant 25 mètres sur 14, et haute encore aujourd'hui de près de 40, flanquée d'une autre tour carrée, large de moitié et aujourd'hui bien plus basse que l'autre. Cet imposant donjon en bel appareil, appuyé de contreforts arrondis, a toujours l'apparence solide, bien qu'il semble écorché par plaques par l'enlèvement des pierres de revêtement. La grosse tour est vide du haut en bas, les planchers des quatre étages sont depuis longtemps tombés ; l'autre tour renfermait à son deuxième étage une petite chapelle.



LA TOUR D'AGNÈS SOREL

Ce donjon, qui fait si rude impression, est le noyau central d'ouvrages très considérables ajoutés à une époque plus récente. Au-dessous de lui s'élèvent de gros bâtiments et des tours, le Martelet, la tour ronde construite par Louis XI, enveloppe très soignée et très sûre des cachots que le dur monarque tenait toujours garnis. La destination de ce pâté de bâtiments n'a pas changé ; c'est encore aujourd'hui une prison, — mais pour de plus vulgaires pensionnaires. — C'est un geôlier qui, après vous avoir fait passer de doubles portes à solides ferrures, en verrouillant toujours soigneusement l'une avant d'ouvrir l'autre, vous conduit à travers les cachots illustres de cette illustre et sinistre prison. « *Entrés, Messieurs, chez le roy nostre mestre,* » dit une vieille inscription gravée sur la muraille. Nous sommes chez Louis XI.

La terrible figure du politique soupçonneux et peu commode, du Roi bien résolu à mettre à leur rang au-dessous de lui, ou à abattre, ces ducs gênants et ces vassaux presque aussi grands que lui, plane sur cette partie du château, sur le vieux donjon, — de même qu'à l'autre extrémité du plateau, le logis du roi évoque la gracieuse figure d'Agnès Sorel. On visite ici à tous les étages de ces bâtiments, du fond des basses fosses aux étages supérieurs, une série de prisons qui sont de deux sortes, chambres assez vastes avec vues sur les beaux horizons, et cachots proprement dits, plus ou moins sombres, plus ou moins enfouis sous les profondeurs de ces masses de pierres.



LE CHÂTEAU DE CHENONCEAUX

Loches avait aussi, tout au bas de la Tour Neuve, ces coffres-forts à prisonniers d'importance que possédait Louis XI au fond de tous ses châteaux, les fameuses cages de fer qui étaient en bois solide renforcé de plaques de fer, larges de huit pieds seulement, inventées spécialement pour Loches par Haraucourt, évêque de Verdun, ou par le cardinal la Balue, évêque d'Angers, lequel, pour avoir été convaincu d'intelligences avec la cour de Bourgogne, eut le premier le malheur d'essayer l'invention. L'infortuné prélat passa neuf années dans sa cage, tant au Plessis qu'à Loches, pendant que son complice en conspiration, l'évêque de Ver-



LOCHES. — STATUE TOMBALE D'AGNÈS SOREL

dun, gémissait pendant quinze ans en non moins dure situation dans la Bastille de Paris.

Ces dures prisons avaient des basses fosses bien profondes et bien perdues, véritables oubliettes, s'il est vrai comme on le raconte, qu'un gouverneur de Loches au XVIe siècle, s'étant livré à une exploration complète des cachots de son domaine avait, au fond des souterrains, derrière des portes qu'il fallut briser, trouvé dans une dernière charte, un prisonnier dont personne ne savait plus rien, cadavre momifié qui tomba bientôt en poussière au contact de l'air.

Parmi les malheureux que Louis XI logea dans ses cachots de Loches, il faut citer le duc d'Alençon, deux fois condamné à mort pour connivence avec les Anglais sous Charles VII et avec la Bourgogne sous Louis XI, Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie, Philippe de Savoie. Charles VIII y envoya de nouveaux locataires entre autres l'ami et le conseiller de son père, Philippe de Commines, qui vécut huit mois dans la cage du cardinal la Balue, dont il a donné une peu engageante description en ses chroniques.

On montre aussi dans ce lugubre entassement de basses fosses, de salles de gardes et de salles de tortures, le cachot de Ludovic Sforza, Ludovic le More, usurpateur du duché de Milan sur lequel Louis XII, du chef de sa grand'mère Valentine de Milan, élevait des prétentions. Le duc de Milan, prince brillant, protecteur des arts, mais, comme tous les souverains de l'Italie d'alors, petits princes ou con-

dottières parvenus, intrigant et souple, ayant le poignard et le poison faciles, fut pris après la capitulation de Novare dans les rangs des lansquenets suisses parmi lesquels il se dissimulait. Ludovic fut enfermé à Loches jusqu'à sa mort, dans un cachot qu'il orna de dessins et de peintures où l'on croit voir son portrait entouré de trophées militaires, et d'inscriptions en vers français encore en partie lisibles, où se déchiffrent des plaintes touchantes et des allusions dont on n'a pas la clef.

Ces vieux cachots qui ont tant servi, ces prisons fourmillent d'inscriptions, en voici une autre lue ailleurs :

Malgré les ennuis d'une longue souffrance,
Et le cruel destin dont je subis la loy
Il est encort des biens pour moy
Le tendre amour et la douce espérance.

Ces donjons formidables, prisons d'Etat jusqu'au milieu du XVIe siècle, sont encore enveloppés de courtines et de tours. On peut suivre cette enceinte extérieurement par un chemin longeant le fossé, coupure énorme de la colline, profonde excavation en haut de laquelle se dressent de rudes maçonneries écrêtées, percées de meurtrières à trous ronds pour l'arquebuse, avec trois grosses tours rondes renforcées d'un éperon pointant en avant à angle aigu. Une vieille porte murée et bouchée par un lierre grimpant du fond du fossé, se voit à mi-hauteur contre la tour du milieu, et dans l'immense fossé reste encore un débris d'une pile de pont.

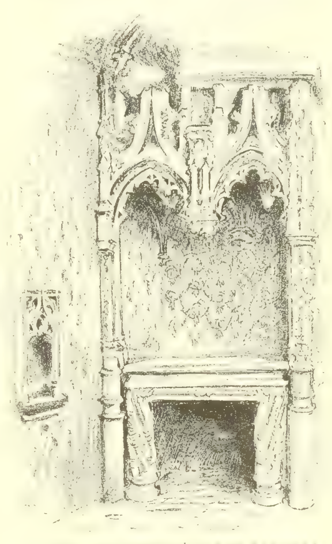
A l'autre bout du plateau, comme pendant à cette rude forteresse de la pointe sud, s'élèvent les belles constructions du XVe siècle, le logis du Roy, ce joli corps de bâtiment aujourd'hui affecté à la sous-préfecture, qui fait un si admirable effet des bords de l'Indre avec ses minces tourelles et la tour d'Agnès Sorel. Les belles lucarnes restaurées du logis Louis XII ont sur leurs pinacles des chiens en guise de fleurons. Un chien semblable posé dans le jardin sur un petit fût orné d'hermines et de fleurs de lys est une fantaisie moderne. Charles VII habita le bâtiment à tourelles, et Louis XII contruisit le logis qui le prolonge. Assez de rudes figures de chevaliers bardés de fer soulèvent à l'autre bout du château les pierres écroulées du donjon qu'ils défendaient jadis, assez d'ombres misérables, de spectres douloureux entourés de tortionnaires et de geôliers gémissent au fond des basses fosses et des cachots vides de la Tour Neuve. Ici plus de souvenirs noirs. Deux figures de femmes sont la poésie de ces murailles, Agnès Sorel et Anne de Bretagne.

Ici Anne de Bretagne pria. Ce qu'on retrouve d'elle, c'est un oratoire, une toute petite pièce charmante, aux murs décorés d'un semis d'hermines dans les entrelacements de la *cordelière*.

La *gentille Agnès*, comme dit le quatrain louangeur de François Ier,

> Gentille Agnès, plus de los tu mérites,
> Ta cause étant de France recouvrer,
> Que n'en pourrait dedans un cloistre ouvrer,
> Close nonnain ou bien dévot hermite.

n'a pas séduit que Charles VII, elle a eu l'heureux destin de séduire, dans le cours des âges, des générations d'historiens et de poètes qui tous ont poétisé sa légende, agrandi et ennobli son rôle, et qui ont fait de la *Belle des belles* la continuatrice de Jeanne d'Arc dans son œuvre de délivrance. La légende néglige la vraie reine de France, Marie d'Anjou, qui insuffla aussi au roi l'énergie dont il avait besoin, et les conseillers qui réorganisaient les armées pendant la trêve. La tradition le veut, c'est Agnès qui remet l'épée aux mains de Charles et l'envoie à la guerre suprême de reconquête.


LOCHES. — ORATOIRE D'ANNE DE BRETAGNE

La légende ne va certainement pas sans une bonne part de vérité, et c'est assez pour qu'Agnès, la première en date, ne soit pas mise au même rang que toutes ces maîtresses royales qui vont peupler l'histoire de France de figures gracieuses, mais presque toujours néfastes.

Quand la dame de Beauté-sur-Marne, *dame de Beauté de nom comme de faict*, mourut dans des circonstances mystérieuses, empoisonnée, disait-on, à Jumièges, pendant que Charles enlevait la Normandie aux Anglais, son corps fut ramené à Loches et enseveli, sur la demande expresse d'Agnès, dans l'église du château qu'elle aimait et qu'elle avait comblée de largesses. A l'avènement de Louis XI, ancien ennemi d'Agnès, du Dauphin qui s'était emporté un jour jusqu'à l'accabler d'injures devant grande compagnie en lui jetant son gant à la face, les chanoines de Saint-Ours, pour faire leur cour au roi, voulurent faire enlever ce tombeau de leur église. Le roi donna la permission, y mettant ironiquement pour condition le renonce-

ment par le chapitre à tous les dons et largesses reçus de la *gentille Agnès*. Le tombeau resta dans le chœur de la collégiale jusqu'en 1777. Relégué alors dans un bas côté, puis enlevé à la Révolution, il fut réédifié en 1807 au rez-de-chaussée de la tour qui flanque le logis du roi. Ainsi Agnès triomphante a gardé le champ de bataille, elle repose aujourd'hui sur le théâtre de sa gloire ; ce château qu'elle illumina de son sourire et de sa grâce est encore à elle.

Agnès Sorel en surcot est représentée couchée sur une dalle noire, les pieds posés sur deux agneaux rappelant son prénom ; avec cette inscription gravée sur la dalle :



LOCHES. — PORCHE DE SAINT-OURS

« Ci-gist Noble damoiselle Agnès Seurelle, en son vivant dame de Beauté, de Roqueserries, d'Issouldun et de Vernon, » etc.

Une autre inscription a été ajoutée en 1807 et porte bien sa date :

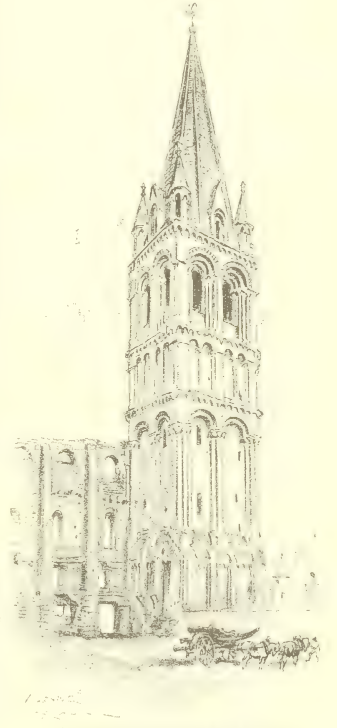
« Dans cette tombe repose une douce et simple colombe, plus blanche que les « cygnes, plus vermeille que la flamme, Agnès, la belle Agnès, repose dans le « sein de la terre... »

Fondée au xe siècle par Geoffroy Grise-Gonelle, qui la dota richement et déposa dans le trésor la ceinture de la Vierge, relique venue de Constantinople, la collégiale Saint-Ours fut rebâtie presque complètement deux siècles plus tard par l'abbé Thomas Pactius, qui en fit, suivant Viollet le Duc, « un monument unique au monde, complet et d'une sauvage beauté ». C'est une église à une seule nef

divisée en quatre travées portant un clocher à flèche de pierre sur le porche, un autre sur l'abside et entre les clochers deux pyramides trapues à huit pans, couvrant la nef à la façon des coupoles des vieilles églises du sud-ouest.

A l'intérieur, ces pyramides creuses et vides, profondes comme un dessous d'énorme entonnoir, produisent un effet étrange qui devait être plus considérable encore avant les travaux de restauration, lorsque toute l'église avait la patine sombre des siècles.

Le porche ogival fermé renferme, datant du premier édifice, un vieux portail roman dont les archivoltes supérieures présentent deux rangées, parmi des ornements extrêmement fouillés, d'animaux étranges, de bêtes à têtes humaines, de figures grotesques symbolisant les vices et les vertus, ou peut-être figurant des lettres d'une inscription indéchiffrable. Des statues mutilées encadrent cette entrée d'un grand caractère, à côté de laquelle se voit, servant de bénitier, un autel romain semblable à un fût de colonne et divisé en compartiments ornés de bas-reliefs.



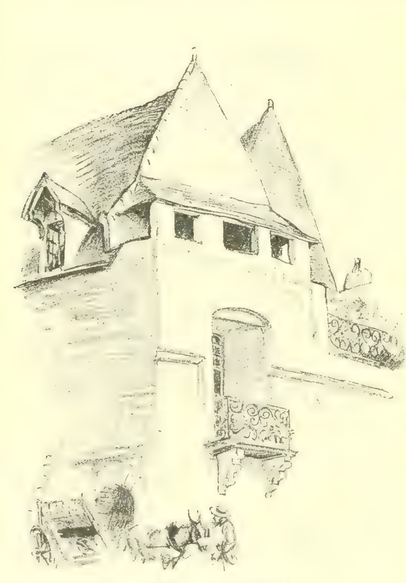
ÉGLISE DE BEAULIEU-LÈS-LOCHES

Le joli et riant faubourg des Ponts conduit de la Porte des Cordeliers à Beaulieu à un kilomètre de l'autre côté de l'Indre, en passant le long de la petite chapelle des Péris qui n'a plus grand intérêt, et devant le château de Sansac, édifice de la Renaissance, élevé par un seigneur de Sansac, rude homme d'armes, bon compagnon de François I[er] en toutes entreprises, qui plaça le buste souriant de son roi dans un médaillon, sur la façade au-dessus du perron.

Au delà des prairies sillonnées de bras de rivières, pointe dans le ciel la haute tour de Beaulieu. Ancienne abbaye fondée et richement dotée au XI[e] siècle par Foulques Nerra, pour expiation de quelques homicides, elle subit de grands malheurs au temps des Anglais. L'église actuelle, arrangée dans les ruines après la dévas-

tation, est entièrement encadrée de débris au-dessus desquels monte le haut clocher roman à flèche élancée, relié par cinq travées ruinées à cette église, dans le chœur de laquelle se voit encore, relique de son temps de gloire, une curieuse chaire abbatiale.

Beaulieu garde encore de sa vieille prospérité une autre église, la chapelle Saint-Laurent qui fait bonne figure. Quant à la maison de campagne qu'habitait la dame de Beauté lorsqu'elle n'était pas à Loches, il n'en subsiste que des débris misérables.



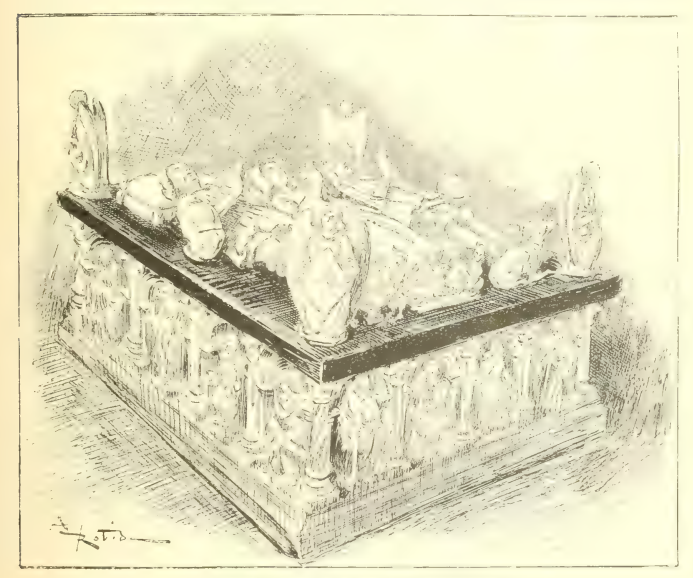
VIEILLE MAISON A LOCHES

Par delà cette forêt de Loches qui verdoie à l'horizon et cache les ruines de la Chartreuse du Liget, fondée par Henri II d'Angleterre en expiation du meurtre de Thomas Becket, se trouve, dans un vallon de l'Indrois, le bourg de Montrésor, pittoresquement assis sous les hautes tours d'un grand vieux château. Le bourg eut jadis une certaine importance, il lui en reste deux monuments, le château et l'église collégiale, charmant édifice de la Renaissance.

Par-dessus les vieilles maisons serrées contre les terrasses du château, courtines ébréchées débordant de la verdure d'un parc, s'élève un corps de logis à hautes lucarnes flanqué de tours. C'est le château reconstruit au xve siècle par Imbert de Bastarnay chevalier et diplomate, serviteur dévoué de Louis XI ; les vieilles tours démantelées qui dressent à côté leur sombre carcasse trouée ont quelques siècles de plus et donnent une haute mine au castel, vu d'une petite rue qui grimpe à l'église en longeant une vieille chapelle que l'on a accommodée en maisons, percée de hautes ogives arrangées en fenêtres en bas et ouvertes en haut sur des greniers.

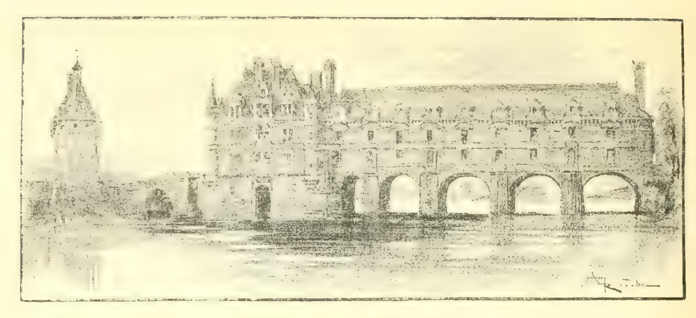
Imbert de Bastarnay à la fin de sa vie fonda la collégiale de Montrésor et commença l'église qui ne fut achevée qu'en 1541. Encore ogivale dans sa nef à double

croix éclairée par de hautes fenêtres, l'église arbore le style nouveau extérieurement pour son grand pignon à double porte surbaissée flanquée de belles colonnes et surmontée d'une rangée de niches à colonnettes, avec de jolis rinceaux, des ornements délicats partout, des figures sculptées dans lesquelles on croit voir les portraits d'Imbert de Bastarnay et de sa femme, puis d'autres bustes encore dans le goût de la Renaissance décorant tout le pourtour de l'église sous la corniche.



LE TOMBEAU DES BASTARNAY A MONTRÉSOR

Dès l'entrée et bien éclairée par une petite porte latérale aux ornements délicats, a été rétabli le magnifique tombeau des Bastarnay, œuvre superbe du XVe siècle, mise en morceaux jadis. Sur un très large soubassement subdivisé par des arcatures abritant des statuettes d'apôtres, reposent trois statues couchées : le vieux chevalier Imbert de Bastarnay, sa femme Georgette de Montchenu, et leur fils François, mort en pleine jeunesse en 1513, réunion d'une mélancolie très saisissante de trois belles figures ; la mère en grand costume entre le père et le fils en armure de chevaliers, les mains jointes, le casque posé à côté des animaux héraldiques et des anges porteurs de blasons.

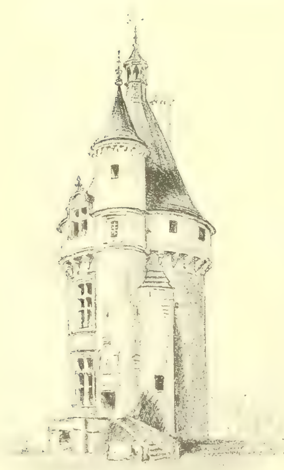


CHATEAU DE CHENONCEAUX

IX

CHENONCEAUX. — MONTRICHARD

LE PONT-CHATEAU SUR LE CHER
LA TOUR DES MARQUES
D'EMBELLISSEMENTS EN EMBELLISSEMENTS
VICISSITUDES
LE DONJON DE MONTRICHARD
LES CAVES HABITÉES SOUS LA COLLINE



L'ANCIEN DONJON A CHENONCEAUX

Heureux le paysagiste ! C'est à lui que le ciel a départi sur cette terre la plus large part de félicités. Qu'importe si par hasard il est pour les dons de la fortune plus ou moins rationné et laissé à la portion congrue, qu'importe ! il a de quoi se rattraper avec une infinie variété de joies préparées exprès pour lui, avec une très respectable quantité de ces petits bonheurs qui, réunis, font le bonheur.

Car c'est pour lui, plus spécialement et plus complètement que pour nul autre, que l'univers étale tous ses spectacles, c'est pour lui surtout que la nature semble avoir travaillé, toute seule ou bien avec la collaboration de l'Art, des bonnes gens



16

LES RUINES DE MEHUN-SUR-YEVRE

d'autrefois et aussi du temps qui vieillit les forêts trop jeunes et les pierres trop blanches, tord les rudes branches des grands chênes et met sa patine harmonieuse à toutes les vieilles pierres des monuments.

Et particulièrement heureux l'homme de la boîte à couleurs ou de l'album, qui le long du Cher après Bléré et l'élégante chapelle funéraire de Guillaume de Seigne, débouche tout à coup sous les avenues de Chenonceaux, dans ce site extra-



ÉGLISE DE SANTEUIL, PRÈS MONTRICHARD

ordinaire et superbe, où la majesté des grands arbres, la grâce des eaux limpides et courantes d'une large rivière aux rives solitaires et aussi la splendeur de l'architecture, concordent à former un ensemble presque irréel à force d'harmonie, de richesse et de féerie.

Ce très charmant castel de Chenonceaux sur le Cher si merveilleusement encadré, le passant seul à toute époque a pu en jouir sans tourment, puisqu'il a toujours, hier comme il y a trois cents ans, mis à mal les finances de ceux qui se sont chargés de l'arranger ainsi pour nous, depuis les Marques, possesseurs du

castel primitif élevé en ce site séduisant, castel dont il reste une tour, depuis Thomas Bohier, général des finances de Louis XII et petit-neveu de Semblançay, qui expropria deux fois, en 1498 et en 1515, les premiers possesseurs et prit les piles d'un moulin sur le Cher, en avant du donjon ancien, pour soubassement du château qu'il rêvait...

Et ce n'était que le commencement de l'histoire artistique et financière de Chenonceaux. Ce ruineux château va d'embellissements en embellissements et d'expropriation en expropriation jusqu'à nos jours, et il fait travailler, hélas, les huissiers autant que les architectes.

Bohier ne put terminer son œuvre. François Ier confisqua le château en règlement de comptes embrouillés. Henri II l'ayant donné à Diane de Poitiers, celle-ci, jetant un nombre considérable d'écus dans le Cher, reprit l'œuvre et poursuivit cet étrange rêve d'un château posé sur un pont en travers d'une rivière. Diane, à la mort d'Henri II, se vit également expropriée, par voie d'échange forcé avec le château de Chaumont-sur-Loire. L'ex-favorite n'essaya même pas de soulever des objections, l'ambassadeur de Catherine chargé de négocier l'échange la menaçant tout simplement de lui couper le nez si elle faisait des façons. Elle se hâta d'émigrer à Chaumont, heureuse encore d'être quitte à bon compte, et laissa le château avec ses embellissements en train.

Aussitôt en possession de sa proie, Catherine de Médicis se mit à son tour à l'œuvre, y dépensa plus d'argent qu'elle aurait dû sans doute, puisque, dès le lendemain de sa mort, on revit encore les huissiers assaillir Chenonceaux. Henri IV et la reine Margot durent renoncer à l'onéreuse succession de Catherine, hôtels et châteaux, meubles et immeubles, vêtements même, tous les biens de Catherine saisis, échouèrent en vente judiciaire, et Louise de Lorraine, veuve d'Henri III, venue chercher dans Chenonceaux un asile tranquille pour ses pensées funèbres, pour des regrets pieux mais peu mérités, y fut assiégée et tourmentée jusqu'à sa mort par d'impitoyables créanciers.

Hélas! ce n'était pas fini. Nous avons vu de nos jours entreprendre une restauration magnifique et grandiose de cette admirable création de l'art français de la Renaissance, nous avons vu une femme de goût consacrer généreusement des millions à cette œuvre magnifique, mais, comme il y a depuis le commencement un sort sur Chenonceaux, les désastres financiers ont encore une fois suivi les embellissements...

Chenonceaux était hier encore la propriété du Crédit Foncier, châtelain par intérim qui, dans l'édifice vide de meubles, avait établi des gardiens et délivrait des tickets de visite.

On aborde par des avenues magnifiques cet étrange pont-château de Chenonceaux jeté sur la tranquille et silencieuse rivière, dans un splendide encadrement

de futaies à grandes et nobles lignes. En avant de la blanche façade d'entrée, de la tête de pont encadrée de tourelles, après un premier pont-levis, se dresse une grosse tour cylindrique flanquée d'une tourelle et percée de belles fenêtres du XVIe siècle. Cette tour isolée sur une esplanade carrée entourée de belles vieilles terrasses plongeant dans l'eau des douves est l'ancien donjon des Marques ; là était leur château abattu par Bohier. Un petit pont, précédé de quelques marches et coupé au milieu par un deuxième pont-levis, mène à l'entrée de l'immense enfilade de bâtiments qui enjambe le Cher. Le regard est attiré au-dessus du balcon en encorbellement, vers les belles lucarnes et les combles d'une jolie silhouette se raccordant sur la gauche avec l'élégante chapelle à pans coupés posée sur la pile. C'est par le côté de la chapelle que la perspective du pont-château se découvre le plus magnifiquement.

Le corps de logis principal de ce castel « fleuronné, blasonné, ajusté d'arabesques, tout contouronné de balconnades avec enjolivations dorées jusqu'au haut du faiste », comme dit une vieille description, se campe en une belle masse solide au-dessus du vide, au-dessus d'une grande arche ogivale, sur deux énormes piles portant, l'une la chapelle à hautes verrières avec son fin campanile et sa jolie lucarne, et l'autre un pavillon à pans coupés relié par des tourelles au grand corps de logis.

En arrière, cinq arches en plein cintre portent jusqu'à l'autre rive la grande galerie construite par Philibert de l'Orme, galerie majestueuse en sa simplicité, sous laquelle s'encadrent les paysages verdoyants et miroitants des rives, bordées de terrasses aux entours immédiats du château. La galerie s'arrête brusquement à la rive, rien ne finit le château de ce côté. « *S'il vient à point me souviendra* » avait déjà mélancoliquement gravé à l'autre bout du pont Thomas Bohier, voyant arriver trop tôt la fin de ses finances et le terme de sa vie.

Thomas Bohier et Katherine Briçonnet, sa femme, ont, sur les plans de Pierre Nepveu dit Trinqueau, auteur de Chambord et de quelques parties du château de Blois, commencé vers 1515 le château sur la rivière, terminé et poussé leur œuvre jusqu'à la *librairie* dans le pavillon en saillie sur la deuxième pile. Les appartements vides présentent à l'admiration bien des motifs de sculpture, des plafonds à poutrelles, des escaliers remarquables et surtout de superbes cheminées à ornements ou bien à grandes figures. Les grandes cuisines, la salle de bains de Catherine et quelques autres salles de service sont sous les appartements dans l'intérieur des piles du pont ; en descendant sous l'arche par le petit escalier des cuisines, on trouve encore des traces du moulin fortifié du castel des Marques.

Les Bohier ont laissé leurs initiales T. B. et K. B., sur la façade du château, la marque de leurs successeurs se retrouve de chambre en chambre dans la décoration. Les cheminées à salamandre nous montrent François Ier continuant l'œuvre après

la dépossession des Bohier ; voici les armes parlantes, les armes et le croissant de Diane de Poitiers qui demanda à Philibert de l'Orme des plans pour continuer le pont jusqu'à l'autre rive, et qui ne put que le commencer et construire les belles terrasses des berges, puis les chiffres de Catherine de Médicis qui défigura un peu l'œuvre par des adjonctions entre la chapelle et la librairie — adjonctions que Mme Pelouze a fait disparaître, — et continua la grande galerie.

Ces appartements virent, au temps de Catherine, aux éclaircies dans les jours sombres, les fêtes de la cour asiatiquement dissolue de Henri III. Contraste à ravir les romantiques : la vieille reine sombre et noire avec son cortège d'astrologues assistant au défilé des mignons musqués, fardés, vêtus de pourpoints multicolores étrangement taillés, des mignons de Henri III, aux scandaleux festins où les hommes étaient habillés en femmes et les femmes en hommes. Plus tard, quand la reine Louise s'enferma dans Chenonceaux pour y pleurer ce mari qui ne valait pas un si grand deuil, quelques pièces de ces appartements furent tendues en noir et surchargées d'ornements funèbres, os en croix, têtes de mort et larmes d'argent.

La grande galerie de Philibert de l'Orme avait, aux siècles derniers, subi des remaniements intérieurs et des altérations au dehors. Sa restauration a été à peu près achevée récemment. L'étage supérieur a reçu une immense décoration de M. Toché encadrée dans les sculptures de M. G. Déloye. Ici, environ cent cinquante tableaux de valeur, de toutes les écoles, ayant été vissés au mur et non simplement suspendus, ont été considérés comme immeubles par destination et sont restés au château.

Au-dessus, dans les combles, se voit la chambre de J.-J. Rousseau qui fut comme secrétaire de Mme du Pin, l'hôte de Chenonceaux au temps du financier du Pin, l'aïeul de George Sand, et qui fit représenter son *Devin de village* sur un théâtre aménagé dans la galerie. Ceux-là seulement eurent la possession tranquille du château, qui ne cherchèrent point à l'embellir, comme les ducs de Vendôme, ou ceux qui pouvaient s'attendre à recevoir dans ce domaine vraiment royal quelques éclats de la foudre frappant partout durant la tourmente révolutionnaire, comme Mme du Pin, la veuve du financier, qui put tranquillement y finir ses jours pendant qu'ailleurs tout tremblait ou s'écroulait.

Adieu, superbes appartements où les ombres princières, François Ier et Henri IV, Catherine, Diane de Poitiers et Gabrielle d'Estrées, doivent coudoyer des ombres ricanantes d'huissiers de tous les temps ; le meunier du moulin que Jehan de Marques expropria est bien vengé. Laissons ces ruineuses magnificences, ces splendeurs de rêve dans la majesté du silence et de la solitude refléter leur somptueuse mélancolie dans l'eau du Cher, et allons voir tout à côté l'antithèse architecturale

et économique, le trou du troglodyte, la maison du paysan creusée dans la pierre des coteaux de la rive droite.

Tout le long de la route qui mène à Montrichard se succèdent habitations,



SOUS LE DONJON DE MONTRICHARD

granges, celliers, creusés de cette façon, la colline fouillée a donné la pierre pour la façade ou pour les maisons *extérieures* d'à côté ; nous sommes loin de Pierre Nepveu ou de Philibert de l'Orme ! Chenonceaux, Chambord et les autres châteaux ont été extraits de ces coteaux qui ont aussi fourni les pierres des hôtels et maisons de toutes les villes voisines ; les principales carrières sont à Bourré village à demi souterrain, un peu au-dessous de Montrichard.

A moitié route, se montre un joli domaine possédé jadis aussi par les Bohier, le castel de Chissay, dont les tours s'étagent dans une éclaircie de parc au-dessus de pentes verdoyantes et de terrasses enlierrées.

Montrichard s'annonce de loin par sa grande ruine féodale debout sur un rocher parmi les fumées des toits ; en avant, au faubourg de Nanteuil, s'élève une fort intéressante église, très ancienne, gothique en partie avec de petites absides romanes. La nef est flanquée sur la gauche, en avant du transept, d'une curieuse chapelle de pèlerinage dédiée à Notre-Dame de Nanteuil, bâtie par Louis XI, doux monarque, on le sait, très dévotieux à la Vierge. La chapelle a deux étages partageant un large pignon adossé à la nef de l'église ; une petite porte surbaissée donne dans une salle inférieure, au-dessus se dessine la grande fenêtre très sculptée très fleuronnée, très décorée de la chapelle supérieure, largement ouverte par un grand perron dans l'intérieur de l'église et à laquelle on peut accéder aussi de chaque côté du pignon, par un escalier extérieur, disposition bien comprise pour la commodité des pèlerinages.

Très pittoresque est l'aspect de Montrichard ; au fur et à mesure qu'on avance dans la grande rue aux antiques maisons, le sombre donjon s'élève au-dessus des toits étalés à sa base et des verdures qui l'enveloppent ; il grandit, montre ses déchiquetures de tours, ses grands pans de murailles trouées ceignant au sommet de la colline la grosse tour carrée, massive, solidement épaulée de contreforts, percée de quelques rares fenêtres noires ou bleues selon qu'elles donnent sur le ciel ou qu'elles ouvrent sur les écroulements de pans de murs et de voûtes qui remplissent l'intérieur du donjon.

La ville est extrêmement curieuse et originale ; elle est double, il y a d'abord les maisons des rues, très vieilles, et de tournure intéressante pour la plupart, avec des pignons de pierres, de grands toits gondolés, des lucarnes de travers, mille détails amusants. La petite rue, venant du vieux pont croiser la grande rue juste sous les ruines, fait un tableau coloré dont le massif donjon se carrant en haut parmi des végétations désordonnées, à côté du clocher de la paroisse, est la vigoureuse et sombre dominante. Il y a ensuite la ville souterraine, les maisons creusées dans le coteau perforé, évidé, qui porte l'antique forteresse.

Un tiers de la population de Montrichard habite ainsi sous terre. On trouve tout un quartier de ces étranges demeures sous le château, tout de suite au-dessus des maisons de la grande rue, derrière un grand logis à tourelle, hôtel du marquis d'Effiat seigneur, de la ville au XVIe siècle, ou derrière une antique et bien abîmée maison romane qui fut, au temps de la Réforme, lieu de réunion de *ceux de la religion*.

L'église s'adosse au roc, le bedeau a sa maison dans ce roc même, à l'angle de l'église ; des petits chemins grimpent très pittoresques et aboutissent aux caves. Partout des escaliers, des perrons cahotants, des trous noirs, des caves superposées, des petites façades maçonnées ouvrant portes et fenêtres dans le coteau coupé à pic, des entrées sous le roc surplombant que percent, en haut dans les

jardins, des souches de cheminées. Pour monter aux ruines, on décrit avec le gardien des zigzags dans des couloirs montueux à travers d'antiques maisons et ensuite dans les jardins au-dessus des habitations souterraines. Il est assez curieux de marcher ainsi parmi la végétation, sur un sol évidé qui résonne et de se heurter, en traversant les carrés de fleurs ou de légumes, à des cheminées qui sortent



LES GROTTES DE MONTRICHARD

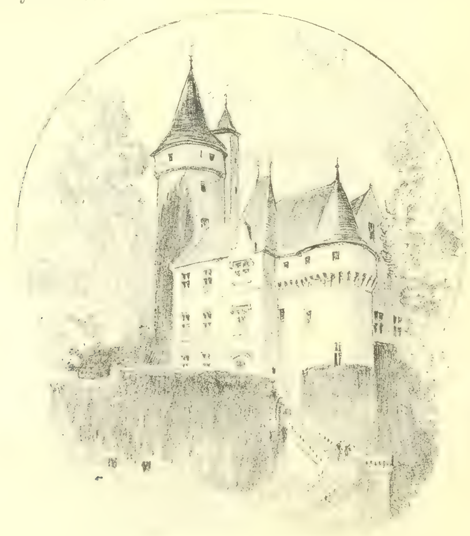
de terre et vous envoient la fumée de cuisines cachées dans les entrailles du coteau.

L'ensemble des ruines est assez considérable, il y a aussi des tours ébréchées, de grands pans de murs énormes étreints par le lierre et des restes de l'enceinte du donjon. Au milieu de ces ruines, dans lesquelles on ne circule pas toujours facilement, se dresse l'imposant et rébarbatif donjon, tour barlongue comme à Beaugency, Monthazon, Loches, élevée au XIe siècle par le grand bâtisseur Foulques Nerra, comte d'Anjou, qui, ayant jeté les yeux sur la colline abrupte et trouvant la position bonne, l'avait enlevée aux descendants de Thibault le Tricheur, le premier occupant, et faite sienne, ce qui ralluma ses guerres avec le comte de Touraine et amena la bataille de Pontlevoy dans laquelle Foulques, le *faucon noir* de l'Anjou fut vainqueur.

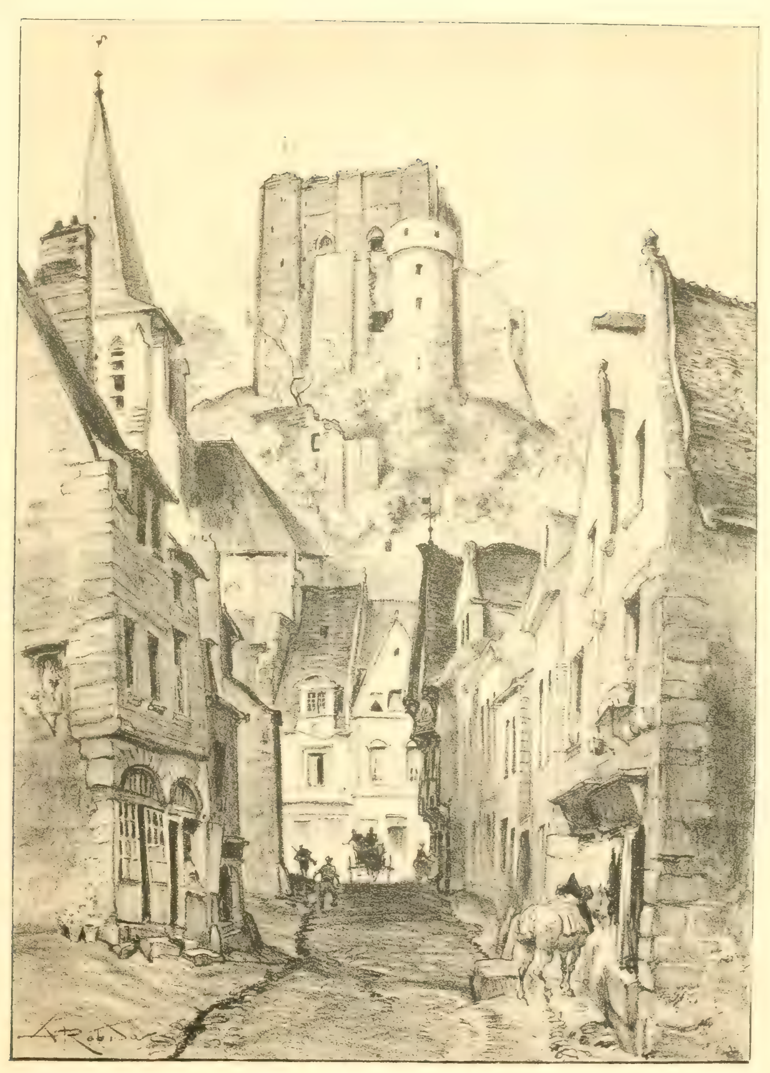
En 1188, le château occupé par les Anglais de Richard Cœur de Lion, comte d'Anjou, eut à subir les assauts des soldats de Philippe-Auguste dans un long siège à la fin duquel les Français entrèrent par la brèche.

Par les escaliers à demi écroulés, par des passages peu commodes sur des crêtes de murs, au-dessus de fonds de tours ruinées, de précipices remplis de pierres éboulées, on gagne des fenêtres ou des brèches donnant des vues superbes sur l'ensemble du plateau couvert de ruines, dans son agreste entourage de campagnes aux riantes ondulations traversées par le Cher.

Ce plateau du côté de l'ouest est également perforé de caves d'habitation, on y peut voir devant l'ancien hôtel d'Effiat, une maison bourgeoise, à étage, pratiquée sous le roc, avec son jardinet devant et son jardin au-dessus, curieux jardin dont le berceau couvert de clématite s'adosse au tuyau de la cheminée. A côté est la loge maçonnique, souterraine aussi, creusée sous le ruissellement de verdures des jardins, sous les grands arbres par-dessus lesquels le rude donjon de Foulques Nerra passe sa vieille tête et regarde plaines et vallons jaunissant au loin, la belle proie conquise autrefois, de ses deux grandes fenêtres ébréchées, semblables à des yeux crevés.



CHATEAU DE CHISSAY



17

MONTRICHARD



LE PONT DE ROMORANTIN

X

ROMORANTIN. — MÉHUN

LE PONT DE ROMORANTIN. — L'HOTEL SAINT-POL ET LE CARROIR DORÉ
CHARLES VIII A MEHUN-SUR-YÈVRE. — LA GRANDE RUINE DE MÉHUN

Il faut tourner un peu le dos à la Loire de Touraine pour gagner du côté de la Loire de Berry, au-dessous du grand coude du fleuve, la noble cité de Bourges, dont la vie à toutes les époques de l'histoire est liée intimement à celle de ses voisines, Orléans, Blois, Tours, Loches, Chinon, et qui fait partie de ce groupe central de vieilles villes où battit vraiment à certains moments de l'histoire, à des époques particulièrement brillantes ou particulièrement désastreuses, le cœur de la vieille France.

Sur la route en remontant le Cher, on rencontre Saint-Aignan, dont le grand château gothique, Renaissance, XVIIe et même XIXe siècles se profile sur un coteau, Romorantin, vieille petite ville endormie, Vierzon, ruche industrielle, à hautes cheminées et grand mouvement ouvrier, vaste usine où l'art n'a rien à chercher et où le passé n'a laissé qu'une insignifiante porte de ville, et enfin Méhun-sur-Yèvre, grande ruine de la forteresse gothique qui vit le commencement de Charles VII le Victorieux et sa fin misérable.



LE PONT DE ROMORANTIN

X

ROMORANTIN. — MÉHUN

LE PONT DE ROMORANTIN. — L'HOTEL SAINT-POL ET LE CARROIR DORE
CHARLES VIII A MÉHUN-SUR-YÈVRE. — LA GRANDE RUINE DE MÉHUN

Il faut tourner un peu le dos à la Loire de Touraine pour gagner du côté de la Loire de Berry, au-dessous du grand coude du fleuve, la noble cité de Bourges, dont la vie à toutes les époques de l'histoire est liée intimement à celle de ses voisines, Orléans, Blois, Tours, Loches, Chinon, et qui fait partie de ce groupe central de vieilles villes où battit vraiment à certains moments de l'histoire, à des époques particulièrement brillantes ou particulièrement désastreuses, le cœur de la vieille France.

Sur la route en remontant le Cher, on rencontre Saint-Aignan, dont le grand château gothique, Renaissance, XVIIe et même XIXe siècles se profile sur un coteau, Romorantin, vieille petite ville endormie, Vierzon, ruche industrielle, à hautes cheminées et grand mouvement ouvrier, vaste usine où l'art n'a rien à chercher et où le passé n'a laissé qu'une insignifiante porte de ville, et enfin Méhun-sur-Yèvre, grande ruine de la forteresse gothique qui vit le commencement de Charles VII le Victorieux et sa fin misérable.

Ce ne sont plus les jolis horizons de Touraine ; la rive gauche montre encore des vallons accidentés, des coteaux percés de carrières et de grottes habitées, mais la rive droite, plus pauvre de lignes, laisse deviner au loin la plate et marécageuse Sologne.

Romorantin est à quelques kilomètres du Cher, en pays bien plat, sur la Sauldre qui s'étale assez largement sous la ville et fait ici devant le pont, avec ses moulins et ses massifs d'arbres, un fort agréable paysage.

Ce sont deux grands moulins qui se font pendant, un sur chaque rive, posant à cheval sur des îlots leurs estacades sombres et verdies et leurs galeries de bois, sous lesquelles, avec de grands rejaillissements d'écume, tournent bruyamment de grandes roues noires. En arrière de ces moulins, s'arrondissent et retombent sur l'eau avec une grâce charmante de belles masses vertes, de grands arbres penchés sur des anses fraîches et tranquilles, et, sur le côté, des tours en poivrière se montrent au-dessus des toits, restes de l'ancien château servant aujourd'hui de sous-préfecture.

Ce pont est tout à fait bien encadré et, de tous les côtés, il permet d'embrasser de jolis aspects ; en tournant le dos au moulin, ce sont les massifs d'un jardin public, non pas le square ordinaire, le jardinet municipal, presque toujours banal et mesquin, mais un vrai jardin touffu pittoresquement arrangé sur la berge accidentée, en face d'un faubourg faisant également bonne figure au-dessous d'une vieille église.

Cette entrée de Romorantin est donc tout à fait délicieuse, elle est pittoresque et mouvementée, avec ses jolis coins de rivière reflétant verdures et vieilles murailles. Mais derrière, hélas ! il n'y a rien que des rues inanimées, d'une désespérante banalité, des places sans caractère sur lesquelles semble peser une atmosphère d'ennui. Et pas de monuments, sauf la petite église dont on aperçoit la flèche par-dessus les petites maisons du faubourg.

Il reste si peu de chose du château construit à la fin du xve siècle, en remplacement d'un ancien castel des comtes de Blois, ébréché par les Anglais en 1356 au commencement de la guerre de Cent ans, pendant le siège au cours duquel, dit-on, des canons, déjà employés dix ans auparavant en bataille rangée à Crécy par les mêmes Anglais, furent pour la première fois, concurremment avec les vieux engins de siège, mis en batterie contre des murailles ; — machines toutes fraîches encore en leur *nouvelleté*, mais qui montrèrent bientôt leur redoutable et maléficieuse puissance aux vieux trébuchets, pierrières et mangonneaux terminant à côté d'elles leur longue carrière.

Cependant, il y a encore un coin de quelque intérêt, une vieille petite place qu'à force de tourner dans les rues grises et monotones et sous les avenues, solitaires où quelques soldats font l'exercice, je finis par trouver. C'est le *Carroir*

doré, un nom annonçant une certaine somptuosité qui ne va plus guère à ce carrefour irrégulier, très vide, très solitaire, tout imprégné de la profonde mélancolie des quartiers dédaignés, abandonnés par la vie. Il y a là une maison de bois toute basse, toute petite et aussi toute délabrée, qui jadis devait avoir meilleure mine, portée sur des poteaux corniers à colonnettes détachées, garnies de figures aujourd'hui bien rongées, de scènes bibliques sculptées, sous des encorbellements destinés à porter des tourelles absentes.

A côté s'élève l'hôtel Saint-Pol, un grand logis de pierres du xve siècle. C'est ici, sur le Carroir doré, que le jour des Rois de 1521, François Ier et les jeunes seigneurs de la cour s'amusèrent à un combat d'écoliers en liesse, et assiégèrent l'hôtel Saint-Pol à coups de boules de neige, de pommes et d'œufs durs. Si les défenseurs de l'hôtel avaient eu les mêmes projectiles à leur disposition, le jeu eût été sans danger, mais, à défaut de neige, ils employèrent des tisons et le roi reçut de l'un d'eux, un peu trop enflammé par la lutte, une grosse bûche sur la tête. Cet assiégé imprudent et brutal était un Montgommery, dont le fils devait être fatal dans une autre joute au fils et successeur de François Ier.

Cette bûche qui faillit tuer le roi et changer le cours de l'histoire, révolutionna seulement la mode. François blessé dut porter les cheveux courts ; après lui, seigneurs et bourgeois se firent tondre, et la France entière se mit à la chevelure courte pour une centaine d'années.

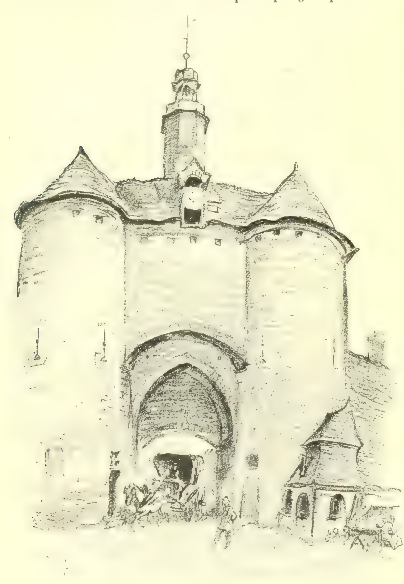
La ligne ferrée côtoyant le Cher et le canal de Berry longe ou plutôt traverse, peu après Romorantin, le très curieux village de Mennetou-sur-Cher, jadis fortifié, qui montre encore çà et là, dressés parmi les maisons, des débris de son château, des tours de sa vieille enceinte, des murailles éventrées et noircies, par les brèches desquelles passent des vaches ou des voitures de foin.

Laissons les fumées industrielles de Vierzon monter vers le ciel et poussons à quelques lieues de la cité ouvrière, affairée et grandissante, jusqu'à Méhun-sur-Yèvre, petite ville bien tranquille où le passé a laissé, sur une verte butte entourée d'une jolie rivière à moulins, des morceaux de tours énormes, débris d'un château considérable du xive siècle, un des plus beaux de France, forteresse royale qui fut, au temps de Charles VII, sentinelle avancée du petit roi de Bourges.

La petite ville n'offre en fait de curiosités qu'un débris de son enceinte, la porte de l'Horloge, ouvrant entre deux tours, et une assez curieuse église romano-gothique à porche fermé sous une tour de façade.

Dans la fraîcheur de belles prairies arrosées par l'Yèvre bordée de peupliers, par-dessus le verdoiement des grands arbres, s'élancent dans le ciel deux tours colossales fièrement campées à l'extrémité d'un plateau raviné, excavé en vieux fossés à demi comblés, sur lesquels s'ouvrent des trous noirs, ouvertures de souterrains remplis de ronces et de débris. Pans de murs, courtines à fleur de sol,

ou tours dérasées, ouvrant sous les broussailles des entonnoirs profonds dans le plateau, l'enceinte se dessine à peu près encore. Les tours sont superbes, l'une est entière, naguère encore embrassée par un lierre énorme qui lui faisait une ceinture de ses deux bras et montait presque jusqu'en haut. Elle vient d'être consolidée pour l'empêcher de crouler dans son fossé, et un peu restaurée. On a rétabli les beaux meneaux des fenêtres ogivales ouvrant dans le haut, et réparé les mâchicoulis.



PORTE DE MÉHUN-SUR-YÈVRE

L'autre débris n'est qu'une tranche de tour, ouverte du haut en bas par un superbe éventrement qui montre les couloirs dans l'épaisseur du mur, les grandes fenêtres béantes, les coupures des étages, les cheminées, et les restes de la voûte de la plate-forme, surmontée d'une haute souche de cheminée.

Ici vécut le petit roi de Bourges, Charles VII jeune, le roi *mol et lâche*, jouet de ses maires du palais, favoris avides malgré la pénurie du trésor, cruels et traîtres. Le maire du palais c'est d'abord le sire de Giac qui entre autres crimes empoisonna sa femme pour en épouser une autre, et comme le poison n'agissait pas assez vite, prit la malheureuse à demi morte en croupe sur son cheval et l'acheva par une chevauchée de quinze lieues. A Giac succéda Beaulieu. Lorsque la mesure des haines soulevées par les exactions et les violences de ces favoris était comble, le rude connétable de Richemont intervenait et les venait tuer sans autre forme de procès.

Mais un troisième favori, la Trémouille, les remplaça. Celui-ci épousa la deuxième femme de Giac, celle qui, à l'entrée du connétable de Richemont venant dans son logis prendre Giac pour lui faire couper la tête, ne songea qu'à sauver sa vaisselle. La Trémouille, enrichi par les dépouilles de ses prédécesseurs, ne valait pas mieux, mais il ne se laissa pas tuer comme les autres. A Méhun comme à Bourges, Charles, entouré de ses maîtresses, banquetait, menait joyeuse vie et

dépensait ses derniers sous, pendant que s'en allait morceau par morceau le royaume de France. Tiré de là par un miracle du ciel, rehissé sur le trône fleurdelysé par la fulgurante incarnation de l'âme de la France, sous les traits de Jehanne, maintenu par la solide main de ses capitaines, La Hire, Brezé, Xaintrailles, Dunois, par Richemont son connétable et Jean Bureau, vaillant *engeigneur*, grand maître de l'artillerie, par ses sages conseillers, Charles le Victorieux ne fut jamais roi que par soubresauts.



LE CARROIR DORÉ A ROMORANTIN

Après Agnès Sorel qui passe pour avoir eu souci de la gloire royale, ce furent d'autres favorites, un sérail de « *belles demoiselles vêtues, habillées comme reines* » qui suivaient partout ce roi vieilli, jusqu'à ce que, malade, épuisé de corps et d'âme par tous les désordres, et l'esprit déprimé par toutes les terreurs, en lutte avec le dauphin Louis, et craignant d'être empoisonné par ce fils inquiétant, il s'en vint se réfugier à l'abri des fortes tours de Mehun, dans le château de sa jeunesse, pour s'y laisser misérablement mourir de faim.

BOURGES. — HÔTEL CUJAS

XI

BOURGES

L'ENCEINTE GALLO-ROMAINE
LES DEUX RUES CIRCULAIRES DE LA VILLE HAUTE
LA CATHÉDRALE, LE GRAND PORCHE
LES TOURS ET LES GRANDES VERRIÈRES
LE DUC JEAN DE BERRY



STATUE
DE JEANNE DE BOULOGNE
FEMME DE JEAN DE BERRY

Le château de Charles le Victorieux est en ruines ; à bien peu de distance, le palais de la deuxième grande victime du monarque, — la première étant Jeanne d'Arc abandonnée, — Jacques Cœur, richissime négociant et argentier royal, est encore debout dans la ville de Bourges, splendide joyau d'architecture civile dans une ville qui possède déjà une merveille d'architecture religieuse, l'une des grandes cathédrales de France.

Outre ces deux nobles monuments, le palais de Jacques Cœur et la cathédrale, qui feraient la splendeur d'une capitale, Bourges étale encore une couronne de tourelles gothiques, des églises secondaires intéressantes et de grands hôtels que le logis de l'argentier couvre de son ombre, mais superbes pourtant et qui enorgueilliraient une ville moins bien pourvue.

Bourges est grande ville, cela se voit tout de suite aux grands boulevards qui conduisent, en contournant la vieille cité campée sur l'escarpement de sa colline, aux grands établissements militaires, Arsenal, Fonderie de canons, Ecole d'artillerie, etc..., fondés il y a une quarantaine d'années, et qui occupent de vastes emplacements à l'est. Cette importance croissante de Bourges à notre époque a fait surgir ces quartiers modernes qui enveloppent la vieille ville d'une ceinture de grands boulevards, de larges avenues, formant de belles promenades ombragées, reliés à d'autres plus anciennes plantées sur d'anciens glacis, aux superbes jardins de l'Archevêché, au grand mail Séraucourt qui date de deux siècles et que termine un grand château d'eau moderne. Les agrandissements successifs de Bourges ont rempli tout l'espace compris entre ses deux rivières, l'Yèvre et l'Auron, qui se rejoignent sous la ville, divisées en bien des bras, en rivièrettes et en ruisseaux, dans les prairies coupées de fosses et de marais, pour s'en aller de là se perdre dans le Cher.

Au centre est le noyau primitif, le plateau de la ville haute au sommet duquel s'assied majestueuse la gigantesque cathédrale, là même où fut la ville gauloise d'Avaricum, là même où, dans le siège célèbre de la cité des Bituriges par César, les Romains portèrent tous leurs efforts.

La topographie de l'ancien Bourges et de la ville du moyen âge est encore déterminée à peu près par la ligne des boulevards, bordés par l'Yèvre et par l'Auron, ou par des dérivations de l'Yevrette et de la Voiselle. Quand on a traversé ces bas quartiers, on rencontre en venant de n'importe quel côté deux lignes circulaires de rues qui dessinent deux ellipses allongées autour de la ville haute, et tracent bien plus nettement encore la figure du Bourges gallo-romain qui remplaça l'Avaricum détruite par César.

La première ellipse formée par la rue des Arènes, la rue Mirebeau et la rue Bourbonnoux, c'est la ligne extérieure de l'enceinte gallo-romaine, le revers du fossé tournant au pied des murailles. Cette vieille enceinte a laissé des traces sur plusieurs points et sans doute au fond de bien des cours, mais elle apparaît magnifiquement derrière le palais de Jacques Cœur, aux grosses tours romaines, annelées de cordons de briques, que Jacques Cœur a utilisées comme soubassements pour ses constructions.

Bourges, Autun, Le Mans avec Limouges
Furent jadis les quatre villes rouges

proclame le vieux dicton sur les villes gallo-romaines aux murailles de briques et pierres.

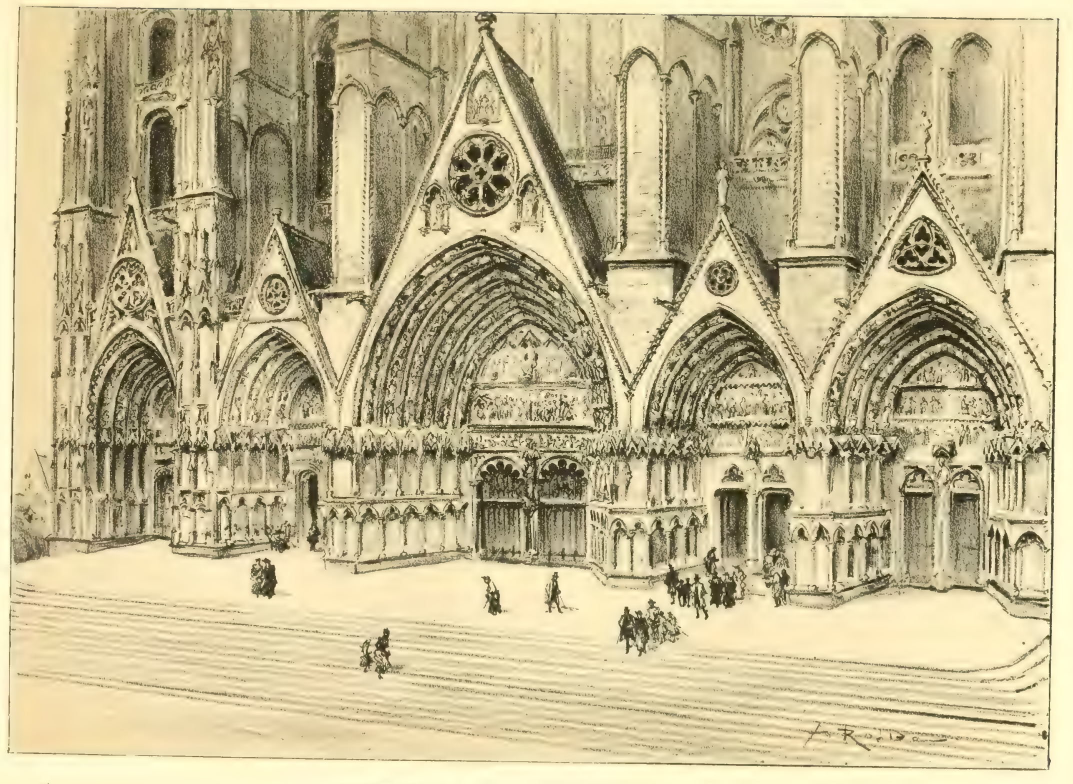
La seconde ellipse dessine à l'intérieur par les rues Jacques-Cœur, de Paradis, des Vieilles-Prisons, l'enceinte gallo-romaine dans laquelle s'ouvraient quatre portes. C'est en façade sur cette seconde ligne de rues tournantes que s'élèvent les grands hôtels gothiques, gloire et originalité de Bourges, précieux spécimens de notre architecture civile du moyen âge parvenus jusqu'à nous dans un excellent état de conservation.



BOURGES. — TOURELLE DE L'HÔTEL LALLEMAND

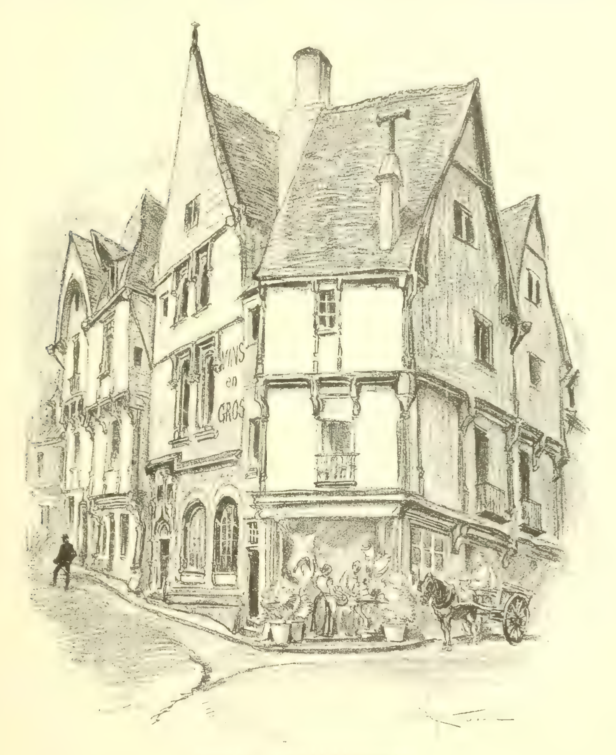
Rue Jacques-Cœur, c'est le vaste ensemble de bâtiments de l'hôtel du grand argentier, plus loin au tournant de l'ellipse, c'est le petit collège, autrefois hôtel de ville, et en marchant vers le flanc nord de la cathédrale, l'hôtel des frères Lallemand, rue de la Vieille-Prison. Un quatrième édifice, l'hôtel Cujas est plus bas sur la ligne extérieure. Outre ces logis historiques, tout le long de ces rues circulaires, dans les ruelles qui les raccordent et dans le réseau de rues étroites sillonnant l'agglomération de l'intérieur, serrée et tassée sur le plateau au pied de la cathédrale, des hôtels moins importants, des pignons de pierre monumentaux ou des façades de bois à encorbellements successifs, beaucoup de vieilles maisons achèvent de donner à la ville une physionomie caractéristique. La ville de Bourges est bien de l'époque moyen âge dans ces vieux et pittoresques quartiers où la place est mesurée, où la marque des XVe et XVIe siècles se retrouve à chaque pas, de maison en maison.

La plus curieuse de ces façades de bois se rencontre dans la rue Saint-Sulpice à la maison de la Reine-Blanche, sculptée comme une huche ou un dressoir gothique, et offrant, en tête de ses poutres, des figurines dévotes ou joyeuses, rattachées par des frises ornementales.



GRAND PORCHE DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES

Plus haut, rue Bourbonnoux, c'est la maison des Trois-Flûtes, avec son pilier de coin formé de trois flûtes en faisceaux, vieille enseigne gothique un peu abîmée par des embellissements boutiquiers, qui lui ont enlevé beaucoup de son origi-



BOURGES. — PLACE NOTRE-DAME

nalité. Dans la rue Coursalon, une grande porte gothique déploie un riche encadrement fleuronné, puis, un peu partout, par rues et carrefours, se retrouvent des traces plus ou moins importantes de vieilles architectures, des détails de structure, ou des restes de décoration sculptée.

Parmi les carrefours qui se présentent bien, et les entrées de rues pas trop défigurées ou banalisées, il faut citer, sur la place Notre-Dame, l'entrée de la rue des Toiles où se dessine une jolie perspective fuyante de pignons de bois, en avant desquels est une haute maison de pierres à fenêtres encadrées de forts cordons sculptés, sur une boutique en arcs cintrés à côté d'une belle porte ogivale.

Dans l'avenue Séraucourt, continuation de l'ellipse intérieure, non loin d'un hôtel du xv[e] siècle, se voit, encastré dans un mur de jardin, un très précieux souvenir d'un âge plus ancien, vestige d'une église disparue. Ce fragment tout à fait remarquable, qui ressemble avec ses délicats ornements à une page historiée de manuscrit antique décolorée par les siècles, est une jolie porte romane provenant de l'ancienne église Saint-Ursin, du xi[e] siècle, ancienne collégiale, ruinée au xvi[e] siècle. La porte de Saint-Ursin encadre dans son tympan des sculptures diverses parmi lesquelles on distingue une figuration des mois au-dessus d'une frise en arabesques extrêmement élégantes. Ce joli morceau est signé : *Giraldus fecit istas portas*, dit une légende inscrite dans un cartouche.

La cathédrale, au sommet du plateau chargé de maisons serrées, ne se peut voir de loin ; ce sont des rues étroites, tournantes et un peu grimpantes qui vous jettent soudain sur la place du Parvis. L'effet n'en est que plus grand, n'étant pas escompté. C'est une secousse au cœur que l'on ressent, un coup pour l'imagination, lorsque par ces ruelles on débouche de biais devant l'imposant développement de la façade, avec ses cinq portails ouvrant en haut d'un immense perron d'une quinzaine de marches.

Rien n'égale la majesté de cette ligne de portails au point de vue de l'impression religieuse, de l'imposante solennité qui s'en dégage, où l'on sent pourtant, à travers le caractère de noblesse extra humaine de l'ensemble, l'accueillance bienveillante et comme l'ouverture d'un abri céleste pour la pauvre humanité, qui s'agite dans ce tas de maisons frêles et minuscules, abritées sous la demeure puissante et éternelle du Père.

Aucun art au monde n'a égalé ou n'égalera jamais en grandeur vraiment religieuse l'art chrétien du xiii[e] siècle. Depuis que le monde est monde, les plus belles hymnes en l'honneur de Dieu, les plus merveilleux chants d'amour s'élevant de la créature reconnaissante vers le Créateur, ce sont les architectes gothiques qui les ont chantés. On le sent vraiment ici ; d'autres cathédrales peuvent avoir des entrées plus raffinées, d'un goût plus pur ou plus élégant, mais ces cinq portes irrégulières, une immense au milieu et deux autres, une petite et une moyenne de chaque côté, avec leur surabondante décoration, leurs voussures profondes abritant un monde de statues sous un fronton triangulaire d'une

majestueuse simplicité, seraient dignes elles aussi, et mieux que d'autres, de s'ouvrir sur le paradis.

Les deux étages de niches qui garnissent le bas des portails ont perdu leurs statues à la Révolution, mais les voussures des portes ont gardé leurs rangées d'anges, de saints et de prophètes, et les tympans leur fourmillante figuration des dogmes de la religion. C'est, comme toujours, au grand portail, le grand drame de la Résurrection et du Jugement dernier, le pèsement des âmes, les Justes goûtant les béatitudes célestes et les Méchants torturés par les démons dans les chaudières de l'enfer. Aux autres portails, l'histoire de la Vierge et les légendes de saint Guillaume, de saint Etienne et de saint Ursin.

Deux grosses tours s'élèvent au-dessus de ce quintuple portail si grandiose, une troisième tour plus basse prolongeant la façade du côté de la tour méridionale dite *tour Sourde*, n'est qu'un gigantesque arc-boutant construit au XV[e] siècle pour épauler cette tour du sud qui menaçait de s'écrouler. Les tours de la cathédrale ont eu des malheurs, celle du sud dut être consolidée au XV[e] siècle par le pilier buttant, celle du nord s'écroula dans la nuit du 31 décembre 1506. Réédifiée bientôt, les contrecourbes de la dernière période gothique et les détails de la Renaissance appliqués sur cette tour viennent se mêler aux sculptures du vieux porche.

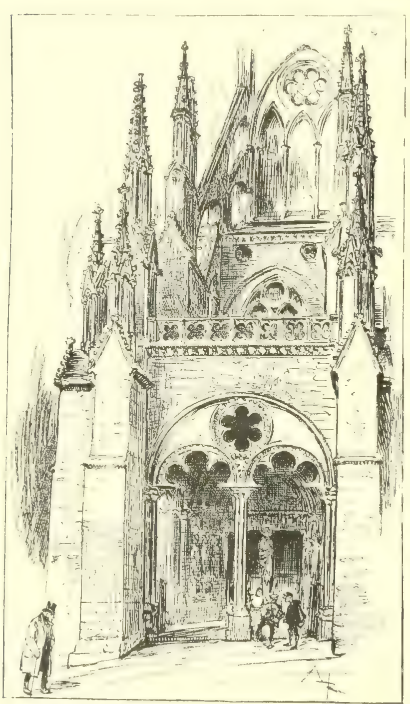
La tour contrefort renferme une salle éclairée par deux grandes fenêtres au-dessus de la voûte en demi-ogive joignant la tour Sourde, et dans l'énorme bloc de pierre sans ouvertures, les anciennes prisons du chapitre.

Sur les façades latérales, au nord et au sud, se voient deux porches fermés, superbes aussi, abritant des portes plus anciennes, vestiges d'une cathédrale précédente, chargées de figures sculptées, avec d'intéressants détails de différentes époques, notamment, de côté sous le porche sud, une jolie petite porte de la Renaissance.

Des vastes et beaux jardins de l'Archevêché qui font un cadre de grands arbres à la vieille cathédrale, l'abside, surgissant au-dessus des voûtes de verdure, apparaît dans toute sa grâce légère, avec la surperposition de ses trois étages de fenêtres aux doubles bas côtés et à la grande nef, avec ses arcs-boutants à double volée entre chacun desquels de petites chapelles absidales étroites, portées en encorbellement, forment tourelles à clochetons de pierres.

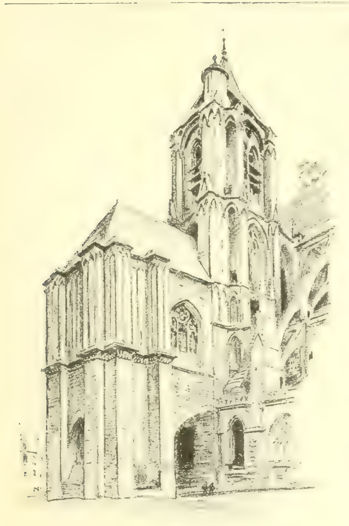
Le chœur de la cathédrale, à l'extrémité du plateau de la haute ville, occupe l'emplacement des remparts de la ville gauloise, précisément au point attaqué par César dans le mémorable siège subi en l'année 53 avant notre ère, au moment du grand soulèvement des Gaules. Alors Avaricum, la capitale des Bituriges, repoussait vaillamment toutes les attaques des Romains pendant que Vercingétorix, tenant la campagne autour de la ville, harcelait et affamait l'armée assiégeante.

Ce côté du plateau non défendu par les marais étant le seul point abordable, César fit élever par les légions, devant le rempart, un immense terrassement ou *agger*, de bois et de clayonnages garnis de terre, long de trois cents pieds sur quatre-vingts de hauteur, flanqué de tours, avec d'autres tours mobiles construites en arrière et glissant sur des madriers, pour l'assaut. Au fur et à mesure que cette terrasse s'élevait, les assiégés surélevaient aussi leurs défenses. Enfin, comme murailles d'attaque et murailles de défense se touchaient presque, les gens de la ville réussirent à mettre le feu aux travaux des Romains. Ici donc, un peu audessous de la cathédrale actuelle, se passa ce fait rapporté par César, du Gaulois qui, posté en avant d'une porte, lançait sur une tour romaine en feu des boules de suif et de poix pour activer l'incendie et qui, abattu par la pluie de projectiles des catapultes et des onagres romains, était immédiatement remplacé par un autre abrité seulement par les cadavres de ses devanciers, sans que le poste mortel fut un instant abandonné. Tant d'héroïsme demeura inutile; dans le désordre d'une nuit d'orage, au moment d'une évacuation en masse de la ville, les tours mobiles jetèrent les Romains sur les remparts à demi détruits, et, tous ceux que renfermait Bourges, hommes, femmes ou enfants, au nombre de quarante mille, périrent sous le fer des légionnaires.



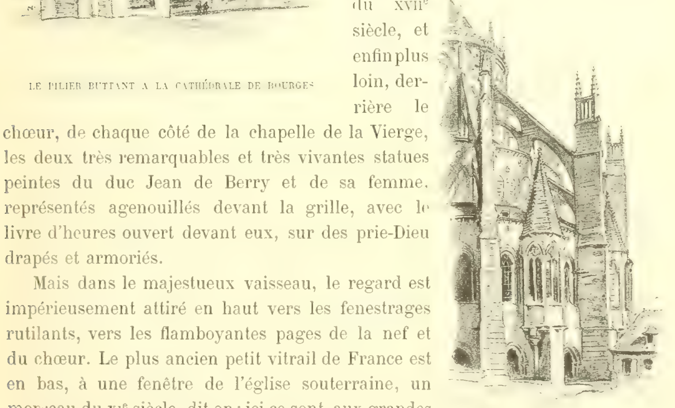
BOURGES. — PORCHE SUD DE LA CATHÉDRALE

L'intérieur de la cathédrale de Bourges est aussi d'une grande majesté; c'est un immense édifice à cinq nefs sans transepts : une grande nef voûtée à quarante mètres du sol avec un premier collatéral très étroit, d'une élévation consi-


LE PILIER BUTTANT A LA CATHÉDRALE DE BOURGES

dérable aussi, montant presque à la hauteur des grandes voûtes, ce qui produit un effet très imposant et un deuxième collatéral beaucoup plus bas.

Il y aurait bien des choses à signaler : la belle porte de la sacristie, construite par Jacques Cœur et par son fils Jean Cœur, archevêque de Bourges; une antique horloge datée de 1423, sur un bahut massif à l'entrée du bas côté de droite, horloge qui a perdu de nos jours un très intéressant mécanisme ancien ; la grille du chœur, superbe morceau de ferronnerie moderne, quelques monuments aussi, les statues de la famille des Laubespine, deux magistrats de noble tournure, et une dame en costume du commencement du XVIIe siècle, et enfin plus loin, derrière le chœur, de chaque côté de la chapelle de la Vierge, les deux très remarquables et très vivantes statues peintes du duc Jean de Berry et de sa femme, représentés agenouillés devant la grille, avec le livre d'heures ouvert devant eux, sur des prie-Dieu drapés et armoriés.


BOURGES
ABSIDE DE LA CATHÉDRALE

Mais dans le majestueux vaisseau, le regard est impérieusement attiré en haut vers les fenestrages rutilants, vers les flamboyantes pages de la nef et du chœur. Le plus ancien petit vitrail de France est en bas, à une fenêtre de l'église souterraine, un morceau du XIe siècle, dit-on ; ici ce sont, aux grandes fenêtres du chœur les célèbres verrières du XIIIe siècle, d'un dessin rude et farouche, mais d'une si puissante coloration, énergiques figures de saints et de prophètes ; puis aux fenêtres de la nef, des vitraux du XIIIe encore et d'autres du XIVe au XVIIe siècle,

illustrations translucides donnant, en innombrables épisodes, des légendes des saints, des représentations symboliques ou des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, série incomparable formant comme l'histoire du vitrail à travers les âges.

Le chœur est porté par une église souterraine, vastes cryptes suffisamment éclairées par une rangée de fenêtres ouvrant en contre-bas sous l'abside. Au centre, dans la partie obscure et mystérieuse, les statues d'un Saint-Sépulcre se dessinent vaguement; de nombreux fragments de sculptures provenant d'un ancien jubé ou d'ornements détruits dans l'église supérieure, ont aussi trouvé asile dans les cryptes ainsi que la statue tombale du duc Jean couché sur une dalle, les pieds appuyés sur un ours, allusion au nom de sa femme très aimée, Jeanne de Boulogne, de la famille des Ursins.

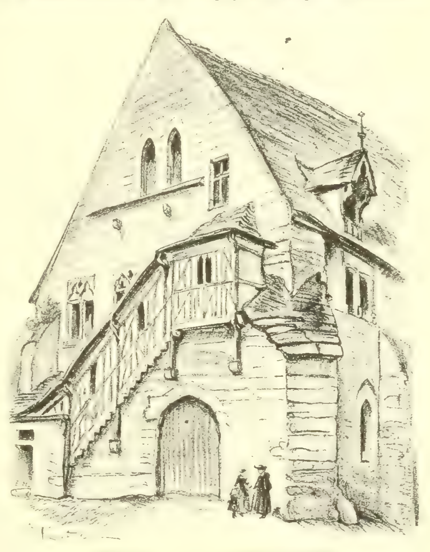
Cette statue provient de la Sainte-Chapelle élevée par le duc Jean dans sa bonne ville. Second fils du roi Jean le Bon, le duc Jean de Berry est la grande figure de Bourges au XIV[e] siècle, comme Jacques Cœur est celle du XV[e]. Prince magnifique, ami des lettres, des arts, des somptuosités et du luxe suprême, l'architecture, le duc Jean de Berry était grand bâtisseur, il construisit le château de Méhun où il réunit une importante *librairie*, la Sainte-Chapelle de Bourges, le palais de Bourges où se trouvait une grande salle de 52 mètres de long. Grâce à lui, et, plus tard, au prince marchand Jacques Cœur, Bourges fut, pendant deux siècles, un centre artistique. Que reste-t-il, hélas! du duc Jean surnommé le Magnifique? Méhun est en ruines, son palais a disparu, sauf quelques bâtiments près de la Préfecture, des débris et des caves, son tombeau n'est même pas complet, le soubassement, qui devait être très riche, a été détruit avec ses quarante statuettes de *Pleureurs*.

C'est que le vandalisme, aux grandes secousses politiques ou religieuses a tant détruit à Bourges, dans la ville superbement ouvragée par le moyen âge, hérissant sa colline des flèches dentelées de ses églises et des tourelles de ses grands hôtels, légères découpures renforcées par trois massifs : l'énorme cathédrale, le palais du duc Jean et le château bâti par Philippe-Auguste, à l'est de la ville, la forteresse dont la pièce principale était la *Grosse tour de Bourges*, donjon colossal qui joue un grand rôle dans l'histoire de la ville, et que, sur la demande des habitants, on détruisit par la mine sous Louis XIV.

Ce sont les guerres civiles du XVI[e] siècle qui ont ouvert l'ère des dévastations. En 1562, Montgommery s'étant emparé de la ville, les calvinistes dévastèrent églises et couvents, détruisirent les statues du porche de la cathédrale, pillèrent, brûlèrent, saccagèrent partout avec une telle rage, que le souvenir de leurs excès, mutilations et profanations, suscita, la Saint-Barthélemy venue, d'horribles représailles. La Révolution à son tour eut ses iconoclastes et ses exécutions de monu-

ments. Dans l'intervalle, des incendies terribles avaient ruiné le palais du duc et la Sainte-Chapelle, et fait disparaître dans les vieux quartiers de nombreux et importants logis.

Devant la cathédrale, à gauche du parvis, s'élève encore la grange dixmière du chapitre datant du XIIIe siècle et récemment restaurée par M. Bœswildwald. C'est un solide bâtiment buté par de gros contreforts, sur le pignon duquel monte en avant-corps un escalier extérieur fermé en pans de bois. L'intérieur est divisé en deux nefs par une épine de colonnes, au-dessus de cette grande salle s'étend un immense grenier éclairé par de belles fenêtres et des lucarnes. Tout près de cette grange aux Dîmes, à l'angle de la place de la cathédrale, vieille inscription gravée sur une pierre : « *Ici se donne le Grys.* » (?)



BOURGES. — LA GRANGE AUX DIMES

Des nombreuses églises d'autrefois, Bourges n'a gardé que Notre-Dame, Saint-Pierre le Guillard et Saint-Bonnet. Des autres, Saint-Oustrille du château, Notre-Dame de Sales, Saint-Aoustrillet, Saint-Jean le Vieux, ainsi que des abbayes et couvents, il reste seulement des bâtiments désaffectés, ou, comme souvenirs, quelques débris encastrés dans les habitations, dans la rue de l'Arsenal, rue Saint-Sulpice où se voit aussi le grand pignon de l'Hôtel-Dieu, rue Jacques-Cœur, rue Saint-Médard, sur bien des points, visibles de la rue ou dissimulés au fond des cours de maisons ou de communautés.

La plus belle des trois églises restantes est Notre-Dame, dans la vieille ville, bâtie sur un terrain irrégulier et en pente au-dessous de la rue Mirebeau, sous des carrefours de dégagement. Notre-Dame est pittoresque. Elle élève sur ces carrefours un portail ogival du XVe siècle surmonté d'une colonnade à l'antique, de grands combles irréguliers et une tour de 1525, élégante à son sommet avec sa mince tourelle d'escalier et sa petite flèche de charpente et sur chaque face une

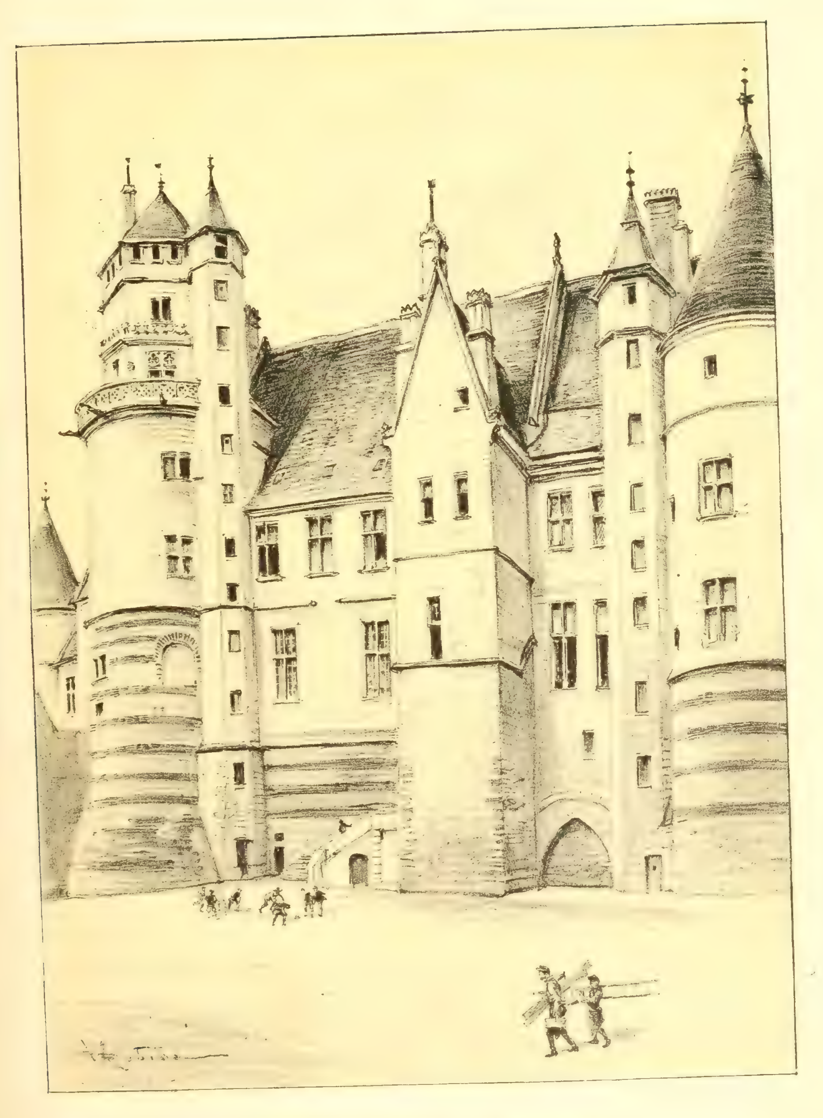
grande arcature cintrée sous la balustrade, rappelant celle des tours de la cathédrale.

A l'intérieur, quelques curiosités, sculptures ou vitraux, la statue couchée de Jeanne de France, la seconde fille de Louis XI, petite et disgraciée par la nature, que le monarque avait, par contrainte, fait épouser en 1473 au galant et brillant duc d'Orléans, mais que celui-ci s'empressa de répudier, quand il devint roi en 1498, pour épouser Anne de Bretagne. La fille de Louis XI supporta dignement son malheur, elle se retira au couvent de l'Annonciade et y mourut résignée quelques années plus tard ; la statue provient de sa sépulture à l'Annonciade.

Il y a encore à Notre-Dame un élégant bénitier Renaissance sur lequel une inscription s'enroulant autour de la vasque portée sur une colonnette fleurdelysée, proclame la fragilité des choses humaines : « *Tout passe et rien ne dure.* »



BOURGES. — STATUE DU DUC JEAN DE BERRY



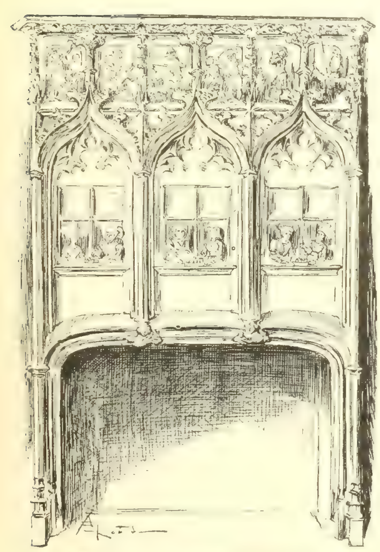
19

L'HOTEL JACQUES CŒUR A BOURGES

XII

BOURGES (SUITE)

LE VRAI ROI DE BOURGES. — JACQUES CŒUR ET SON PALAIS
TOURS, TOURELLES ET GRANDS LOGIS. — SYMBOLISME
L'HOTEL DES FRÈRES LALLEMAND. — LE LYCÉE ET L'HOTEL CUJAS


BOURGES. — CHEMINÉE DE L'HOTEL DE JACQUES CŒUR

A distance, il semble que le véritable roi de Bourges au XVe siècle ne fut pas Charles VII, roi de Méhun plutôt, mais le richissime négociant Jacques Cœur. C'est la personnalité de Jacques Cœur, d'abord marchand-mercier, puis, après des voyages dans les villes maritimes d'Italie où il apprit le négoce, commerçant en marchandises du Levant, orfèvre, maître des monnaies et enfin argentier du roi — et surtout son créancier, — qui domine toute cette première partie du siècle dans la capitale du Berry.

Ceux qui pensent que les malheurs et désastres de certaines époques du moyen âge, désastres de guerres ou autres, n'avaient pas le caractère général qu'on leur prête, mais qu'ils étaient surtout locaux, frappaient certains pays, détruisaient parfois une ville entière, mais épargnaient complètement d'autres villes peu éloignées cependant, où la vie et le commerce continuaient sans trop de trouble, où la prospérité, si prospérité il y

avait, n'était pas trop atteinte, peuvent, à l'appui de leur opinion, prendre argument de la vie de Jacques Cœur, grandissant alors par le négoce, fondant partout des comptoirs, commerçant avec toutes les villes de France et de l'étranger, avec les pays d'outre-Méditerranée même, jetant, par la prospérité et l'étendue de ses affaires, la base de sa fabuleuse fortune, juste aux plus durs moments de la grande guerre contre l'Anglais, compliquée des dernières secousses de la vieille et horrible lutte des partis Armagnacs et Bourguignons.

C'est alors, en ces temps si désastreux, que le riche négociant s'élève, que sa fortune grossit et qu'il devient une puissance. A Méhun, la petite cour de Charles VII a les dents longues, il lui faut de l'argent pour vivre, il en faut ensuite pour la guerre, il en faut pour les bandes que Jeanne d'Arc va mener à la victoire, pour la nouvelle organisation militaire, pour les armées qui se reforment et qui, en vingt ans de campagne, vont arracher la France province à province, des mains du roi anglais. C'est Jacques Cœur qui prêtera cet argent et qui ensuite mettra son expérience financière au service du roi.

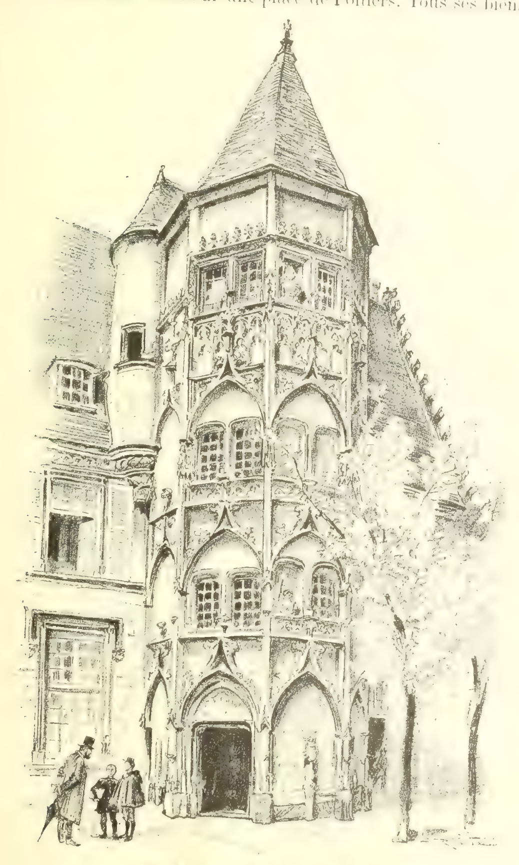
Il est grand argentier, conseiller du roi, marchant de pair avec les princes et ducs, chevauchant à côté de Dunois aux entrées dans les villes prises ; son fils, Jean Cœur, est archevêque de Bourges. Il a de nombreuses seigneuries, des châtellenies en bien des provinces, des hôtels dans quantité de villes et des comptoirs partout ; il a une flotte, ses galères portent son pavillon dans toutes les mers marchandes.

Mais il n'est pas bon d'avoir de trop puissants débiteurs. Le grand argentier venait encore de prêter cent mille écus d'or au roi pour sa campagne de Normandie lorsque, la paix faite avec l'Anglais, Charles VII se tourna contre son ancien allié, le général des pécunes, et le traîna devant des juges sous des accusations de concussions et de rapines, aggravées d'une prévention d'empoisonnement sur la personne de la pauvre Agnès Sorel. La mort mystérieuse de la Dame de Beauté n'était sans doute ajoutée à son dossier que pour faire poids. Jacques Cœur parvenu au faîte devait tomber, trop de grands seigneurs avaient eu recours à sa caisse, trop de gens avaient intérêt à sa perte, soit pour régler leurs dettes, soit pour avoir part à la curée de ses immenses biens.

Mgr Chevallier, l'historien de Chenonceaux, a fait remarquer que d'Enguerrand de Marigny à Bohier, fondateur de Chenonceaux, sur douze grands financiers de la couronne, un seul, Florimond Robertet, seigneur d'Alluye et de Bury, a pu jouir de sa fortune jusqu'à la fin en toute tranquillité, tandis que des onze autres, trois ont eu pour lot le bannissement et la ruine, et huit ont péri de mort violente, sur les échafauds ou autrement.

Pour mettre la main sur les coffres de l'accusé, Charles VII n'attendit point la fin du procès qui dura vingt-deux mois et se termina par un arrêt de bannisse-

ment. Préalablement Jacques Cœur dut faire amende honorable, une torche à la main sur un échafaud dressé sur une place de Poitiers. Tous ses biens, toutes ses



BOURGES. — TOUR DU PETIT LYCÉE

seigneuries, tous ses hôtels, tous ses comptoirs et toutes celles de ses galères que l'on put saisir, tout fut confisqué ; à ce prix encore le malheureux dépouillé pou-

vait se déclarer heureux, mais des haines le poursuivaient dans son exil, car tant qu'un homme n'est pas mort, un homme comme Jacques Cœur surtout, on peut craindre de le voir reparaître.

Un certain mystère plane sur les dernières années de Jacques Cœur. Réfugié dans un couvent de cordeliers à Beaucaire, il dut s'enfuir devant des tentatives de meurtre. Il lui restait quelques galères sauvées par des associés fidèles, il voulut recommencer sa vie. Après un séjour à Rome, où le pape l'avait bien accueilli, il retourna dans le Levant qui avait vu l'aurore de sa fortune et c'est, croit-on, devant Chio, en combattant les Turcs avec ses galères mises au service de la papauté, qu'en capitaine d'aventures mourut le grand financier.

En tout cas, cet argent, si belle et si vilaine chose, cette fortune précieuse et funeste, permit à Jacques Cœur, au beau moment de sa vie, à l'époque de sa plus triomphante prospérité, d'élever ce magnifique palais de Bourges qui chante si haut sa gloire, et fera durer longtemps le souvenir de la grande victime. Tout passe, mais les pierres artistement entassées moins vite que le reste. A l'illustration des services rendus au pays, au prestige de son ascension au faîte des grandeurs, à la douloureuse auréole du malheur immérité, vient s'ajouter sur le nom de Jacques Cœur l'éclat de la gloire artistique.

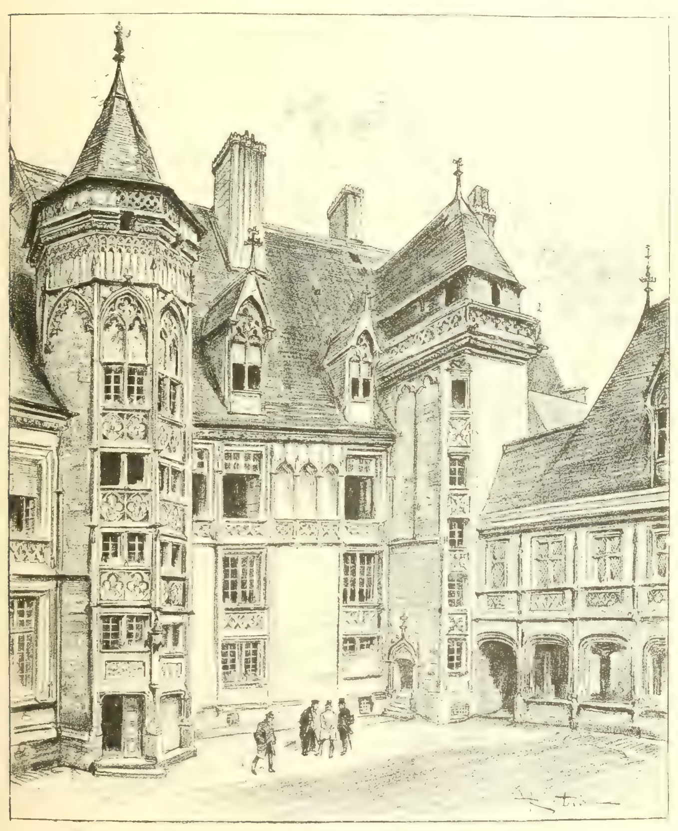
Si les milliardaires du XIXe siècle, pris d'émulation, pouvaient s'inspirer un peu du grand financier de Bourges, et laisser comme trace de leur passage sur cette terre, si « *dorée* » pour eux, quelques édifices vraiment dignes de leur fortune, quelques palais à la Jacques Cœur !

Donc en 1442, Jacques Cœur, sur l'emplacement nommé le fief de la Chaussée, à cheval sur l'enceinte gallo-romaine, coupée déjà et envahie par d'autres maisons, commença la construction de cet hôtel, auquel les grosses tours qu'il utilisa comme soubassement du côté extérieur en contre-bas, donnèrent une fière apparence de château. Il y travailla pendant neuf années, et l'œuvre était à peine achevée que le malheur entra dans la maison. Jacques Cœur, traîné de prison en prison, ne revit jamais le bel hôtel orné avec tant d'amour.

Le plan est irrégulier et forme angle saillant à la grosse tour sur la place Berry, l'hôtel s'élargit ainsi un peu en éventail. Aucune symétrie dans les constructions, l'odieuse symétrie est une manie moderne qui a germé plus tard et n'a pris complètement sur le cerveau national sa puissance d'idée fixe que sous Louis XIV.

La façade sur la ville est légèrement concave, avec les portes ouvrant dans un angle de la cour, irrégulière aussi ; les grands bâtiments divers s'emmanchent pittoresquement, flanqués des grosses tours gallo-romaines sur la façade extérieure, avec, pour motif principal de décoration sur la cour, trois tourelles d'escalier de formes différentes et magnifiquement ouvragées, et partout des

pointes et des saillies qui égaient les lignes et accrochent la lumière. C'est une merveille en toutes ses parties, cet hôtel parvenu jusqu'à nous en si parfait



BOURGES. — COUR DE L'HÔTEL JACQUES-CŒUR.

état, pour nous montrer comment un millionnaire du xve siècle s'entendait dans l'arrangement du décor de l'existence.

La riche façade sur la rue Jacques-Cœur avec sa ligne de fenêtres au premier

étage et ses balustrades des combles où les *cœurs* alternent avec les coquilles de Saint-Jacques, armes parlantes du maître, a pour dominante le pavillon carré de l'entrée, d'une élégance charmante, accosté de la tourelle de la chapelle, épanouie à son sommet en fines sculptures d'où sort une petite flèche de pierre. Entrée à double porte, et au-dessus une sorte de loggia sous un dais fort riche qui abritait avant la Révolution la statue équestre de Charles VII. De chaque côté, au balcon d'une profonde fausse fenêtre, s'accoudent, regardant dans la rue, deux personnages sculptés.

La grande verrière de la chapelle découpe plus haut ses meneaux à grande fleur de lys appuyée sur deux cœurs. Tout est symbolisme chez Jacques Cœur, depuis les têtes de clous en forme de cœurs de la porte, depuis les plus petites sculptures qui ont parfois un sens caché, jusqu'aux grands bas-reliefs, jusqu'aux fleurs de lys des combles. La grande niche en loggia au-dessus de la porte se retrouve aussi à l'intérieur de la cour; de ce côté trônait jadis la statue équestre de Jacques Cœur.

La grande cour est entourée sur trois côtés de bâtiments à galerie d'arcades en anse de panier. En face de l'entrée la grande façade en angle très ouvert présente en saillie trois belles tourelles, une première tourelle d'escalier octogonale, puis la tourelle la plus importante, celle du grand escalier, octogonale aussi, avec quatre étages de fenêtres inscrites dans de minces ogives partant d'en bas, avec de fines arcatures au-dessus, et une balustrade en quatrefeuilles sous le comble; dans l'angle de la cour est la troisième tour d'escalier carrée dont la porte d'entrée conduit aux cuisines.

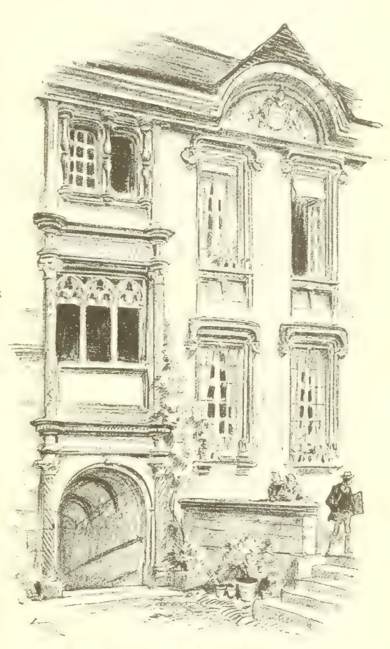
Des sculptures emblématiques indiquent la destination des différentes parties de l'édifice. Ainsi au-dessus de cette porte conduisant aux cuisines un bas-relief montre, sous une grande cheminée, des personnages vaquant à des opérations culinaires. Aux différents bas-reliefs de la tour centrale se voient divers serviteurs à l'œuvre; les trois arbres exotiques sculptés au-dessus de la porte rappellent, comme les galères que l'on voit en différents endroits, les négoces lointains aux pays d'Orient et probablement les orangers de la porte extérieure avec leurs fruits d'or symbolisent-ils la richesse. Enfin des sujets ou emblèmes religieux indiquent le chemin de la chapelle dont la porte est ornée d'une *Salutation angélique*.

Certaines des sculptures que l'on trouve partout ont donné lieu à des interprétations quelque peu romanesques, comme le cul-de-lampe de la chambre du Trésor, représentant une scène de roman de chevalerie, où l'on a voulu voir Jacques Cœur dans un tête-à-tête délictueux avec Agnès Sorel, montrant, reflétée dans une fontaine, à la dame de Beauté, la figure du roi qui les épie.

La devise « *à Vaillans cœurs riens impossible* » se lit en bien des endroits

ainsi que d'autres quelque peu énigmatiques, comme *Oyr-Dire-Faire-Taire* et *En close bouche n'entre mousche.*

A l'intérieur, la chapelle, avec ses deux petites logettes à cheminée, où Jacques Cœur pouvait entendre la messe au coin du feu, a été restaurée et repeinte. L'hôtel sert actuellement de palais de justice ; la cour d'assises occupe l'ancienne salle à manger et les appartements ont des affectations diverses. Dans une des galeries que l'on visite, à gauche de la cour, se voient deux curieuses cheminées, que l'on a retrouvées intactes en démolissant des lambris ajoutés autrefois pour les bureaux de l'hôtel de ville. L'une figure une façade de maison avec trois fenêtres ouvertes laissant voir des bourgeois en riches costumes sous une frise représentant un tournoi grotesque ; l'autre simule une façade de château avec des soldats aux créneaux et de nobles personnages aux fenêtres.

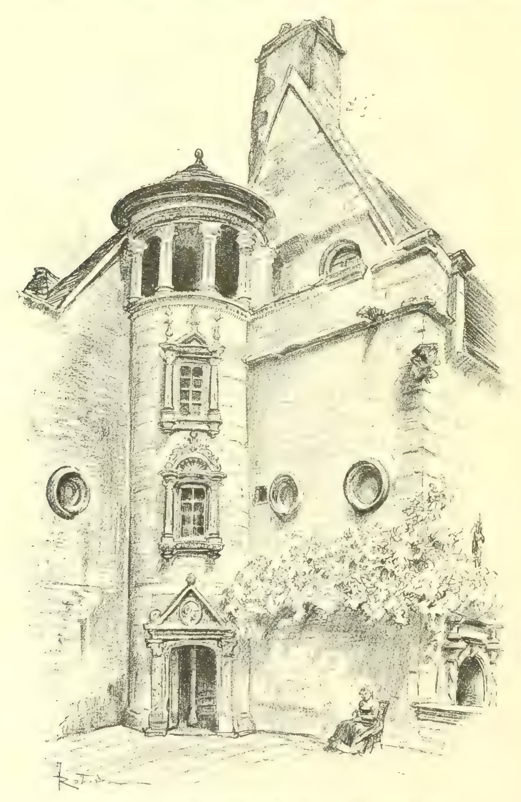

BOURGES. — FAÇADE DE L'HÔTEL LALLEMAND

Si le côté tourné vers la ville déborde d'une riche décoration, la façade sur la place de Berry est simple et sévère. Elle est imposante par sa masse et surtout par sa hauteur, car on est ici à douze ou quinze mètres en contre-bas, au pied de l'ancienne enceinte. La base des grosses tours à cordons de briques et de la tour carrée est gallo-romaine, ainsi que la courtine. L'hôtel posé là-dessus prend donc des proportions colossales et des airs de forteresse.

Restitué en 1457 aux enfants de Jacques Cœur avec ce qui restait des biens non vendus, sous la condition de renoncer à tout recours ou réclamation, l'hôtel passa par différentes mains jusqu'au jour où il fut acheté par Colbert, qui le revendit à la ville pour remplacer l'ancien hôtel de ville, devenu collège des Jésuites.

Cet ancien hôtel de-ville, désaffecté seulement en 1682, aujourd'hui Petit-

Lycée, est un peu perché de la même façon que l'hôtel de Jacques Cœur sur le vieux rempart, mais sa base est dissimulée dans les maisons de la rue Mirebeau.



BOURGES. — TOUR D'ESCALIER DE L'HÔTEL LALLEMAND

Construit à la fin du XVe siècle, il est aujourd'hui très serré dans les maisons, très fermé de grands murs. Il a ses curiosités intérieures, une belle porte sculptée et une remarquable cheminée dans le réfectoire, mais la *pièce* importante de l'hôtel est la tour d'escalier, dans la cour, dont chaque pan se brode de fines arcatures



COUR DU CHÂTEAU DE GIEN

et de belles ogives superposées à double fenêtres. Au premier et ou troisième étage, l'une des fenêtres jumelles n'est que simulée, et dans l'ouverture apparaît un grand hallebardier en faction, rappelant les personnages sculptés aux fausses fenêtres de l'hôtel Jacques Cœur.

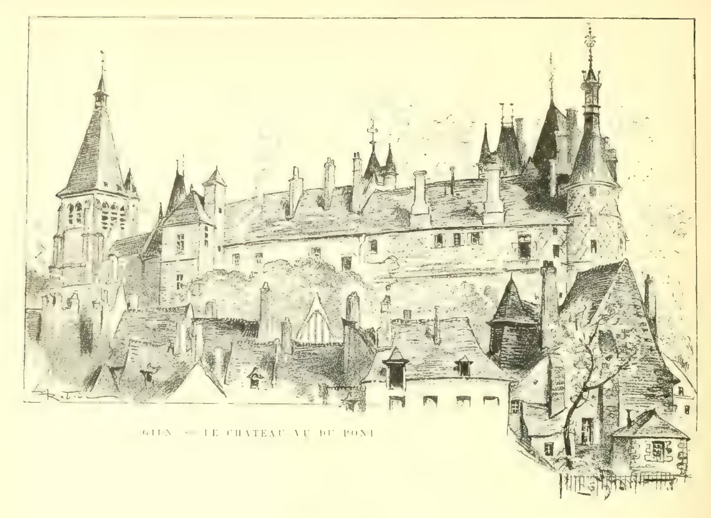
Le troisième des grands hôtels de Bourges est l'hôtel Lallemand, rue des Vieilles-Prisons, élevé au commencement du XVIe siècle par de riches marchands, les frères Lallemand. La façade sur la cour est charmante; on y sent bien la transition des styles, dans l'indécision et le mélange des ogives, des colonnes romaines arrangées, des fenêtres carrées à sculptures gothiques et des petites fenêtres à fuseaux. Le grand panneau, encadré de colonnes au-dessus d'un passage voûté en pente est surtout joli, ainsi qu'un fronton décoré de grandes armoiries. Dans la deuxième partie de cette grande cour, une petite tourelle d'angle, portée par un fou en cul-de-lampe, fait face à une tour d'escalier tout à fait Renaissance, très finement décorée, ouverte à l'étage supérieur à la façon d'un petit temple antique. Il y a partout d'intéressantes sculptures à détailler; dans l'escalier, sous la petite tourelle, ricanent des grotesques sculptés à chaque retombée de la voûte; voici, dans une salle, encore une belle cheminée aux emblèmes de Louis XII, puis, dans l'oratoire, fort curieux, un bas-relief très fouillé représentant une forêt, et un plafond divisé en nombreux compartiments, tous remplis d'animaux sculptés, de symboles, d'initiales, d'ornements grotesques ou macabres, d'angelots et marmousets.



BOURGES
ÉGLISE NOTRE-DAME

L'hôtel Cujas, le quatrième de cette série, sur la ligne circulaire inférieure, rue des Arènes, est un édifice construit en 1515 pour un marchand encore, un Italien nommé Salvi, et qui fut plus tard habité par le jurisconsulte Cujas. Deux jolies tourelles s'effilent aux angles de la façade sur la rue; la cour, entourée de bâtiments de différentes hauteurs en pierres et briques en losanges, au-dessus desquels se découpent de riches lucarnes, est d'un bel aspect.

Longtemps gendarmerie, l'hôtel Cujas, après avoir failli récemment périr pour être resté deux ans sans couverture, par entêtement municipal, à la suite de difficultés survenues au cours d'une restauration interrompue, va devenir le cadre pittoresque des collections du Musée.



GIEN. — LE CHATEAU VU DU PONT

XIII

SULLY-SUR-LOIRE. — GIEN. — MONTARGIS

LE CHATEAU DU GRAND MINISTRE. — SUR LA COLLINE DE GIEN
L'IMPASSE DU BILLARD. — RESTES DU CHATEAU DE MONTARGIS. — PETITE VENISE

Il a plu sur la Sologne sans excès, et pourtant l'eau déborde de toutes parts, sort de terre pour ainsi dire et fait de chaque sillon des champs une rigole qui va grossir l'eau des fossés ou se perdre dans les marécages, dans les étangs mélancoliques, dans les innombrables mares étendues comme des flaques d'argent sur les horizons plats. La Loire elle-même, lorsque enfin après ces plaines trop mouillées on la rencontre, roule, rapide et troublée, des eaux boueuses sous un ciel bas.

De l'eau! Voici une petite ville toute frissonnante sous les feuillées qui s'égouttent, et un château complètement bâti dans l'eau, établi au milieu d'un étang factice emprunté à la Loire. C'est Sully-sur-Loire, gros bourg inanimé où se voient sur la grande place quelques vieilles maisons à pans de bois du XVIe siècle; le château, assez mélancolique auprès des riantes architectures sises plus bas, sur le même fleuve, c'est celui dont le grand Maximilien de Béthune, seigneur de Rosny, grand maître de l'artillerie, grand voyer de France, gouverneur de la Bastille, surintendant des fortifications, gouverneur du Poitou, surin-

tendant des finances, prit le nom, lorsque Henri IV érigea en duché-pairie pour son ministre le domaine, ancien fief de Georges de la Trémouille, favori de Charles VII.

Au milieu du large étang s'élève un vaste pâté de murailles fort anciennes, assombries par les ans et trempant complètement dans l'eau ; un énorme bâtiment à créneaux et mâchicoulis, flanqué de tours découronnées et démantelées, domine une courtine basse crénelée aboutissant à une grosse tour tronquée, derrière laquelle s'aperçoivent un corps de logis moins ancien et une haute tour bien complète, à comble aigu.

Lorsqu'il passa aux mains de Sully, c'était un castel du XIVe siècle, assez abîmé par les chocs reçus au temps de la grande lutte avec l'Angleterre d'abord, et ensuite par les boulets huguenots et catholiques. Le duc de Sully s'installa largement ; il agrandit et transforma le château, perçant des fenêtres dans les vieilles défenses qui avaient vu chevaucher en plaine Jeanne d'Arc et les chevaliers de Charles VII, construisant la grosse tour de Béthune et s'arrangeant des appartements solennels à son image.

Quand il quitta soudain la vie publique et ses nombreuses charges et attributions, après l'assassinat d'Henri IV, Sully partagea sa vie entre ses châteaux de Sully et de Villebon, réfugié dans le passé glorieux, regardant couler les événements et les intrigues, triste, austère, mais pompeux, toujours suivi de pages et de gardes, dictant à ses secrétaires son livre des *Economies royales*, imprimé au château même. Il vécut enfoncé pendant trente années encore dans le souvenir du grand roi qu'il avait servi et qu'il célébra en vers graves et raides, mais empreints d'une douleur vraie qui se contient :

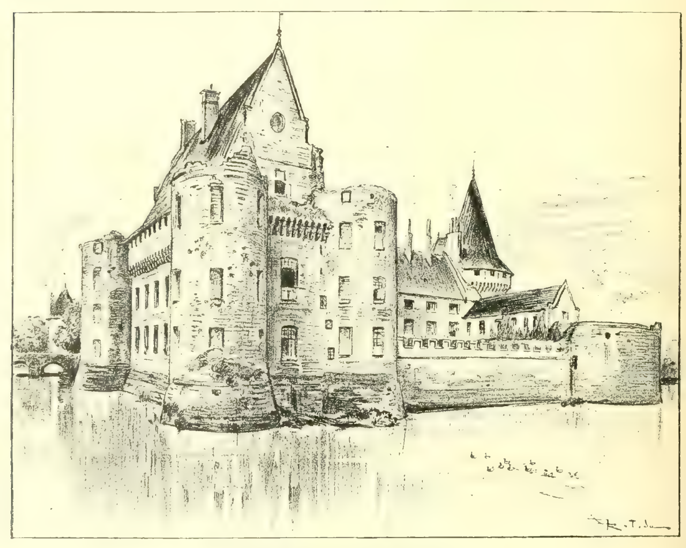
> Adieu, maisons, chasteaux, armes, canons du Roy,
> Adieu conseils, thrésors, déposez à ma foy !...
> Adieu munitions, adieu grands équipages,
> Permettez que chez moy en toute liberté,
> Je regrette mon roy non assez regretté !

Sully est voisin de Saint-Benoît-sur-Loire où s'élève une antique église, reste d'une grande abbaye. Ce vaste édifice roman d'une majesté et d'une austérité impressionnantes, garde sous les voûtes du chœur le tombeau de Philippe Ier roi de France. La façade est précédée d'un grand porche, dont les piliers énormes et serrés portent une haute salle voûtée.

Une jolie ville coquette et gaie se mire dans la Loire un peu plus haut. Gien se présente pittoresquement étagé sur un coteau escarpé, avec des maisons aux vieux toits aigus le long du fleuve et, par-dessus cette ligne déjà mouvementée, un grand château rouge égayé par le mélange des pierres et des briques arran-

gées en losanges comme à Blois, de grands bâtiments bien découpés, des pavillons à crêtes effilées, des tourelles pointues...

Du milieu de la Loire, l'ensemble s'aligne et se silhouette très joliment. Le château élève juste dans l'axe du pont une tour très haute, losangée du haut



LE CHATEAU DE SULLY-SUR-LOIRE

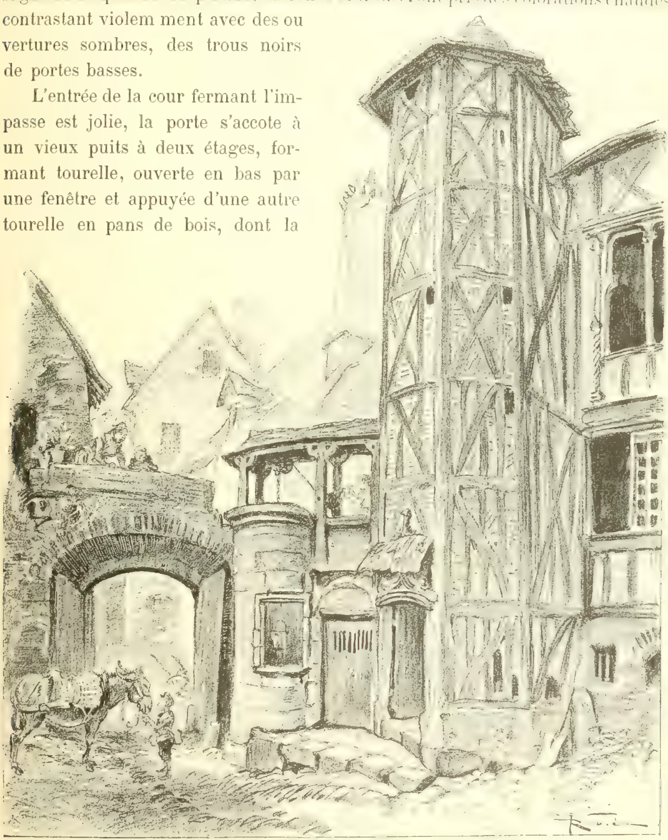
en bas, et terminée près du comble très aigu par un lanternon carré à épi de faîtière tortillé, jolie tour d'angle à laquelle fait pendant, à l'autre extrémité du plateau, le clocher de l'église Saint-Pierre.

Derrière cette belle entrée de ville, Gien possède quelques rues agréables où çà et là se retrouvent quelques façades du XVI[e] siècle dans le même caractère et quelques traces de la Renaissance. Solides pignons passant la tête par-dessus des arrangements modernes, tourelles, maisons à pans de bois, vieilles portes, encadrements de poutres sculptées aux figures bien rongées malheureusement, se rencontrent surtout dans la petite rue qui passe entre la rivière et la colline.

Les maisons du côté droit s'appuient à l'escarpement, aux jardins en pente sous le château. Il y a là des cours curieuses, étroites, grimpantes, l'*impasse du billard* surtout. Elle fournirait un motif d'eau-forte extrêmement vigoureuse, cette cour

entourée de vieux bâtiments déjetés en pans de bois déversés, dont les remplissages de briques ou de plâtres, écorchés et troués, ont pris des colorations chaudes contrastant violemment avec des ouvertures sombres, des trous noirs de portes basses.

L'entrée de la cour fermant l'impasse est jolie, la porte s'accote à un vieux puits à deux étages, formant tourelle, ouverte en bas par une fenêtre et appuyée d'une autre tourelle en pans de bois, dont la



GIEN. — IMPASSE DU BILLARD

porte en anse de panier laisse voir des sculptures usées et verdies. On tire de l'eau d'en haut, d'une petite galerie couvrant le puits, à laquelle on accède aussi par une passerelle établie sur la porte.

On aborde le château par une voie détournée ou par des escaliers grimpant dans des ruelles. Sur le plateau en terrasse ombragée de grands arbres se trouve l'église Saint-Pierre, dont la tour du xve siècle fait si bien d'en bas. A côté, une grille donne entrée dans la cour du castel d'Anne de Beaujeu, devant les bâtiments renfermant aujourd'hui sous-préfecture et palais de justice.

Très jolie cette cour. L'édifice a le même aspect riant et très décoré que vu du pont, sur l'autre face. C'est le système de décoration par la brique qui donne cette richesse économique, car il y a peu de sculptures ; de simples moulures autour des fenêtres et c'est tout. Mais les lignes sont amusantes déjà, les corps de logis, très irréguliers élèvent des pavillons carrés dont les angles sont abattus, avec de minces tourelles accrochées, de hauts toits d'ardoises, des crêtes et des girouettes et une jolie tour octogonale se terminant par un étage carré en encorbellement. Toute la façade, briques et cordons de pierres, par-dessus les verdures de cette cour-jardin, est d'une coloration rousse et rouge, avec des dessins géométriques de briques disposées en losanges, en étoiles ou en damiers et dents de scie.

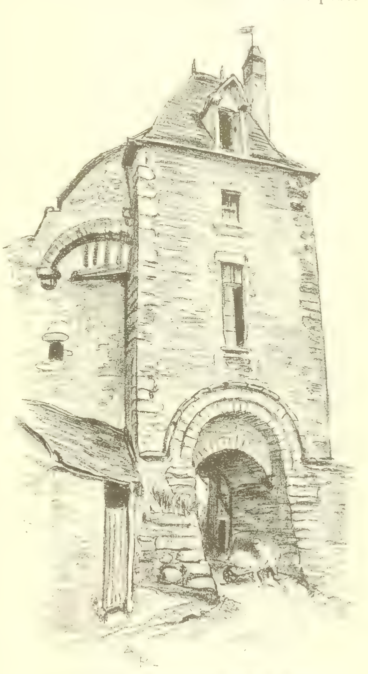
Ce coteau escarpé en si belle situation a été de longue date couronné de tours féodales, il y avait là une forteresse dont Charles VII, après la campagne de la Loire, gratifia Dunois. Ce château étant revenu à la couronne, Louis XI en apanagea sa fille aînée Anne de Beaujeu, celle en qui le vieux roi voyait « *la moins folle femme du monde*, *car de sage il n'y en a point*, » et qui gouverna le pays de façon à faire honneur à son père, pendant la minorité de son frère Charles VIII. Cette *fine et déliée* dame de Beaujeu jeta bas l'ancien château et construisit celui-ci dans les dernières années du xve siècle.

Montargis, autre sous-préfecture du Loiret, ville un peu plus importante, eut jadis aussi un immense et superbe castel des xiiie et xive siècles, pourvu de défenses considérables et de vastes logis dominés par un énorme donjon cylindrique, mais il en reste bien peu de chose sur le plateau au-dessus des vieux quartiers, rien que des terrasses et un gros bâtiment à tour d'angle pour en marquer le souvenir. Montargis est moins pittoresque que Gien et d'apparence plus moderne. Ce sont grandes avenues et larges rues, belles promenades surtout, faisant une entrée de ville ample et verdoyante.

L'eau ne manque pas à Montargis, le Loing et le Vernisson s'y rencontrent, et le canal de Briare y passe allant rejoindre le canal du Loing. Un tournant de canal fait assez bon effet, avec ses péniches étroites des canaux du centre, au repos côte à côte le long du quai, chacune ayant en son milieu une cabine-écurie par l'ouverture de laquelle se montre la bonne tête de l'âne de halage, qui va les mener lentement, étape par étape, sous les longues lignes de peupliers, jusqu'à Paris.

Au-dessus des vieilles maisons bordant le canal d'un côté, apparaissent les

débris du château, une forte terrasse soutenue par des contreforts provenant des ouvrages extérieurs et un grand corps de logis flanqué d'une tour, debout sur l'escarpement d'une profonde coupure. Il reste encore sur le côté une vieille porte en plein cintre percée dans une tour carrée, et c'est tout. Le donjon a été abattu sous Louis XIV, les grosses tours et les autres bâtiments tombèrent sous la pioche au commencement du siècle. Il y avait pourtant là, ce qui peut donner une idée des proportions du château, une grande salle merveilleuse, longue de plus de soixante mètres, admirablement décorée et pourvue de six monumentales cheminées, sur l'une desquelles Charles VII avait fait sculpter l'aventure du célèbre chien de Montargis.

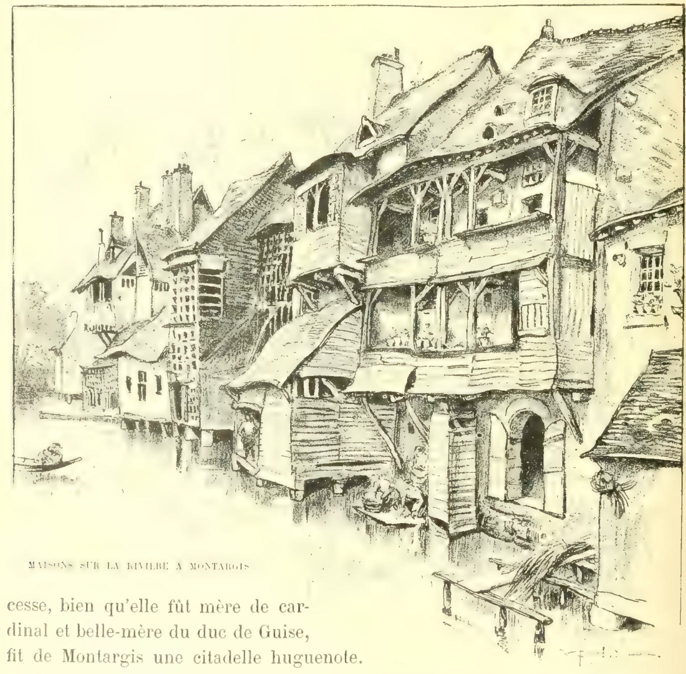

MONTARGIS. — ANCIENNE PORTE DU CHATEAU

Ce formidable château et la ville confiée à sa garde avaient subi en 1427, dans un siège mémorable, les attaques furieuses des Anglais et s'étaient si bien comportés que les assiégeants, renonçant aux assauts, durent se borner à bloquer étroitement la ville pour l'affamer. Mais Montargis, en proie à la famine, ne voulait cependant pas succomber ; avant les derniers morceaux de pain, deux bourgeois se dévouèrent et traversèrent les lignes pour aller à quelque distance couper les digues de vastes étangs et noyer le camp anglais. Juste au même moment arrivait un secours conduit par Dunois et Lahire. Les Anglais pris entre les eaux déchaînées, les troupes de secours et la sortie des assiégés, furent mis en déroute complète.

Le souvenir de ce glorieux siège n'a pas sauvé le château que l'on démolit sans raison ni excuse au temps de vandalisme où furent gaspillés tant de vestiges superbes et précieux des grands jours d'antan, tant de témoins vénérables des grands drames de l'histoire

Les Anglais se vengèrent cruellement de la grande noyade, quatre ans après. Montargis enlevé nuitamment par trahison fut entièrement mis à sac.

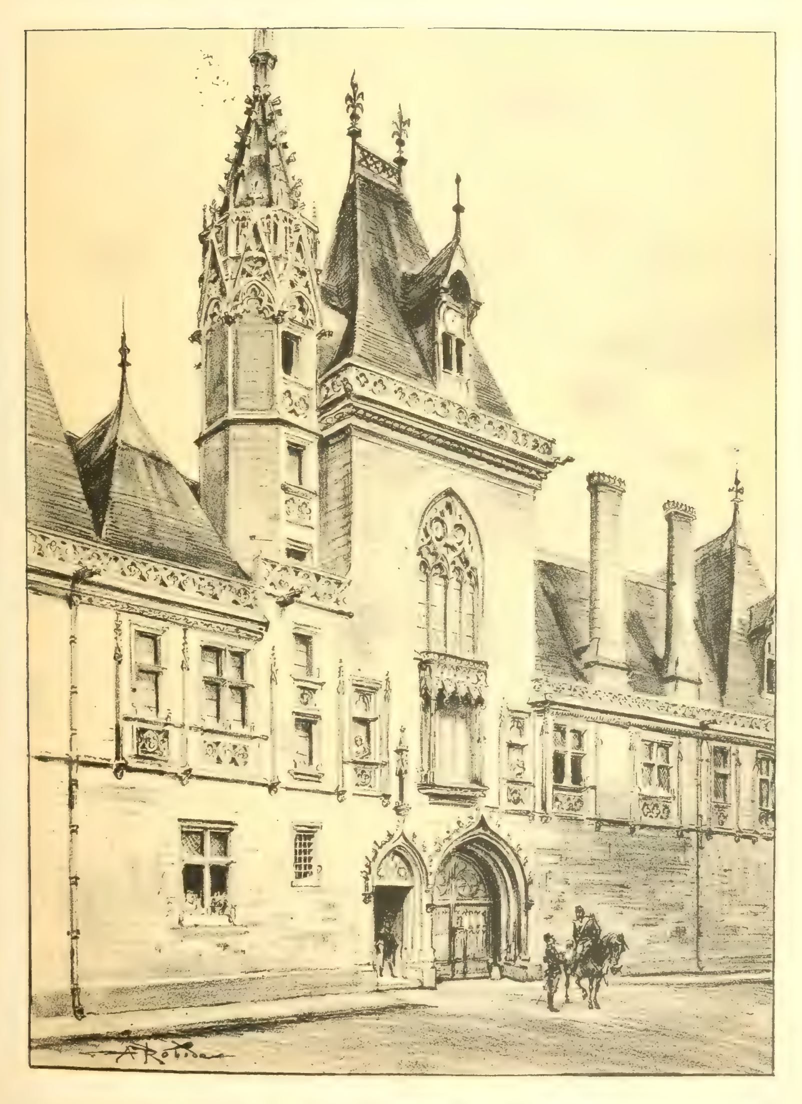
Sous François I[er] le château appartint à Renée de France, duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. Gagnée à la Réforme par les prédications de Calvin, cette prin-



MAISONS SUR LA RIVIÈRE A MONTARGIS

cesse, bien qu'elle fût mère de cardinal et belle-mère du duc de Guise, fit de Montargis une citadelle huguenote.

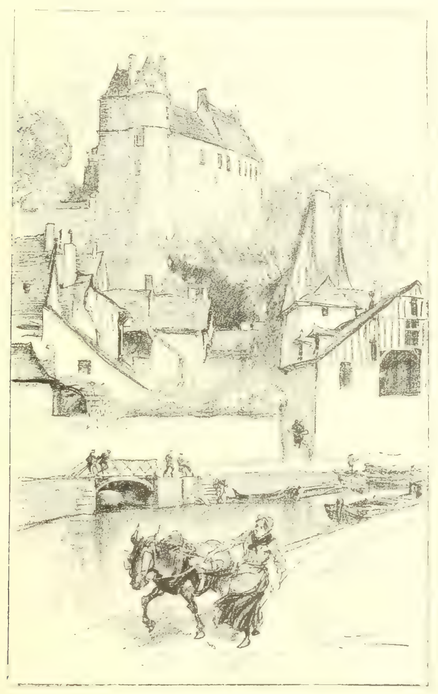
La ville est sillonnée de bras de rivière bordés de maisons ou passant à travers les jardins. Il y a sous le château un quartier aquatique bien pittoresque, ainsi égayé par l'eau qui baigne les pieds des vieilles maisons irrégulières, brunies verdies et noircies, à trous sombres, à passerelles et galeries de bois où le linge et les pots de fleurs mettent des notes claires, à côté des mottes rousses qui sèchent ou de l'osier du vannier qui trempe, petite Venise de tanneries qui miroite dans l'eau et forme un joli tableau coloré avec tous les appentis posés au ras de l'eau sur la rivière, tous les petits lavoirs particuliers attachés à chaque



21 ENTRÉE DE L'HOTEL JACQUES CŒUR A BOURGES

porte et les galeries ouvertes, les balcons suspendus, les séchoirs et les estacades.

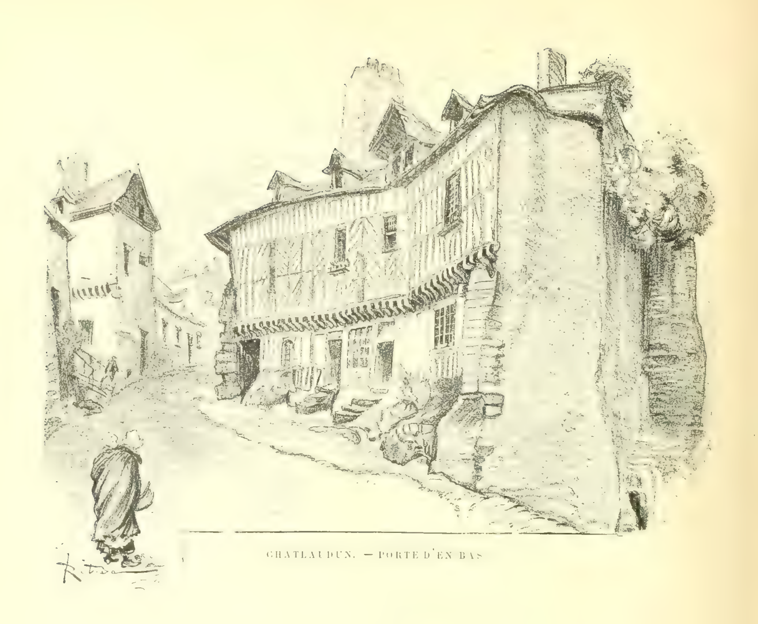
L'église de la Madeleine, le seul monument intéressant, est un fort bel édifice dont le portail est surmonté d'un clocher gothique, élevé par Viollet-le-Duc, clo-



LE CHATEAU DE MONTARGIS

cher dont la fine silhouette a bien toute la délicatesse des dessins du maître. L'intérieur présente quelques particularités, le chœur, œuvre de Jacques Androuet Ducerceau, est pourtourné par un déambulatoire de même hauteur de voûtes, avec de belles colonnes et des chapelles carrées.

Dans le jardin de l'hôtel de ville, on a recueilli et dressé sur une pelouse, cinq jolies fenêtres à arcades géminées ornées de dents de scie, provenant du château royal de Saint-Louis, à Lorris.



CHATEAUDUN. — PORTE D'EN BAS

XIV

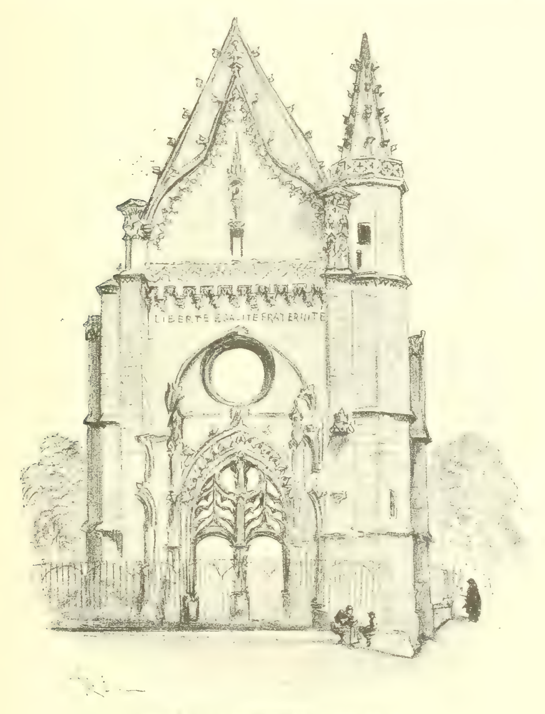
CHATEAUDUN

DÉSASTRES ET INCENDIES SUCCESSIFS
L'ENTRÉE DU CIMETIÈRE. — LE CHATEAU DE DUNOIS ET SON DONJON
L'ESCALIER D'HONNEUR ET LA CHAPELLE

De l'autre côté d'Orléans, sur le Loir qui descend vers les rocheuses vallées de Vendôme, une petite ville en très jolie situation a gardé, au sommet du coteau baigné par la rivière, son château féodal, ainsi que l'énorme donjon cylindrique du XIIIe siècle admirablement conservé, qui la protégeaient jadis et qui sont encore aujourd'hui un joyau inestimable à son front.

C'est Châteaudun, célèbre par ses malheurs anciens ou récents. La ville, hélas, a passé par bien des traverses, elle sort aujourd'hui toute neuve de son dernier désastre et n'a pas grand'chose à montrer. La capitale du Dunois a été ravagée trois fois par l'incendie, sans parler des désastres plus anciens. Une première fois pendant les guerres civiles du XVIe siècle en 1590, Châteaudun ayant été pris et

rançonné par les troupes de la Ligue, un capitaine ligueur, nommé d'Anvillers, fut laissé dans la place pour la défendre ; attaqué ou menacé par des forces supé-



ENTRÉE DU CIMETIÈRE DE CHATEAUDUN

rieures, au lieu de combattre il évacua la ville en y mettant le feu, barbarie qu'il paya peu après de sa tête, sur le lieu même de l'incendie.

La seconde catastrophe se produisit en 1723, ce fut un incendie accidentel qui dura huit jours et couva encore pendant trois mois sous les décombres. Ce deuxième embrasement dévora 3 églises, 728 maisons et donna lieu à la reconstruction d'une ville nouvelle sur un plan régulier. Cette ville nouvelle enfin subit une nouvelle ruine le 18 octobre 1870, lorsque, après un combat de neuf heures aux barricades

des rues et en particulier sur la grande place, après un violent bombardement, elle fut prise par les Allemands, saccagée et incendiée. De ce dernier désastre les traces se voient encore sur bien des points.

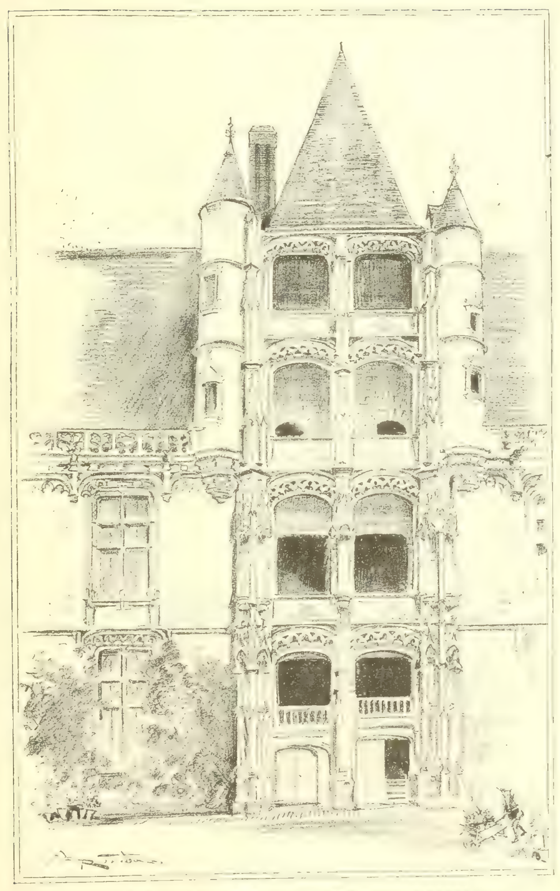
La ville a donc peu d'aspect intérieurement. Ce ne sont que rues neuves et régulièrement tracées, aboutissant à une grande place centrale décorée d'une fontaine sous édicule de style Renaissance. Le quartier du château s'est mieux conservé, là se rencontrent deux ou trois rues ayant échappé aux incendies successifs, et quelques maisons curieuses, des façades du XVI[e] siècle, rue Saint-Lubin, une maison de pierres datée de 1577, portant une jolie tourelle en encorbellement, sur l'angle de la rue de la Cuirasserie.

CHATEAUDUN. — PORTIQUE DU CHATEAU

A côté se trouve, dominant un petit faubourg du haut de ses talus, l'église romano-gothique de la Madeleine, intéressant édifice provenant d'une ancienne abbaye dont les bâtiments conventuels sont occupés aujourd'hui par le palais de justice.

Il y a encore une autre église, Saint-Valérien, fort ancienne, avec une flèche de pierre du XV[e] siècle. Saint-Valérien possède à l'intérieur une très grande et très curieuse fresque gothique à personnages un peu effacés.

Le morceau le plus frappant d'art religieux, c'est, à l'entrée du cimetière, une ruine du XV[e] siècle, seul vestige resté debout de l'ancienne église Saint-Jean, un grand pignon très joliment sculpté et brodé, isolé, ne tenant plus à rien qu'à sa tourelle d'escalier, et ouvrant sur le ciel sa rosace crevée au-dessus des meneaux flamboyants de son portail. L'inscription LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, en majuscules au-dessus de cette entrée de cimetière, éclate comme un ricanement



CHATEAUDUN. — PAVILLON DE L'ESCALIER D'HONNEUR DU CHATEAU

macabre et prend à cette place un caractère d'ironie bien propre à conduire au pessimisme les pauvres vivants.

Le château dresse au-dessus de la vallée étroite du Loir une masse vraiment colossale, émergeant d'un joli fouillis de verdures trempées dans la rivière. Quelles murailles ! Ce sont des bâtiments formidables comme étendue et comme élévation, perchés sur d'énormes soubassements et soutenus par de puissants contreforts à sept ou huit ressauts, partant de la base de la colline du milieu des arbres.

Le gros corps de logis formant l'angle, surtout, est d'apparence cyclopéenne sur son soubassement verdi par les lierres grimpeurs ; chacun des contreforts qui le soutiennent se termine par une tourelle à pans coupés en encorbellement, se reliant à la galerie de crénelage sur mâchicoulis, coupée de lucarnes. A l'autre extrémité, un autre bâtiment en avant-corps ne monte qu'à mi-hauteur et se termine par une terrasse remplaçant quelques parties détruites.

Il faut remonter la pente garnie de vieilles et pittoresques maisons de bois, où fut la *Porte d'en bas* des murailles de la ville, pour trouver l'entrée du château, après un petit jardinet public établi à l'ombre du donjon. Ce grand et magnifique édifice appartient depuis deux siècles à la famille de Luynes, qui veille avec sollicitude à sa conservation. Quand on a passé la porte gothique de la conciergerie, on se trouve dans une cour superbement encadrée de deux corps de logis en équerre, au pied de la grosse tour cylindrique qu'un grand lierre embrasse et escalade jusqu'aux deux tiers.

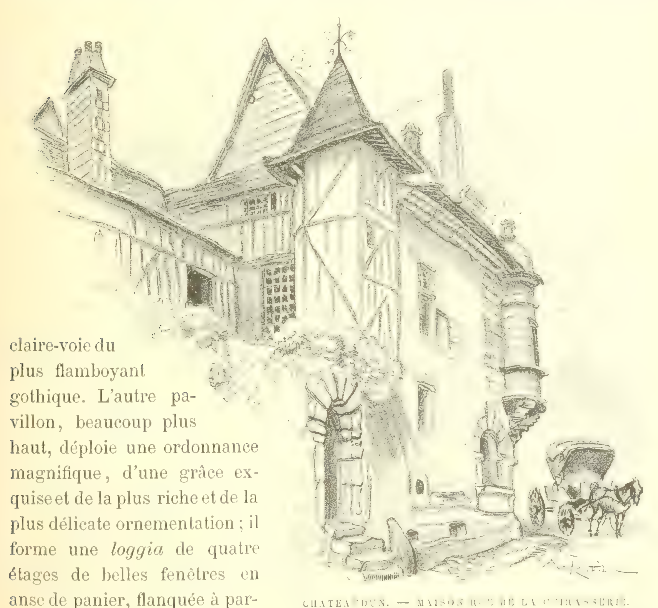
Ce donjon, datant du XIIe siècle, bien que la tradition le fasse remonter à Thibault le Tricheur, comte de Dunois, de Chartres et de Blois, c'est-à-dire au Xe siècle, sans doute parce qu'il fut élevé sur l'emplacement d'un précédent château, est un des plus anciens donjons cylindriques ; il a 46 mètres de hauteur, de la base à la pointe du comble, sur 18 mètres de diamètre extérieur.

Quand le comté devint, en 1439, l'apanage de Dunois, l'illustre guerroyeur, celui-ci rebâtit le château et appuya au gros donjon le corps de logis qui fait face à l'entrée, et la très jolie chapelle y attenante. Cette chapelle, voûtée très singulièrement, les nervures des voûtes de chaque travée dessinant un Y, possède un certain nombre de curieuses sculptures : des têtes grotesques aux retombées des arcs et des statues peintes parmi lesquelles celle de Dunois lui-même, en armure, et une sainte Madeleine complètement enveloppée de ses cheveux. La chapelle est à deux étages, l'étage supérieur formant un petit oratoire particulier.

C'est par là que l'on pénètre dans le donjon et que l'on gagne un labyrinthe assez compliqué de couloirs obscurs, d'escaliers et de galeries tournant dans l'épaisseur des murailles, à la hauteur des voûtes, entre chacun des étages de la tour, qui superpose deux hautes salles voûtées et une troisième grande salle sous le cône de magnifiques charpentes du comble.

L'autre façade plus longue, en retour d'équerre, est du siècle suivant. Beau-

coup plus ornée, montrant de beaux encadrements de fenêtres sous une très riche balustrade, elle est coupée par deux superbes pavillons, le plus petit dans l'angle, dressant un portique en deux travées à trois étages : la double porte, les fenêtres du premier et les lucarnes du toit, tout l'ensemble découpé en claire-voie du plus flamboyant gothique. L'autre pavillon, beaucoup plus haut, déploie une ordonnance magnifique, d'une grâce exquise et de la plus riche et de la plus délicate ornementation ; il forme une *loggia* de quatre étages de belles fenêtres en anse de panier, flanquée à partir des balustrades du toit de deux tourelles encorbellées, et accusant dans tous les détails le commencement de la Renaissance.



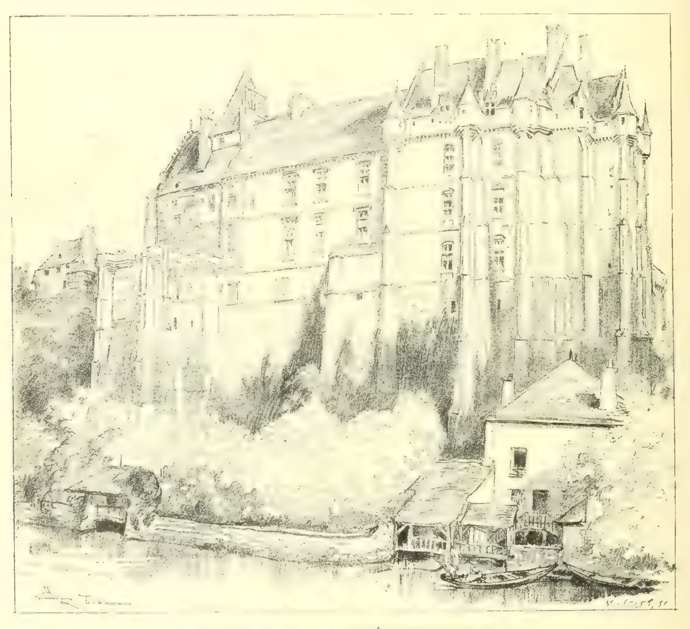
CHATEAUDUN. — MAISON RUE DE LA CUIRASSERIE.

A l'intérieur un superbe escalier en vis tourne autour d'un noyau à panneaux sculptés, dans un très curieux arrangement de balcons et de paliers. Ce pavillon de l'escalier d'honneur, décoré des plus délicates sculptures, de niches à dais ajourés d'une invraisemblable finesse, est la merveille de ce château et l'une des œuvres les plus charmantes du XVIe siècle.

On visite à l'intérieur une longue suite de salles vides, des salles basses, des cuisines voûtées à cheminées énormes, ayant gardé de grands fourneaux au milieu au pied du pilier central, et d'immenses appartements donnant sur les

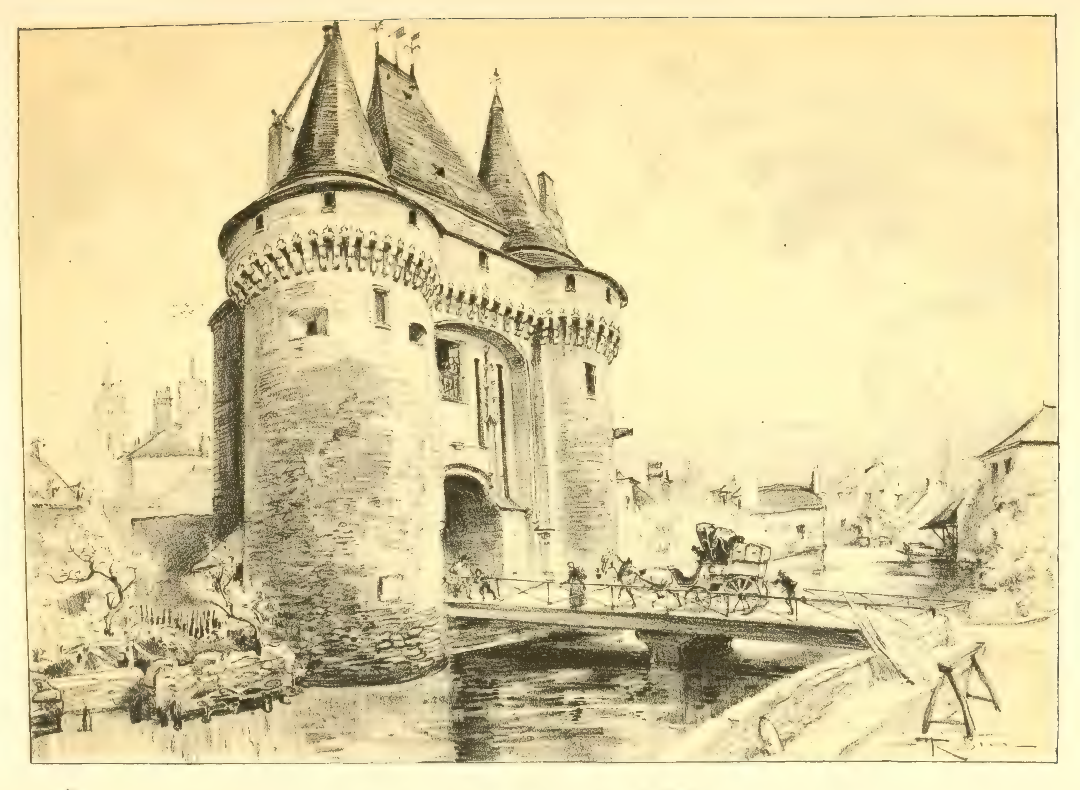
terrasses appuyées par d'énormes contreforts, du haut desquelles on domine la vallée et la petite rivière filant sous la verdure.

La ville, trop régulièrement alignée sur le plateau, ne montre pas ses vraies beautés, elles sont ici, le long de cette petite rivière qui suit la base du coteau et



CHATEAUDUN. — FAÇADE EXTÉRIEURE DU CHATEAU

lèche en passant les énormes murailles du castel. De l'autre côté du Loir, hors de la ville, ou bien en remontant la rivière, Châteaudun apparaît dans son ensemble et se fait mieux comprendre; les arbres dissimulent les quartiers monotones, et le château tout entier se dresse solidement campé à la crête du coteau, étalant sa force imposante, développant tous ses grands logis aux combles immenses et ses pavillons divers, les pointes aiguës de ses tourelles et du clocher de sa chapelle accompagnant la tour de Thibault le Tricheur, qui prend ainsi à distance, dominant de sa masse harmonieuse le vaste paysage, tout son caractère de noblesse et de puissance.



22

PORTE HÔTEL DE VILLE DE LA FERTÉ BERNARD



CHATEAU DE NOGENT-LE-ROTROU

XV

NOGENT-LE-ROTROU. — LA FERTÉ-BERNARD

LE CHATEAU DE NOGENT. — VIEILLES MAISONS
LE TOMBEAU DE SULLY ET DE RACHEL DE COCHEFILET
FANTAISIES RENAISSANCE A NOTRE-DAME DES MARAIS
LA PORTE-HOTEL DE VILLE



FLÈCHE DE NOTRE-DAME DES MARAIS A LA FERTÉ-BERNARD

Le vrai chemin, le chemin idéal qui conduit partout, qui, s'allongeant ou se raccourcissant suivant les rencontres, mène aux plus beaux endroits, c'est le joli, le charmant chemin des écoliers. Ses zigzags ont toujours raison, si capricieux qu'ils paraissent, car il y a toujours quelque chose d'intéressant au bout de chacun de ses détours, ce qui n'est pas constamment le cas des routes plus directes. Pour regagner les rives de la Loire, ce chemin des écoliers passe par les gracieuses petites villes de Nogent-le-Rotrou et la Ferté-Bernard, et s'en va gagner la Sarthe et ensuite la Maine que l'on n'a plus qu'à descendre pour retrouver le grand fleuve aux Ponts-de-Cé.

Nogent-le-Rotrou, à l'encontre des villes formant un carré plein, entoure de ses maisons un vaste carré vide laissé en prairies baignées par l'Huisne, plan original qui donne à la ville un aspect riant et

champêtre. De jolies avenues ombragées bordent ce rectangle verdoyant et mènent de la gare au noyau principal de la ville massée au fond du carré, silhouettant quelques monuments et dressant sur une croupe de collines le vieux château, en partie ruiné, des anciens comtes du Perche.

L'église Saint-Hilaire, pittoresquement située à l'entrée de la ville, mire dans les eaux de l'Huisne son abside à jolies fenêtres pittoresquement dominée par une tour du XVIe siècle, mais c'est là-bas sous le château que se trouve la partie



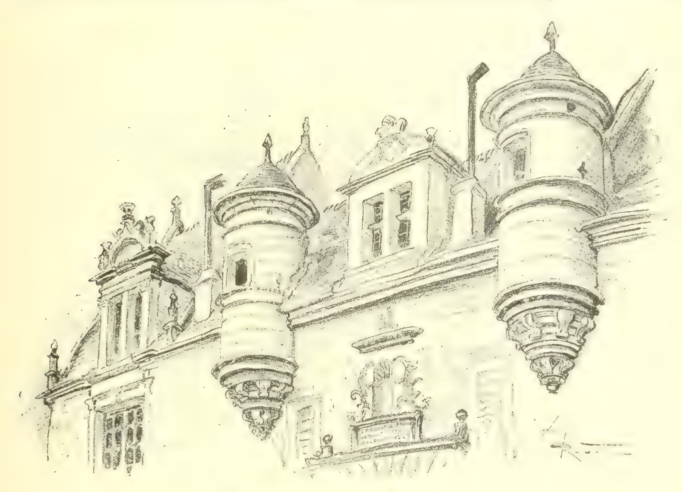
TOMBEAU DE SULLY A NOGENT-LE-ROTROU

vraiment intéressante de la ville, c'est-à-dire le quartier ancien aux grands vieux bâtiments, les maisons curieuses, rue Bourg-le-Comte, rue Dorée, et les monuments : le très antique Hôtel-Dieu, ancien hôpital Saint-Jacques de l'Aumône, à côté de l'église Notre-Dame, son ancienne chapelle, près de la mairie et de la grande place du Marché, sur laquelle s'élève une statue du général Saint-Pol tué à Malakoff.

Cette église Notre-Dame, en partie du XIIIe siècle, s'ouvre par une porte rude et peu coquette, en ogive surhaussée à trois voussures décorées de dents de scie. Dans le bas côté, se voit sous une niche une très intéressante représentation de la Crèche de Bethleem avec personnages en costumes du XVIe siècle, rois, mages, bergers, musiciens, entourant la Vierge et saint Joseph...

A côté de l'église, sur la rue montant au château, l'hospice fondé au XIIe siècle par un des comtes Rotrou, de qui la ville a pris le nom, élève ses grands toits à épis de plomb, derrière une grande vieille porte à colonnes et fronton, très décorative et d'une jolie patine.

Dans la cour, la chapelle sépulcrale de Sully à jolie petite porte du XVIIe siècle s'appuie à l'église. Ici reposent, ou plutôt reposaient, car la Révolution a violé les tombeaux, le grand Sully et sa femme Rachel de Cochefilet. Deux belles statues de marbre signées Boudin, 1642, représentent, à genoux et les mains jointes, le vieux



MAISON A NOGENT-LE-ROTROU

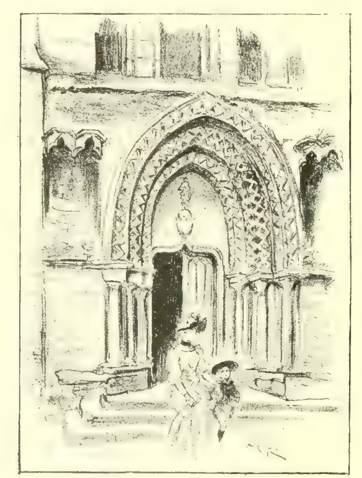
duc à mine sévère et barbiche pointue et la duchesse, une belle figure sévère aussi.

L'épitaphe gravée sur une plaque encastrée dans le mur énumère en un style d'une pompe caractéristique les titres du grand ministre, « ..... Gouverneur « du haut et bas Poitou, grand voyer de France, grand maître de l'artillerie de « France, charge dont il était déjà revêtu lorsque, semblable à l'aigle dépositaire « des foudres de Jupiter, il prit et emporta la forteresse de Montmeillan qu'on « regardait comme imprenable et nombre d'autres places... »

Nogent possède encore une autre église, Saint-Laurent, auprès de laquelle se voient les restes romans du prieuré de Saint-Denis, les ruines de l'église et quelques bâtiments occupés par le tribunal et le collège.

Parmi les maisons intéressantes, on peut citer à l'angle des rues Bourg-le-Comte et des Poupardiers, une petite façade du commencement du XVIe siècle peut-être, jadis très riche et très ornée, grattée et abîmée dans le bas, mais possédant

quelques sculptures à ses fenêtres et, sur le toit, une très riche lucarne à fronton aigu. Plus loin, rue Saint-Laurent, c'est une maison plus importante, un hôtel qui élève une tourelle ronde en encorbellement de chaque côté d'une grande porte bien encadrée, surmontée, parmi des ornements grattés, d'un cartouche portant cette inscription à double jeu de mots sur les noms du bourgeois qui la bâtit et de sa femme :



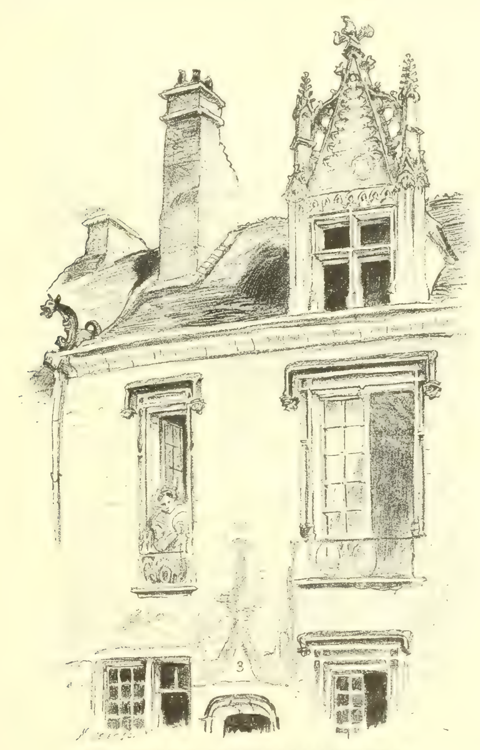
PORTE DE NOTRE-DAME A NOGENT-LE-ROTROU

DE PIERRE BLANCHE
DVRANT FEBVRIER
IE FV FAICTE 1547

Au-dessus des toits de Nogent, le château couronne la colline escarpée d'un grand mur d'enceinte flanqué de tours, tout débordant de verdures, derrière lequel se montrent un fort logis à grosses tours du xvᵉ siècle planant sur une vaste étendue de plaine, et dominés par la masse considérable d'un gros donjon carré solidement épaulé de contreforts à nombreux ressauts. Il est assez difficile d'en voir les détails de près, la porte entre deux tourelles, les tours et le grand corps de logis, disparaissant derrière les arbres qui forment un épais rideau et débordent jusque dans les fossés, entre les dernières maisons en haut de la colline et le vieux nid d'aigle.

Au xiᵉ siècle le comte Geoffroy II, fondateur du prieuré de Saint-Denis au-dessous de la colline, éleva le donjon sur les ruines d'un château détruit par les Normands. Le château de Geoffroy dévasté à son tour pendant les guerres des xivᵉ et xvᵉ siècles, assiégé et pris plusieurs fois par les Anglais, incendié par eux et ensuite par les Français en 1449, après un dernier siège, fut reconstruit ou réparé peu après. Il passa, en 1624, entre les mains de Sully qui s'était proposé de lui rendre son ancienne importance, mais qui fut contrecarré dans ses plans par les moines du couvent de Saint-Denis, et ne put en faire le *Nogent le Béthune* qu'il rêvait. Après la Révolution, l'enceinte démantelée et les tours de Nogent-le-Rotrou faillirent disparaître, mais, survivant heureusement aux entreprises des démolisseurs, arrachées aux périls, elles constituent encore aujourd'hui au-dessus de la charmante ville, une superbe demeure féodale.

La Ferté-Bernard, à quelques lieues de Nogent, est aussi une jolie et fort intéressante petite ville, célèbre surtout par la remarquable église où, vers la fin



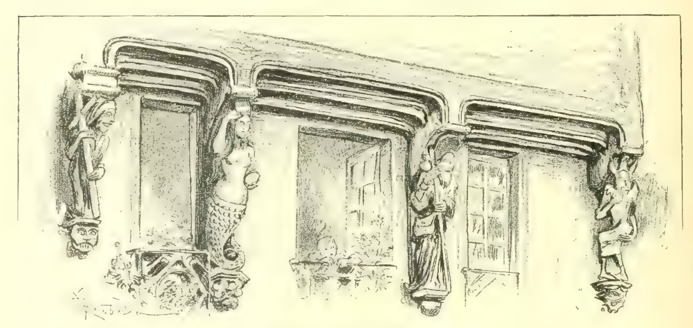
MAISON RUE BOURG-LE-COMTE A NOGENT-LE-ROTROU

du XVe siècle, la Renaissance à son aurore, et le Gothique à son dernier souffle, l'un mourant de l'enfantement de l'autre, rivalisèrent en gracieuses inventions, et prodiguèrent dans l'ornementation d'un édifice admirable les plus élégantes découpures de pierre, les ciselures les plus inouïes.

Une longue rue de faubourg à travers des prairies coupées de plusieurs bras de rivière, conduit à la Porte-Hôtel de ville, dernier reste un peu important des

remparts de la ville. L'ancienne Ferté, comme son nom l'indique, fut au moyen âge une ville forte fondée sous le château des Bernard de la Ferté, seigneurs du pays du XIe au XIVe siècle, bien remparée et enfermée par les boucles et méandres de sa rivière capricieuse, l'Huisne, coulant dans les grasses verdures qui firent changer un instant en 93, le nom trop féodal de Ferté-Bernard en l'appellation bucolique de Ferté-Prairial.

Le château des Bernard a disparu, les remparts sont tombés sauf quelques

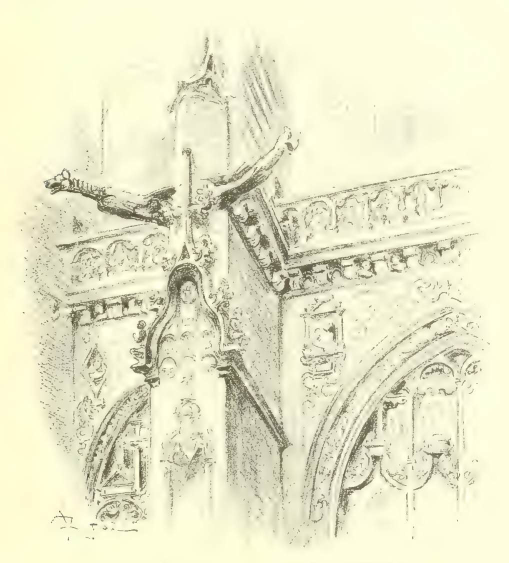


MAISON DE BOIS A LA FERTÉ-BERNARD

débris enclavés dans les maisons et sauf cette ancienne porte transformée en hôtel de ville depuis deux siècles. Ce haut pavillon flanqué de deux grosses tours ceintes d'une galerie de crénelage sur mâchicoulis a gardé en partie son caractère, grâce à l'Huisne qui baigne ses premières pierres, passe sous le petit pont bas remplaçant le pont-levis et file sur le côté parmi de vieilles petites maisons pittoresquement établies sur l'eau. Dans les quelques rues de l'intérieur, entre cette porte, l'église et le mail, se rencontrent de nombreuses maisons anciennes, jolies pour la plupart, maisons de pierres ou maisons à pans de bois. L'une d'elles près des Halles est agrémentée de grandes *ymaiges* de bois soutenant l'avancée des étages, saints, pèlerins, sirènes, fous et grotesques. Quelques vieilles rues tournent autour des Halles édifiées au XVIe siècle par Claude de Lorraine, père des ducs de Guise, à qui la seigneurie du pays compris dans le duché de Mayenne venait d'échoir par héritage. Il est très joli ce coin antique de la Ferté, avec ces files d'étages surplombants et les vieux toits, avec le grand pignon des Halles, ces trous sombres sous les arcades et l'enchevêtrement de poutres noires et robustes.

L'église Notre-Dame des Marais élève à côté son joli clocher et les magni-

fiques fantaisies architecturales des façades latérales et de l'abside, où l'imagination des architectes du XVIe siècle, lancée à la recherche du nouveau, s'est donnée très libre carrière en alliant aux merveilleux enroulements du gothique fleuri les caprices d'une coquetterie plus ou moins renouvelée de l'antique.



LA FERTÉ-BERNARD. — ABSIDE DE L'ÉGLISE

Après les Bernard fondateurs de la Ferté, la seigneurie avait été acquise par les Craon au XIVe siècle. Ce fut une époque difficile et féconde en inquiétudes de toutes sortes pour la Ferté-Bernard, en tourments, en attaques et en sièges. Cependant malgré des aventures guerrières terribles et désastreuses, malgré les désagréments et les troubles amenés par la tentative de meurtre commise sur le connétable de Clisson par Pierre de Craon, seigneur de la Ferté, qui vit pour ce crime son château confisqué et sa famille ignominieusement chassée de la ville, — malgré des assauts courageusement soutenus pendant la guerre de Cent ans et un siège de quatre mois qui finit par l'entrée des Anglais, lesquels furent chassés bientôt, mais revinrent et faillirent une fois surprendre la ville, qu'une statue de Notre-Dame, à l'angle de la porte d'Orléans, sauva en appelant aux armes les

habitants endormis, — malgré tout, la Ferté-Bernard était sortie des longues années de guerres assez bien portante, et elle avait vu son importance s'accroître notablement vers la fin du XVe siècle.

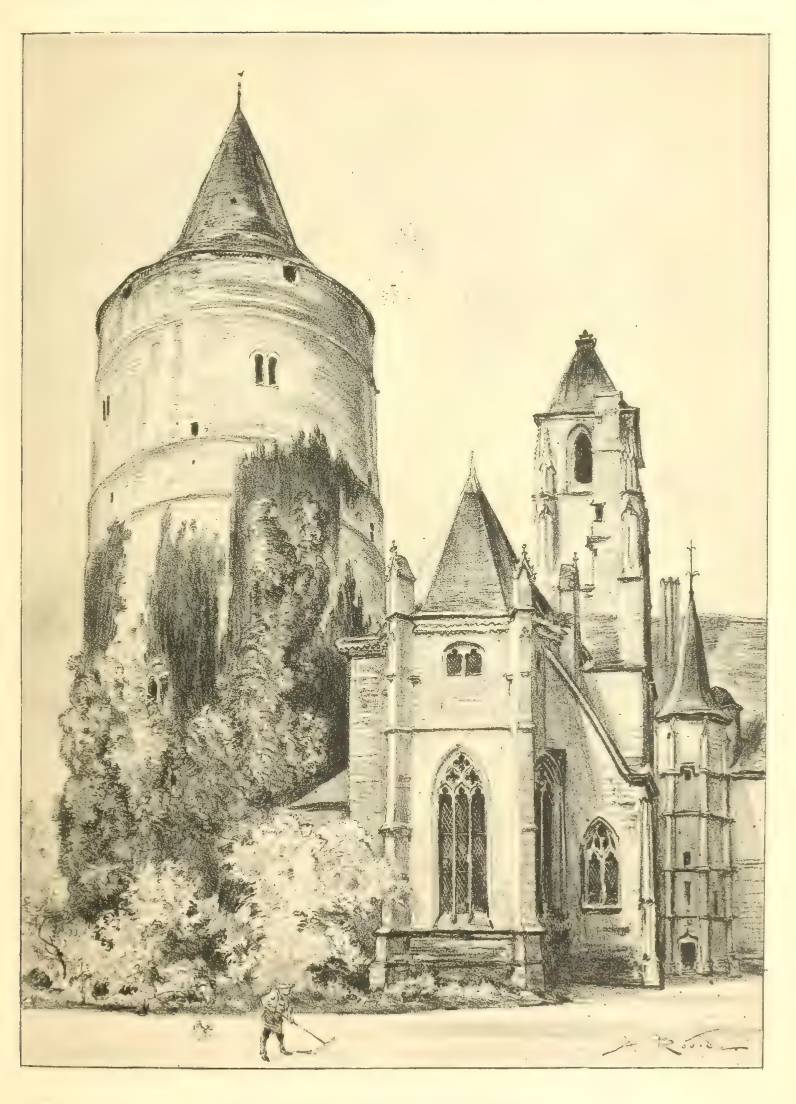
Ne voulant plus alors se contenter d'une simple chapelle, La Ferté édifia cette vaste et superbe église en tous points digne d'une grande cité. Commencée dans le style gothique flamboyant, elle fut achevée au milieu du XVIe siècle dans le goût le plus capricieux de la Renaissance. L'œuvre est signée et datée en plusieurs endroits ; commencée en 1450, une de ces inscriptions indique qu'elle fut terminée en 1596 par les frères Robert, Gabriel et Hiérosme Le Viet, *maîtres massons.* L'abside surtout est curieuse. Les détails charmants, les ornements d'une fantaisie exquise mais païenne, les inventions d'une verve exubérante, s'y rencontrent avec une surabondance inouïe. La structure reste gothique, mais toute la décoration, toutes les fantaisies architectoniques surajoutées sont de la Renaissance. Plus de meneaux flamboyants dans les ogives des fenêtres, mais des combinaisons de pilastres et de frontons, avec des arabesques et des rinceaux tourmentés, ajourés, pour encadrer les vitraux. Les contreforts sont décorés dans le même style mélangeant bizarrement les formes nouvelles et les formes anciennes. Mais où la fantaisie éclate, c'est dans la décoration des parties pleines des murs extérieurs et dans les balustrades.

Chaque grande ogive s'encadre de rinceaux fort gracieux reliant des niches en forme de fenêtres entre-bâillées, où l'on voit avec étonnement des bustes de Cléopâtre, Jules César, Auguste, Tibère, etc. Au-dessus la balustrade forme une suite de petites arcades à jour encadrant chacune une statuette, longue série de figures représentant le roi et les douze pairs, personnages très fantaisistes, ailés et nus, puis les planètes Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, la Lune, le Soleil, les quatre tempéraments, indiqués par des légendes, le colérique, le sanguin, le flegmatique, le mélancolique, etc.

La balustrade se termine en grandes lettres gothiques ajourées, découpant dans la pierre les premiers vers du cantique de la Vierge : REGINA CŒLI. Plus haut, par la même poétique inspiration, les balustrades supérieures, sous le comble de la nef, sont formées de la même façon avec le commencement de l'antienne SALVE, REGINA.

Le clocher carré est aussi fort élégant, il est couronné par un étage en retrait à quatre petits pignons chevauchés, éclairés chacun par une fenêtre, avec une jolie tourelle d'escalier sur un angle et une petite flèche moderne à la jonction des quatre toits.

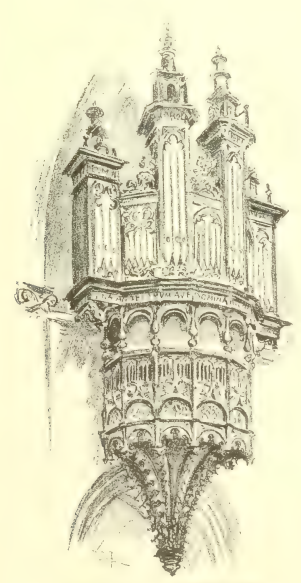
A l'intérieur l'église n'est pas moins belle, les chapelles du chœur ont d'extraordinaires voûtes ajourées dont les nervures sans remplissage portent sur de fines colonnettes et retombent en clefs pendantes, en stalactites délicatement fouillées



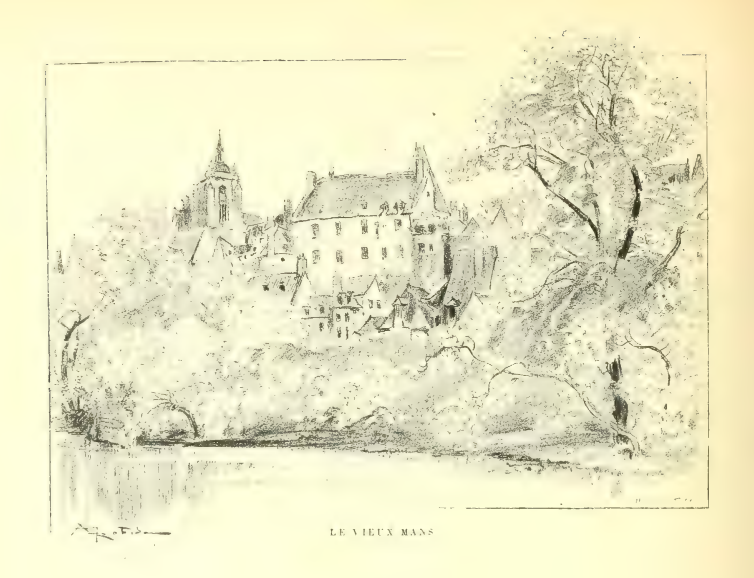
23 LE DONJON DE CHÂTEAUDUN

et refouillées. Ces chapelles, surprenantes par ces tours de force et ces miracles de souplesse, sont admirables par quantité de détails de sculptures, motifs d'une élégance et d'une originalité exquises, bas-reliefs figurant les litanies de la Vierge. Dans la nef un très beau buffet d'orgue gothico-Renaissance très ornementé, daté de 1556, est suspendu de façon originale entre deux piliers sur un cul-de-lampe hérissé de redents.

Il y a encore quelques aspects intéressants à saisir dans les vieilles rues, sur les promenades qui touchent à l'église, sur le mail aux petites maisons baignées par un petit cours d'eau, par exemple des restes de remparts dans les jardins et de vieilles façades comme l'auberge de l'*Ecu de France*, espèce de grand vieux manoir assez pittoresque.



ORGUES DE LA FERTÉ-BERNARD



LE VIEUX MANS

XVI

LE MANS

LE VIEUX MANS SUR LA COLLINE. — LA VIEILLE ENCEINTE, TOURS ESCALIERS ET POTERNES. — AUTOUR DE LA CATHÉDRALE LE GRABATOIRE DES CHANOINES. — LA PLACE DE L'ÉPERON NOTRE-DAME DE LA COUTURE

Une grande ville. Du mouvement et du bruit, de larges voies, de très grands espaces bâtis, des carrés blancs et neufs étendus par la plaine, de vastes casernes, — des roulements de voitures, des sonneries de clairons aux quatre coins de l'horizon, — de grandes belles maisons et de somptueuses bâtisses, d'immenses quartiers s'étendant à perte de vue, quartiers larges et aérés, rues interminables, — puis une trouée dans ces modernités, une belle rivière encaissée dans les verdures, au-dessus de laquelle on aperçoit tout à coup l'ancienne ville allongée et serrée sur le coteau qui s'escarpe, donnant de plus curieuses silhouettes bleuâtres, avec la vieille cathédrale en haut, qui dresse une tour massive et découpe sur le ciel d'aériens arcs-boutants.

C'est ainsi qu'apparaît le Mans, l'antique capitale du Maine, à la première tournée au hasard des rues. Enveloppée dans ces grandissimes et toujours grandissants quartiers modernes, la vieille cité dont le berceau est là-bas sur l'éminence, en avant de la cathédrale dressée sur l'un des angles, la ville, de développement en développement, débordant par-dessus l'enceinte gallo-romaine visible encore en partie avec ses tours noyées parmi les maisons sur la crête du coteau, passant par-dessus les limites successivement établies, a fini par occuper ces vastes espaces au confluent de l'Huisne et de la Sarthe, en englobant Pontlieue et en poussant de longs faubourgs au delà des rivières.

Le Mans historique, c'est donc, sur le coteau dominant la rive gauche de la rivière, les quartiers allongés en rues sinueuses, étroites et serrées de la place des Halles à la cathédrale; c'est là que sont les aspects caractéristiques d'une ville où les curiosités abondent, là que surgissent à chaque pas les souvenirs historiques remontant des profondeurs les plus lointaines ou datant d'hier seulement, des convulsions sanglantes du siècle dernier, et que se retrouvent presque de maison en maison les traces artistiques et pittoresques des siècles écoulés.

La vieille ville commence à la place des Halles où le monument de Chanzy a remplacé depuis quelques années la rotonde de la vieille halle au blé, édifice circulaire aux lourdes arcades qui ne manquait pas d'un certain pittoresque, élevé sous la Restauration, à la place d'une halle de bois qui datait du XVI[e] siècle.

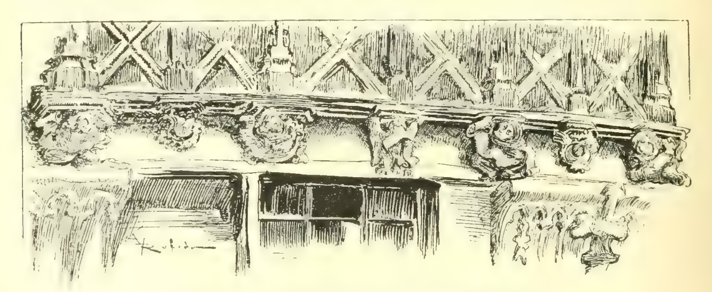
Cette place rajeunie, vivante et animée, bordée de cafés et d'hôtels, possède encore un monument du siècle dernier construit par Soufflot, l'église de la Visitation, qui ressemble à une grande maison plaquée d'une colonnade avec perron sur le côté et surmontée d'un campanile bulbeux à jour; à côté de cette église, les bâtiments des Visitandines ont subi de grandes transformations pour être accommodés en Palais de Justice.

Tout près, derrière la place des Halles, se trouve une autre vieille place irrégulière, étroite et longue, d'un aspect plus ancien, la place de l'Eperon. Les maisons de l'une des faces occupent l'emplacement des tours d'une enceinte qui, au XIV[e] siècle, engloba le quartier Saint-Benoît, enceinte dont la rue de la *Vieille-Porte* rappelle l'entrée. L'enceinte gallo-romaine était à deux pas en arrière au bout de la rue des Boucheries. C'est donc la vieille cité qui s'étend d'ici à la cathédrale au sommet de l'éminence, en un long rectangle d'une assiette peu régulière, sur lequel les maisons du populaire et des bourgeois, les hôtels des nobles, les logis des clercs et les églises se sont serrés, tassés et pressés pour tenir à l'abri des murailles.

C'est le cœur du vieux Mans, c'est-à-dire deux ou trois rues menant sinueusement vers la cathédrale à l'autre extrémité du plateau, coupées d'un inextricable réseau de petites rues et de ruelles qui tournent, virent, descendent à droite et à

gauche par des escaliers, se perdent entre de grands murs de vieux hôtels, ou plongent sous des voûtes de poternes. Que de vieilles maisons dans tout cela, de façades antiques, aujourd'hui vermoulues et branlantes, qui ont eu beauté, élégance, coquetterie! Que de façades aux poutres rongées par les vers, montrant sous leur enduit poussiéreux de curieuses sculptures! Que de grandes et sévères bâtisses cléricales, que de larges pignons de pierres, s'élevant très haut par-dessus les grands murs des étroites courettes!

La Grande-Rue, la principale de ces voies longitudinales, en est bordée d'un bout à l'autre, de ces vieilles maisons des XVe, XVIe, XVIIe siècles, élevant des



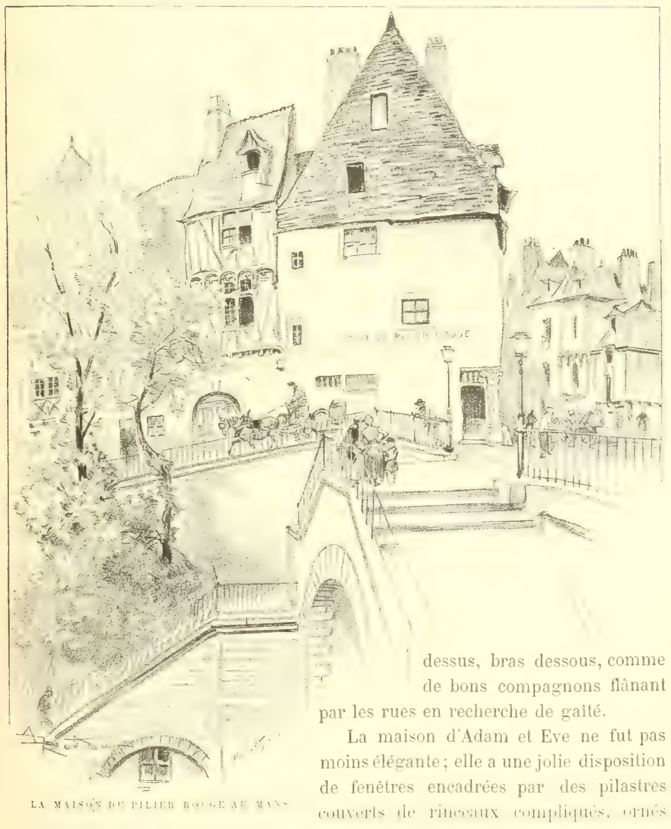
LE MANS. — SCULPTURES DE LA MAISON DE BÉRENGÈRE

façades originales, à grandes portes monumentales quelquefois, et cachant de curieuses petites cours où des tours d'escalier grimpent et dépassent les grands toits. Les plus jolies de ces habitations sont la maison dite de la reine Bérengère, et la maison Renaissance d'Adam et Eve.

La maison de Bérengère, que Bérengère, femme du très fougueux et aventureux Plantagenet roi d'Angleterre, comte d'Anjou et du Maine, Richard Cœur de Lion, ne put habiter au XIIe siècle puisqu'elle date du XVe, présente au-dessus d'un rez-de-chaussée de pierres un bel arrangement de poutrelles sculptées portées sur une rangée de figures grotesques en culs-de-lampe, un aigle au milieu et quatre figures contorsionnées déroulant des banderoles, têtes de bourgeois du XVe siècle très finement traitées; la porte encadrée d'une belle ogive fleuronnée n'est pas moins jolie et elle est restée intacte quoique la pauvre vieille maison, jadis luxueuse, soit aujourd'hui bien déchue. C'est un marchand de chiffons qui l'occupe, et, par les fenêtres plus ou moins éborgnées de l'entresol, on aperçoit, sous le vieux plafond à caissons très enfumé, des files de peaux de lapins sanguinolentes en train de sécher.

En face, une autre maison de bois a gardé, sous une des poutres du rez-de-

chaussée, sa vieille enseigne d'autrefois, les *Deux-Amis*, deux bonshommes en costumes du XVe siècle, un bourgeois en robe et chaperon et un escholier, bras



LA MAISON DU PILIER ROUGE AU MANS

dessus, bras dessous, comme de bons compagnons flânant par les rues en recherche de gaîté.

La maison d'Adam et Eve ne fut pas moins élégante ; elle a une jolie disposition de fenêtres encadrées par des pilastres couverts de rinceaux compliqués, ornés de figures d'enfants musiciens, et reliés entre les deux étages supérieurs par une frise à sujets mythologiques ou fantaisistes. C'était, paraît-il, au XVIe siècle, une officine d'apothicaire. Deux portes tiennent tout le rez-de-chaussée, la grande porte occupe la place de la boutique qui jadis ouvrait sous la gracieuse arcade

Renaissance. Au-dessus de la petite porte un grand bas-relief nous montre, dans un cartouche enguirlandé de fleurs et de fruits, les figures d'Adam et d'Eve partageant la pomme.

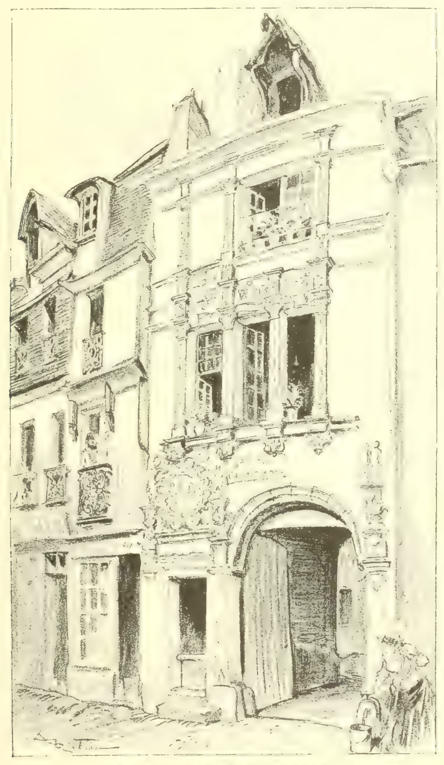
Une autre maison intéressante est celle qui fait l'angle de la rue du Pilier-Rouge, au-dessus du Tunnel, cette grande percée moderne qui a coupé la colline en deux et fait communiquer la grande place des Jacobins, ouverte sous le chevet de la cathédrale, avec le pont Yssoir. De la rue du Pilier-Rouge, il est resté une file de pignons à pans de bois qui se découpent sur le ciel en haut de la tranchée, ou s'étagent sur la pente. L'angle de la maison du coin est soutenu par le pilier rouge qui lui donne son nom, colonne trapue dont le chapiteau porte un écusson à tête de mort.

Mais c'est le soir que cette Grande-Rue d'un dessin si archaïque prend toute sa couleur, quand on sort du quartier des hôtels et des cafés de la place des Halles illuminée ; la nuit, avec ses grandes teintes voilant ou atténuant les modernités donne une tournure XVe siècle aussi illusionnante que possible, à ce couloir sinuant entre de noirs pignons çà et là piqués de lumières, à ces boutiques de rez-de-chaussée profondément encaissées sous les étages surplombants, avec leurs sculptures grimaçantes violemment relevées de quelques touches de lumière. Elle est assez animée aussi, la Grande-Rue, grouillante de passants forcément serrés, ou d'habitants prenant le frais sur le pas des portes, traversée de figures indécises qui plongent à chaque pas de la lumière dans l'ombre ; mais les ruelles, ouvrant à droite et à gauche des trous noirs, sont vides, les rues à grands vieux logis déjà peu éveillés dans le jour, dorment profondément. La Grande-Rue est une eau-forte vigoureuse, mais la rue des Chanoines, la rue Saint-Pavin, quels décors de drame ! Et quel poème, la place du Parvis sous le Grabatoire, enveloppée dans la majesté d'un silence mystérieux que traversent de vagues musiques d'orgues résonnant dans la cathédrale.

La Grande-Rue aboutit au Parvis-Saint-Julien, devant un petit porche latéral en avant-corps crénelé, protégeant une porte du XIe siècle gardée par de belles statues raides fortement mutilées, plaquées aux pieds-droits.

Immense édifice très riche et très aérien du côté de l'abside, mais rude et sévère sur le portail et sur le côté de la nef, la partie la plus ancienne, qui date du XIe siècle et est attribuée à l'évêque-architecte Vulgrin, ancien abbé et constructeur de Saint-Serge d'Angers, — la cathédrale occupe un angle du mamelon ; son abside posée sur l'ancien rempart, au-dessus de la place des Jacobins qui s'ouvre en contre-bas déploie un cercle d'élégantes chapelles surmontées de la forêt d'arcs-boutants à triple étage qui vont soutenir les voûtes de la grande nef. Une grosse tour se dresse sur le côté méridional, romane à la base, plus jeune au fur et à mesure qu'elle grandit, couronnée par une sorte de dôme à flèche minuscule.

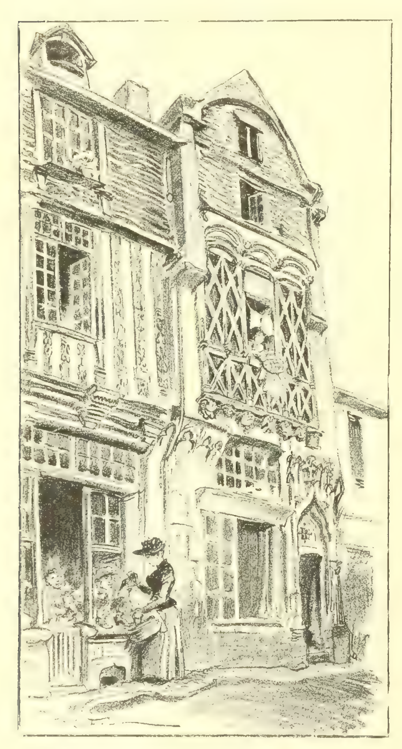
L'intérieur est clair et blanc, orné çà et là de magnifiques tapisseries anciennes, la nef romane est rude et simple, tandis que le chœur à double déambulatoire,



MAISON D'ADAM ET ÈVE, AU MANS

œuvre magnifique du XIIIe siècle, est d'une grandiose élégance. D'admirables verrières de la grande époque du vitrail étincellent à toutes les hautes fenêtres, dons de princes et de seigneurs, d'évêques et d'abbés, ou produits de cotisations des corporations, comme la *verrière aux drapiers*, la *verrière des pelletiers*, la *verrière des hôteliers*, celle des *vignerons*, celle des *boulangers*, celle des *clercs*, etc...,

verrières superbes à sujets légendaires, compositions très détaillées ou grandes figures formant une série de portraits extrêmement remarquables. Dans la grande fenêtre du croisillon gauche remplie par une verrière du XVe siècle sous les innombrables sujets d'une composition compliquée, se détachent les plus intéressants de ces portraits, des seigneurs, des princes et des princesses de la maison d'Anjou.



LA MAISON DITE DE LA REINE BÉRENGÈRE, AU MANS

Dans le croisillon de droite se trouve le tombeau avec statue couchée de la reine Bérengère, œuvre du XIIIe siècle provenant de l'abbaye de l'Epau. La basilique possède aussi les tombeaux de Guillaume de Langey et de Charles IV, comte du Maine, frère du roi René. Elle a encore de nombreuses sculptures intéressantes, chapiteaux historiés dans la nef, portes de sacristies ou de chapelles...

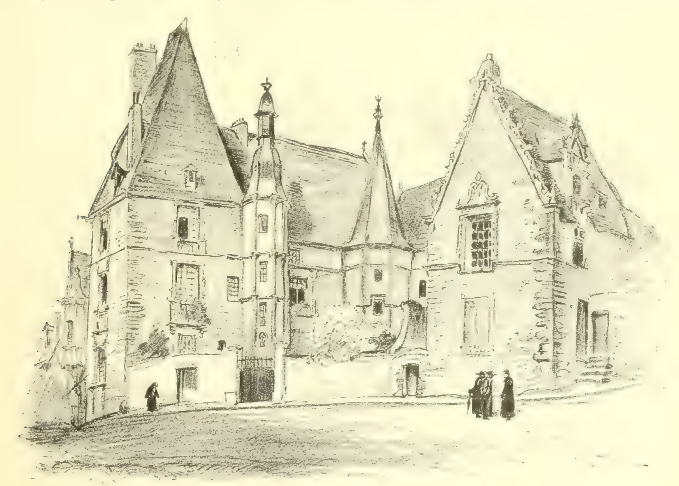
La rudesse extrême du portail de Saint-Julien est à peine relevée par quelques ornements romans et par l'appareil réticulé du pignon au-dessus de la grande fenêtre encadrée de dents de scie. Deux animaux fantastiques, gigantesques, grossièrement taillés, quelque chose comme des crapauds, sont accrochés aux contreforts de la façade. Sur le côté s'appuie à l'édifice une pierre druidique de 4 à 5 mètres, aïeule vénérable de toutes les pierres déjà si vieilles entassées sur ce point depuis les commencements de l'antique cité. Un dolmen subsista aussi sur la place du Parvis jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, et il rappelait aux gens du Mans un terrible épisode de leurs annales si mouvementées.

Aux plus durs moments de la guerre de Cent ans, alors que les Anglais



VUE DE LAVAL

tenaient depuis deux ans la ville enlevée avec difficulté après un long siège, les bourgeois du Mans se montrèrent dignes de leurs pères difficiles à soumettre, de ces rudes hommes prompts à la révolte qui, dès la fin du XIe siècle, avaient arraché à leurs seigneurs les franchises communales. Une belle nuit, ayant fait entrer un petit corps français commandé par Ambroise de Loré et Lahire, ils tombèrent sur les Anglais surpris et les expulsèrent. Mais leurs efforts échouèrent devant les tours



LE MANS. — LE GRABATOIRE DES CHANOINES

du château situé derrière la cathédrale, bâti jadis par Guillaume le Conquérant pour maintenir les Manceaux en obéissance. Des secours importants furent amenés par Talbot aux Anglais du château qui se rejetèrent sur la ville révoltée. Le Mans repris, le comte de Suffolk voulut, par un exemple féroce, dompter les populations des villes promptes à se soulever. Ici au pied de la cathédrale, sur ce débris des âges lointains témoin de la naissance de la cité, Suffolk, érigeant le dolmen en véritable pierre de sacrifices, fit amener une foule de bourgeois saisis sur le rempart ou seulement soupçonnés d'avoir eu part au complot et leur fit couper la tête devant la population terrifiée.

Le Parvis-Saint-Julien, devant le portail et sur les bas côtés, la place Saint-Michel sous le transept, ont bien conservé leur physionomie des anciens jours ; de vénérables et très pittoresques constructions se dressent de tous côtés. C'est

d'abord devant le portail, la masse grise et morose du Grabatoire, ancienne infirmerie des chanoines, grande construction de la Renaissance à tourelles et à toits énormes. A côté, séparée seulement par une descente en escaliers tombant à la rue de Gourdaine et à la Sarthe, s'élève une très jolie maison du XVIe siècle aussi, décorée de pilastres à sculptures, remarquable par sa belle lucarne et par une tourelle d'angle fort élégante suspendue en encorbellement. Les maisons en retour sous la cathédrale ne sont pas moins intéressantes, l'une d'elles fut habitée par Scarron, pourvu d'une prébende canonicale de Saint-Julien, — le pauvre et burlesque perclus dont le souvenir vient tout naturellement à côté du grabatoire, et qui écrivit ici le roman comique en attendant que sa femme, la future Maintenon, commençât ce roman féerique débutant au chevet d'un malheureux grabataire pour finir à Versailles dans le rayonnement de la gloire du Roi-Soleil, presque sur le vieux trône de France.

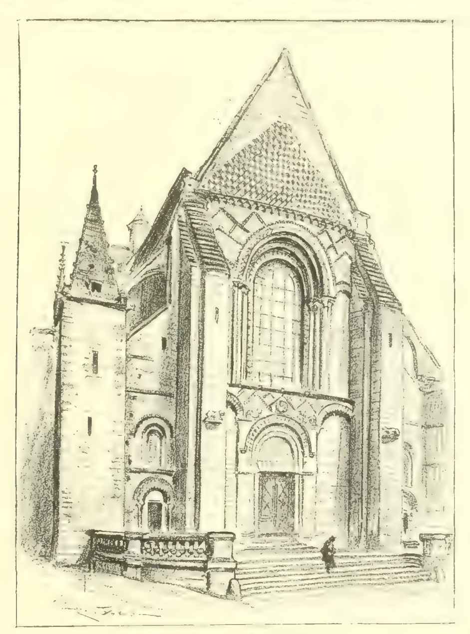
Des sommets de tours plus ou moins ruinées englobées dans les maisons, apparaissent au-dessus des toits, après le Grabatoire, du côté de la place du Château. On en retrouve aussi sur bien des points, ponctuant la ligne des vieilles murailles gallo-romaines des premiers siècles qui reçurent le choc des Francs de Clovis, des Normands barbares du roi de mer Hastings et des Normands fixés de Guillaume le Conquérant, puis des soldats des rois anglo-normands, des troupes de Philippe-Auguste et enfin des Anglais de Suffolk et de Talbot. Derrière la cathédrale était le château, avec ses grosses tours, sa tour de la Ribaudelle ou d'Orbrindel, élevées en avant de la première enceinte par Guillaume le Conquérant en 1063, pour mieux tenir la ville enlevée par lui à Geoffroy Martel, comte d'Anjou et du Maine.

Un beau morceau d'anciennes murailles bien des fois remaniées, aux petites pierres d'une belle disposition, percées de quelques fenêtres romanes, se voit à l'hôtel de ville construit au siècle dernier sur la partie des remparts ayant déjà porté au Xe siècle le palais des comtes du Maine.

En descendant vers la Sarthe, sur la face opposée, on retrouve dans les cours des maisons des rues de Gourdaine, Saint-Hilaire et de la Porte-Sainte-Anne, des traces nombreuses de la vieille enceinte, des tours utilisées dans les bâtisses. Les quartiers de Gourdaine et de la Tannerie situés entre ces remparts et la Sarthe furent entourés au XIIIe siècle d'une seconde enceinte dont quelques restes sont encore visibles sur la berge arrangée en jardin.

Quelle récolte de pittoresque dans toutes ces vieilles rues étagées sur la pente du coteau, sur les escaliers des Pans-de-Gorron et dans les ruelles dégringolantes : Vieilles maisons tombant de vétusté, façades écaillées et abîmées, pans de bois, ou bien, plus haut sur la colline, grands et considérables logis, hôtels nobles ou bourgeois dressant de formidables pignons. Une vieille poterne en

ogive ouvre dans le rempart vers la moitié d'un escalier partant de la rue de la Tannerie. Un peu plus loin, au plus embrouillé des ruelles, se cache la vieille église Saint-Benoît, antique bâtiment rude et sans grâce et bien abîmé, grange

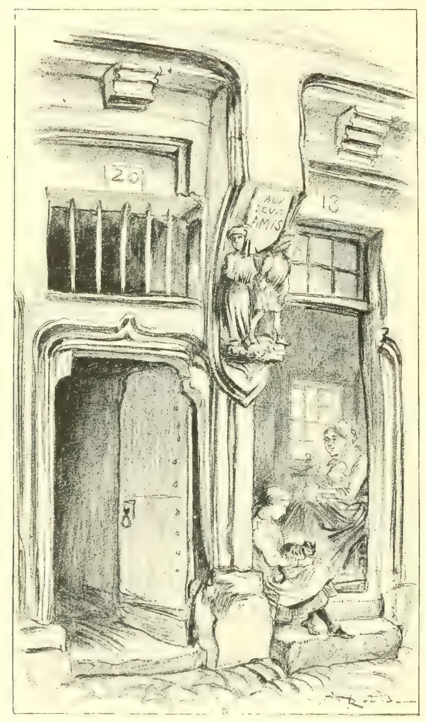


PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DU MANS

romane plutôt qu'église. Du côté de la poterne file l'une des plus curieuses parmi les petites voies tournant sur le plateau, la ruelle de Saint-Pavin-la-Cité, qui n'est qu'un sentier, un simple couloir circulant entre de grands murs aux bornes serrées ou sous de vieilles maisons muettes, qui semblent vouloir se rejoindre par-dessus la tête du rare passant dont le pas vient troubler le silence de ces corridors solitaires si bien cachés au cœur de la vieille ville. Ici, par une porte de cour entr'ouverte, on aperçoit une tour d'escalier aux ouvertures en accolade ; là-bas, d'autres traces de vieilles architectures...

Près de cette rue Saint-Pavin, rue Bouquet, au pied d'un grand hôtel du

XVIe siècle très grave et très digne sous ses grands combles ardoisés, montrant de belles fenêtres et une tour d'escalier dans la cour, par-dessus les grands murs jaunes débordant de feuillages et les énormes portes cochères, il y a un carrefour en pente, de bel aspect, orné encore, à l'angle d'une petite maison, par une statuette de sainte Madeleine sous une fort jolie niche gothique fermée par les volutes d'une grille de fer forgé.

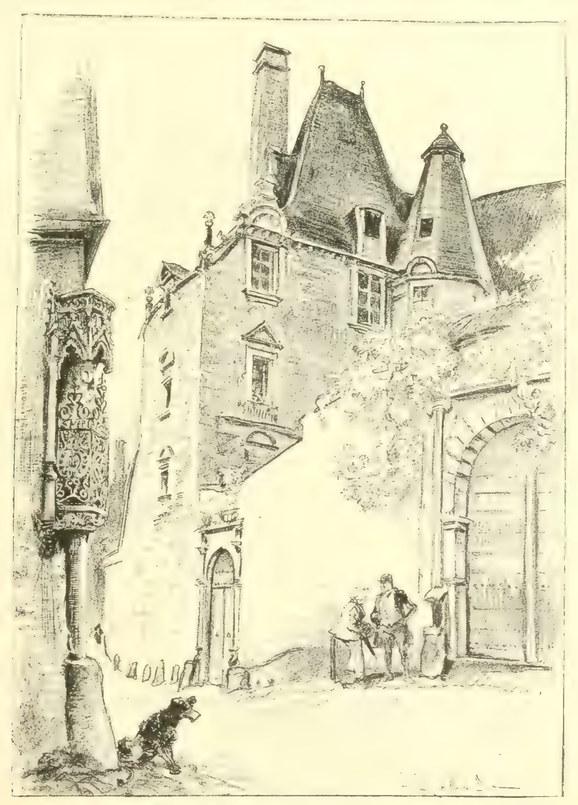


LE MANS. — MAISON DE LA GRANDE-RUE

La rue des Chanoines qui court parallèlement à la Grande-Rue a bien la mine qui sied à son nom, ce sont de vieilles constructions encore, d'antiques maisons du moyen âge, vénérables et discrètes personnes, des logis sévères très renfermés, élevés aux XVe et XVIe siècles à la place d'autres logis plus anciens dont il est resté parfois des morceaux utilisés ou des escaliers. Il n'est d'ailleurs aucune de ces rues de l'ancienne cité qui ne puisse montrer, parmi les lignes de toits mouvementés, quelque vieux pignon particulièrement intéressant, quelque reste d'hôtel gothique à tourelle, quelque cour curieuse, ou même quelques débris d'édifice, comme les restes de l'ancien évêché apparaissant par-dessus des magasins dans la rue Dorée, ou la vieille église Saint-Pierre-de-la-Cour, près de l'hôtel de ville, ancienne collégiale du château arrangée en école.

Au bout de la place de l'Eperon, s'élèvent les vastes constructions de l'hôpital général qui datent des deux siècles derniers et s'étendent, avec leurs jardins, jusqu'au-dessus de la rivière et jusque vers la promenade du Greffier établie en terrasse le long de la berge.

Cette place de l'Eperon, qui doit son nom à un morceau de rempart jadis ajouté au saillant de l'enceinte, cette longue place a un autre intérêt que le pitto-



CARREFOUR DE LA RUE BOUQUET, AU MANS

resque de ses maisons des siècles derniers et de son mouvement de marché et de poissonnerie. Elle fut, en 93, un horrible champ de carnage pendant la bataille entre les républicains commandés par Marceau et Westermann et la grande

armée vendéenne, poursuivie et traquée, devenue une cohue de cinquante mille femmes, enfants, prêtres, blessés, fugitifs quelconques se traînant derrière quelques milliers de combattants.

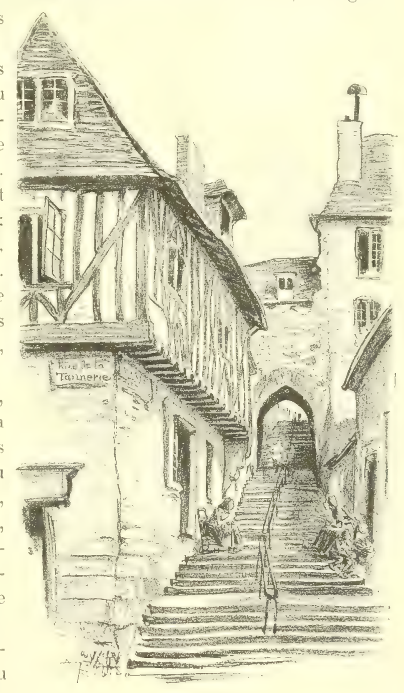
Les Vendéens, entrés de vive force au Mans, espérant avoir le temps de souffler un peu, s'y étaient à la hâte barricadés, mais Westermann et Marceau les suivaient de près. Ce fut d'abord un violent engagement dans les ténèbres éclairées par le canon des barricades et la fusillade des Vendéens retranchés dans les maisons. Au matin, Kléber survenant avec des renforts, les républicains, pour en finir, se lancèrent à la baïonnette. Sur cette place de l'Eperon se fit la plus farouche boucherie à l'arme blanche. On prétend que Marceau et La Rochejaquelein, dans le hasard de l'horrible mêlée, tous deux enragés par la fureur de tant de combats et le halètement de la poursuite, se rencontrèrent un instant le sabre à la main. Mme de la Rochejaquelein, perdue dans la bagarre, a raconté dans ses *Mémoires* les effrayantes scènes de la retraite des bandes royalistes sous la poussée des baïonnettes, les massacres, les paniques, l'encombrement, l'étouffement des fuyards. Dans cette horrible mêlée, Marceau eut l'occasion de sauver une malheureuse jeune fille, Mlle Angélique des Mesliers, emportée dans le tourbillon avec sa mère et ses sœurs.

Courte et douloureuse idylle ébauchée entre deux scènes du grand drame. Marceau, le beau hussard, se sent le cœur pris par la petite fugitive; malheureusement il lui faut marcher, pour achever de les écraser, sur les débris vendéens et il ne peut l'emmener. Restée à Laval où la poursuite les entraîne, la jeune fille qu'il a tirée des mains du soldat furieux tombe dans celles des guillotineurs et l'idylle finit brusquement sous le couperet.

Le Mans, hélas! a vu, en des jours plus récents, d'autres lamentables scènes. Après les derniers combats dans les plaines voisines, autour du plateau d'Auvours chaudement disputé, pris et repris, il a vu passer l'armée de la Loire en retraite et arriver les Prussiens. Cruelles et terribles journées, derniers efforts de la résistance sans espoir, que glorifient le monument élevé sur la place des Halles au général Chanzy et à la malheureuse armée.

La traversée de la Sarthe sous la vieille ville offre de beaux aspects; quelques ponts, avant le pont Yssoir sous la cathédrale, coupent la rivière encaissée entre les verdures des promenades et les toits bleuâtres. Quand, après la place de l'Eperon, on a par le vieux pont Saint-Jean passé sur l'autre rive, on ne trouve que peu à glaner dans ces quartiers, mais c'est du quai régularisé de cette rive droite qu'apparaît, de la plus heureuse façon, massée sur la longue colline, la silhouette de la haute ville. Par-dessus la berge gauche arrangée en jardins, par-dessus les toits de la basse ville, les vieilles maisons du quartier de Gourdaine et des Tanneries, se montrent des étagements de pignons serrés passant la tête les

uns par-dessus les autres, des sommets de tourelles cachées là-haut dans les cours, d'énormes bâtiments, vieux hôtels sous lesquels on a passé en circulant dans les ruelles, et des masses plus sombres dans la masse sombre, et la grosse tour de la cathédrale par-dessus le tout.



LA POTERNE, AU MANS

Sur la rive droite, à deux pas du quai, s'élève Notre-Dame du Pré, église fort ancienne, provenant d'une antique abbaye de Bénédictines fondée au XIe siècle. Cette vieille église romane, fort intéressante, semble toute neuve : elle a été, il y a quelque temps, complètement reprise et restaurée. Plus loin, vers la campagne, autre vieille église, Saint-Pavin des Champs, plus antique encore, petite et délabrée.

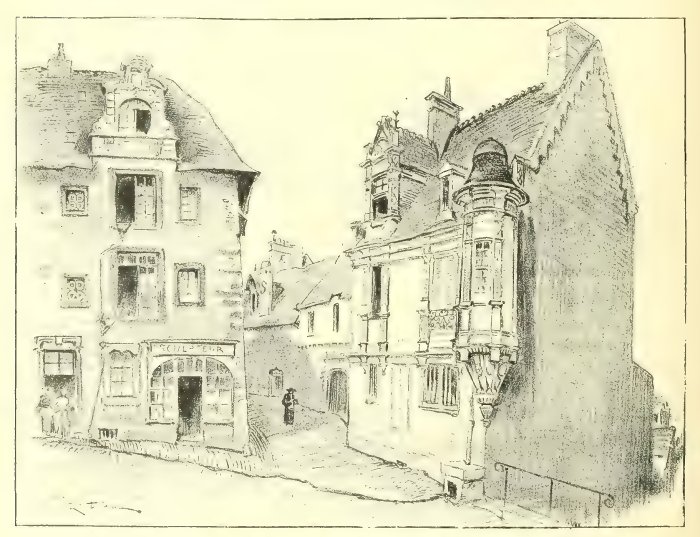
De l'autre côté de la ville, sous la magnifique abside de la cathédrale, s'étendent la place des Jacobins et la promenade du même nom. Place et promenade, tracées à la fin du siècle dernier, occupent l'emplacement des bâtiments et jardins de deux couvents, l'un de Jacobins et l'autre de Cordeliers.

Sous les Quinconces des Jacobins a été construit le nouveau théâtre, qui abrite au rez-de-chaussée le Musée des Monuments historiques, où parmi les objets d'art et curiosités d'un intérêt général, se trouvent nombre de pièces archéologiques provenant de la région et des souvenirs locaux. Le Mans, importante cité gallo-romaine, a possédé un grand Amphithéâtre retrouvé sous le sol de ces Quinconces, des bains et des aqueducs dont il reste de nombreux vestiges çà et là autour de la ville. A certains jours de marché, c'est un tableau mouvementé que la place des Jacobins, avec les voitures de campagne, le débordement des légumes, les étalages des marchandes

et les paysans et paysannes, groupés sous les terrasses que domine la gigantesque masse de la cathédrale appuyée sur la légèreté de ses grands arcs-boutants.

Au delà de la cathédrale, après l'évêché, construction moderne, quelques grands toits signalent les bâtiments du lycée, établis dans l'ancien collège de l'Oratoire, qui date des deux siècles derniers, et plus loin le séminaire occupant l'ancienne abbaye de Saint-Vincent, de la même époque.

Le deuxième grand édifice de la ville, la célèbre église de la Couture, est au



ENTRÉE DE LA RUE DES CHANOINES, AU MANS

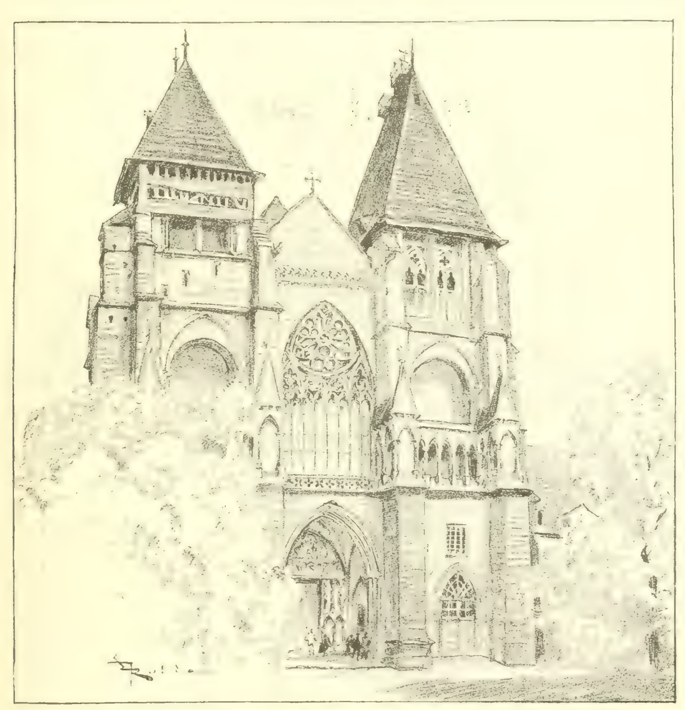
centre du Mans moderne, entourée de quartiers tout neufs, à côté de la Préfecture.

C'est l'église de l'ancienne abbaye de la Coulture, fondée en 595 par saint Bertrand, évêque du Mans, abbaye bénédictine détruite par les Normands, rétablie plus tard et pourvue de biens considérables. Elle vécut de longs siècles de prospérité et dura jusqu'à la Révolution qui la supprima et détruisit l'église paroissiale, — celle qui reste étant la chapelle des religieux. Les bâtiments de la Préfecture contenant aussi le musée et la bibliothèque sont du siècle dernier, les religieux venaient de les construire lorsque la Révolution les expropria.



25 CATHÉDRALE DU MANS

La Couture est un fort intéressant édifice. Entre deux tours robustes et massives, coupées au milieu par une galerie d'arcatures ouvertes se continuant par d'autres arcatures simulées sur les contreforts, tours tronquées coiffées de



ÉGLISE DE LA COUTURE AU MANS

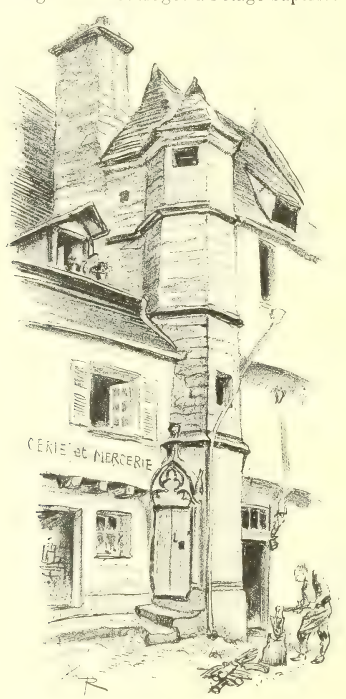
combles d'ardoises, s'ouvre un grand portail formant, au-dessous d'une immense fenêtre d'un dessin très compliqué, un porche magnifique et profond qui abrite de majestueuses figures d'apôtres décorant l'ébrasement, un jugement dernier dans le tympan et de nombreuses et curieuses sculptures.

La Couture n'a qu'une seule nef sans autres ornements que de grandes arcatures ogivales. Les styles s'enchevêtrent dans cette église souvent reconstruite ou

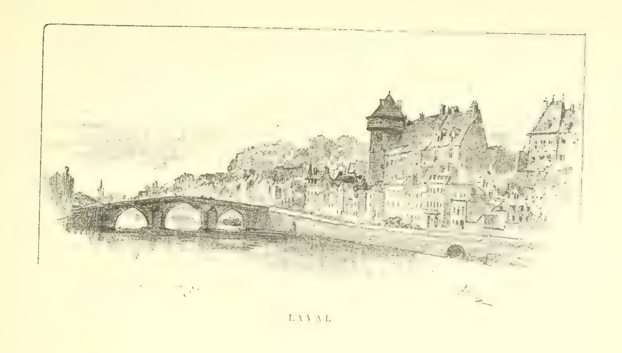
remaniée de siècle en siècle. Le chœur roman à hautes arcades en plein cintre surhaussé, très serrées, est d'un grave et grand effet; il recouvre une crypte du xe siècle où reposait jadis le corps de saint Bertrand, fondateur de l'abbaye.

Au delà de Notre-Dame de la Couture, dans l'immense agglomération de bâtiments et de magasins militaires qui constituent les *casernes de la Mission*, se voient encore des restes importants d'un grand établissement religieux et hospitalier, fondé en 1180 par Henri II, comte du Mans et roi d'Angleterre.

Le majestueux édifice à pignon, perdu au milieu de tous ces casernements, c'est la grande salle de cet hospice de *Notre-Dame de Coëffort*, ancienne église de la Mission quand l'hospice devint couvent de lazaristes, et aujourd'hui transformée en écurie avec magasins à fourrages à l'étage supérieur.



MAISON SUR LE PARVIS SAINT-JULIEN AU MANS



LAVAL

XVII

LAVAL. — SABLÉ

L'ÉGLISE D'ÉVRON ET LE CHATEAU DE SAINTE-SUZANNE
SOUS LES TOURS DE LAVAL. — LA MAISON DU VENEUR
AVENIÈRES. — L'ABBAYE DE SOLESMES



SILLÉ-LE-GUILLAUME

Sur la ligne du Mans à Laval, après Sillé-le-Guillaume, très ancienne baronnie du Maine, petite ville montueuse agrémentée de quelques restes de jadis, d'un gros pâté de bâtiments flanqués de tours et d'un vieux donjon isolé du xve siècle, les regards des voyageurs des trains de Bretagne sont attirés par une autre petite ville agréablement située au pied d'une grande église dont les tours, d'une très originale silhouette, se dessinent sombres et bleuâtres dans le balancement des grands arbres.

Cette petite ville d'Evron vaut bien un arrêt, outre qu'elle est le point de départ pour une excursion au curieux bourg de Sainte-Suzanne, déchu, devenu simple bourgade encore entourée d'une ligne de murs ébréchés, au pied d'une ruine féodale. Evron a bonne physionomie, antique aussi et montre, quand on a passé le

rideau d'arbres, vert écrin de ses clochers, quelques lignes de toits d'une découpure ancienne et quelques grands et solides pignons, vieux logis ou jadis dépendances de l'abbaye.

Cette abbaye d'Evron remonte au VIIe siècle et doit sa naissance à un fait miraculeux rapporté par la légende :

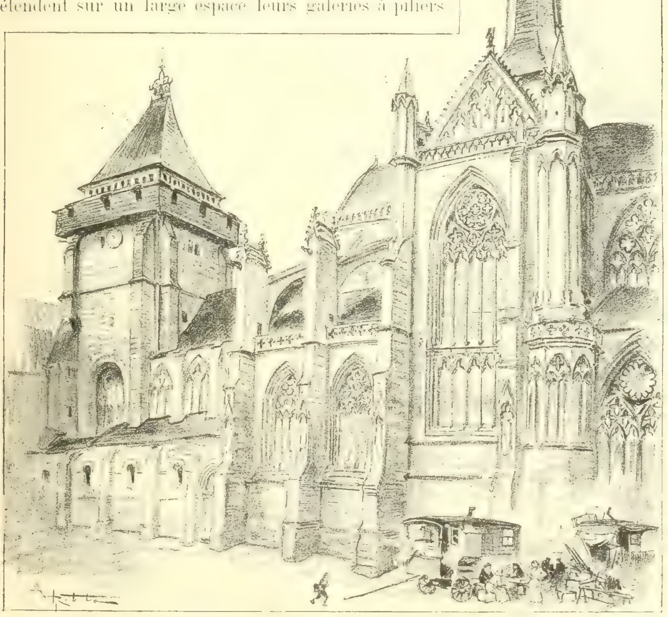
« Un pèlerin de ces temps, revenant de la Terre Sainte avec une fiole contenant quelques gouttes du lait de la sainte Vierge, se reposait dans la forêt d'Evron, au bord d'une fontaine ; il avait, avant de s'endormir, accroché la précieuse fiole aux branches d'une aubépine, mais à son réveil il se trouva que l'épine était

LE CHATEAU DE SAINTE-SUZANNE

devenue un arbre énorme portant la bouteille miraculeuse à une hauteur inaccessible. L'évêque du Mans, informé du prodige, accourut et, voyant dans ce miracle une marque de bienveillance particulière de la Vierge pour ce pays, décida qu'une église, sous l'invocation de *Notre-Dame de l'Epine sainte*, s'élèverait en ce lieu, enveloppant la fontaine et l'aubépine merveilleuse. Le grand arbre redevint immédiatement un modeste arbrisseau, les travaux commencèrent et l'église s'éleva, accompagnée d'un monastère.

L'humble monastère du VIIe siècle devint quelques siècles plus tard une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, très importante et très riche, comblée libéralement par les seigneurs de Laval, et une nouvelle église fut construite pendant le XIIe siècle, modifiée et agrandie aux XIIIe et XIVe siècles.

Le bourg a une place centrale au pied de son vieil édifice, une grande place irrégulière tournant sous l'église, et se prolongeant par une cour entourée d'anciens bâtiments abbatiaux, maintenant devenus maisons d'habitation. Juste en face de l'église, de vieilles halles du XVIe siècle, enserrées dans les maisons, étendent sur un large espace leurs galeries à piliers



L'ÉGLISE D'ÉVRON

de bois portant une grande charpente compliquée. Sous ces piliers, dans le clair-obscur, s'ouvrent quelques arrière-boutiques pour les paysans du marché.

quelques petits cafés où les gros fermiers vont causer du cours des céréales.

La place est fermée sur un des côtés par d'autres bâtiments conventuels soudés à l'église, et occupés aujourd'hui par une congrégation de religieuses. Ces reconstructions du siècle dernier, à grands toits tristes, viennent s'appuyer à une massive tour carrée, rébarbative comme un donjon et qui accentue encore sa mine de forteresse par une galerie de hourds de bois en encorbellement, percés de créneaux, sous le comble trapu recouvert d'ardoises.

Le vieux clocher-donjon à ouvertures romanes est la partie la plus ancienne de l'édifice, on le fait remonter au XIIe siècle; la partie basse, à l'intérieur, donnant sous le porche de l'église, sert de salle de débarras. A cette grosse tour et aux quelques travées restant de l'église ancienne, une plus haute nef et un vaste chœur furent ajoutés au XIVe siècle. Le pignon sud du transept devant les Halles est joliment décoré, avec une galerie supérieure passant entre les deux contreforts à clochetons, au-dessous d'une mince flèche de charpente ardoisée, légèrement déversée, élevée au-dessous de la croisée.

Cette belle église de Notre-Dame de l'Epine, si pittoresque dans l'agencement de ses lignes extérieures, offre aussi à l'intérieur d'intéressants détails, des groupes de figures grotesques en culs-de-lampe à la retombée des voûtes, d'autres curiosités, d'autres détails dans le chœur, ainsi que dans la chapelle Saint-Crépin, ouvrage du XIIe siècle, qui a gardé des restes de la décoration peinte du temps, ornements et figures.

Le village de Sainte-Suzanne est à 8 ou 10 kilomètres d'Evron, au bout d'une route assez agréable. Ce n'est pas en arrivant qu'on peut goûter le charme un peu sauvage de la situation, car on se trouve, sans avoir vu grand'chose de caractéristique, porté tout de suite au cœur de la place par le bout de route qui rattache ce bourg du moyen âge à la vie moderne.

Mais bientôt voici une petite place de village où les maisons, les morceaux de remparts croulants et les débris de tours sont mélangés en désordre et reliés par une végétation vigoureuse, broussailles se balançant hors de tous les trous, passant dans toutes les crevasses, ou ramures d'arbres ayant l'air de soutenir les vieilles pierres.

Sainte-Suzanne occupe l'extrémité d'une sorte de promontoire rocheux, mamelon de la chaîne des Coëvrons « *monts boisés* » se terminant à pic sur de profonds ravins. Sur cette jolie position déjà fortifiée par la nature, un château s'éleva dès le XIe siècle, et sous le château se forma une petite ville close de murs rattachés aux défenses seigneuriales. Ville et forteresse eurent leur importance au moyen âge et leur large part d'émotions et de luttes dans toutes les guerres et bagarres. Le château eut, dès ses commencements, maille à partir avec Guillaume le Conquérant et ses Normands. Plus tard, ce furent les Anglais qui l'assaillirent

et l'enlevèrent au chevalier Ambroise de Loré, l'un des bons capitaines des guerres de Charles VII, après un rude siège vaillamment soutenu. Ils ne le gardèrent pas longtemps ; en 1439, les Français, aidés par une femme française mariée à un Anglais de la garnison, s'introduisirent une nuit en échellant les murs au plus escarpé du ravin, pendant qu'une fausse attaque attirait les Anglais sur un point opposé et reprirent la place.

Les guerres de la Ligue furent fatales à ce vaillant château. Comme il appartenait à la maison de Bourbon, c'est-à-dire à Henri de Navarre, seigneur de la Flèche et d'autres bourgs de la région, les forces de la Ligue l'attaquèrent à plusieurs reprises avec une particulière vigueur. Il tint bon longtemps, mais tomba entre les mains des Ligueurs, ruiné et démantelé par un dernier siège en 1593, un an seulement avant le triomphe d'Henri IV.

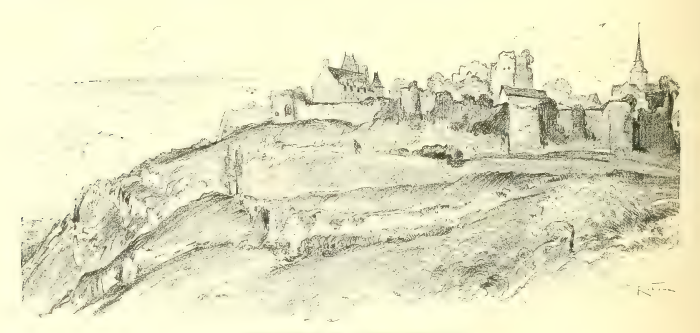
Aujourd'hui Sainte-Suzanne n'est plus qu'un mince village très pittoresque ; sa ceinture de remparts a été déchirée, mais il en reste de forts morceaux, parmi lesquels on voyait autrefois des fragments de murs en grès vitrifiés par le feu, restes de constructions plus anciennes, ayant servi de soubassements aux remparts. Après les quelques débris de tours, vers l'entrée, convertis en granges par les cultivateurs, le ravin se creuse à droite et à gauche. Sous l'escarpement de gauche du plateau la petite rivière d'Erve coule parmi les buissons. En haut des pentes coupées de sentiers court une muraille écrêtée, flanquée de tours habillées de lierres et de broussailles. Une petite flèche d'église pointe par-dessus les pans de murs à côté d'un gros donjon carré tout ruiné. Au tournant du ravin, sur la brusque cassure formant l'extrémité du plateau, au-dessus de pentes hérissées de roches à peu près inaccessibles, se dressent quelques tours encore et un corps de logis du XVIe siècle, appuyé d'une haute et grosse tour-donjon qui plane sur de larges horizons mouvementés, endormis comme la vieille forteresse abandonnée, comme le donjon en retraite, dans un calme profond, et bien oublieux des troubles et des traverses, des alarmes coutumières qui les assaillirent durant les siècles de jadis.

Chef-lieu du département de la Mayenne, Laval a voulu s'habiller en préfecture moderne, faire peau neuve comme le Mans, comme toutes les villes un peu importantes, comme toutes les cités emballées dans le grand mouvement actuel de transformation.

Mais si Laval s'est offert des quartiers neufs en avant de la vieille ville campée sur le coteau que baigne la Mayenne, et des quais de pierre encaissant la rivière à la place des vieilles berges irrégulières et libres d'autrefois, il n'a pu cependant toucher à son vieux château, ni trop arranger et changer la très caractéristique physionomie que lui donnent le château des hauts barons de Laval qui

veille sur la colline depuis tant de siècles, les grands et rudes bâtiments et la grosse tour d'angle d'une allure si fière, marquant tant de *haultaineté* féodale, au-dessus du pont, à côté de la pittoresque coulée de vieilles maisons qui dégringolent le val de Mayenne, le long de l'antique Grande-Rue, serrée entre les soubassements du château et les escarpements verdoyant de l'autre côté vers Avenières.

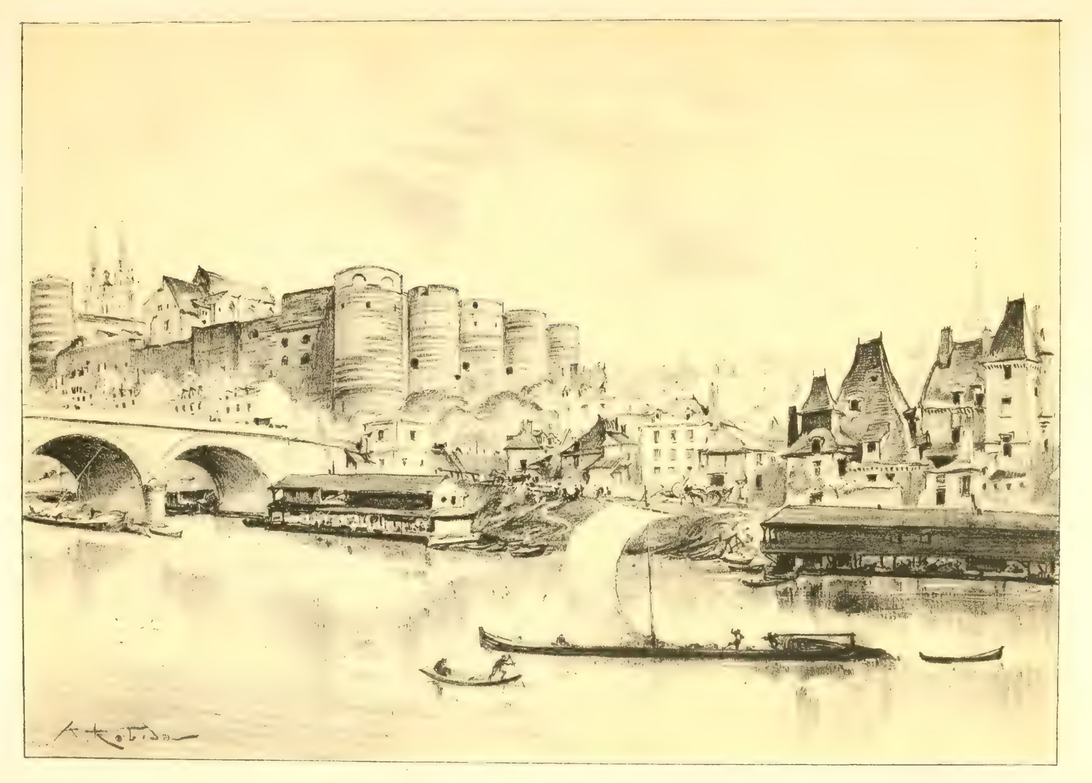
La Mayenne sépare la ville en deux parties, d'un côté sur la rive gauche, c'est la ville plate et de physionomie moderne, de l'autre, sur la rive droite, c'est la cité féodale en amphithéâtre sur son coteau abrupt. Les deux parties de la ville, le grand faubourg moderne à longues avenues et larges voies partant de la gare,



LES RUINES DE SAINTE-SUZANNE

et le vieux Laval, sont reliées par deux ponts : le *Pont-Neuf*, moderne, rattachant les grandes avenues de la rive gauche à d'autres grandes voies qui longent les vieux quartiers de la rive droite, et le *Pont de Mayenne* qui date de quelques siècles, jeté juste sous la grosse tour du château. Un peu plus haut que le Pont-Neuf, la Mayenne est enjambée par le grand viaduc du chemin de fer, du haut duquel on a par-dessus les bateaux-lavoirs, par-dessus les arbres bordant les rives et le faubourg égrenant ses maisons, une fort belle vue d'ensemble de la ville, éparpillée dans la vallée ou serrée sous la forte masse du château, tandis qu'au loin à l'extrémité opposée un quatrième pont traverse la rivière sous le beau clocher d'Avenières, village devenu faubourg et rattaché à la ville par un quai en promenade ombragée.

Le Pont-Neuf relie les quartiers modernes des deux rives, agrémentés aussi de promenades. L'hôtel de ville, la poste sont là sur une vaste place plantée d'arbres, en face d'un boulevard à l'entrée duquel s'élève la statue du grand



26

VUE GÉNÉRALE D'ANGERS

chirurgien du XVIe siècle, né dans un village près de Laval, d'Ambroise Paré, par David d'Angers. *Je le pansay, Dieu le guarit*, dit l'inscription gravée sur le socle, rapportant la belle parole de l'homme de science.

Du milieu du Pont-Neuf, la vue d'ensemble est aussi fort jolie ; la sombre



CARREFOUR DE LA BASSE-GRANDE-RUE A LAVAL

silhouette du vieux château domine là-bas les toits aigus de la vieille ville se hissant les uns par-dessus les autres, tous ces pignons enchevêtrés et chevauchés, d'une si curieuse diversité, gris ou bleuâtres, couverts de grands combles d'ardoises. En avant du vieux château, toujours sur la crête de la colline, se dressent d'autres architectures. C'est le Nouveau-Château, grand édifice de la Renaissance, une longue façade entre deux gros pavillons, avec un petit campanile au milieu. Restauré et arrangé, le Nouveau-Château sert aujourd'hui de Palais de Justice.

La Mayenne est encaissée par d'énormes quais dont la construction, si elle a eu d'heureux effets au point de vue de l'hygiène, a modifié un peu trop l'aspect de la rivière, extraordinairement pittoresque auparavant. Il faut pour s'en rendre compte voir les anciennes vues de Laval, lesquelles, à la place de ces quais impitoyablement rectilignes emprisonnant la rivière et mettant à la vieille ville étonnée quelque chose comme un rigide et comprimant corset de pierres, nous montrent les berges prodigieusement irrégulières d'autrefois, montueuses, chargées de maisons descendant en désordre à la rivière, et la bordant d'une ligne fantaisiste de bâtisses ou de murs de jardins, avec des arbres poussés çà et là dans les coins, avec des façades de bois surplombantes, cahotantes, à galeries accrochées à chaque étage, des pavillons, des escaliers, des terrasses, et dans la rivière même des chaussées et des estacades, des bouquets d'arbres et des moulins, bref, l'ensemble le plus étonnant et le plus pittoresque, un tableau imposant par la féodale silhouette, sombre dominante de la ville, et amusant par l'imprévu et l'originalité des détails.

Mais c'est assez pleurer les vieilles berges et la coupe sombre pratiquée parmi ces bicoques de la rive, à travers les maisons de bois en colombage qu'on a trouvées trop biscornues, car aujourd'hui encore par-dessus le quai en ligne droite, les yeux des amis du pittoresque peuvent trouver de quoi se réjouir.

Au-dessus du vieux pont de trois arches en ogive datant du XVIe siècle, s'élèvent en prolongement du Château-Neuf les fortes murailles du vieux château, une énorme ligne de bâtiments noirs percés, à travers de grandes ogives bouchées, de quelques rares fenêtres grillées, sombre masse s'appuyant à un gros donjon cylindrique, encore pourvu à son couronnement d'une large galerie de hourds.

La ville de Laval, bâtie au milieu d'une forêt dont la porte *Beucheresse* ou des *Bucherons* rappelle encore le souvenir, s'est formée au-dessous de ce castel élevé aux frontières de Bretagne et de Normandie dès les premiers temps féodaux. La baronnie de Laval, — dont tous les possesseurs portaient ou prenaient le nom de Guy, depuis les premiers et quasi fabuleux Guy du IXe siècle jusqu'à Guy XXV de la maison de la Trémoille du siècle dernier, — fut toujours aux mains de seigneurs très puissants. Rudes chevaliers, vaillants capitaines, les sires de Laval portèrent très haut le renom de leur maison partout où ils chevauchèrent et bataillèrent, — en Palestine, en Bretagne, en France, — dans les longues campagnes contre les Anglais et plus tard pendant les guerres de religion, quand la branche de Laval-Coligny succéda aux Laval-Montmorency et aux Laval-Montfort. La baronnie avait été érigée en comté par Charles VII le jour même de son sacre, à Reims, pour Guy IX, l'un des meilleurs compagnons de Jeanne d'Arc, un vaillant jeune homme qui, tout enflammé de l'ardeur de combattre les Anglais à côté de la Pucelle écrivait à la dame de Laval sa mère, pendant la campagne de la

Loire, de « *n'épargner point sa terre ni par vente ni par engage* », pour en tirer l'argent nécessaire à la guerre.

Le comte de Laval venait alors de perdre sa ville, enlevée par les Anglais pendant qu'il guerroyait sur la Loire, mais il devait bientôt la recouvrer, arrachée par surprise un beau matin, par trois cents hommes qui s'étaient tenus cachés en attendant l'ouverture de la porte, derrière un moulin du pont.



LA PORTE BEUCHERESSE A LAVAL

Ce fut une comtesse de Laval, épouse de Guy IX, flamande de naissance, qui apporta des Flandres à Laval au commencement du XIVe siècle, l'industrie des toiles, encore florissante aujourd'hui.

Le dernier seigneur de Laval, comme les lointains barons qui s'étaient acquis un si grand renom de vaillance, fut en de tristes temps un rude batailleur aussi, digne en tous points de cette longue suite de chevaucheurs bardés de fer d'antan. C'était le prince de Talmont, général de la cavalerie royaliste en 93, pendant la grande et terrible guerre où les sabres vendéens et républicains se heurtèrent si vaillamment, où canons et baïonnettes firent des deux côtés une si terrible moisson de braves.

Le château des sires de Laval n'est plus aujourd'hui qu'une prison, l'entrée ne se trouve pas du côté de la rivière, elle est en haut de la colline dans un coin de la place du Palais-de-Justice et donne sur une cour aux vieux bâtiments sévères, remarquable par ses belles fenêtres de la Renaissance encadrées de colonnes ou de pilastres montant jusqu'aux toits, avec des médaillons, des frises et des frontons de lucarnes d'une ornementation très variée, mais bien dégradée.

La tour d'angle, d'une hauteur considérable, est un magnifique ouvrage qui date de la fin du XIIe siècle, éclairé en haut par des baies romanes géminées, et sur le côté par deux grandes fenêtres ouvertes au XVIe siècle dans l'épaisseur énorme de ses murailles.

Le donjon se divise en trois étages voûtés par-dessus deux étages de basses fosses. Son couronnement est fort admiré par tous les archéologues; c'est l'étage des vieux hourds ardoisés qui donnent à la tour une si fière mine ; posés en fort encorbellement sur le noyau de la tour, les hourds sont surmontés d'un toit conique dont la charpente portant sur une colonne centrale est signalée par M. de Caumont et par Viollet-le-Duc, pour sa belle disposition et aussi pour sa remarquable conservation.

Au-dessous de ce solide donjon, commence superbement la montée de la Grande-Rue; en tête du pont fait très bonne figure une gentille maison moderne de style Renaissance à pavillon d'angle et loggia sous le toit. Tout de suite après, ce sont à droite et à gauche de grands vieux pignons étagés, se pressant et se débordant, passant la tête les uns par-dessus les autres, par groupes irréguliers, — de toutes petites maisons écrasées sous d'énormes et massifs logis à toits immenses, qui surplombent et se carrent sur de grosses poutres entaillées, à côté de belles façades soulignant le triangle du pignon par de grandes ogives surmontées de trèfles, avec de grosses poutres soutenant l'avancée et des entre-croisements de poutrelles au-dessous.

Ce sont toutes maisons du XVe ou du XVIe siècle ; le carrefour de la basse Grande-Rue à mi-côte, en est fort joliment meublé, mais la perle des maisons de cette grande rue et même de tout Laval, est au haut de la pente, au croisement d'une rue transversale. C'est une très large et très haute maison de pierres de la Renaissance, une façade forte et solide renversée en arrière, en deux parties, dont la première présente, au-dessus d'un rez-de-chaussée modernisé en boutiques, un entresol éclairé par une rangée de six baies carrées très serrées, et au-dessus une belle ordonnance de fenêtres largement et gracieusement dessinées, décorées de colonnes et de frises sculptées et surmontées d'une grande lucarne à fronton abritant un buste moustachu. Deux bustes semblables, un homme et une femme, se voient à côté, restant parmi les médaillons qui décoraient la corniche sous le toit.

L'autre partie de la maison est moins riche, mais elle est égayée par une

grande glycine qui escalade les balcons et encadre les fenêtres, s'accroche aux saillies et se balance sur toute la façade.

Cela s'appelle la Maison du Veneur, sans doute parce qu'en haut du toit, au-



UNE RUE DU VIEUX LAVAL

dessus des lucarnes, il reste un débris de crête où se distinguent encore vaguement les minuscules personnages d'une chasse, plantés là-haut en guise de crochets et de fleurons.

Parallèlement à la Grande-Rue commerçante, monte une autre voie plus étroite,

la rue de la Chapelle, ruelle en casse-cou d'un pittoresque plus accentué, bordée par les arrière-façades des maisons de la Grande-Rue, moins soignées que de l'autre côté, ou par d'autres bicoques plus vieilles et plus décrépites. Cela mène à d'autres rues, à d'autres ruelles du Laval ancien sur la crête du coteau, à des impasses, à un quartier embrouillé percé de couloirs sombres aboutissant à des cours plus sombres, à des escaliers descendant sur la berge, étranglés entre de vieux murs qui tendent à se rejoindre.

Il reste de l'enceinte de la ville une vieille porte au sommet du coteau, la porte Beucheresse, simple voûte entre deux tours rondes à créneaux qui n'ont guère que cette originalité, forteresses par le haut gardant de vieux mâchicoulis embroussaillés, d'être converties en boutiques par le bas, abritant une boulangerie d'un côté et quelque commerce semblable de l'autre.

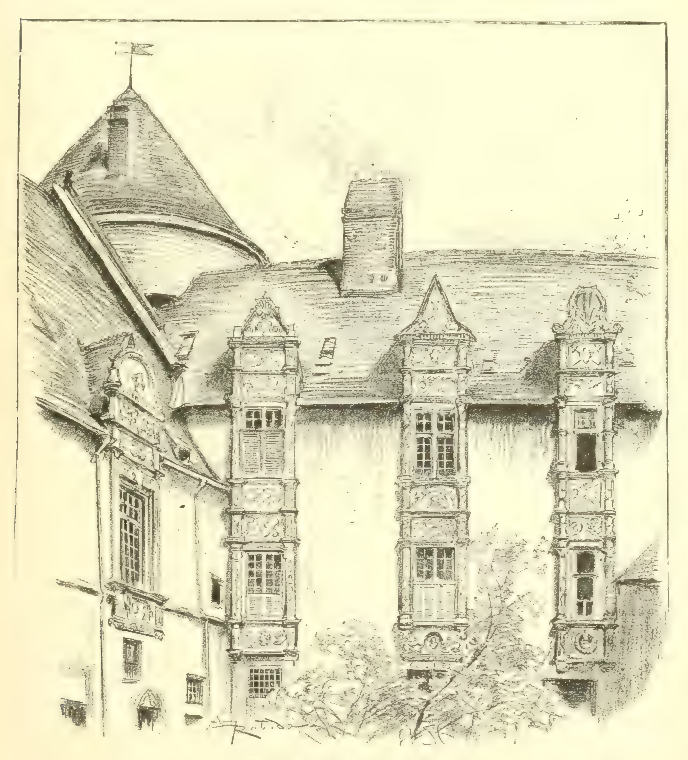
Au revers de la porte Beucheresse s'appuient encore de vieilles maisons quelque peu délabrées des sombres petites rues zigzaguant sur le coteau, mais en avant s'élargit une vaste place avec square et arrangements modernes.

La cathédrale, église de l'ancienne abbaye de la Trinité, encore en remaniement ou restauration, s'élève un peu en contre-bas de cette place; c'est un très ancien édifice réunissant des morceaux des styles les plus divers : tour romane trapue, un portail roman, un autre portail à colonnades et fronton de la fin du XVIe siècle, une nef ogivale et un chœur de la Renaissance d'un large développement qui donne à l'intérieur un aspect tout particulier à l'église.

Il y a d'autres églises encore: Saint-Vénérand, en face du château, dans le grand faubourg de la rive gauche, et, de l'autre côté, sur une vieille place donnant dans la rue de Bretagne, au bout des quartiers commerçants, Notre-Dame des Cordeliers, église du XVe siècle de style flamboyant, très vaste aussi, garnie de grands, très grands et très somptueux autels du XVIIe siècle, avec des retables à colonnes et frontons, ornés de grandes statues et déployant toute la pompe de l'époque.

L'église d'Avenières fait fond de tableau, à un kilomètre ou à peu près, au pied des coteaux qui vont en s'abaissant jusque sur la rive droite de la Mayenne. Sur le quai, il en reste quelques-unes de ces grandes vieilles maisons de bois, jadis répandues en si joli désordre sur la rive. Notre-Dame d'Avenières, fondée au XIe siècle en exécution d'un vœu fait par Guy V baron de Laval qui, tombé avec son cheval dans la Mayenne, vint aborder là, est un beau monument important, de style roman, dont le chœur offre extérieurement un aspect original avec ses toits étagés, ses petites chapelles absidales et la grosse tour carrée assise sur la croisée du transept. Cette tour, qui fait penser aux clochers de la Bretagne voisine, est surmontée d'une jolie flèche de pierres du XVIe siècle, très ouvragée, posée en retrait et accompagnée de clochetons.

Le portail est tout blanc et comme neuf, car l'église d'Avenières vient d'être complètement restaurée; l'intérieur montre entre autres morceaux intéressants un saint Christophe et un autre saint, deux statues colossales de bois.

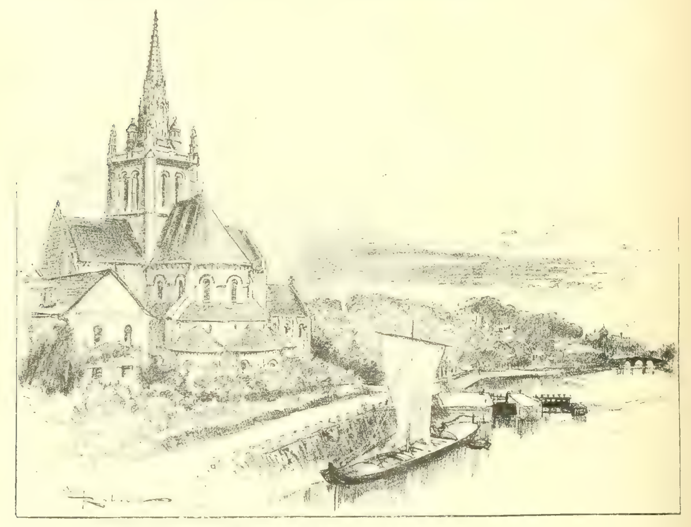


COUR DU CHATEAU DE LAVAL

Il y a un square devant l'église, comme partout d'ailleurs dans Laval, et des promenades bien régulières et bien taillées, le long de la Mayenne bien régularisée. Mais le paysage reste joli et la forte masse du château se carrant au-dessus des découpures des toits de la ville qui fument là-bas au-dessus du vieux pont,

et le haut donjon qui grandit et se dresse plus rébarbatif, au fur et à mesure qu'on avance, continuent à faire grande figure de quelque côté que l'on vienne, le long de la rivière tranquille, en s'efforçant de ne pas trop regretter le pittoresque débordant des berges d'autrefois.

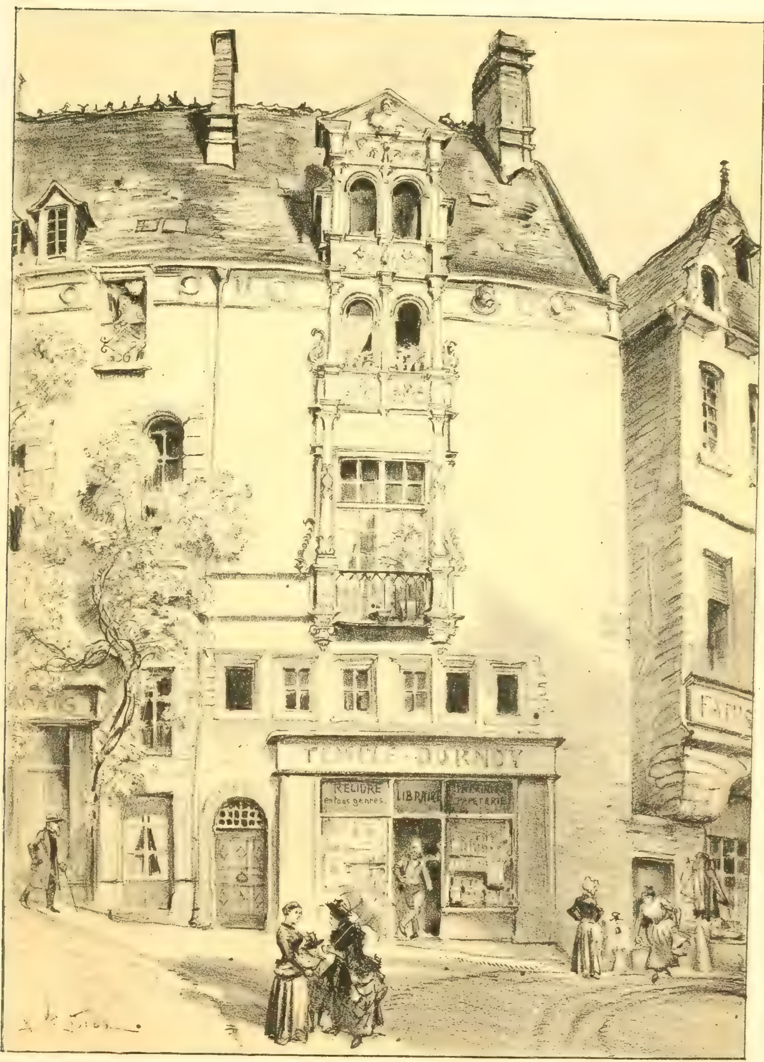
La ville de Sablé, sur la Sarthe, au confluent de l'Erve, le petit ruisseau qui



L'ÉGLISE D'AVESNIÈRES SOUS LAVAL

passe sous les tours ruinées de Sainte-Suzanne, à moitié chemin entre Laval et Angers, présente assez peu d'intérêt en elle-même. Elle ne possède pas de monuments, sauf l'immense château à la Louis XIV campé sur sa colline, à la place occupée jadis par une solide forteresse du moyen âge ; ses rues, ses longues rues, sont assez monotones, sauf du moins quelques-unes aux abords du château, qui montrent encore un peu d'originalité.

Mais au bout de ces longues rues on arrive au pont, et le paysage qui se déploie sur la rive, à droite et à gauche, est assez séduisant et assez pittoresque pour faire pardonner au reste de la ville son aspect ennuyeux. Maisons petites ou grandes trempant dans la rivière, jardins ou terrasses coupées d'escaliers descendant à l'eau, arbres penchés, tout cela s'arrange le mieux du monde au pied d'une colline

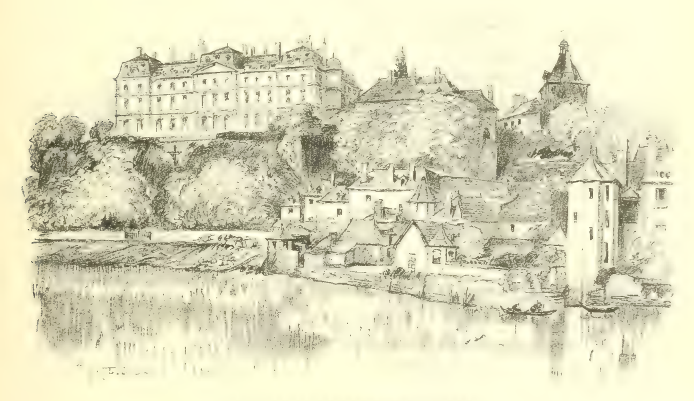


25

LA MAISON DU VENEUR A LAVAL

portant de vieilles terrasses de l'ancien château, couvertes d'arbres au milieu desquels se dresse une grosse tour carrée tout enlierrée, surmontée d'un petit beffroi.

Sur le prolongement des terrasses boisées, à gauche, s'étale le grandissime pâté de bâtiments du château moderne, un corps de logis central et deux pavillons d'angle avec ailes en retour, le tout colossal et lourd, dominant la rivière au-dessus des belles et épaisses verdures qui tapissent le coteau à pic, descendent se mirer dans la Sarthe et se répandent au loin en un vaste parc.

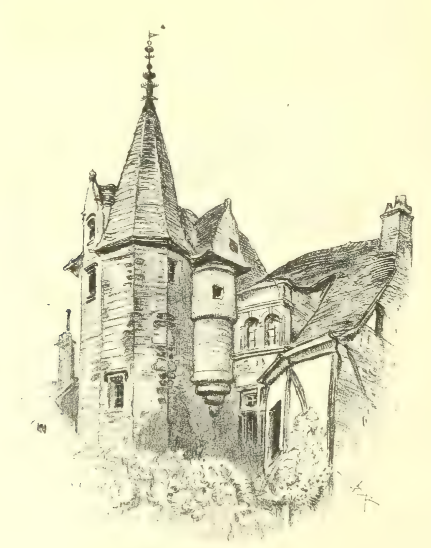


LA VILLE ET LE CHATEAU DE SABLÉ

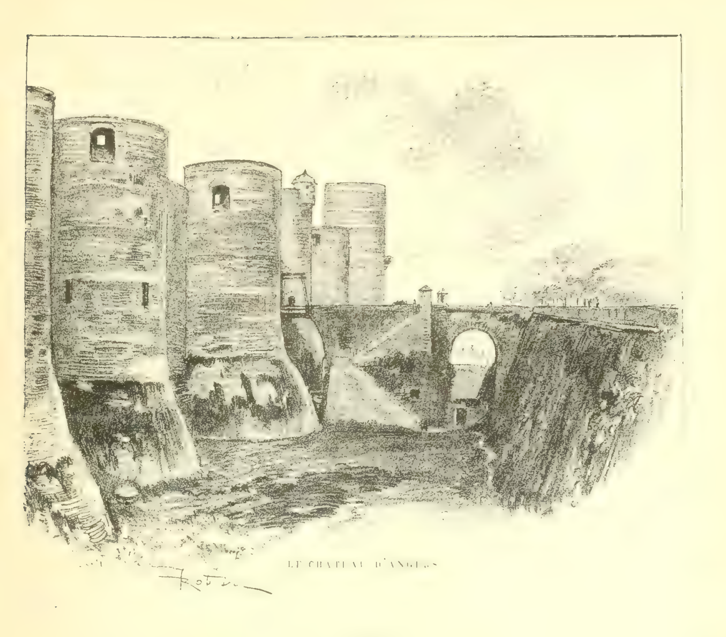
On monte au château par les quelques rues non complètement banales de Sablé; l'entrée est restée féodale, défendue par deux vieilles tours édentées. C'est tout ce qui reste d'un castel très formidable, regardé presque comme imprenable, demeuré malgré toutes les attaques, pendant toute la durée des guerres anglaises, aux mains des Français, sous la garde du capitaine Ambroise de Loré, qui guerroyait vaillamment contre les bandes anglaises maîtresses de tout l'Anjou. Plus tard, au temps des guerres de religion, Sablé étant domaine du duc de Guise, fut attaqué plusieurs fois par les huguenots et subit des vicissitudes nombreuses. La ville fut pillée, l'église saccagée et le château passa plusieurs fois, non sans souffrir, des mains des royaux à celles des ligueurs. Les vaillantes murailles, des jours tranquilles venus, tombèrent il y a deux siècles sous la pioche et furent remplacées par l'édifice actuel.

La célèbre abbaye de Solesmes est proche voisine de Sablé. Les grands bâtiments du couvent sont modernes ; l'église fortement retouchée porte la marque de bien des époques. C'est là que l'on va voir une magnifique décoration sculptée exécutée vers la fin du XV[e] et au commencement du XVI[e] siècle par quelques abbés artistes. Ce sont des ensembles de figures de grandeur naturelle, sous de riches et profondes arcades en ogive surbaissée, groupes représentant la Mise au tombeau du Christ et l'Ensevelissement de la Vierge. Presque toutes les figures de ces scènes religieuses sont extrêmement remarquables, parmi elles se trouvent des personnages en costumes moyen âge où l'on croit voir des portraits. En avant de l'Ensevelissement du Christ, en dehors de l'arcade, une sainte Madeleine en prières est particulièrement belle.

Cette superbe décoration qu'accompagnent des statues et des statuettes, des groupes allégoriques, et des ornements nombreux, a traversé les temps troublés sans avoir trop à souffrir, bien qu'elle ait été souvent remaniée.



VIEIL HÔTEL A LAVAL



LE CHATEAU D'ANGERS

XVIII

ANGERS

LES BERGES DE LA MAINE. — LE CHATEAU
DE DUMNACUS AU BON ROI RENÉ. — LA MONTÉE SAINT-MAURICE
LA CATHÉDRALE ET L'ÉVÊCHÉ

Ce n'est pas du côté extérieur, vue de la banlieue incolore, du plateau où elle se répand en un vaste et confus éparpillement, que la ville d'Angers peut séduire et rester dans l'esprit avec une image d'ensemble nette et caractéristique. Pas de mouvements de terrain aux lignes bien marquées, pas d'aspect agreste non plus, mais sur des terrains maraîchers entourant les fameuses exploitations ardoisières de Trélazé et Saint-Barthélemy, des faubourgs et des quartiers très largement étalés sur lesquels s'espacent des silhouettes d'édifices.

C'est au centre de la vaste agglomération, c'est du côté intérieur qu'Angers se montre dans un bel aspect d'ensemble, des bords de la Maine qui coupe la ville

en deux parties inégales. La Maine, c'est la courte rivière formée aux portes d'Angers par la réunion de la Mayenne, de la Sarthe et du Loir, qui s'en vont ensemble, après avoir traversé la ville, se jeter dans la grande Loire au-dessous des Ponts-de-Cé. La vraie ville, la partie la plus importante, sur la rive gauche, s'élève aux flancs d'une colline surmontée de l'antique cathédrale Saint-Maurice et défendue à son extrémité par l'énorme château fort bâti par saint Louis. Sur la rive droite, la *Doutre,* c'est-à-dire la partie d'outre-Maine, est plate et moins riche en souvenirs, malgré ses monuments, son église de la Trinité, son abbaye du Ronceray et son vieil hôpital Saint-Jean.

La capitale de l'Anjou, forte de sa richesse, de sa prospérité commerciale et industrielle, de son importance considérable et toujours croissante, s'est plus que nulle autre agrandie et transformée en notre siècle. D'immenses quartiers ont été créés, de nombreux édifices se sont élevés un peu partout, enfin une ligne de grands boulevards a remplacé les vieux remparts et pour faire suite aux larges voies des quartiers neufs, le vieil Angers aussi a été entamé, remanié et rajeuni tant que l'on a pu.

Ce vieil Angers, si intéressant, si riche en souvenirs historiques et artistiques, est circonscrit par la ligne de boulevards qui l'enclôt sur les deux rives, en marquant la place des remparts abattus seulement au commencement du siècle, — enceinte qui remontait au temps de saint Louis, comme le château, la troisième en date depuis les commencements de la ville, après l'enceinte de la cité gallo-romaine, et l'enceinte de Foulques Nerra au XI[e] siècle.

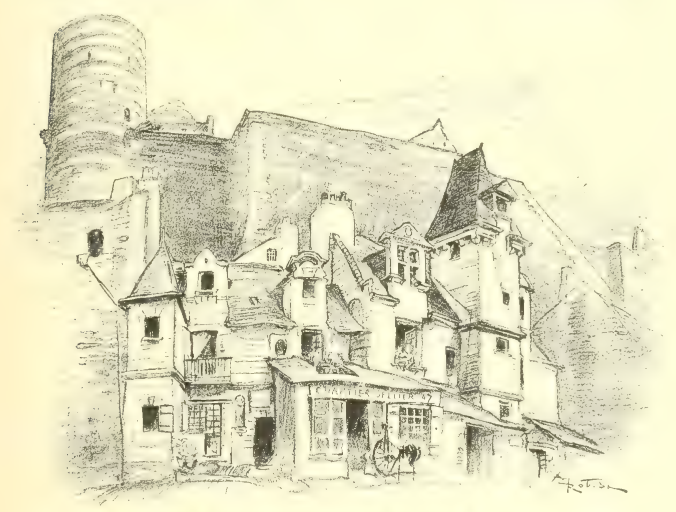
Trois ponts traversent la Maine : Un sous le château, *le pont de la Basse-Chaîne* remplaçant le fatal pont suspendu qui se rompit le 16 avril 1850, pendant un passage de troupes, entraînant sous les eaux tout un bataillon du 11[e] léger, catastrophe qui coûta la vie à 223 hommes, percés par les baïonnettes dans la chute ou noyés dans la Maine ; un à l'autre extrémité de la ville, *le pont de la Haute-Chaîne*, et un au centre, *le grand pont*, le plus ancien, sans qu'il y paraisse trop aujourd'hui, construit par Foulques Nerra, comte d'Anjou, au X[e] siècle, mais restauré plusieurs fois et refait comme le couteau de Jeannot.

Ce vieux pont du moyen âge, qui resta jusqu'à la fin du siècle dernier chargé d'une double rangée de maisons, placé dans l'axe de l'église de la Trinité dans le quartier d'*Outre*, voit s'ouvrir devant lui sur la rive gauche la grande artère perpendiculaire à la rivière, la vieille rue Baudrière, sinueuse et pittoresque, qui grimpe gaillardement la colline et, après avoir passé sous les galeries romanes de l'archevêché, vieil et neuf, jouxtant la cathédrale, s'en va gagner la place du Ralliement, la place centrale, très moderne et très vivante où les grands cafés, les somptueux magasins avoisinent le théâtre et la poste.

Là-haut, sur le plateau, sont groupés à côté de la cathédrale, à deux pas du

château, les principaux édifices, le superbe logis Barrault, occupé par le Musée, la préfecture qui cache sous ses vastes bâtiments des restes découverts ou à découvrir de l'ancienne abbaye de Saint-Aubin, la ruine de l'église Toussaint, bien dissimulée entre les maisons serrées...

Le panorama d'Angers, c'est du quai de la rive droite, des quartiers d'*Outre*



LA RUE DE PORT-LIGNY ET LA TOUR DU DIABLE, A ANGERS

qu'il faut le voir. Par-dessus les maisons des quais de gauche, du Port-Ligny, s'escarpent des toits et des toits, de sombres logis perdus dans les rues montantes et par-dessus encore se dressent les flèches de la cathédrale, le grand portail avec ses statues gigantesques de guerriers, — saint Maurice et ses compagnons veillant sur la ville étendue à leurs pieds — et la formidable masse noire du château, la tour du Diable ou du Moulin, dressée au plus haut, les sombres courtines chargées elles-mêmes d'édifices, et ensuite la file de grosses tours serrées, énormes cylindres bruts, semblables à une rangée de tonnes géantes.

Passé le pont de la Basse-Chaîne, le panorama prend toute sa beauté. Alors c'est un étalement d'autant de pittoresque qu'on en peut souhaiter, un tableau magnifique que ne viennent pas gâter les maisons modernes et banales du quai Ligny, cachées par les arches du pont.

La Maine coule rapidement, remontée par des longues barques très basses sur l'eau, noires péniches fendant l'eau sous la poussée du vent qui gonfle une grande voile carrée. En face, à partir du pont, plus de quais, mais une berge que les ingénieurs n'ont pas encore ratissée, une berge libre, mais qui ne le restera peut-être plus bien longtemps, sillonnée de petits chemins zigzaguant sur le talus, encombrée de toutes sortes d'objets, troncs d'arbres, bateaux ou brouettes de blanchisseuses. En avant de cette berge, de grands lavoirs tout noirs font repoussoir, et derrière se dressent un tas de maisons désordonnées, basses, noires, cahotantes, au milieu desquelles surgit, très digne en sa détresse et sa vétusté, tel un gentilhomme tombé dans la débine, drapé dans un justaucorps élimé, un vieil édifice à plusieurs corps de bâtiments roussis et enfumés, sur une petite cour sombre, à trous noirs et recoins obscurs, noir sur noir, ensemble de hauts logis de pierre d'une chaude patine sous d'immenses toits tout ondulés.

Ceci s'appelle l'hôtel du roi de Pologne en souvenir d'Henri III, qui fut duc d'Anjou avant de s'en aller s'asseoir pour un temps sur le trône de Pologne, et qui habitait cet hôtel pendant ses séjours dans la capitale de son apanage.

Le château qui se voit si bien d'ici et développe deux de ses faces a été commencé par Philippe-Auguste et terminé sous le règne de saint Louis, lorsque l'Anjou entra dans le domaine royal par confiscation sur le roi Jean sans Terre, assassin de son neveu Arthur, l'héritier des anciens comtes d'Anjou, de Grise-Gonelle, de Foulques Nerra, de Geoffroy Martel, de Geoffroy le Bel à la branche de Genet, fondateur de la dynastie des Plantagenets par son fils Henri II, devenu roi d'Angleterre en 1154, — tous rudes batailleurs qui firent briller si glorieusement le nom de l'Anjou et lui annexèrent tant d'autres domaines, terres et seigneuries, plus un royaume de l'autre côté de la Manche, comme plus tard une autre lignée de princes ajouteront ou réuniront à leur comté la Lorraine, la Provence et Naples et la Sicile.

C'est un colossal édifice qui exprime plus que nul autre par son énormité, par sa lourde masse dépourvue d'ornements, une idée de puissance et de formidable solidité, de brutalité, même. Assis sur le plateau rocheux avec lequel il se confond par sa large base talutée, il élève sur trois de ses faces dix-sept grosses tours très rapprochées l'une de l'autre, d'une hauteur considérable encore, bien qu'elles aient été rognées et découronnées sous Henri III. Ces tours, percées de larges embrasures sur leur plate-forme, mais presque sans ouvertures au-dessous, ont leur masse sombre annelée de distance en distance par des assises de pierres plus claires.

La face tournée vers la Maine est une longue courtine au bout de laquelle s'élève la grosse tour d'angle, dite Tour du Diable ou du Moulin, qui a gardé, sauf le couronnement, sa hauteur primitive, et nous donne ainsi l'idée de ce que pouvait être, avant la décapitation des tours, ce bloc de murailles de taille encore si

considérable. L'ancien fossé, très large et très profond, taillé dans le roc, cerne encore la forteresse sur les deux tiers de son périmètre, le boulevard du Château en a seulement supprimé une partie. Un grand bastion ajouté aux défenses, en avant de la Porte des champs supprimée, a disparu aussi.

Sous la tour du Diable au nord du château, après le pont enjambant le fossé, l'esplanade dite du *Bout du Monde* se termine en terrasse à pic au-dessus de la



LES STATUES AU-DESSUS DU PORCHE DE SAINT-MAURICE

Maine et de la vieille rue de Port-Ligny qui ouvre en bas, comme des puits noirs et profonds, ses cours enfermées sous le rocher.

Le château est toujours place de guerre, les tours de saint Louis logent fantassins et artilleurs, magasins et casernements, et même une poudrière. Dans les cours et les remparts dominant la Maine subsistent quelques constructions anciennes, une chapelle du xve siècle construite par Yolande d'Aragon, mère du roi René, un joli petit bâtiment à tourelles de la même époque, récemment restauré, où René vint au monde.

Sur ce coteau rocheux un palais fortifié existait, pense-t-on, dès l'époque gallo-romaine, de même qu'à la place de la cathédrale s'élevait un temple de Jupiter. Plus tard le palais Curial devint le palais de l'Evêque, comme le temple

lui-même fit place à une église chrétienne ; après les comtes des temps mérovingiens et carlovingiens, — dont l'un fut le légendaire neveu de Charlemagne, le paladin Roland comte d'Angers, gardien des marches de Bretagne, — le brave Ingelger, le premier des comtes héréditaires, prit par échange possession de la demeure des évêques, sur le rocher que lui et ses successeurs couvrirent de solides remparts, en même temps qu'ils élevaient une seconde enceinte autour de la ville agrandie, embellie d'importants monuments, églises ou abbayes, et débordant depuis longtemps par-dessus ses vieilles murailles gallo-romaines.

Quand Philippe-Auguste prit possession de l'Anjou confisqué, il assit à la place de la forteresse des comtes une forteresse plus puissante et commença les rudes tours qui portent bien la marque de son temps.

Louis IX acheva l'œuvre, qu'il rattacha à une nouvelle ligne de murailles ceignant la ville sur le parcours des boulevards actuels, solide enceinte percée de huit portes et défendue par quarante-quatre tours. Pour compléter le système de défense d'Angers, la rivière à son entrée et à sa sortie était barrée par des chaînes tendues d'un bastion sous la tour de l'angle sud-ouest du château à une tour sise de l'autre côté, à la place du pont de la Basse-Chaîne en aval et à l'autre extrémité en amont, au pont actuel de la Haute-Chaîne, où la tour de la rive gauche est restée pour en perpétuer le souvenir.

L'Anjou constitué en apanage au frère de saint Louis, Charles comte de Provence, voit commencer une nouvelle série de comtes. Les chevaliers de l'Anjou s'en vont porter leurs armes et faire briller le renom de la province vers les pays du soleil. Aux XIII[e] et XIV[e] siècles, l'Anjou se prolonge en Provence, en Italie, jusqu'à Naples, et en Sicile et même au delà, car le comte d'Anjou depuis Foulques V, successeur en Terre Sainte de Godefroy de Bouillon, se dit aussi roi de Jérusalem. Cette couronne de gloire a de rudes épines, ce sont des combats, des luttes glorieuses mais épuisantes à recommencer sans cesse ; de conquête en défaite, de débarquements triomphants en Vêpres siciliennes, les comtes et les ducs, — car l'Anjou a été érigé en duché en 1360 pour Louis, frère du roi Jean I[er], — passent leur vie à guerroyer bien loin de leur capitale.

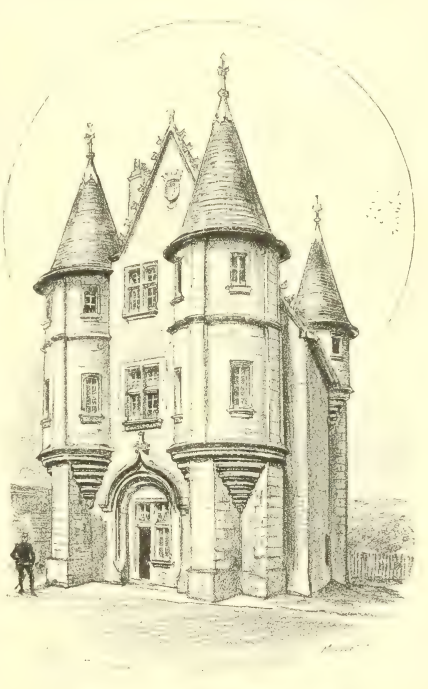
Le dernier de ces ducs souverains de l'Anjou, c'est celui qu'on appelle le bon roi René, prince artiste, peintre, poète, musicien, l'une des plus intéressantes et des plus sympathiques figures du XV[e] siècle, le bon René qui eut une existence mouvementée, féconde en secousses de fortune, traversée par bien des événements, et qui fut successivement duc, prince ou roi de bien des États, toujours poussé ou repoussé ici ou là par le sort et par les vents contraires.

Il guerroie en sa jeunesse contre les Anglais, puis contre les Bourguignons pour la possession de la Lorraine, héritage d'Isabelle de Lorraine sa première femme, et vaincu, il est retenu prisonnier pendant six ans dans une tour du



RUINES DE L'EGLISE TOUSSAINT A ANGERS

château de Dijon. Bientôt après, la mort de son frère Louis III, roi de Naples, le mirage de ce royaume sur la terre italienne l'attire comme les autres ducs. Encore une fois, l'Anjou conquiert Naples et la Sicile et encore une fois la période de triomphes est suivie d'une phase de trahison et de revers...



PETIT PAVILLON DU CHATEAU A ANGERS

Le bon roi René est revenu de ses rêves, il est fatigué, il vit sagement et philosophiquement à Angers, vouant sa vie désormais aux lettres et aux arts et ne s'occupant plus des choses de la Chevalerie que pour essayer d'en faire revivre les institutions et les fêtes, en organisant avec magnificence, en artiste royal, des pas d'armes et des tournois. Détaché de toute ambition, il rime, il écrit, il compose de la musique, il met en scène des Mystères et règle des cérémonies et des processions pittoresques restées célèbres à Angers et à Aix en Provence. Il décore de ses œuvres certains monuments de ses domaines, il illustre de fines miniatures ses ouvrages et ses poésies, et pousse même la philosophie jusqu'à couvrir lui-même d'enluminures et d'enjolivements calligraphiques les traités diplomatiques consacrant la perte de quelque fleuron de sa couronne.

Malheureusement pour le roi René, il avait un neveu, le roi Louis XI, qui, très porté à s'arrondir de tous les côtés, débarrassé de soucis à l'Est du côté de la Bourgogne, se retournait vers l'Ouest. Ses troupes, un beau jour, entrèrent tranquillement à Angers et occupèrent le château. Quand il eut tout saisi, Louis, accusant son oncle de connivence avec les Bretons, déclara l'Anjou confisqué et le

bon roi René fit encore une fois retraite, pour s'en aller achever sa vie à Aix, dans son comté de Provence.

On rapporte que lorsqu'on vint lui apprendre l'entrée de Louis XI à Angers et la confiscation de son duché par le roi, René alors en son château de Beaugé était en train de peindre ; il entendit la nouvelle sans sourciller et se remit tout de suite à sa peinture.

Au pied du château d'Angers, au boulevard des Lices, sur le point où jadis s'ouvrait la Porte des Champs, le grand sculpteur David d'Angers, a dressé en bronze la figure du bon roi René, couronnant un monument qui est toute l'histoire de l'Anjou, condensée en quelques figures historiques. Autour du piédestal portant le roi René sont rangées des statuettes de Dumnacus, le chef gaulois qui lutta contre César, Roland le Paladin, Robert le Fort, défenseur de la Marche d'Angers contre les Normands, Foulques le Jeune, roi de Jérusalem, Henri Plantagenet, Philippe-Auguste, Charles d'Anjou, Louis Ier, duc d'Anjou, Isabelle de Lorraine, première femme de René, Jeanne de Laval, la seconde, et enfin Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, fille de René, et femme d'Henri de Lancastre, l'héroïne malheureuse de la guerre des deux Roses.

Il semble que le siècle qui suivit le retour de l'Anjou à la France, avec la nouvelle organisation municipale concédée par Louis XI aux Angevins, fut un temps de prospérité pour la ville et vit se développer considérablement sa richesse et son commerce. C'est de cette époque que datent un certain nombre d'édifices : grands hôtels devenus monuments publics, vastes logis à pignons sur rue, demeures aristocratiques ou bourgeoises, qui n'ont pas tous victorieusement traversé les siècles, mais dont les spécimens heureux, ornant encore glorieusement les rues du vieil Angers, laissent deviner ce qu'étaient les autres, ceux qui, par injuste fortune, ont souffert les dégradations humiliantes, ou les transformations déshonorantes, et ceux qui plus malheureusement encore sont tombés sous la pioche.

Il n'y a plus de dynastie ducale en Anjou, le duché passe en apanage à des princes du sang. La mère de François Ier, Louise de Savoie, que son fils fait duchesse d'Anjou, habite le château et y élève des constructions qui ont disparu. Plus tard, c'est Henri III qui reçoit le duché en apanage et en porte le nom avant son départ pour ceindre la couronne de Pologne. Les troubles de la Réforme ont éclaté, des fumées de bûchers s'élèvent et des potences se dressent au pied des tours d'Angers, puis les réformés tiennent quelque temps la ville, jusqu'au moment où les catholiques qui se sont maintenus dans le château, tombent sur eux et les chassent, et ce sont de nouveaux bûchers et de nouvelles potences et toujours des grondements de guerre civile.

Pendant tout le cours des guerres de religion, le château est inquiété, cette

forte place tente les calvinistes, les ligueurs et les royaux. Dans la confusion des partis, il passe tantôt aux uns, tantôt aux autres, et ceux qui ne le tiennent pas cherchent à l'enlever. Il y a pour Angers quelques journées chaudes, des alarmes et des surprises; il lui faut repousser les attaques d'un corps d'armée calviniste. Plus tard les troupes d'Henri III ont quelque peine à faire rentrer dans l'obéissance la ville ligueuse, et le roi, pour en finir, songe à démanteler le château.

C'est alors que tombèrent les couronnements et les grands combles pointus, qui devaient donner une si formidable hauteur à cette guirlande de tours encore si haute malgré cette décapitation. Par bonheur, l'exécution se fit lentement, le roi eut le temps de changer d'avis ou de songer à des besognes plus pressées, la destruction fut arrêtée. Seule, la tour du Diable avait été épargnée à cause du moulin qui tournait alors à son sommet, et elle a gardé toute sa taille.

L'enceinte construite en même temps que le château a vécu jusqu'au commencement de notre siècle. Ces vieilles murailles qui repoussèrent les Anglais au XVe siècle et, devenues ligueuses aux jours tourmentés des luttes religieuses, firent tête aux huguenots et aux troupes royales, eurent en leurs derniers jours quelques suprêmes émotions guerrières.

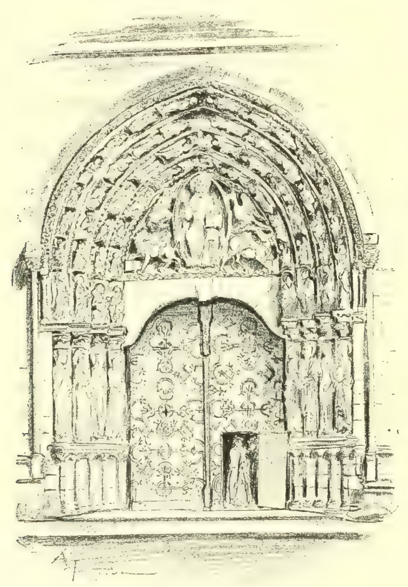
La Révolution avait profondément bouleversé l'Anjou si voisin de la Vendée et de la Bretagne en feu. Angers était menacé. La garde nationale angevine plusieurs fois prit part aux combats livrés vers la Loire. La ville se trouvait alors littéralement bondée de prisonniers. Prison, la vieille forteresse de saint Louis, prison, la cathédrale Saint-Maurice; prisons, les églises, les couvents, tous les édifices disponibles! Et pour faire de la place, les malheureux prisonniers allaient par fournées à la fusillade ou à la guillotine.

En ces jours terribles, Angers fut pris une fois par les Vendéens, repris, *épuré*, renforcé. Six mois après, en décembre 93, les Vendéens se présentèrent de nouveau. Cette fois, la défense fut énergique. Après deux journées d'une lutte très chaude aux portes Cupif, Saint-Michel et Saint-Aubin, sous le canon du château, les Vendéens durent battre en retraite, marchant sur le Mans où les attendaient d'autres revers. De ce dernier siège une église garde encore la trace, c'est l'église Saint-Serge, située hors des remparts. Sur la grosse tour de Saint-Serge, les Vendéens avaient placé du canon, auquel répondait une batterie républicaine établie sur la tour Guillou, de l'autre côté de la Maine. La tour Saint-Serge, sérieusement atteinte, perdit son couronnement et resta tronquée comme nous la voyons aujourd'hui.

Ce dernier service rendu à la cité par les vieilles murailles du XIIIe siècle ne les sauva pas, elles furent rasées sous l'Empire et sur leur emplacement fut tracée la ligne des boulevards actuels.

Au bas de la rue Baudrière, entre les hautes et noires maisons d'un curieux

carrefour près de la fontaine Pied-Boulet, commence la montée de Saint-Maurice, une rampe d'abord assez raide et fort étroite conduisant au Parvis de la cathédrale. Le débouché de la montée, à la partie large, est fort pittoresque avec son pavage en gradins, avec les vieilles maisons qui suivent la pente douce et s'écartent pour laisser voir là-haut le grand portail de l'église, élevant sur une belle base romane une originale décoration de la Renaissance et trois tours très rapprochées.

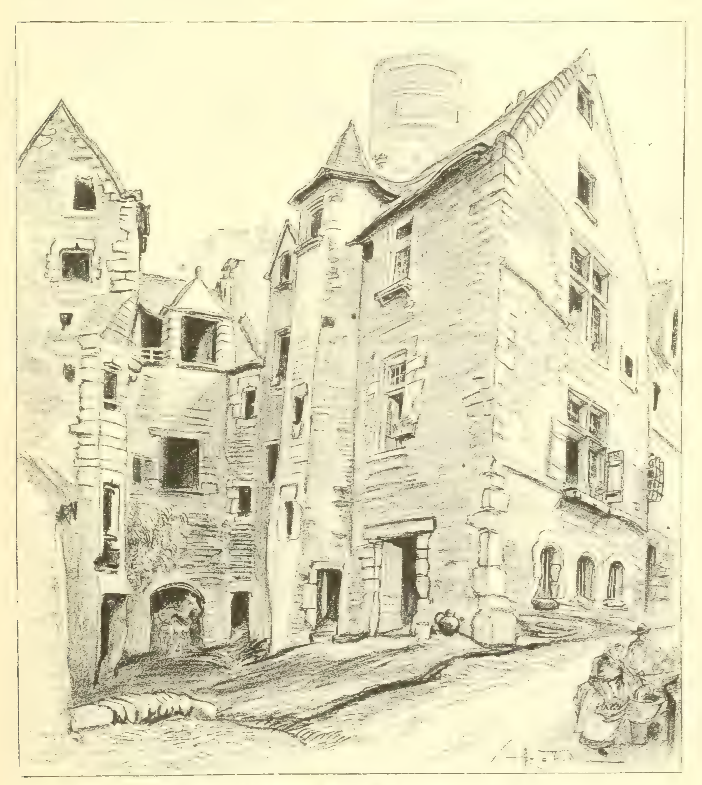


PORTAIL DE SAINT-MAURICE

On rêve pourtant à Angers de détruire cette montée pittoresque pour la remplacer par des escaliers réguliers et élégants, montant entre de belles bâtisses d'architecture prétentieuse, plantées de chaque côté sur la pente, comme si dans l'état actuel, cette rampe ondulée, à échelons fort doux, et ces maisons basses ou hautes d'un alignement fantaisiste, ne formaient pas un *praticable* bien plus décoratif en avant des flèches élancées de Saint-Maurice.

La cathédrale élevée sur l'ancien Capitole angevin, en belle situation, est un vaste édifice d'une seule nef, sans bas côtés, d'une ampleur considérable, établie sur trois travées très larges. L'édifice date du milieu du XIIe siècle. La façade a subi de nombreux remaniements, la base seule est restée de la construction primitive. Au centre s'ouvre une porte magnifique du XIIe siècle, une seule porte, l'église n'ayant qu'une seule nef ; c'est une ouverture en ogive à peine marquée, à quatre voussures garnies de toute la figuration habituelle des porches d'églises, prophètes, rois, anges, musiciens, encadrant un tympan au milieu duquel est assise une belle figure du Christ entre les symboles des quatre évangélistes, l'ange et l'aigle, le lion et le taureau ailés. De chaque côté de la porte revêtue de ses vieilles ferrures en grandes croix pattées, se dressent quatre belles statues de prophètes ou de rois bibliques,

toutes d'un magnifique style archaïque, drapées dans leurs longs vêtements byzantins à petits plis serrés.



VIEILLES MAISONS DE LA RUE DU PORT-LIGNY

Les tours n'avaient pas primitivement cette élévation ; bien plus basses, elles étaient surmontées de flèches de charpente qui furent détruites par le feu en 1511, le jour de l'entrée solennelle d'un évêque. Les sonneurs de la cathédrale, rapportent les historiens d'Angers, carillonnèrent joyeusement à toute volée en l'hon-

neur du nouveau prélat et comme l'enthousiasme altère, ils burent avec autant de conscience, si bien qu'à la fin de la journée ils étaient couchés ivres-morts, ronflant sous leurs cloches. Leurs chandelles mirent le feu aux combles et les flèches de charpente flambèrent comme des torches immenses...

Quelques années après s'élevèrent, à la place des clochers incendiés, les deux belles flèches de pierre, ornées de statues sous des niches au-dessus des lucarnes et flanquées à leur base de clochetons élégants.

Peu après, l'architecte Jean de l'Epine, élève de Philibert Delorme, auteur de l'hôtel Pincé, construisit au-dessus du portail entre les deux tours auxquelles on reprochait d'être un peu grêles et minces, une troisième tour carrée du style de la Renaissance, trop lourde celle-ci, qu'il surmonta d'une coupole octogonale s'harmonisant assez peu avec les flèches gothiques.

Mais on peut pardonner à l'architecte de la Renaissance la lourdeur de cette troisième tour, car il eut cette belle idée d'établir au-dessus de la grande fenêtre du portail, sous sa coupole, entre les arcatures romanes des tours, cette belle rangée de statues qui montent la garde sous un riche encadrement, représentant saint Maurice et ses compagnons sous la forme de huit guerriers en armures du xv[e] ou du xvi[e] siècle, en attitudes héroïques, appuyés sur des targes, l'un sonnant de l'oliphant, d'autres portant lance ou hallebarde.

Ces gens d'armes féodaux rappellent de si loin le romain saint Maurice et les soldats de la légion thébaine qui partagèrent son martyre, qu'on a quelquefois voulu voir ici une série figurant les anciens ducs d'Anjou ; dans tous les cas, Romains ou Angevins, ces guerriers font avec les dais élégants accrochés au-dessus d'eux, avec tous les ornements de la Renaissance, un frontispice original et très décoratif à la vieille église.

Il faut ajouter que tout cela, façade, décoration et statues guerrières, a dû être refait à neuf ou fortement restauré après un grand incendie allumé cette fois par la foudre, qui ravagea la cathédrale en 1830, et détruisit presque les flèches et les tours.

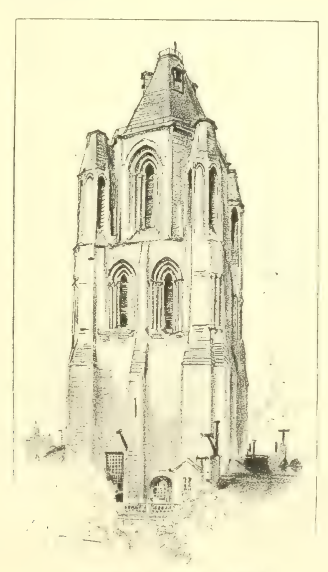
A l'intérieur, deux chapelles s'ouvrent dès l'entrée, à droite et à gauche; celle de droite est la fontaine des fonts baptismaux, l'autre renferme un calvaire de David d'Angers; elle fut jadis décorée par le roi René lui-même de peintures qui ont disparu. Dans la nef une cuve de marbre vert supportée par des lions, servant de bénitiers, est aussi un cadeau de René. Dans le transept se voyait, avant la Révolution, le tombeau du roi René couché à côté de sa femme Isabelle de Lorraine sur un riche piédestal couvert d'écussons.

Un énorme buffet d'orgues, porté par de gigantesques cariatides, s'applique au-dessus de l'entrée de la nef. La chaire aussi est un colossal ouvrage de bois sculpté, œuvre d'un prêtre, l'abbé Choyer, qui a taillé dans le chêne une foule de sujets symboliques à petits personnages. Ce qui frappe surtout dans la vaste nef

aux belles voûtes d'une portée considérable soutenues par des faisceaux de colonnes engagées, ce sont les vitraux anciens des fenêtres et des grandes rosaces des transepts, ce sont les magnifiques tapisseries anciennes, garnissant les murailles sous les fenêtres ; quelques-unes de ces tapisseries sont du XIVe siècle et font regretter une magnifique série donnée par le roi René, disparue dans le cours des siècles.

A gauche, sur la déclivité du sol, l'évêché s'adosse à la cathédrale ; il élève sur la rue de l'Aiguillerie une aile moderne d'un très beau caractère, et décorée dans la partie supérieure avec toute la richesse du style roman.

Ces bâtiments nouveaux très imposants s'adaptent aux parties antiques conservées et restaurées, dont les plus anciennes remonteraient au IXe siècle et proviendraient du palais des comtes élevé sur le Capitole et cédé plus tard aux évêques. Le palais épiscopal, très considérable en son ensemble, est des plus intéressants : il renferme outre une galerie romane, une vaste salle synodale également romane du XIe siècle, un escalier du XVIe siècle et de beaux motifs de sculptures intacts ou restaurés.



TOUR SAINT-AUBIN A ANGERS



LA TOUR GUILLOU A ANGERS

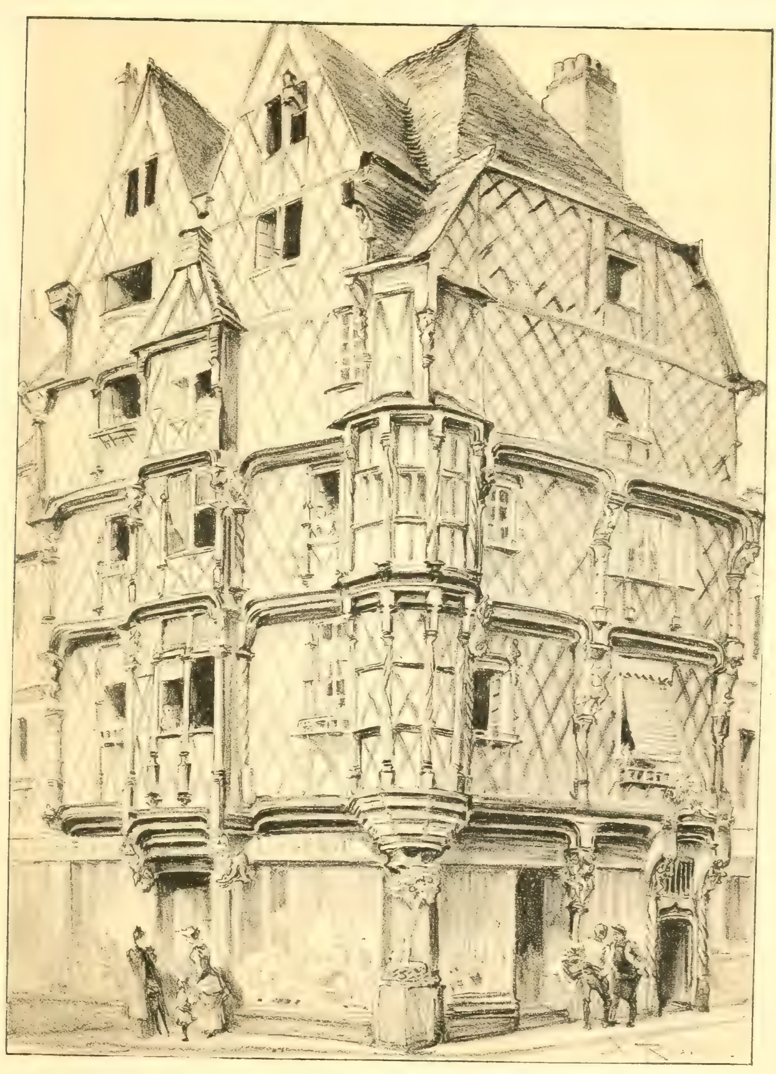
XIX

ANGERS (SUITE)

QUELQUES RUINES. — RESTES DE L'ABBAYE DE SAINT-AUBIN
L'ÉGLISE TOUSSAINT ET LE RONCERAY. — HOTELS, LOGIS ET MAISONS
L'HOTEL PINCÉ, LE LOGIS BARRAULT ET LA MAISON ADAM
LA DOUTRE, LE VIEIL HOSPICE SAINT-JEAN. — QUELQUES
SOUVENIRS DES PONTS-DE-CÉ

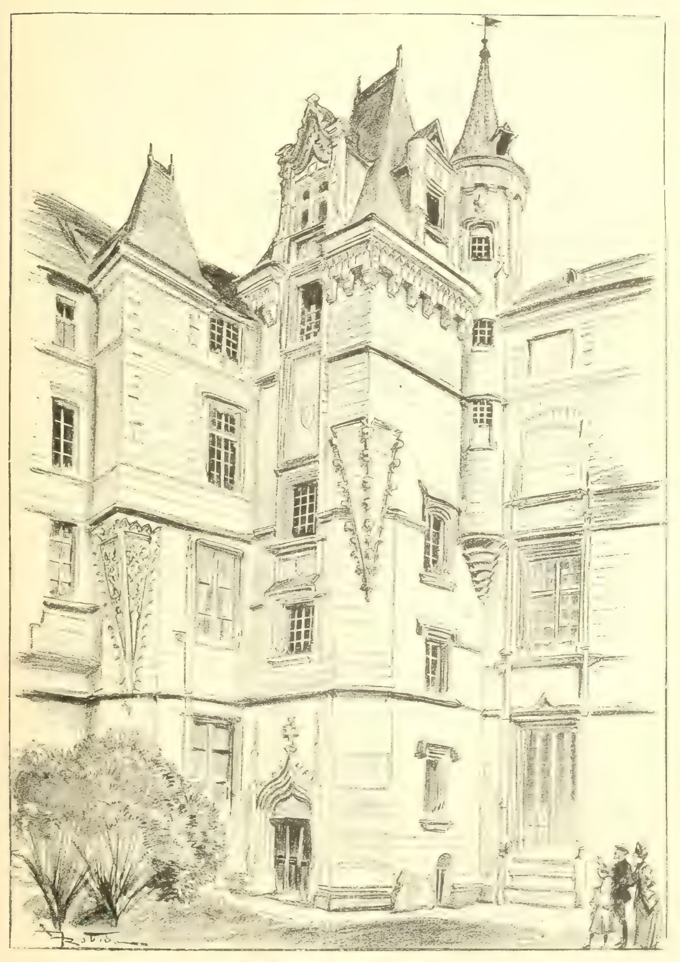
Entre la cathédrale et l'esplanade du Bout-du-Monde, sous la plus haute tour du château, dite tour du Diable ou du Moulin, s'étend un quartier de rues étroites et sinueuses, de ruelles tranquilles se glissant entre de grands vieux murs, très à l'abri du mouvement et de la vie moderne, venant faire à la cathédrale un sévère entourage de logis à mine cléricale, de hauts pignons et de vieux hôtels de belle tournure.

De la belle place Sainte-Croix sous le chevet de la cathédrale partent la rue Toussaint allant à la statue du roi René sous le château, et la rue Saint-Aubin se dirigeant à angle presque droit vers le boulevard de Saumur. Dans le carré



29

LA MAISON ADAM A ANGERS



LE LOGIS BARRAULT A ANGERS

formé par ces rues Toussaint et Saint-Aubin, et le boulevard des Lices, se trouvent réunis quelques-uns des plus intéressants édifices d'Angers.

Au plus ancien d'abord. La préfecture de Maine-et-Loire est installée dans les bâtiments de l'antique abbaye de Saint-Aubin, monastère fondé au VIe siècle, dédié d'abord à saint Etienne, puis à saint Aubin, évêque d'Angers, et devenu, au Xe siècle, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît.

Les bâtiments actuels furent édifiés au commencement du XVIIIe siècle et sont peu intéressants, mais ils recouvrent de remarquables débris des anciennes constructions que le hasard de quelques réparations a fait naguère retrouver. En 1836, quelques coups de pioches donnés par les maçons dans les galeries de gauche de la cour de la préfecture actuelle firent apparaître tout à coup une superbe colonne romane au fût décoré de sculptures, puis un chapiteau historié à peine recouvert de plâtre. On sonda dès lors les murailles avec tout le soin nécessaire et l'on remit au jour une file d'arceaux romans d'un caractère étrange et admirable. C'était une galerie du cloître de Saint-Aubin qu'au XVIIIe siècle, avec tout le mépris de l'époque pour ces vieux spécimens de notre art national, on avait ainsi noyée dans la maçonnerie.

Cette galerie qui représente tout un côté du cloître, le côté donnant sur la salle capitulaire, se compose d'arcades cintrées très étroites, quelques-unes géminées, reposant sur des faisceaux de colonnes trapues, lisses ou décorées de moulures et d'entrelacs compliqués, avec des chapiteaux cubiques à ornements bizarres. Les tympans de deux arcades présentent quelques sculptures, et, sous les figures allégoriques de David et de Goliath, on a cru reconnaître le comte angevin Geoffroy Grise-Gonelle qui, sous les murs de Paris, assiégé en 978 par Othon roi de Germanie, tua le neveu d'Othon, chevalier germain d'une taille prodigieuse, qui était venu par bravade frapper de sa lance une des portes de la ville.

Dans ce vieux débris de cloître survivant par miracle à tant de destructions, colonnes, moulures, animaux et figures gardent des traces de peintures. Tous ces arceaux avaient été peints ; on peut, sans trop de peine, se figurer l'effet riche et singulier que devait produire ce cloître polychrome. Les archéologues ont pu établir l'âge de ces arcades, elles datent du XIe siècle, mais l'un des piliers couvert d'animaux étranges serait plus ancien.

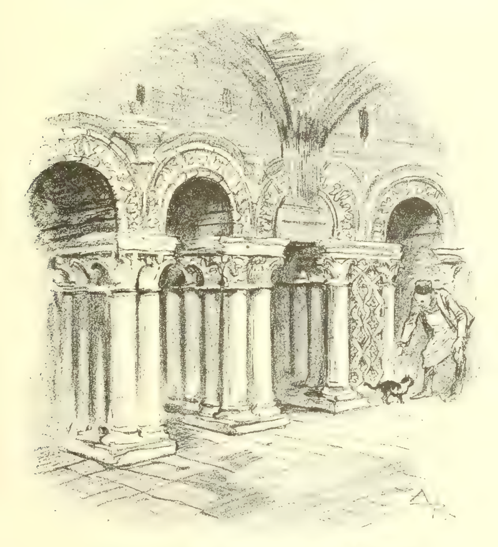
Depuis la première découverte, on a retrouvé encore un autre fragment de Saint-Aubin, la porte du réfectoire aux voussures chargées de figures, jadis peintes aussi, et d'inscriptions à l'explication desquelles l'imagination et la sagacité des antiquaires a pu s'exercer.

L'abbaye de Saint-Aubin a laissé en dehors de la préfecture un autre souvenir, la tour Saint-Aubin, seul reste de son église détruite au commencement du siècle. C'est une grosse et fort belle tour du XIIe siècle, à grandes fenêtres ogivales,

portant sur ses contreforts d'angle, autour de son dernier étage octogonal, quatre beaux clochetons en pyramide tronquée. Ce débris du vieux monument est maintenant fabrique de plomb de chasse ; comme jadis à la Tour Saint-Jacques Parisienne,

« On y coule des balles ».

Une autre ruine maintenant, vestige d'une autre abbaye, du couvent des moines Augustins de Toussaint, qui vécut de longs siècles à deux pas de l'abbaye



GALERIE DU CLOÎTRE DE SAINT-AUBIN A ANGERS

bénédictine de Saint-Aubin et qui disparut de même à la Révolution. Le terrain sur lequel s'éleva le couvent de Toussaint fut d'abord un cimetière des pauvres, aux humbles fosses entourant une petite chapelle, puis un hôpital remplaça le cimetière et enfin au XIIe siècle furent construits l'abbaye et l'église dont les ruines d'une beauté impressionnante nous restent, mystérieusement enfermées et cachées parmi les maisons.

Il y a ruine et ruine, la ruine maussade et triste, non pittoresque, la ruine utilisée en maison, en fabrique, en magasin, la ruine qui se dresse, mélancolique

et fière au-dessus du présent qui l'oublie, qui la dédaigne et qu'elle dédaigne, enveloppée dans la majesté de ses lointains souvenirs et dans le manteau de broussailles que la bonne nature jette comme une dernière parure sur ses tremblantes pierres chenues.

La vieille capitale de l'Anjou possède ces différentes sortes de ruines disséminées au cœur de ses vieux quartiers, perdues parfois dans un dédale de ruelles ou enfermées tout à fait dans des enclos, dans des propriétés particulières. Mais le morceau le plus rare de tous ces vieux débris, c'est l'admirable ruine de l'église Toussaint, aujourd'hui dépendance du musée. On y entre par la rue Toussaint, entre deux maisons, par une porte grillée qui ne laisse voir que des profondeurs vertes.

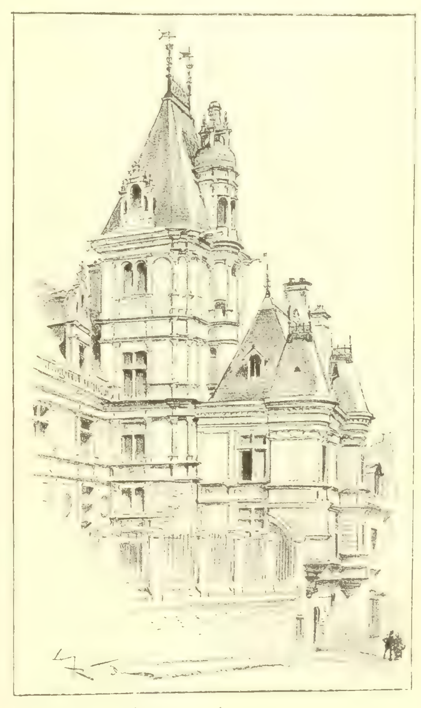
Il pleut aujourd'hui ; après quelque temps passé au logis Barrault, dans les galeries du musée, le gardien vous conduit rue Toussaint, ouvre la grille, et vous abandonne dans la ruine. Profonde et saisissante impression. A deux pas du mouvement et de la vie, vous êtes seul dans l'asile du silence, loin de tout bruit, perdu dans le vert, enveloppé dans la majesté de l'église écroulée, marchant baissé sous les branches, sous les lianes échevelées et pleurantes, glissant sur des éboulements moussus, au pied des magnifiques arceaux ébréchés qui surgissent du lacis embrouillé des feuillages et des épaisses voûtes de verdure sur lesquelles la pluie ruisselle sans pouvoir traverser...

Quelques vieilles pierres tumulaires, quelques débris de colonnes rongées par la mousse, moisissent dans les hautes herbes ou dans le fond des excavations. Vers le chœur, les feuillages s'écartent, de hautes fenêtres, de chaque côté de la grande ogive rompue, s'ouvrent béantes avec des débris de leurs meneaux, et les piles, escaladées par la végétation, brandissent en haut des buissons aériens. La mousse et l'humidité ont verdi les colonnettes plus ou moins brisées, les nervures et les quelques détails de sculpture visibles encore sous l'envahissement du lierre. Au fond du chevet carré, la grande rose, d'un joli dessin, détache en vigueur sur le ciel ses meneaux tribolés à travers lesquels le lierre s'en va déborder au dehors.

Elle restera dans la mémoire comme un bon souvenir, l'heure passée à l'abri dans cette ruine aux arcatures branlantes, aux crevasses bouchées par la végétation, sans autre compagnie que celle des oisillons nichés aussi sous le feuillage pendant qu'au dehors, à deux pas, mais très loin, semblait-il, l'averse ruisselait sur les toits de la ville.

Le musée auquel la ruine de l'église Toussaint est annexée est établi dans le grand et superbe hôtel qui s'intitule Logis Barrault. Dans le vieil Angers, aux siècles passés, toute demeure si importante et monumentale qu'elle fût, dont les propriétaires n'étaient pas de noblesse d'épée, ne pouvait prétendre au titre

d' « hôtel » réservé aux seules maisons de la vieille aristocratie. Cependant la bourgeoisie s'enrichissait et montait. Quand Louis XI, à la réunion de l'Anjou à la couronne, reconstitua sur de nouvelles bases la municipalité d'Angers, les charges de maire et d'échevins élus entraînaient l'anoblissement, ce qui d'ailleurs fut plus tard une source de revenus pour la couronne quand les offices comportant ce privilège s'achetèrent. Noblesse de magistrature, bourgeoisie montante sortant d'échevinage se construisaient ces belles habitations dont il reste des spécimens ou des débris plus ou moins dénaturés, habitations de noble architecture à grands logis appuyés de tourelles, à grandes salles richement décorées, mais ces habitations, de par le vieil usage, ne pouvaient se qualifier autrement que Logis. La somptueuse demeure construite par Olivier Barrault, trésorier d'Anjou et de Bretagne et trois fois maire d'Angers, malgré ses ambitieuses tourelles resta donc Logis.



L'HÔTEL PINCÉ A ANGERS

C'est un édifice très vaste que ce Logis Barrault, construit aux derniers jours du xve siècle, aux derniers moments du style gothique, et il garde très noble tournure, malgré de fortes retouches et des changements nombreux, apportés par des appropriations et des aménagements divers dans le cours de ses quatre siècles d'existence, car, après avoir été logis de grande famille, hôtel quelque temps habité par Marie de Médicis, — lorsque exilée de la cour à la chute de Concini, elle fit de son gouvernement d'Anjou un centre d'intrigues politiques et un petit

foyer de guerre civile, — le Logis Barrault fut couvent de Carmélites pendant le reste du XVIIe siècle, séminaire pendant le XVIIIe, École centrale à la Révolution. Enfin, au commencement de l'Empire, ses grandes salles furent affectées à la bibliothèque et au musée qui se constituaient avec les bibliothèques des couvents, les épaves des églises et des châteaux.

En 1498, le Logis Barrault, à peine édifié, reçut la visite de César Borgia, duc de Valentinois. Ce personnage étrange, magnifique et sanglant, étincelant et sinistre, fils d'un pape plus étrange et plus sinistre encore, qui nous semblent tous deux créés de toutes pièces par l'imagination délirante de quelque dramaturge échevelé du romantisme, traversa cette belle cour du Logis Barrault. César Borgia, ambassadeur de son père, apportait à Louis XII l'annulation papale de son mariage avec Jeanne de France avec les dispenses nécessaires pour épouser Anne de Bretagne, et Louis XII, en récompense, venait de le faire duc de Valentinois en Dauphiné. Olivier Barrault, en sa qualité de premier magistrat de la ville, eut à héberger César Borgia, qui déploya pendant tout le temps de son séjour, au grand éblouissement de tous, le faste d'un corsaire heureux, d'un prince, d'un cardinal et d'un fils de pape.

Elle a vraiment grande mine, la cour à galerie du Logis Barrault, surtout vers l'angle gauche, du côté du haut pavillon à mâchicoulis accosté d'une tourelle ronde et d'une autre tourelle carrée, avec ses grandes fenêtres, ses lucarnes et ses encorbellements décorés de sculptures.

Les galeries du musée sont très riches et contiennent nombre d'œuvres importantes ou intéressantes. A côté des collections municipales du cabinet Turpin de Crissé, le Logis Barrault renferme le musée David. Le grand sculpteur David d'Angers possède ainsi dans sa ville natale, dans l'édifice même où, tout jeune, il avait suivi les cours de dessin, une galerie consacrée aux enfants de son génie, un petit temple où l'on a rassemblé tout ce qu'on a pu d'œuvres originales, bustes, statues ou bas-reliefs, de médaillons des célébrités de son temps, de maquettes ou de moulages de ses grandes œuvres éparpillées.

Le Logis Barrault a son pendant à peu de distance, au coin de la rue Lenepveu et de la rue de l'Epine, dans l'hôtel Pincé, bel édifice aussi somptueux mais un peu plus jeune, qui montre, en arrière d'une cour étroite, un double corps de logis de la Renaissance se raccordant en équerre, élevant dans l'angle rentrant un très vaste pavillon carré avec une belle tourelle ronde terminée en lanternon, au-dessus d'un corps de bâtiment plus bas que flanquent sur la rue deux tourelles encorbellées.

Tout l'ensemble de l'hôtel Pincé, d'un beau style, est très décoré. Fenêtres très élégamment encadrées de pilastres, de frises aux jolis enroulements, médaillons et cartouches, lucarnes à double étage d'une jolie disposition, tous

les détails sont charmants. L'hôtel a été construit vers 1530 par un sieur de Pincé, qui fut maire d'Angers et lieutenant criminel du sénéchal d'Anjou ; de là le nom d'hôtel d'Anjou qu'on lui donne aussi communément. Son dernier propriétaire , le peintre angevin Bodinier, le donna à la ville, qui vient, par une restauration complète, de lui rendre les grâces souriantes de sa jeunesse.

Une maison qui ne s'intitule ni *hôtel* ni *logis*, mais qui n'en est pas moins un échantillon extrêmement remarquable de ces grandes demeures à pignons formidables des bons bourgeois d'autrefois, riches commerçants, bourgeois moyens sinon assez gros pour posséder logis, peut sans vanité se ranger à côté des logis Barrault et Pincé, au troisième rang peut-être comme importance, mais en bonne place cependant au point de vue de l'originalité et du pittoresque de la structure. C'est la maison Adam, qui dresse ses robustes pignons bariolés au coin de la place Sainte-Croix sous le chevet de la cathédrale.

Celle-là est une maison entièrement en pans de bois, très ventrue, une immense cage de charpenterie se carrant sur trois pignons, mais de charpenterie taillée et sculptée du haut en bas, avec une richesse de fantaisie et une exubérance de verve des plus réjouissantes. Sur l'angle de la maison une belle tourelle encorbellée sur un pilier montrant l'arbre de la science du Bien et du Mal chargé de fruits, dresse ses deux étages en pans coupés marqués par des colonnettes en spirale. Sur la rue descendant à l'Evêché, entre les deux petits pignons se plaque, comme une *bow-vindow* anglaise, un avant-corps à trois étages encadré de colonnettes et chargé de sujets sculptés. A tous les étages, sur toute la façade où les poutrelles peintes en vert dessinent un treillis losangé, colonnes et colonnettes supportant l'avancée, poutres en saillie, encorbellements, ont été fouillés par le ciseau le plus capricieux, et, chargés de figures ou de figurines, de sujets de tous genres, amoureux du xv[e] siècle, cornemuseux et joueurs d'instruments divers, centaures et figures bizarres, bêtes fantastiques, *ymaiges* grotesques et même très gauloises en certains coins cachés.

La rue de l'Oisellerie, la rue Baudrière, un peu au-dessous, en montrent aussi quelques-uns de ces pignons bariolés, moins importants que la maison Adam et un peu gâtés par les boutiques et les enseignes; d'autres se voient du côté de la place du Pilori ou dans les petites rues en dehors du mouvement commercial, derrière les Halles, rue Saint-Michel et ailleurs, maisons en pans de bois ou maisons de pierres du xvi[e] siècle. Sans compter toutes celles dont les façades transformées ne disent plus rien, mais qui gardent à l'intérieur quelques vieux restes de leur jeune temps.

Il n'y a pas que les édifices privés, les logis de vieille bourgeoisie qui se dissimulent derrière des devantures banales quand elles ne disparaissent pas tout à fait. Quelques églises supprimées existent encore, qu'il est difficile de voir, par

exemple Saint-Martin, absolument caché derrière des maisons neuves, du côté de la préfecture, et maintenant occupé par des magasins.

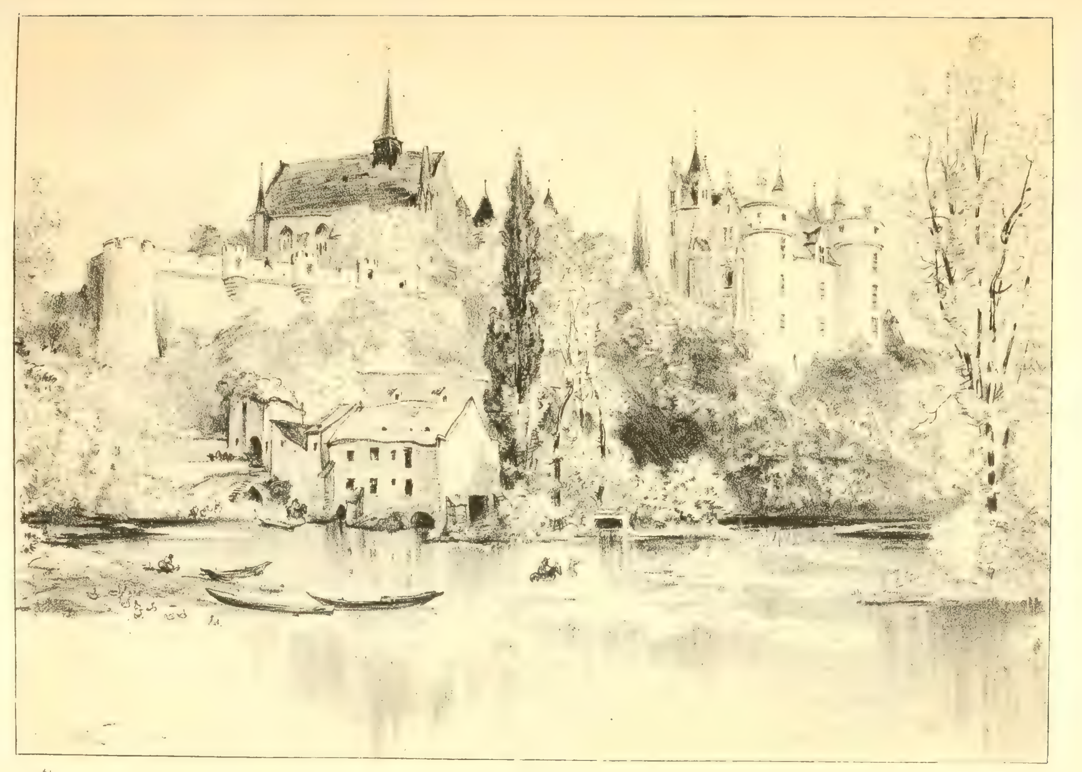
L'église Saint-Martin est d'une haute antiquité. En 889, le comte Ingelger ayant été chargé par les habitants de Tours d'aller réclamer à la tête d'une armée les reliques de saint Martin, confiées par crainte des Normands aux Auxerrois, et que ceux-ci ne voulaient pas restituer, les moines de Tours en récompense du service rendu pour ce qu'on appela la *Reversion de saint Martin*, donnèrent un bras du saint reconquis au comte angevin. C'est en l'honneur de cette relique vénérée que cette église Saint-Martin, déjà construite par l'impératrice Hermengarde, femme de Louis le Débonnaire, reçut quelques remaniements, puis au XI[e] siècle fut rebâtie par Foulques Nerra.

Des constructions carolingiennes ou de la reconstruction au temps de Foulques Nerra, il reste quelques arceaux, des arcades d'un style rude et un petit clocher non moins rude, posé sur de grands arcs en plein cintre et voûté en coupole.

Derrière le château, entre Saint-Laud et l'hôtel du roi de Pologne, dans un montueux quartier de ruelles, se glissant le long d'anciennes maisons et grimpant sous les vieux murs, se voit, sur la place de l'Esvière, une jolie chapelle du XV[e] siècle restaurée récemment. Sur ce mont de l'Esvière, ancien emplacement de thermes gallo-romains, des couvents s'élevèrent au plus lointain moyen âge; il y eut ici un prieuré dépendant de l'abbaye de la Trinité de Vendôme, fondé en même temps que l'abbaye par Geoffroy Martel, au XI[e] siècle. La chapelle de l'Esvière, moins ancienne, fut construite par Yolande d'Aragon, mère du roi René; sous le vocable de *Notre-Dame de Soubzterre*, en l'honneur d'une statue de la Vierge qui fut, suivant la légende, trouvée enfouie en cet endroit, sous le terrier d'un lapin que poursuivaient les chiens de la Reine. Cette chapelle appartient actuellement aux religieuses de Sainte-Marie des Anges.

Tout à côté, sur la place de l'Académie qui ne rappelle rien de littéraire, mais tout simplement une Académie d'équitation du XVIII[e] siècle, maintenant caserne, s'élève l'église de Saint-Laud, vaste édifice récemment reconstruit dans le style roman à la place d'une très antique église, primitivement Saint-Germain, détruite à la Révolution et dont on peut voir encore quelques fragments sans intérêt à quelques pas, au pied de la paroisse actuelle, dans le fond de la cour Saint-Laud.

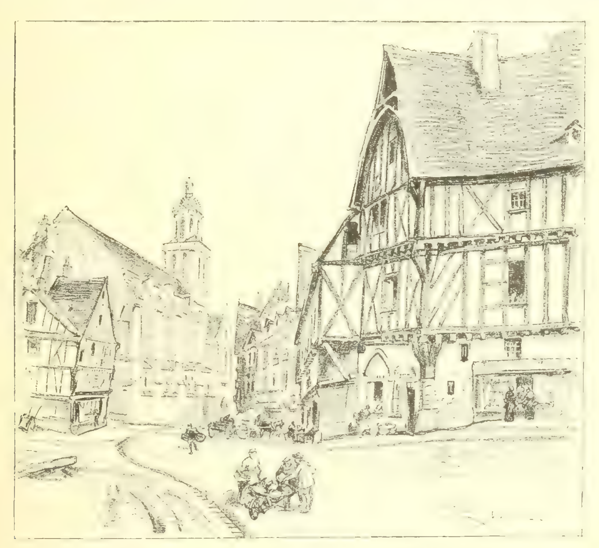
Voici encore près du château, directement au-dessous des murailles, une rue qui vaut une mention particulière parmi toutes les curieuses voies du vieil Angers, la grande rue du Port-Ligny qui suit le bord de la Maine en arrière du moderne quai Ligny. Celle-ci, très sinueuse, pleine de recoins, possède nombre de maisons de pierres du XV[e] ou XVI[e] siècle, — quelques-unes situées juste au-dessous des noirs escarpements du Bout du Monde et de la Tour du Moulin, pignons renversés en



MONTREUIL - BELLAY

arrière, bien sombres et bien abîmés, noircis et verdis en bas, à peine habités, avec des écuries ou des magasins au rez-de-chaussée, et leurs grandes fenêtres à croisillons béants, quelquefois sans châssis. Plus loin ce sont des logis Renaissance, arrangés en ateliers et petits logements, mais montrant cependant quelques restes des coquetteries d'antan.

La rue de Port-Ligny s'en va retrouver par des tournants et des zigzags les rues montant les pentes du parvis Saint-Maurice, quartier d'une jolie couleur moyen



PLACE DE LA LAITERIE ET ÉGLISE DE LA TRINITÉ A ANGERS

âge, si près de la bruyante place du Ralliement, des rues commerçantes et remuantes qui laissent voir bien des traces d'ancienneté malgré le rajeunissement des boutiques, — comme la rue Baudrière, la rue Lenepveu, la rue Plantagenet, la rue Saint-Laud, — et des voies nouvelles aux façades ambitieuses étincelantes de modernité.

La place du Ralliement fait fi de toutes ces vieilleries, elle a son très somptueux théâtre, tout battant neuf, qui occupe l'emplacement des *Grandes Ecoles du roi René*, où la vieille et très florissante Université d'Angers voyait jadis se presser les étudiants précédemment éparpillés dans tous les locaux possibles.

L'Université occupa jusqu'au XVIIe siècle un certain nombre de collèges; l'un d'eux le collège d'Anjou, après des destinées diverses, est devenu, depuis 1819, l'hôtel de ville, placé auparavant dans l'édifice considérablement remanié des anciens Tribunaux, devant les Halles de charpente du XVIe siècle, qui donnent encore à ce quartier, malgré tous les changements advenus, une physionomie particulière.

Les bâtiments de l'ancien collège d'Anjou transformé font face aux belles promenades du Mail et au Champ-de-Mars, au bout duquel s'élèvent le nouveau Palais de Justice et ces sempiternelles et réfrigérantes colonnades qu'on voit se dresser partout dès qu'il s'agit de loger la Justice, la Banque ou des administrations quelconques.

Pour en finir avec la ville de la rive gauche, il y a encore, de l'autre côté du boulevard, tout près des ombrages du Jardin des Plantes, la vieille église Saint-Serge à façade rude et sévère. Celle-ci, l'architecture gothique ne s'est pas mise en frais pour elle, son sévère pignon se carre presque sans décoration et sa tour, à côté, se montre sombre, fermée et rébarbative comme un donjon de mauvaise humeur.

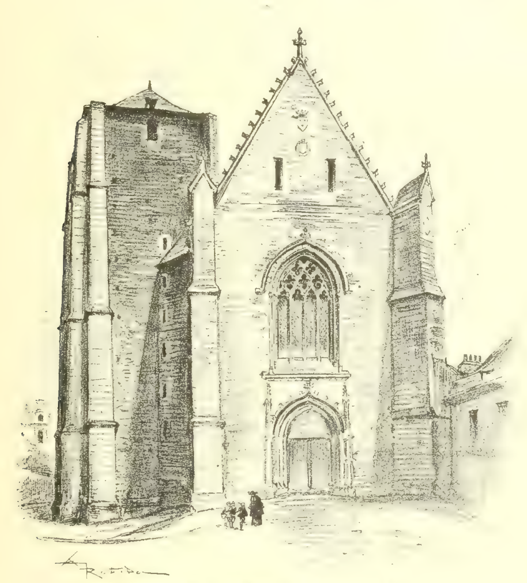
C'est encore une église tirant son origine d'un petit monastère des premiers siècles chrétiens, sur l'emplacement duquel l'abbé Fulgrin, l'un de ces savants architectes religieux qui précédèrent les architectes laïques, édifia au XIe siècle un vaste couvent remplacé au XVIIe par les bâtiments compris aujourd'hui dans le grand séminaire. De l'église construite en même temps par l'abbé Fulgrin, on ne sait s'il reste grand'chose au bout de la nef refaite au XVe siècle, car on ne s'entend pas sur la date du chœur, un chœur carré aux belles voûtes à nervures portées sur de hautes et légères colonnes.

Le clocher de Saint-Serge a la mine d'une forteresse, et forteresse il fut un jour pendant le siège de décembre 93. C'est un invalide de la guerre civile. Il servit de redoute aux Vendéens pour appuyer leur grande attaque contre les remparts et fut alors cruellement écorné par le canon de la ville.

La *Doutre*, le quartier de la rive droite de la Maine, n'est pas dépourvue d'édifices et d'attractions pour l'amateur de quartiers pittoresques et pour le touriste curieux de vieux souvenirs; la Doutre est restée un peu en dehors du mouvement, ce n'est pas l'élégance qu'il faut chercher au delà des ponts, où, parmi les vieilles rues populaires et populeuses, se montrent aussi des ruelles assez misérables, circulant sous de vieilles cages branlantes et sordides, d'une chaude couleur de sépia tournant au noir, aux pierres effritées et crevassées et qui semblent rongées par le temps, comme des eaux-fortes trop mordues.

Jadis un bras de la Maine mettait une île entre la ville de la rive gauche et la Doutre. Le bras étroit, bordé de tanneries et de vieilles bicoques trempant

dans l'eau, a été comblé, des boulevards en occupent la place, allant des abattoirs de la Basse-Chaîne à l'antique hospice Saint-Jean. Sur la gauche, au delà du pont de la Basse-Chaîne, il n'y a que le couvent du Bon-Pasteur, qui garde dans son agglomération d'édifices, les restes de bâtiments claustraux reconstruits au XVIIe siècle et des vestiges divers de l'ancien monastère Saint-Nicolas, fondé par



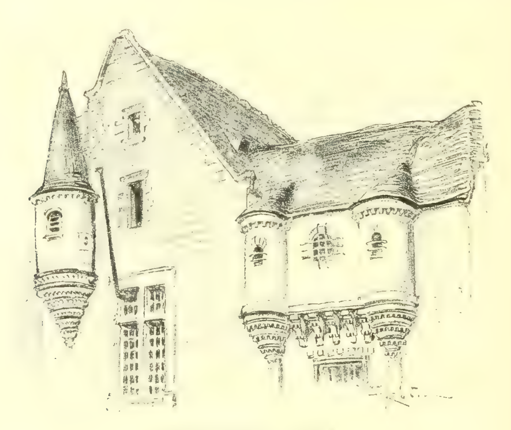
ANGERS. — PORTAIL DE SAINT-SERGE

Foulques Nerra au XIe siècle, monastère supprimé à la Révolution qui démolit son église, et depuis lors affecté à bien des usages.

Droit devant le pont du Centre, la rue Beaurepaire, ornée de quelques maisons anciennes, conduit à un groupe d'édifices remarquables. Ce clocher qui apparaît au-dessus des vieux pignons, c'est celui de l'église de la Trinité, une des plus vieilles d'Angers sans qu'il y paraisse, car elle vient d'être complètement restaurée. Le clocher de la Trinité, élevé sur la croisée d'un court transept, est de la Renaissance, œuvre de l'architecte angevin Jean de l'Epine, mais l'église remonte à quelques siècles de plus et n'est pas beaucoup plus jeune que la cathédrale.

C'est une église de transition, romane à voûtes ogivales, comprenant une seule nef à grandes travées, avec chœur à trois absidioles. L'originalité de la nef est dans les petites chapelles latérales qui ne sont pas des chapelles mais plutôt des sortes de niches circulaires creusées dans le mur, au-dessous des grandes fenêtres romanes supérieures, entre chaque faisceau de colonnes engagées supportant les voûtes.

L'église de la Trinité dépendait de l'abbaye du Ronceray dont on voit encore, appuyées à la Trinité, quelques arcades romanes et de hautes murailles sombres,



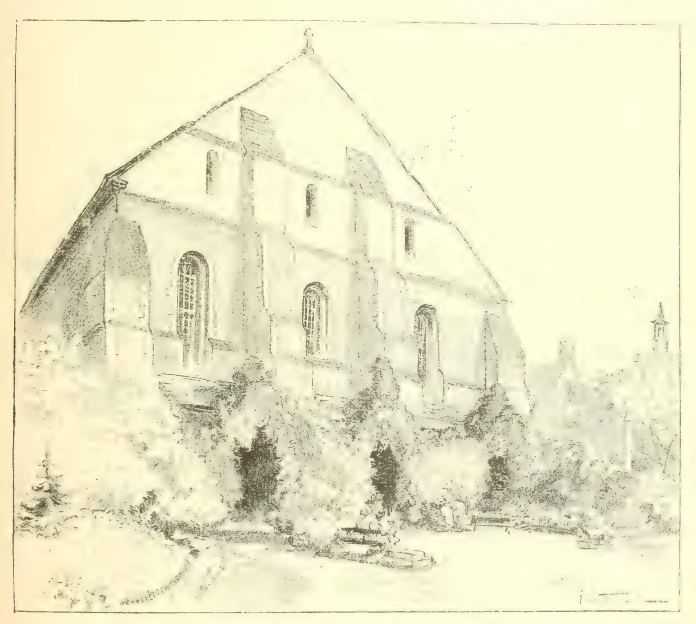
LES PÉNITENTES A ANGERS

ruines de l'église abbatiale. Le Ronceray est un ancien monastère de filles nobles, fondé au xe siècle et qui dura jusqu'à la Révolution. Les grands bâtiments reconstruits au xviie siècle, accompagnés de constructions modernes autour de restes plus anciens, forment un ensemble d'édifices considérables, occupés aujourd'hui par l'Ecole des Arts et Métiers.

Les abords de la Trinité et du Ronceray sont fort pittoresques ; la place de la Laiterie avec la voûte de la rue de la Censerie et de vieilles maisons à pans de bois, dessine un agréable tableau. Un peu plus haut, sur le boulevard Descazeaux, à l'angle de la rue des Pénitentes, un reste d'ancienne construction se montre encore, vieux pignon de pierres élevant tourelle sur l'angle, à côté d'une porte flanquée de deux petites échauguettes. Ces bâtiments étaient un ancien manoir de l'abbaye de Saint-Nicolas, transformé au xviie siècle par Henri Arnauld, frère

du célèbre janséniste Arnauld, en maisons de repenties pour les filles « *coupables et déréglées* ».

Sur la droite du Ronceray, au delà d'un pâté de grandes bâtisses délabrées et d'antiques maisons serrées en un tas désordonné, aux grands toits enchevêtrés,



ANGERS. — ANCIEN HOPITAL SAINT-JEAN

surélevant des pignons, des appentis, des bâtiments disloqués les uns par-dessus les autres, vestiges enfumés et comme sauris du vieux quartier de la rive, il est un autre ensemble de vieilles murailles et de ruines des plus intéressantes, entourant un des plus précieux édifices de l'Angers du moyen âge.

Sur les bords de la Maine, au bas des pentes légères du tertre Saint-Laurent, Henri Plantagenet, comte d'Anjou et roi d'Angleterre, à qui les tourments de l'ambition laissaient cependant le loisir de pieuses et charitables pensées, fit élever au milieu du XIIe siècle de vastes et superbes constructions destinées à recevoir les pauvres malades. Cet Hôtel-Dieu, qui prit le nom d'hôpital Saint-Jean, compre-

nait l'admirable Grande Salle des malades aujourd'hui occupée par le Musée, des bâtiments et des logements divers, un cloître, une chapelle, d'immenses magasins et greniers. Tout cela nous est en partie resté, la grande salle intacte a traversé les siècles et fait encore aujourd'hui l'admiration de tous ceux qui visitent Angers, spécimen parfaitement conservé d'un genre d'édifices pour lesquels le moyen âge, — qui, certes, comprenait la charité et aussi la fraternité humaine, si l'on veut bien songer à toutes les fondations pieuses pour les malades, pour les voyageurs, hospices, maladreries et asiles des abbayes des villes, des campagnes même, — ne dédaignait pas de se mettre en frais de grâces architectoniques, comme pour voiler l'humble et douloureuse destination de ces édifices, alors que maintenant, dans nos hospices modernes, il semble que nous devions à toute force exagérer encore la tristesse inhérente à l'institution, par l'extrême maussaderie des bâtiments. Et les constructeurs de ces pieux monuments du moyen âge, maisons-Dieu, hôpitaux ou granges, soignaient de toutes façons leur œuvre puisque, éparpillés un peu partout, beaucoup de ces édifices ont résisté aux ravages du temps et des hommes, et servent encore, dédaignés et peu entretenus, à des usages divers.

Aujourd'hui l'hospice Saint-Jean a changé de destination, un immense Hôtel-Dieu a été construit en arrière, avec Ecole de médecine adjacente, et, de la grande salle des malades d'Henri Plantagenet, on a pu faire un local superbe pour le musée d'antiquités. Un grand jardin l'enveloppe, cette belle salle, toujours solide malgré ses six siècles passés. Extérieurement, comme toujours lorsqu'il s'est agi de couvrir une grande surface, c'est un large, très large pignon soutenu par de gros contreforts, que le lierre et la glycine embrassent et escaladent à présent, dans ce gai jardin du Cluny angevin.

A l'intérieur, la salle, aux proportions colossales, présente trois nefs, hautes presque comme des nefs d'église, dont les voûtes sur croisées d'ogives à fines nervures sont supportées par deux épines de colonnes d'une légèreté invraisemblable. Bâti encore à une époque de transition, l'édifice est éclairé par de grandes fenêtres à plein cintre.

Sur le côté de la grande salle, une porte communique avec ce qui reste d'un beau cloître un peu plus ancien, dont les arcades, romanes sur deux côtés, Renaissance sur le troisième, ont reçu le trop-plein du Musée, quelques vestiges d'habitations démolies en ville, des sculptures et des charpentes taillées provenant de vieilles façades de bois. Sous la galerie du cloître une belle porte à panneaux sculptés, encadrée de faisceaux de colonnettes et de nombreuses archivoltes cintrées, donne entrée à la chapelle de l'hospice.

L'hospice Saint-Jean possédait de nombreux bâtiments annexes ; après la grande salle et le cloître se rencontrent d'autres édifices, les greniers Saint-Jean

avec des salles immenses encore et de grandes caves voûtées, puis des restes d'édifices divers, de vieux murs moussus, qui donnent, avec ce qu'on voit encore de traces anciennes dans les rues tournant le long du grand enclos et montant vers la place de la Paix, un caractère pittoresque à tout le quartier.

Sur la Maine, presque devant l'hôpital, un autre respectable débris des temps lointains se lève derrière le pont de la Haute-Chaîne, parmi les arbres penchés sur la berge.

C'est la tour Guillou qui défendait l'entrée d'Angers par la rivière, et la fermait au moyen d'une chaîne tendue en travers, de la tour à la muraille de l'autre côté. Campée sur un fort soubassement baigné par la rivière, la tour Guillou trapue, couverte par-dessus ses mâchicoulis d'un comble bas, sert encore aujourd'hui, — et c'est quelque chose, — à composer un très gentil paysage, avec un grand bateau-lavoir amarré au-dessous d'elle dans une petite anse verdoyante servant d'abri à des quantités de barques et de canots, — avec le va-et-vient des blanchisseuses descendant les pentes de la berge, avec les arbres qui se balancent et le tournant de la rivière au loin. Qu'elle vive encore longtemps, la vieille tour, pour garder à ce coin de vieille ville tout son charme et tout son caractère...

Angers a pour faubourg, à quelques kilomètres, la petite ville des Ponts-de-Cé, née avec les ponts qui depuis les temps les plus lointains traversent en quatre parties les bras de la Loire, et alignée comme eux sur une longueur de quelques kilomètres, d'une rive à l'autre en passant par les îles.

Sur le côté du faubourg Bressigny, après l'Université catholique et les longues rues des quartiers neufs, la route des Ponts-de-Cé traverse une verte banlieue maraîchère qui s'en va rejoindre à l'horizon la campagne fumeuse et noire, aux sombres monticules schisteux, coupée de profondes excavations, des célèbres ardoisières de Trélazé.

Au delà des Ponts-de-Cé, sur l'autre rive, à quelques kilomètres sur la route de Montreuil-Bellay, le grand château de Brissac dresse au-dessus d'un gros bourg ses fortes tours de forteresse du moyen âge, et les non moins formidables toits des logis et pavillons construits à la Renaissance et sous Louis XIII. Les tours gothiques du château des Cossé-Brissac flanquant les reconstructions de la Renaissance sont remarquables surtout par la belle galerie du crénelage entièrement décorée d'arcatures.

Quant aux Ponts-de-Cé, ce n'est plus l'antique série de ponts d'autrefois, qui, depuis le temps de César probablement, assurait la traversée des bras de l'immense Loire par cent neuf arches de toute forme, de toute largeur et de tout âge, bien des fois abattues et emportées par le fleuve précipitant rageusement aux grandes crues ses eaux sur l'obstacle, — toujours relevées ou réparées, — bien

des fois aussi ruinées par la guerre, par les chocs des armées qui se sont rencontrées ici même ou qui ont dû conquérir le passage.

Ces vieux Ponts-de-Cé, cent fois reconstruits et raccommodés, ont disparu et ont été remplacés de nos jours par un grand pont moderne inflexiblement droit, orné, au milieu de la partie traversant le grand bras, de la statue du chef gaulois Dumnacus, défenseur du pays des Andes, l'Anjou, contre le Romain envahisseur, statue qui est l'agrandissement de l'une des douze statuettes du monument du roi René, à Angers.

La ville des Ponts-de-Cé s'égrène en trois tronçons d'une grande rue de plusieurs kilomètres, longée parfois d'une ruelle sur le côté, de la rive droite à la rive gauche du fleuve, avec deux églises : Saint-Aubin sur la rive droite et Saint-Maurille assez curieuse, à l'opposé, sur la rive gauche, où se trouve la plus forte agglomération de la ville. Cette longue rue est un peu comme le pont, elle est modernisée et a perdu son pittoresque, mais du côté de Saint-Maurille, les maisons sur la ruelle en arrière de la grande voie sont restées de vieilles bicoques amusantes à regarder.

Sur un îlot au milieu de la Loire s'élève, occupé maintenant par la gendarmerie des Ponts-de-Cé, un petit château du xve siècle incomplet et abîmé, mais montrant cependant de beaux restes et faisant bon effet au milieu des peupliers avec ses robustes soubassements verdis, le gondolement de ses toits raccommodés et sa ligne de mâchicoulis interrompue.

Le bon roi René, qui venait l'été s'esbattre et réjouir ici aux fraîches brises de la Loire, a construit ce château sur l'emplacement d'un fort plus ancien ; c'est le dernier d'une série de postes fortifiés qui de tout temps ont dû sur cet emplacement garder le passage.

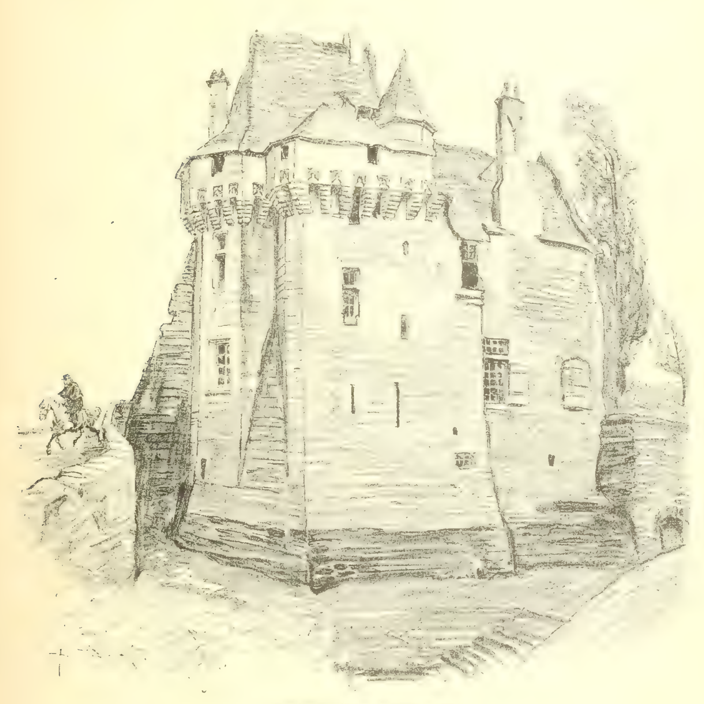
Aujourd'hui, la Loire immense s'en allant le long des îles boisées vers le confluent où elle va boire soudain, pour se gonfler encore, les eaux de la Maine, roule lourdement ses ondes glauques avec des airs de fleuve d'Amérique. Le vent souffle ; de gros nuages de la couleur des ardoises de Trélazé montent rapidement de l'Ouest, mettant en déroute ou avalant les pauvres petits nuages blancs floconneux qui tourbillonnent éperdus. C'est un orage qui vient. Au milieu du pont le vieux Gaulois Dumnacus, dressé tout seul dans le vaste paysage, fait orgueilleusement face à l'orage, et semble, le fer aux mains, prêt à défendre le pays contre le ciel menaçant, comme jadis il le défendit contre les compactes cohortes de petits soldats bruns de César.

Sur ces rives où les Angevins de tout temps, d'à présent comme du temps du bon roi René aimèrent à venir faire leurs petites parties de campagne du dimanche, que d'orages plus sérieux que celui-ci ont crevé, depuis qu'il y a eu des hommes intéressés à disputer à d'autres hommes le passage de la grande rivière. Le



LA MONTÉE S[T] MAURICE A ANGERS

pauvre Dumnacus sculpté par David en si fière attitude y a péri glorieusement. Vainqueurs d'abord dans les opérations qui rejetèrent les Romains jusque dans Poitiers, les Gaulois de Dumnacus furent ramenés de combat en combat, poussés



LE CHATEAU DES PONTS-DE-CÉ

jusqu'en leur pays par les Romains et massacrés tout près d'ici en tentant le passage de la Loire.

Sans doute, pour la possession de cet important point stratégique, bien d'autres combats se livrèrent aux Ponts-de-Cé, dans la mêlée confuse des guerres du tout à fait lointain moyen âge, au temps des rudes et orgueilleux Plantagenets, puis au temps des guerres nationales contre l'Anglais...

Mais les guerres religieuses arrivent, ce sont des protestants et des catholiques qui se massacrent pour la possession de ce pont. Quand les protestants, en 1562, s'emparèrent d'Angers par une surprise que le duc de Montpensier devait leur faire très cruellement payer, un capitaine calviniste, nommé Des Marais, se jette sur les Ponts-de-Cé et se saisit du château; il y est assiégé bientôt, le château est forcé, les calvinistes, poursuivis d'étage en étage, sont massacrés. Cependant Des Marais, à peine suivi de quelques hommes, parvient à faire une trouée et peut se réfugier au château de Rochefort, à deux lieues de là, où le duc de Montpensier s'en va l'assiéger, Des Marais n'a que peu de soldats avec lui et pas de munitions, il court chercher du secours à Saumur et revient avec trente hommes seulement qui, à la vue du camp catholique, s'effrayent et l'abandonnent. Des Marais rentre seul pour mourir avec ses soldats. Le château est canonné, la brèche est ouverte, l'assaut est imminent. — Nul espoir. — Des Marais descend du haut des murailles son jeune enfant dans un panier à un gentilhomme catholique, son ancien ami, parrain de ce fils, et il attend le combat suprême. Le château est bientôt pris, tous ses défenseurs sont égorgés, sauf Des Marais que Montpensier mène à Angers où il est rompu vif et met douze heures à mourir sur la roue.

Ce sont maintenant des troupes catholiques qui passent sur le pont entre les deux campagnes de Jarnac et de Moncontour, une armée fatiguée de ses longues courses à travers la France, de la Gascogne au Poitou, du Rhône à la Loire; de vieilles bandes indisciplinées et pillardes, traînant avec elles un lourd attirail, outre les canons, tout un train de bagages, des chariots où le fruit du pillage trouve à se caser, et des femmes en nombre... En si grand nombre, ces filles de reîtres et de piquiers, souvent chassées mais revenant toujours au drapeau, que Strozzi qui commande l'armée, pour alléger ses mouvements, prend en passant sur les Ponts-de-Cé un grand parti. Il fait ramasser dans ses compagnies plus de huit cents de ces malheureuses, en un clin d'œil elles sont amenées au milieu du pont et, malgré clameurs et supplications, précipitées dans la Loire...

Cinquante ans après cette exécution, les Ponts-de-Cé sont le théâtre non d'une bataille, mais d'une escarmouche. Marie de Médicis, échappée de Blois, avait trouvé un refuge à Angers où mécontents et turbulents se rassemblaient autour d'elle. Ce fut un petit essai de guerre civile. Les troupes royales, le jeune roi en tête, s'en vinrent disperser les rebelles et, pendant qu'on négociait, le roi, que le jeu de la guerre amusait, lança ses cavaliers à la conquête du passage de la Loire. Ce fut une vive escarmouche; les retranchements furent emportés et pêle-mêle royaux et rebelles roulèrent jusque sur les ponts au bruit de la canonnade et des pistoletades.

Viennent d'autres et plus terribles guerres civiles. Ce sont les Vendéens qui paraissent aux Ponts-de-Cé. On s'y bat un peu lors des deux attaques sur Angers

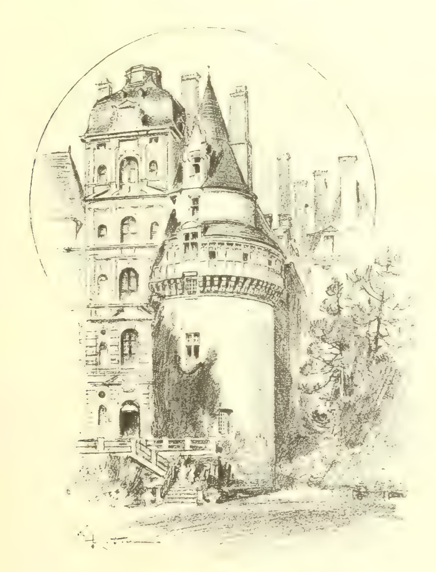
mais hélas! on y égorge beaucoup, et la Vendée vaincue, des centaines de prisonniers sont amenés sous le château du bon roi René pour y être fusillés et jetés ensuite à la Loire.

Que de cadavres roulés ainsi par les flots de la Loire, dans ce vieux passage si souvent disputé, dans ce grand paysage empli aujourd'hui par ces gros nuages noirs et traversé par les bourrasques qui viennent siffler dans les arbres et battre les vieilles murailles du roi René...

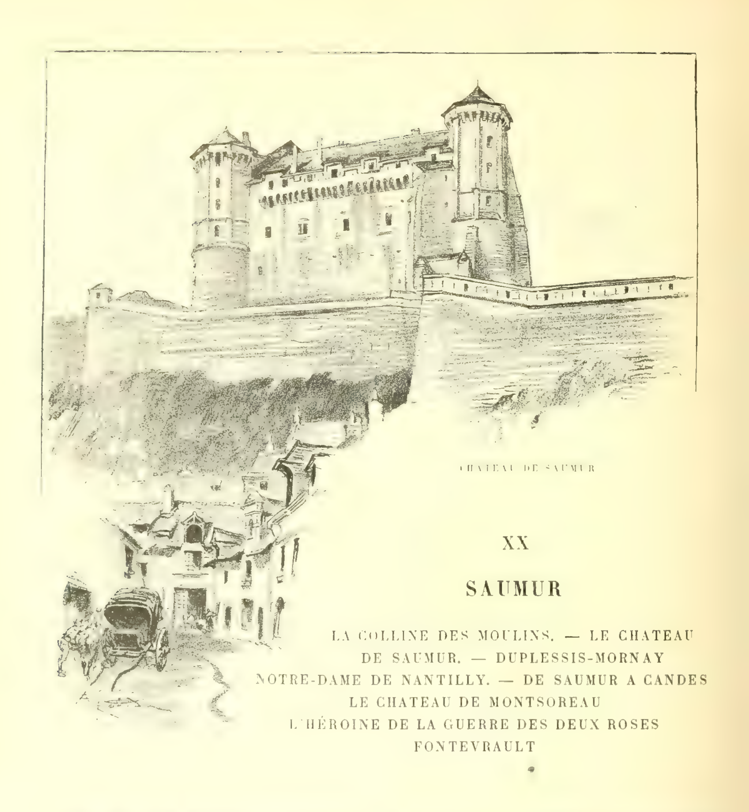
N'importe,

> ..... Ce n'est pas petite gloire,
> Que d'être pont sur la Loire...

a dit La Fontaine respectueux devant le grand fleuve.



CHATEAU DE BRISSAC



CHATEAU DE SAUMUR

XX

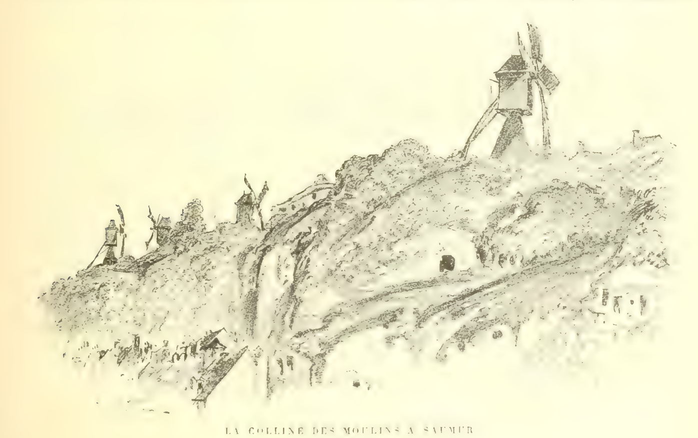
SAUMUR

LA COLLINE DES MOULINS. — LE CHATEAU DE SAUMUR. — DUPLESSIS-MORNAY NOTRE-DAME DE NANTILLY. — DE SAUMUR A CANDES LE CHATEAU DE MONTSOREAU L'HÉROINE DE LA GUERRE DES DEUX ROSES FONTEVRAULT

Elle est belle aussi et majestueuse, la Loire, à son passage au pied des coteaux de Saumur, et la ville, dans ce large flot voyageur qui vient de voir les gracieuses architectures de Touraine, mire une longue façade blanche et souriante que relèvent quelques monuments remarquables ou imposants.

Du pont qui réunit le faubourg de la Croix-Verte sur la rive droite à la ville elle-même, en passant par une île chargée de maisons, la vue est vraiment jolie. C'est Saumur tout entier qui se déploie, allongé sur la ligne des quais ou étagé au-dessus, du moins tout le Saumur monumental, car s'il y a aussi, derrière cette façade, des rues animées ou commerçantes, tous les monuments sont visibles d'ici, sauf la belle église Notre-Dame de Nantilly et sauf l'Ecole de cavalerie dont les beautés pittoresques n'ont rien de passionnant.

Ici, au bout du pont, le charmant hôtel de ville hérisse ses tourelles et ses girouettes au-dessus d'un jardinet et d'un petit marché mouvementé ; au delà se montre la tour carrée de l'église Saint-Pierre, surmontée de sa flèche aiguë. Puis, en arrière des premières maisons, le coteau se redresse brusquement, et sur d'énormes soubassements bastionnés apparaît le château, carré massif, considérable pâté de murailles flanqué de très hautes et très fortes tours. La ville continue au-dessus, le long du quai où s'amarrent quelques péniches, la grande voile pendante au mât ; les maisons deviennent plus pittoresques au fur et à mesure qu'elles avancent vers le dôme rond de Notre-Dame des Ardilliers qui se détache



LA COLLINE DES MOULINS A SAUMUR

là-bas sur un fond de verdures, au pied d'un coteau abrupt et surplombant, percé de grottes et surmonté d'étranges silhouettes de moulins juchés sur un cône de maçonnerie.

C'est dans ce coteau-là entre la Loire et le Thouet que naquit la ville de Saumur dans les grottes et caves qui le perforent. Peu à peu les habitants de ce village troglodyte se répandirent en plaine et se groupèrent sous le château du Tronc, élevé au IXe siècle, enceinte de remparts palissadés autour d'une tour-donjon construite sur une motte, un poste fortifié utilisant cette belle et forte position, et qui eut bientôt à résister aux entreprises des Normands. Au temps des querelles entre les comtes de Blois et d'Anjou, le château finit par tomber entre les mains du terrible comte d'Anjou, Foulques Nerra, qui, pour établir solidement sa domination, projeta et peut-être commença sur cette colline, au-dessus de Saumur, la

construction d'une forteresse plus redoutable que les vieilles murailles du Tronc.

C'est le château qui domine encore aujourd'hui les vastes plaines et les jolis coteaux mamelonnés et boisés, au milieu desquels, en belle nappe brillante, la Loire roule sous les aulnes, les saules et les peupliers de ses îles basses, sous la bordure également verdoyante des levées qui la maintiennent, autant que faire se peut, en sagesse et régularité.

Ce château de Saumur ne fut terminé qu'au XIIIe siècle, au temps des belles constructions militaires, des donjons superbement cuirassés ; il porte surtout la marque de ce siècle et celle du XVIe qui le remania fortement. Il a la forme d'un quadrilatère ouvert du côté de la ville sans doute par la disparition de quelques pièces de son armure. Ses fortes murailles au-dessus de sa ceinture de bastions, sont vraiment imposantes vues d'en bas ; aux angles les hautes courtines à mâchicoulis sont appuyées par des tours rondes dans les parties basses, puis polygonales, d'une jolie forme, que recouvrent des combles très bas.

La ville peu à peu se développa entre ce robuste gardien et l'abbaye de Saint-Florent, dont il reste quelques parties, une église et des bâtiments à Saint-Hilaire-sous-Saumur, abbaye importante, enrichie par la possession, — en double, — des reliques doublement vénérables de saint Florent, un saint anachorète du IVe siècle, ami de saint Martin, qui évangélisa la basse Loire et vécut jusqu'à cent vingt-trois ans dans une grotte, un peu plus bas sur le fleuve, à Saint-Florent-le-Vieil.

L'Anjou réuni à la couronne, lorsque les anciens comtes angevins de la race des Plantagenets sont rois d'Angleterre, Saumur est ville française et reste française pendant tout le temps des guerres anglaises. Le Léopard britannique use ses griffes sur la forteresse et ne peut la prendre, malgré tous ses efforts et toutes ses tentatives.

Après la victoire, Saumur goûte des jours tranquilles et voit souvent le bon roi René, l'artiste couronné qui en fait l'un de ses séjours favoris et parfois le théâtre des grands divertissements chevaleresques qu'il voulait remettre en honneur. C'est là qu'il donne l'un de ses grands tournois théâtralement réglés et mis en scène, *l'Emprise de la Joyeuse garde.*

Sa mère Yolande d'Aragon habitait Saumur, René construisit pour elle un petit manoir en face de la forteresse, dans l'île. Cherchez la maison de la reine de Sicile dans ce faubourg de Saumur, qui compte quelques rues assez pittoresques vous y verrez encore un vieux pignon du XVe siècle, annexe aujourd'hui d'une école des Frères, une haute façade agrémentée de nobles et belles fenêtres, encadrées de fortes moulures et portant sous leur riche fronton carré ou en accolade des écussons mutilés. Le bas du pignon est tout abîmé, ainsi que la porte que surmonte une très gracieuse et très élégante niche mieux conservée.

Le grand siècle pour Saumur, le siècle des grands événements, c'est le XVIe. La ville de Saumur alors joue un rôle considérable, elle devient la Genève de l'Ouest, une petite Rome calviniste. Elle est centre d'action et forteresse de soutien. A l'abri des fortes murailles de son château, les ministres peuvent, pendant les périodes de paix, organiser la propagande par le prêche ou par le livre, et pendant les guerres les chefs militaires y réunissent leurs moyens d'action et groupent leurs partisans éparpillés dans la province.



RUE DUPLESSIS-MORNAY A SAUMUR

Cette prépondérance de la Réforme à Saumur ne s'est pas établie sans quelques troubles et péripéties; un instant les catholiques y rétablirent leurs affaires et la Saint-Barthélemy y eut sa fête sanglante. Le chef des tueurs catholiques était le fameux Montsoreau, à qui le roman d'Alexandre Dumas a fait une célébrité, un très farouche seigneur dont le château se mire encore dans la Loire à quelques kilomètres de Saumur. Mais le protestantisme rentra bientôt dans la ville et, à la fausse paix qui suivit, Saumur fut une des places de sûreté accordées au parti de la religion réformée.

Duplessis-Mornay est la grande figure de Saumur à cette époque. On pense qu'avec le sévère politique, avec celui qu'on appelle le pape des Huguenots, qui organise ici une Université protestante, établit des temples et tient presque des conciles, le calvinisme dans l'Ouest se montre grave et austère, en allure de prédicant-soldat, la Bible dans une main, l'arquebuse dans l'autre, tandis qu'autour du roi de Navarre, en Gascogne ou ailleurs, ce sont d'autres Huguenots un peu différents et moins confits dans la Bible. Là-bas s'agite la jeunesse turbulente du parti et les hardis cavaliers qui vont au prêche avec Henri sont de mœurs aussi peu rigides que les gentilshommes catholiques d'Henri de Valois ou de Guise.

C'est Duplessis-Mornay, demeuré gouverneur de Saumur après le triomphe d'Henri IV, qui opéra les derniers remaniements importants du château et sa transformation de château du moyen âge en forteresse plus moderne. L'état prospère dans lequel il laissa la ville reçut un coup terrible à la révocation de l'Edit de Nantes. La ville perdit alors les deux tiers de sa population; la vie ne lui fut rendue qu'un siècle après, à la fondation des Écoles de cavalerie et depuis, peu à peu, avec le mouvement et le commerce, la prospérité de jadis est revenue dans la ville rajeunie.

Quand on a passé sous le château, l'extrémité des quais de Saumur, en approchant de Notre-Dame des Ardilliers, est déjà pittoresque avec un avant-goût de la campagne et des berges agrestes, et elle laisse prévoir les délicieux paysages que l'on va rencontrer en allant par la levée de la Loire vers le confluent de la Vienne, vers Montsoreau et Candes. Après les quais modernes, ce sont maintenant maisons d'intéressante figure, un vieux quartier aligné sous le coteau en falaise couronné de moulins et percé de grottes, qu'au-dessus des maisons des sentiers de chèvre vont gagner. Notre-Dame des Ardilliers est une église du XVIe siècle masqué par des adjonctions du XVIIe avec un grand dôme à la Louis XIV. Devant cette église, où Mme de Montespan vint souvent faire ses dévotions, entre ces maisons de fin de faubourg qui lui font un assez joli cadre, des sentiers se faufilent, en couloirs très serrés d'abord puis en escaliers, pour escalader l'abrupt coteau.

Quelques efforts de jarret, et voici tout à coup un panoramique paysage qui se déploie du petit sentier courant à la crête broussailleuse de la colline, un paysage aux longues lignes vertes où la Loire ondule entre les îles, file sous les arches du grand pont de Saumur barrant le passage, pour aller s'étaler et se perdre entre d'autres îles, sous d'autres archipels boisés, au milieu desquels navigue une haute voile blanche là-bas. Tout cela, belle étendue de plaines au large, bleu du ciel, vert des champs, argent de la rivière, est comme balayé par les grandes ailes de singuliers moulins de charpente noire qui se dressent très haut dans le ciel au-dessus du chemin, juchés sur un haut et mince cône de pierres sombres, semblables à des araignées empalées sur des bouchons et agitant désespérément leurs pattes!

Ils sont très étranges, ces vieux moulins si bizarrement installés sur des buttes ou des mamelons jaunâtres, avec les maisons des meuniers au-dessous, les cabanes et les accessoires, les grandes perches et les énormes échelles qui grimpent à l'entrée aérienne du moulin, à la face complètement ouverte dont les charpentes en croix de Saint-André n'ont aucun remplissage. Ils sont encore comme cela quatre ou cinq prenant le vent à toutes les pointes de la colline, les derniers, hélas! d'un nombre bien plus considérable autrefois qui tournaient tout le long de la Loire.

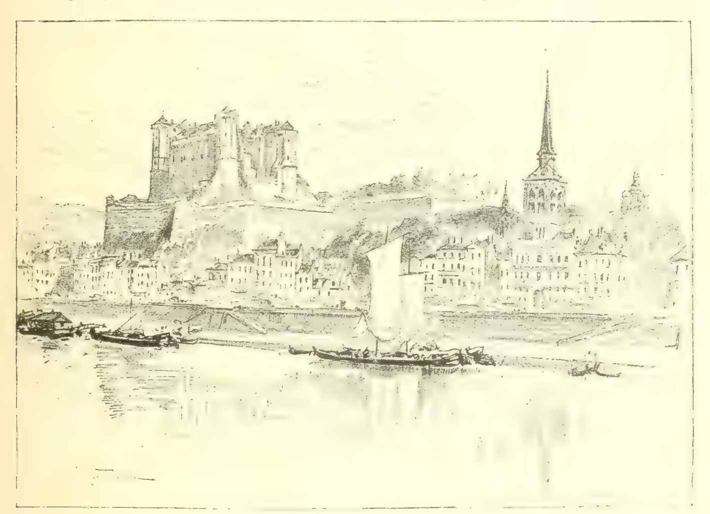


32

VUE GÉNÉRALE DE CHINON

Bientôt, au-dessous des ailes du dernier moulin, apparaît le château, vu sur une autre face, plus sévère et plus strictement militaire sur les dehors que du côté de la ville.

Quelques rues autour du château sur les pentes de la colline ont gardé un peu de la mine du XVIe siècle, le coin de la rue Duplessis-Mornay par exemple, se découpe agréablement entre de grandes maisons du temps, d'un caractère sévère ;



VUE GÉNÉRALE DE SAUMUR

une tourelle accrochée à l'angle fait face à une échauguette suspendue de l'autre côté de la rue, et entre les deux la rue tourne et descend vers un carrefour où quelques respectables maisons de bois avancent leur ventre bariolé.

Le monument civil le plus réussi de Saumur, l'hôtel de ville, est tout à fait remarquable et présente un joli type de maison commune de la fin du XVe siècle.

Cet hôtel de ville qui se reliait jadis à la ligne de remparts bordant la Loire, a tout à fait la figure d'une petite forteresse ; il élève sur le quai une façade bien fermée, de forme carrée, surmontée d'une galerie de crénelage et de mâchicoulis à consoles sculptées surmontés d'arcatures, au milieu de laquelle s'ouvre une belle lucarne au fronton très aigu. Deux jolies tourelles à pans, encorbellées sur

les mêmes riches mâchicoulis, font saillie aux angles du bâtiment que recouvre un grand comble portant un mince campanile en haut duquel, en guise de girouettes, toute une famille de coqs est plantée sur un cercle de fer.

Un autre corps de logis à tourelle se cache derrière cette façade du quai, le long de laquelle vient s'accoter une aile moderne fort élégante qui élève au milieu de la façade, dans le style le plus fleuri de la dernière période gothique, une superposition de fenêtres terminée par une triomphante lucarne.

Les églises Saint-Pierre et Saint-Nicolas n'ont rien de particulièrement remarquable. Saint-Pierre, c'est la grosse tour surmontée d'une flèche aiguë qui se voit du quai ; Saint-Nicolas vient d'être restauré, agrandi, et pourvu d'un clocher neuf.

Le roi Louis XI avait ici l'un de ses lieux de pèlerinage, l'église Notre-Dame de Nantilly qu'il révérait dévotieusement et qui est restée l'église la plus curieuse de Saumur. Bien que fort endommagée par le temps, à l'extérieur du moins, Notre-Dame de Nantilly, à l'extrémité de la ville du côté de la gare de l'Etat, forme un très joli tableau sur son petit monticule maintenu par de vieux murs en terrasse, et chargé de grands ormes qui enveloppent de leurs verdures le porche ouvert entre de gros contreforts buttant la façade assez bizarre, surmontée d'une flèche de charpente.

Cette église fort ancienne, des XIe et XIIe siècles, a été agrandie par Louis XI; au-dessus des masures nichées, de façon très pittoresque d'ailleurs, dans l'angle du portail, s'élèvent les parties du transept ajoutées au XVe siècle.

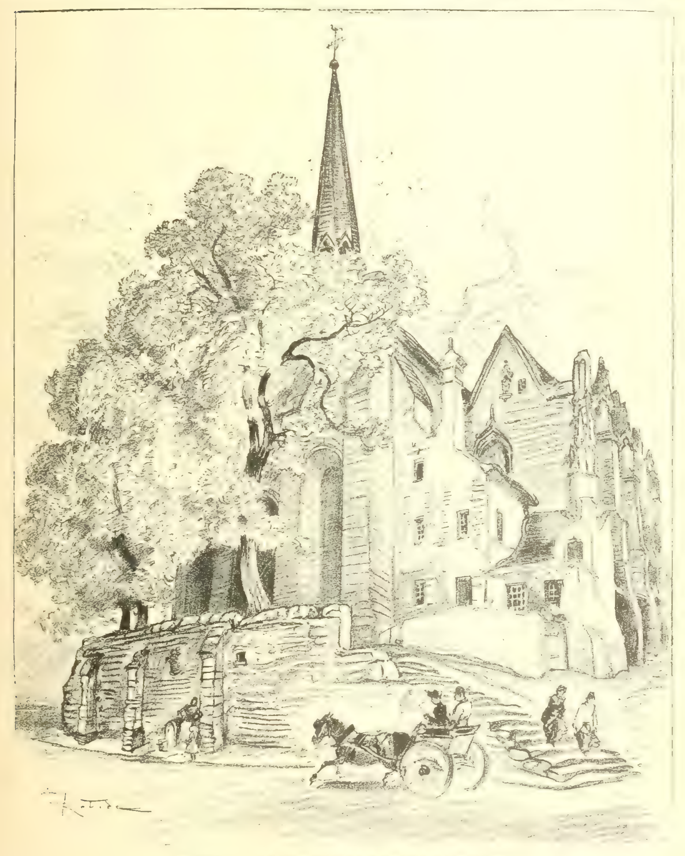
On travaille en ce moment à rafraîchir et consolider ce porche sombre. L'intérieur de l'église, restauré déjà, est fort clair ; à droite, à l'entrée du bas côté, s'ouvre par une belle arcature richement décorée la chapelle particulière construite par le roi : *Cy est l'oratoire du roy Loys XI*, dit l'inscription gravée à côté.

L'église est très intéressante dans ses lignes générales et dans ses détails ; entre autres curiosités elle a un puits dans sa nef, puis, incrustée dans la pierre, la crosse abbatiale en cuivre de Gilles de Tyr, garde des sceaux de saint Louis, tout près de l'épitaphe de dame Typhaine, nourrice du roi René, inscription composée par le bon roi troubadour et gravée sur un pilier.

Après la longue période de repos qui suivit les guerres religieuses, Saumur se retrouve tout à coup, en 93, ainsi qu'aux plus noires époques du XVIe siècle, replongée au milieu des angoisses des guerres civiles.

Le soulèvement des paysans des bourgs et paroisses du Bocage et des rives de la Loire, qui allait devenir la grande guerre vendéenne, l'enveloppa dès ses débuts. C'est sous les murailles du château de Saumur que les bandes rebelles, trouvant la cohésion dans la victoire, devinrent une armée et que cette armée se pourvut de canons pour les combats futurs ; c'est de là qu'elles menacèrent les villes du centre affolées qui pensaient déjà les voir sur la route de Paris.

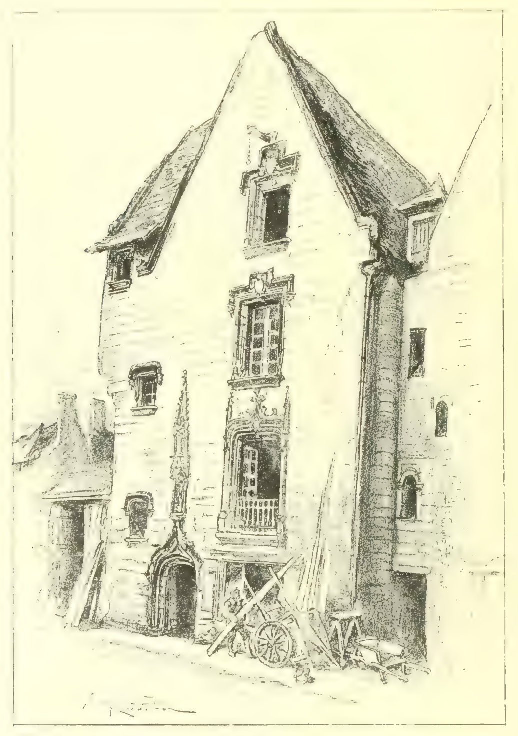
Les Vendéens commandés par d'Elbée, Cathelineau et la Rochejaquelein, encouragés par quelques premiers combats heureux, se dirigèrent vers la Loire,



SAUMUR. — ÉGLISE NOTRE-DAME DE NANTILLY

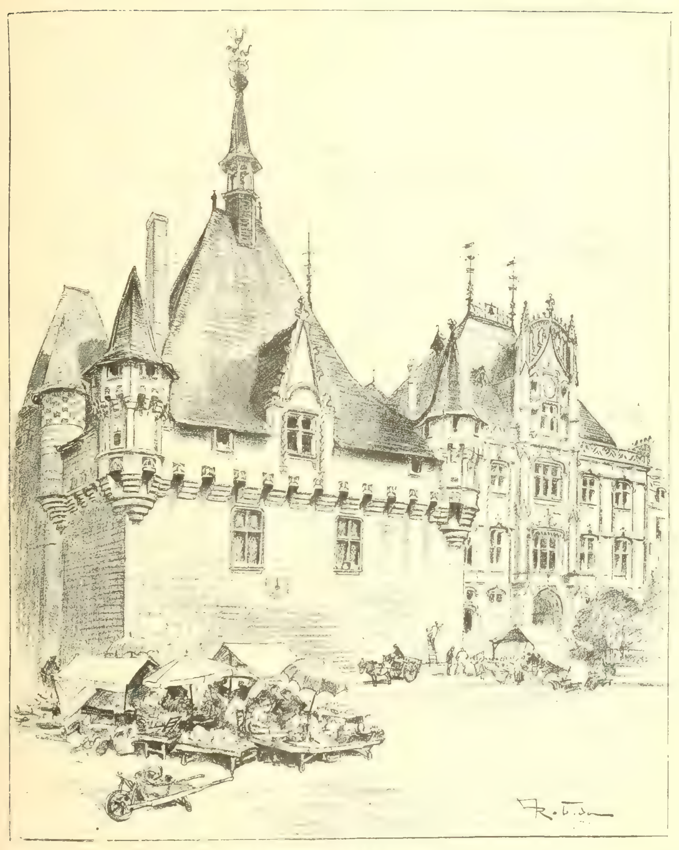
et après avoir battu un corps républicain à Montreuil-Bellay, attaquèrent Saumur le 10 juin 1793.

L'affaire fut terrible, la ville était mal défendue, les troupes mal commandées tournaient dans un désordre effroyable, des bataillons fuyaient tandis que d'autres se faisaient hacher sur place. Les Vendéens dans un élan irrésistible enfoncèrent tout et pénétrèrent en ville.



MAISON DE LA REINE DE SICILE, A SAUMUR

L'attaque principale eut lieu au pont Fouchard sur le Thouet, où les cuirassiers de Paris, après avoir fait le coup de sabre avec la cavalerie vendéenne, périrent presque jusqu'au dernier homme en chargeant sur la batterie de l'ennemi. Ce désastre coûta deux mille tués et huit mille prisonniers aux républicains, le château, au pouvoir de l'armée royaliste, lui fournit des pièces d'artillerie en



HÔTEL DE VILLE DE SAUMUR

quantité ainsi que de considérables approvisionnements. Cependant les Vendéens ne conservèrent pas longtemps Saumur, ils l'abandonnèrent pour marcher sur Angers et de là sur Nantes où leur attaque devait échouer.

Saumur a de magnifiques environs, où l'attrait des paysages se double de souvenirs historiques et de curiosités de tout ordre.

De nombreux monuments mégalithiques s'y rencontrent; le roi de ces vieux débris c'est le grand dolmen de Bagneux. Les temps moins anciens ont laissé d'autres monuments en abondance : en descendant la Loire, c'est Gennes et ses vieilles églises, Cunault et son clocher roman, Trèves et son donjon; en remontant le fleuve, au contraire, c'est le grand château de Montsoreau, c'est l'admirable église de Candes où mourut saint Martin, c'est Fontevrault...

La jolie route que celle qui suit la Loire, sur la berge toujours ombragée, courant sous les arbres au bas d'une colline mouvementée, charmante, enchâssant dans ses verdures tant de blanches maisons et tant de grottes, caves, celliers ou habitations!

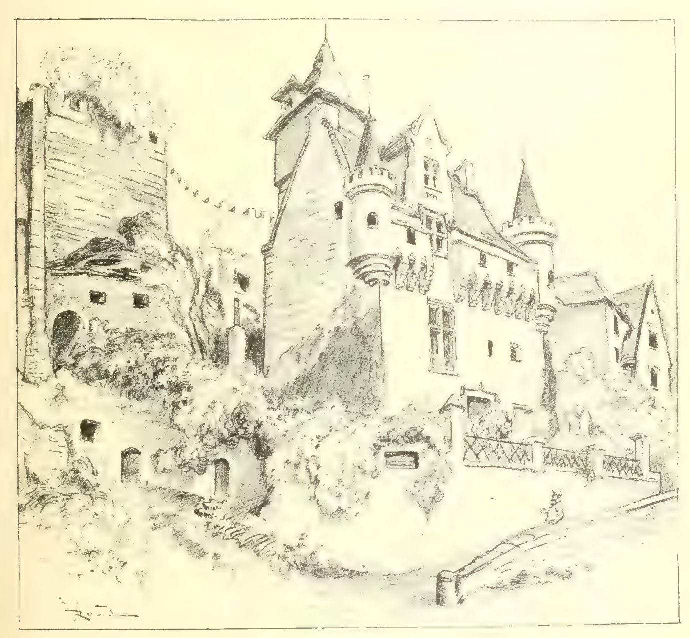
De temps en temps, dans un repli, dans un nid préparé sous la côte qui s'écarte un peu, apparaît un village, presque toujours vieux, mais propre et vivant et toujours coquet, en gaies habitations d'une antiquité respectable, groupées pittoresquement autour de quelque vieux clocher, autour de quelque manoir ou de quelque ancien prieuré. Aux villages succèdent les vieilles fermes aux bâtiments buttés de contreforts, alignées au bord de la route ou voilées par des rideaux d'arbres à mi-côte.

Dampierre-Souzay est un joli petit castel à tour et créneaux qui se montre sur la berge même, à deux pas du miroir de l'eau; il fait un bel effet dans sa toilette fraîchement faite, avec ses mâchicoulis réparés, sa blanche façade et même ses tourelles de fantaisie, se détachant sur un fond de rochers percés de caves. Une plaque à l'angle de la petite terrasse va nous dire le grand événement de son histoire :

MANOIR DE LA VIGNOLE-SOUZAY AUTREFOIS DAMPIERRE
ASILE ET DERNIERE DEMEURE
DE L'HÉROÏNE DE LA GUERRE DES DEUX ROSES,
MARGUERITE D'ANJOU DE LANCASTRE REINE D'ANGLETERRE,
LA PLUS MALHEUREUSE DES REINES, DES ÉPOUSES ET DES MÈRES,
QUI Y MOURUT LE 25 AOUT 1482 AGÉE DE 53 ANS

C'était Marguerite, la fille du roi René, mariée à Henri VI d'Angleterre, qui dans les terribles guerres entre York et Lancastre se disputant et s'arrachant successivement le trône d'Angleterre, dans la longue suite de triomphes éclatants et de tragiques revers, de reprises d'armes terminées par un dernier désastre, montra la vaillance d'âme et la constance d'une héroïne, jamais complètement abattue, jamais désespérée, toujours prête, malgré les trahisons de la fortune, à se rejeter dans les périls pour rendre à son mari prisonnier, à son fils, le royaume qui leur échappait.

Après le dernier désastre, la Rose rouge définitivement écrasée, — Warwick le *faiseur de rois*, tantôt ennemi, tantôt ami, tombé à Barnet, Henri VI tué à la Tour, — quand le fils de Marguerite eût été pris sur le champ de bataille, traîné dans la tente de son vainqueur Edouard IV et massacré — Marguerite, épuisée par tant de malheurs, s'en revint en Anjou chez son père le bon roi René, et réfugiée dans

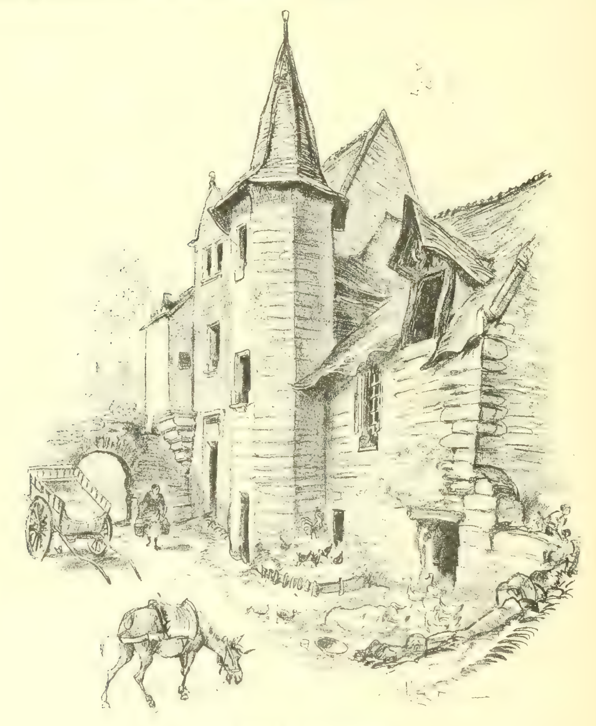


CHATEAU DE SOUSAY

ce doux paysage de Loire, put se survivre encore dix années, après lesquelles elle s'en alla se coucher à côté de son père dans le caveau ducal de Saint-Maurice.

A quelques kilomètres du dernier refuge de l'héroïne de la Rose rouge, toujours sur la berge de la Loire et au-dessous des coteaux où se récoltent les meilleurs vins d'Anjou et aussi le Saumur-champagne, — les crus les plus réputés sont ceux de la *Coulée-de-Serrant* et de la *Roche-aux-Moines*, un peu en aval de Saumur — après quelques villages encore sur la route et quelques maisons à mi-pente,

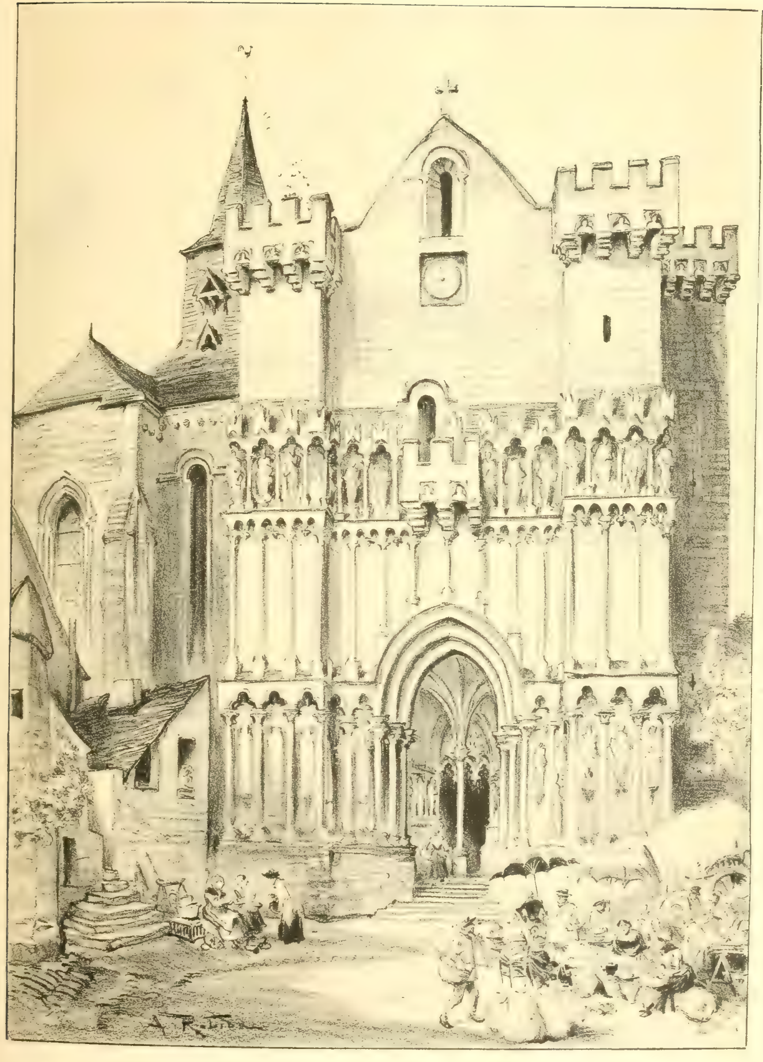
taches blanches éclatant dans l'ensoleillement des collines vertes, un autre château se présente, magnifique morceau de la Renaissance, mais de Renaissance encore guerrière et armée. C'est le château de Montsoreau qui trempait



UNE FERME A MONTSOREAU

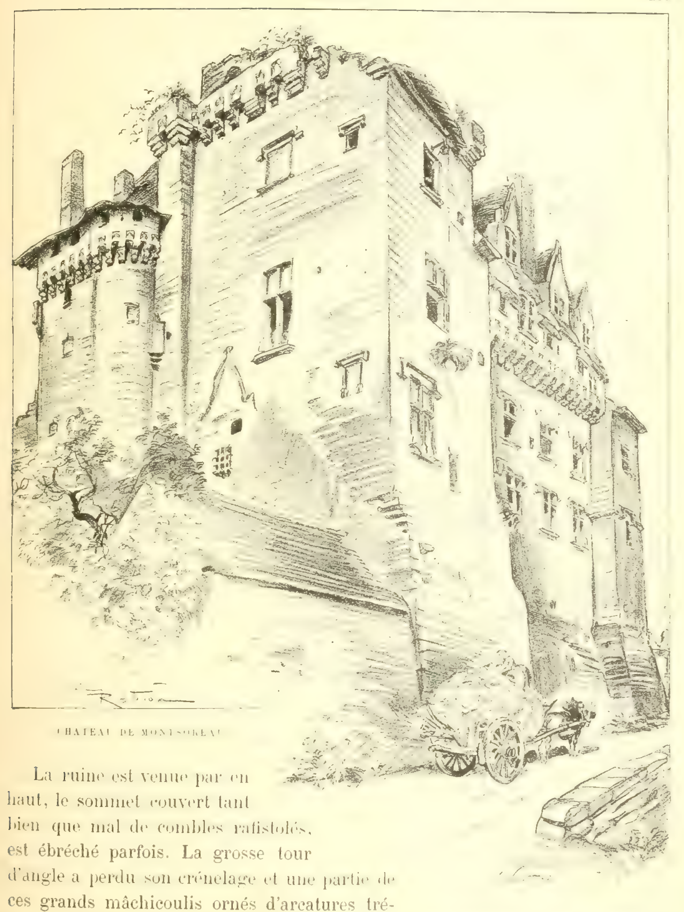
naguère le pied de ses tours dans la Loire, mais qui maintenant s'appuie sur le pavé de la route.

Montsoreau de ce côté extérieur présente un solide corps de bâtiments, considérables par leur masse, par leur hauteur et de très fière mine, une façade à gros pavillons carrés sur les angles, percée de grandes fenêtres à croisillons, et surmontée d'une galerie crénelée avec lucarnes en retrait.



33

ÉGLISE DE CANDES



CHATEAU DE MONTSOREAU

La ruine est venue par en haut, le sommet couvert tant bien que mal de combles rafistolés, est ébréché parfois. La grosse tour d'angle a perdu son crénelage et une partie de ces grands mâchicoulis ornés d'arcatures tréflées que l'on voit à tous les châteaux de l'époque dans la région de la Loire. Un peu partout, les fenêtres, quand elles ne sont pas bouchées, bâillent privées de toute fermeture, laissant librement entrer le vent et la pluie.

Cependant Montsoreau est habité, il a des locataires; nichés dans ce donjon

seigneurial, des cultivateurs se sont partagés quelques parties des énormes bâtiments, ils occupent les pièces habitables du rez-de-chaussée et rangent leurs récoltes dans les vastes salles au-dessus.

Cette invasion de la culture avec tous les accessoires qu'elle apporte, avec les appentis collés aux vieilles pierres, les utilisations diverses, les modifications et arrangements, ajoute encore du pittoresque à l'entrée du castel et à la cour, moitié ferme et moitié forteresse.

La façade sur la cour a curieuse figure aussi, les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée, ont été coupées et arrangées selon les besoins des occupants; aux étages supérieurs les fermetures manquent à peu près partout, comme sur l'autre côté. Dans l'angle s'élève une très jolie tourelle à pans coupés de la plus pure Renaissance, décorée du haut en bas de pilastres encadrant une série de fenêtres, avec de grands bas-reliefs entre chaque fenêtre et des ornements divers, médaillons, coquilles, écussons, arabesques. Cette tourelle renferme un superbe escalier à vis conduisant aux greniers à foin actuels.

Un roman d'Alexandre Dumas a popularisé le nom du seigneur et maître de ce château au temps des guerres de religion. Le mari farouche de la Dame de Montsoreau est conforme au Montsoreau de l'histoire. On connaît la malheureuse aventure du beau Bussy d'Amboise, la première rapière du royaume, le brillant favori du duc d'Anjou ; Montsoreau contraignit sa femme à écrire à Bussy un billet lui assignant rendez-vous dans un manoir du voisinage où il l'attendit avec douze bretteurs, lesquels survenant au bon moment, finirent malgré le courage et l'adresse de Bussy, par avoir raison de sa longue résistance et le laissèrent sur le carreau, percé et repercé, selon le souhait du mari.

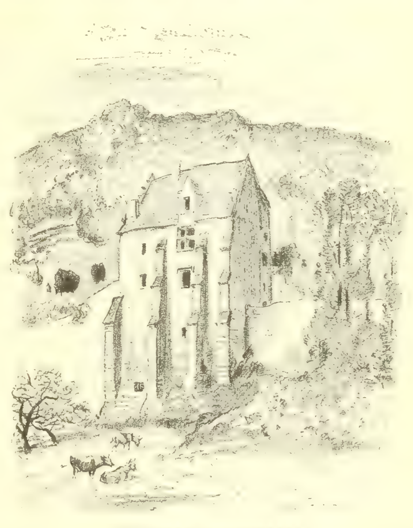
A la Saint-Barthélemy, Montsoreau, catholique fanatique, reçut du roi Charles IX commission d'organiser dans la région de Saumur, le massacre des protestants. Montsoreau exécuta consciencieusement les ordres de la cour et quand il eut suffisamment arquebusé et dagué tant à Saumur que dans les alentours de son castel, il mena ses égorgeurs à Angers où par bonheur il se trouvait des magistrats courageux qui intervinrent dès le début de l'œuvre sanglante et arrêtèrent la tuerie.

Les maisons du village de Montsoreau construites aux pieds du château rejoignent celles de Candes, tous deux villages ayant l'aspect de gros bourgs, séduisant par le charme de la situation au bord de la Loire dans un cadre de prairies boisées se relevant bien vite en coteaux, et par le pittoresque des maisons pour la plupart anciennes, des fermes gardant tournure de vieux manoirs et de tous les débris de vieilles constructions qui attestent l'ancienne importance du pays.

Candes était gros bourg autrefois, entouré de murailles, et il loge sa gendar-

merie un peu au-dessus de l'église, dans une grande construction à tourelles, vieux château du xve siècle.

L'église est un admirable bâtiment. La voici à deux pas de la Loire, sur une petite place entourée de pittoresques maisons et encombrée aujourd'hui par les voitures et les étalages d'un marché bien campagnard, qui ne dure pas longtemps et disparaît au bout d'une heure. L'église, au fond de cette place, élève un portail très original dont le pignon bas est flanqué de deux gros contreforts en tourelles carrées, portant mâchicoulis et créneaux. La partie inférieure de ce portail est décorée de hautes arcatures appliquées, une rangée de niches abritant des statues garnit toute la façade à la moitié de sa hauteur. Ces arcatures se répètent dans le bas plus dégradé, mais les niches sont pour la plupart vides.



UNE FERME A MONTSOREAU

Une haute porte ogivale surmontée d'une échauguette à créneaux et mâchicoulis aussi, s'ouvre au milieu sur un porche profond, petit vestibule plutôt, qui laisse voir au fond une seconde porte fort jolie. Ce petit vestibule très élégant est voûté en deux travées, dont les fines nervures viennent reposer sur une haute et mince colonnette centrale d'une légèreté incroyable qui semblerait un support bien frêle pour ces retombées de voûtes.

Cette église de village d'une entrée si originale et si pittoresque, est aussi très vaste et très imposante à l'intérieur, avec ses belles voûtes de la nef et ses faisceaux de colonnes à beaux chapiteaux. Quelques restes romans subsistent d'une précédente église élevée sur l'emplacement même d'un monastère où le grand saint Martin, venu à Candes pour apaiser des discordes qui s'étaient produites parmi les prêtres du lieu, mourut le 8 novembre 400. Le corps du grand évêque de Tours que se disputaient les fidèles accourus des villes et provinces voisines à la nouvelle de sa maladie, dut être emporté nuitamment par les Tourangeaux pour

éviter qu'on ne le leur dérobât. A Candes, la cellule et le lit du saint avaient été conservés à la vénération des fidèles et englobés dans les constructions de cette église, qui devint le but de nombreux pèlerinages et fut remplacée au XIIIe siècle par l'édifice actuel.

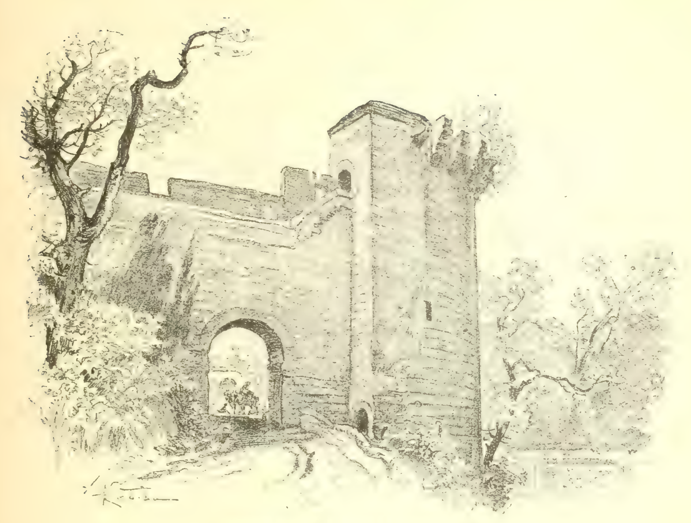
La très célèbre abbaye de Fontevrault est voisine de Candes, éloignée seulement de quelques kilomètres. Elle fut à la fin du XIe siècle fondée à la façon des premiers monastères chrétiens, dans des cabanes construites en un lieu sauvage, par le prédicateur Robert d'Arbrissel, dont la parole ardente entraînait d'innombrables pénitents de toute situation à sortir du siècle pour chercher le salut dans une austère retraite. Simple Thébaïde à l'origine, le monastère devint bientôt une maison riche et puissante.

Par une singularité qui prêta d'ailleurs à la satire, même en ce siècle de foi, l'abbaye fondée par Robert d'Arbrissel était double ; elle comportait couvent d'hommes et couvent de femmes, vivant sous la même règle, et offrant cette seconde singularité que l'autorité et la croix abbatiale appartenaient à la supérieure du couvent féminin.

Protégé avec une bienveillance spéciale par les Plantagenets, qui voulurent y avoir leur sépulture, par Henri II surtout, Fontevrault prospéra et devint un ordre particulièrement aristocratique dont les abbesses sortaient des plus hautes familles, et quelquefois même étaient princesses de sang royal.

Outre son cloître de diverses époques, ses grands bâtiments abbatiaux, ses grandes salles, sa fameuse Tour d'Evrault, construction pyramidale terminée par une lanterne d'aération, et qui était tout simplement la colossale cuisine de l'abbaye; outre ses diverses chapelles dépendantes, Fontevrault a encore sa grande église élevée au XIIe siècle, remaniée plus tard et, dans une partie réservée de cette église, les statues tombales des Plantagenets, Henri II, Richard Cœur de Lion, Eléonore d'Aquitaine, Isabelle d'Angoulême. Mais tout cela est caché, perdu, on peut dire, car on entre difficilement à Fontevrault, à moins de mérites tout spéciaux et de recommandations de la maréchaussée.

Aujourd'hui, triste destinée, commune avec tant d'autres nobles édifices, l'aristocratique abbaye, transformée en maison centrale, subit l'humiliation de loger une population de détenus dans les antiques bâtiments qui ont abrité pendant sept siècles les nonnes de haute origine.



VIEILLE PORTE A MONTREUIL-BELLAY

XXI

MONTREUIL-BELLAY. — THOUARS

LES RIVES DU THOUET. — GRANDS ARBRES ET VIEILLES TOURS
RAVINS ROCHEUX. — LE CHATEAU DES LA TRÉMOUILLE
LE PORTAIL DE SAINT-MÉDARD

Une petite pointe sur la rive gauche de la Loire, aux confins de la Touraine et de l'Anjou, permet de toucher à trois petites villes intéressantes à différents titres et surtout pour le pittoresque de leur assiette : Montreuil-Bellay où, dans un site charmant, bien romantique, des tours et des tourelles pointent au-dessus des bouquets de verdure, trempées par les eaux capricieuses du Thouet ; — Thouars un peu plus haut sur la même rivière, cité jetée à la débandade sur la crête et le long des pentes d'un profond ravin que domine un énorme château Louis XIII, — et enfin Loudun, moins désordonné, petite ville vieillotte endormie au pied de son vieux donjon.

Montreuil-Bellay n'est qu'à quelques kilomètres de Saumur, en remontant le Thouet qui se jette en Loire au-dessous de cette ville, après un cours tortueux au fond de ravins rocheux ou sous de raides coteaux, dans un pays abondant en vieux castels et en ruines cachées dans les bois.

La petite ville sur le plateau est agréable et gaie, des restes de sa vieille enceinte se retrouvent encore, fragments de remparts ou portes peu importantes. Tournons un petit bout de rue après la place, et voici la pente de la colline, des ruelles plongeant dans la verdure d'un vallon encaissé, et voici, à la crête du plateau, des tours en partie ruinées, de forts remparts, des groupes d'autres tours et de tourelles qui jaillissent du feuillage.

C'est le château assez étendu qui domine, en plusieurs morceaux séparés, les méandres du Thouet courant à travers les arbres. L'entrée, après quelques tours ruinées, ouvre entre deux hautes et minces tourelles aux combles coniques s'emmanchant assez bizarrement avec de hautes lucarnes. Cette porte s'appuie à de hauts logis et à des courtines qu'escaladent des lierres et des broussailles. Ceci s'est le *Château-Vieux*. Un peu plus loin dans la grande cour s'élève le *Château-Neuf*, un beau bâtiment flanqué de tours rondes sans toits, terminées en plates-formes et montrant, à côté d'une haute tourelle à lucarnes comme celles de l'entrée, décorée sous les appuis des fenêtres d'arcatures et d'ornements très fouillés, un pignon dans lequel s'ouvre une magnifique fenêtre en loggia profonde, d'une jolie décoration.

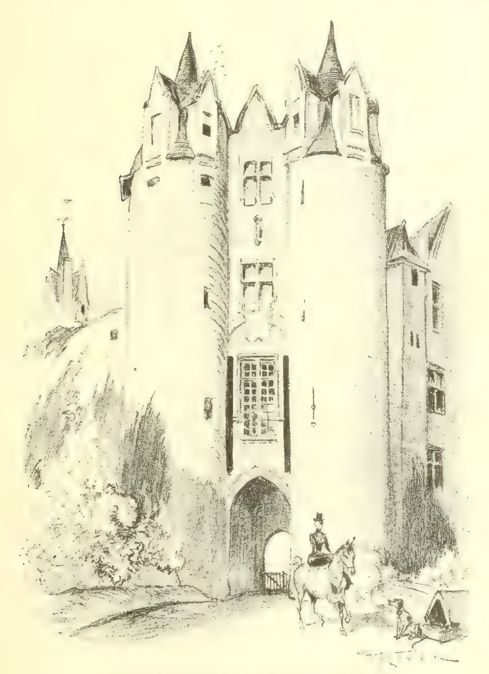
Outre ces divers bâtiments restaurés, aux jolis pignons soutenus par des contreforts à pinacles, et décorés partout de sculptures, outre ces tourelles filent par-dessus le creux ombreux où tourne doucement la rivière, Montreuil-Bellay peut montrer une curieuse cuisine isolée du XVIe siècle consistant en une salle voûtée à deux vastes cheminées se faisant face. Au centre quatre colonnes en carré supportent les voûtes, et cantonnent un tuyau central d'aération, comme dans les grandes cuisines monastiques.

Montreuil-Bellay est encore une création de Foulques Nerra, grand bâtisseur de donjons. Si une bourgade existait déjà ici avant le comte d'Anjou, c'est du moins lui qui fonda le château, et sous le château un prieuré dont il reste des bâtiments remaniés à diverses époques. Ce domaine fut d'abord le fief des du Bellay, famille d'où sortirent quelques personnages éminents, parmi lesquels, au XVIe siècle, Joachim du Bellay, poète de la Pléiade, l'auteur de la *Défense et illustration de la langue française*, celui qui chanta le *Loire Gaulois*, dans un sonnet écrit à Rome :

Plus me plaist le séjour qu'ont basti mes ayeux
Que des palais romains le front audacieux,

Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,
Plus mon Loire Gaulois que le Tybre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Au XIIe siècle, les du Bellay eurent maille à partir avec leur suzerain Geoffroy



ENTRÉE DU CHATEAU DE MONTREUIL-BELLAY

Plantagenet comte d'Anjou et celui-ci s'en vint mettre le siège devant le château de Montreuil. L'affaire s'arrangea une première fois, mais peu après le comte d'Anjou dut revenir et recommencer l'attaque. Le château était si fort et la défense fut si rude que Geoffroy Plantagenet, malgré soldats et engins, se vit forcé de renoncer à enlever de vive force ces terribles et insolentes tours. Il se contenta de bloquer la place et laissa la famine continuer son œuvre. Il attendit longtemps,

un an ou trois ans, on ne sait au juste, chroniques et traditions varient sur le chiffre, longtemps en tout cas; aussi, lorsque le vassal affamé se résigna et ouvrit ses portes, le comte d'Anjou, furieux d'une aussi longue résistance, s'empressa-t-il de faire démanteler ses bonnes murailles. Ce qui n'empêcha point Montreuil-Bellay réparé de faire encore assez bonne figure et de se défendre quelque peu au siècle suivant quand Philippe-Auguste conquit la province sur Jean sans Terre.

La famille d'Harcourt, en possession de Montreuil au xv[e] siècle, fit construire les beaux bâtiments du Château-Neuf parmi les tours et les restes de l'ancienne forteresse.

Un pont traverse le Thouet au fond de la vallée. C'est de là que le château de Montreuil apparaît le plus à son avantage, enchâssé dans un délicieux paysage. La rivière prend des façons d'étang ; elle se répand en plusieurs bras, calme, tranquille, étincelante ici, perdue là-bas dans l'ombre verte, zébrée de grandes moires vertes et jaunes, avec des champs de roseaux dans des anses basses s'enfonçant sous les arbres serrés des îles.

De vieux bâtiments, moulins antiques posés sur l'eau, vieilles murailles fortifiées avec une porte ouvrant entre deux tours enverdurées, s'arrangent pittoresquement sur la berge; au-dessus parmi les arbres, une grande terrasse de remparts à tourelles se dessine en haut de l'escarpement couronné par une église du xv[e] siècle à petite flèche ardoisée, tâche sombre parmi les flots de verdure, parmi les pierres jaunes des vieilles murailles et les blancheurs du Château-Neuf restauré, dont la belle masse bien découpée effilant les pointes de ses tourelles, fait un admirable fond, au-dessus des eaux claires traversées par des coups de lumière, à ce tableau si bien composé.

A quelques lieues des agrestes paysages de Montreuil, sur la même rivière du Thouet, la ville de Thouars, vieille cité sans nulles coquetteries modernes, se campe en un site rocailleux et tourmenté.

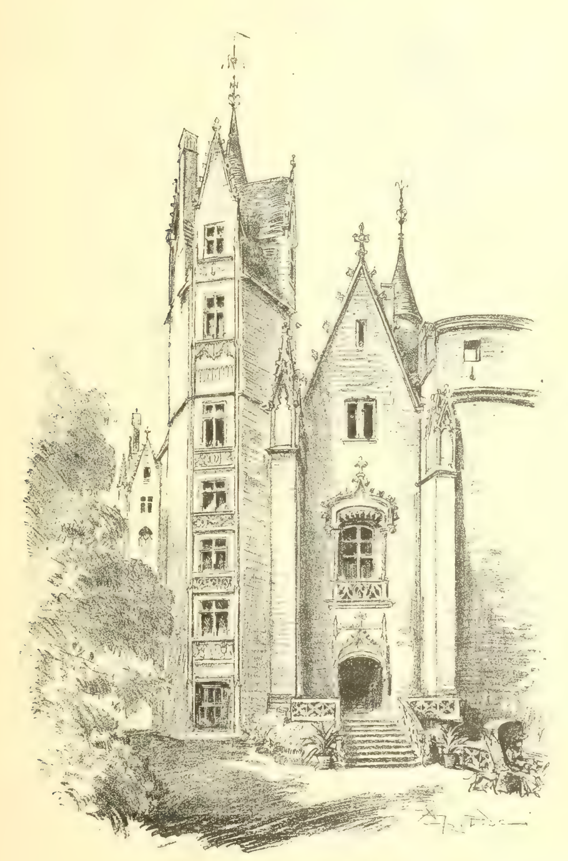
Coulant ici au fond d'un ravin étroit aux rudes escarpements, presque une gorge, la rivière dessine une longue boucle sous les arbres et les rochers, passe au-dessous de la ville découpée en silhouette sur le ciel ou répandue sur les pentes, longe les énormes soubassements du château, enracinés et cramponnés au roc, puis contournant un haut promontoire, elle s'en va baigner les escarpements de l'autre face, le revers du château, l'autre côté de la ville.

Très étrange petit pays de très vieille mine, Thouars occupe donc un plateau et dévale le long de ses raides talus dans un ravin. Tous les éléments d'un pittoresque mouvementé et arrangé à souhait se trouvent réunis : les coteaux abrupts, les rochers, les bouquets d'arbres, les verdures jaillissant dans les fonds, et même un vieux pont gothique sous un château colossal, de curieuses églises,



54

LES MOULINS DE SAUMUR



CHATEAU DE MONTREUIL-BELLAY

des lignes de remparts et de rébarbatives portes de ville, puis toute une débandade de vieilles maisons accrochées en désordre aux flancs du coteau.

Pour jouir de l'ensemble avant de détailler cet étonnant paysage, il faut

descendre par les rampes sous le château jusqu'au deuxième pont jeté sur la rivière, un pont de pierres moderne, posé là comme un balcon devant la ville en hémicycle. On a comme premiers plans les verdures trempant dans le Thouet, les peupliers élancés des berges pittoresques, puis à une centaine de mètres, le vieux pont en dos d'âne se détachant sur un fond de feuillages, un pont rompu en deux morceaux, c'est-à-dire deux arches ogivales et au milieu à la place d'une troisième arche disparue, une coupure sur laquelle on a jeté une passerelle.

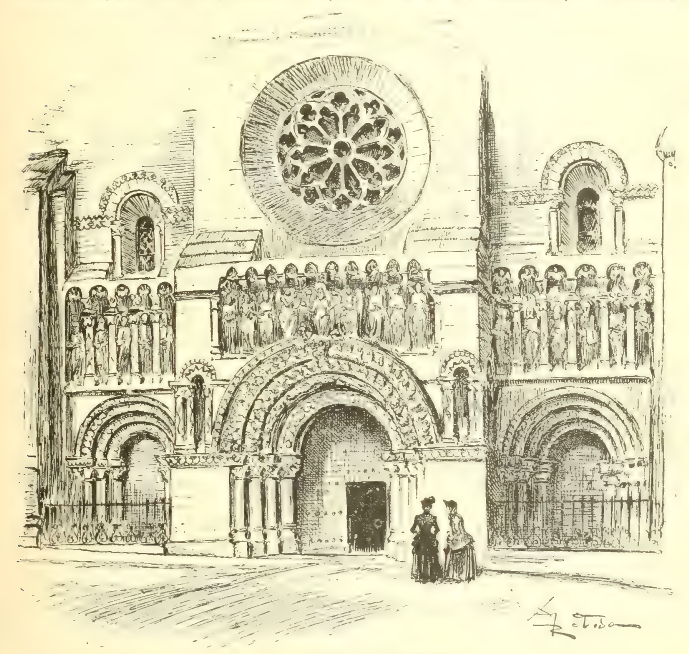
Sur la gauche, les flancs du coteau, les rochers à pic ont été maçonnés, et ces énormes terrasses portent un immense château Louis XIII, composé d'un grand corps de bâtiment aux innombrables fenêtres, flanqué de gros pavillons. Sur le balcon qui garnit le sommet du soubassement au pied du château, des factionnaires se promènent, baïonnette au fusil.

Cela nous dit ce qu'est devenu cet édifice si superbement posé. C'est encore une prison comme tant de nobles monuments, châteaux et abbayes qui, dans les vieilles tours enveloppées d'un linceul de gloire ou sous les arceaux majestueux des cloîtres, à la place des nobles familles éteintes ou des moines disparus, logent irrespectueusement le rebut des populations, les malandrins de la région. Ici, de ce magnifique balcon, des fenêtres de leurs nobles appartements, les détenus ont sous les yeux un admirable paysage, depuis l'étroit vallon d'en bas où sinue la rivière, jusqu'aux bleuissements des plaines et des coteaux, au loin par-dessus les rochers, et le château de Thouars est très apprécié, dit-on, par ses locataires.

Sur le côté du château Louis XIII s'élève une élégante chapelle du XV[e] siècle soutenue par les gros contreforts qui partent du pied des terrasses. Puis c'est la ville, s'étageant en divers plans en haut de l'hémicycle et sur les remparts, dressant non plus des toits aigus couverts d'ardoises comme à côté, mais des toits plats à vieilles tuiles, de grands toits et montrant dans le feuillage à la crête du coteau, au-dessus des jardins en pente, de vieux pans de remparts en terrasses chargées d'arbres.

Thouars, en tant que château surtout, a une très longue histoire et des annales très chargées, des annales pleines de luttes, de sièges, de troubles et de confiscations. Ses vicomtes dans la première période du moyen âge, étaient de rudes et puissants seigneurs qui, forts de leurs épaisses et solides murailles, marchaient presque de pair à compagnon avec leurs suzerains, seigneurs assez changeants d'ailleurs de ce côté, vassaux peu sûrs portant, suivant leur intérêt, leur foi et hommage aux rois de France ou bien aux rois d'Angleterre. L'un de ces terribles vicomtes, Amaury IV avait été l'un des lieutenants de Guillaume le Conquérant dans la conquête de l'Angleterre et l'un des chefs de l'armée qui vainquit à Hastings.

Bien souvent, en quelques siècles, Thouars fut assailli. Il lutta contre Philippe-Auguste pour Jean sans Terre, et contre Louis VIII. En 1372, Bertrand Du Guesclin amena une armée française sous les murs de Thouars, mais la forte ville retint longtemps ce grand brusqueur de forteresses et ne se rendit qu'après des mois de siège et faute de secours anglais. Plus tard commença pour Thouars



ÉGLISE SAINT-MÉDARD A THOUARS

l'ère des confiscations. Le favori de Charles VII, Georges de la Trémouille, en querelle avec Louis d'Amboise, vicomte de Thouars l'accabla sous une accusation de lèse-majesté et fit prononcer la confiscation de ses domaines, arrêt qui devait justement tourner contre les descendants de la Trémouille puisque son fils aîné épousa plus tard une fille de Louis d'Amboise, et qui leur suscita de longues tribulations. Ces domaines furent restitués plus tard, mais Louis XI par une donation extorquée à Louis d'Amboise brouillé avec ses enfants, trouva le moyen

de remettre la main dessus. Ce n'est qu'en 1486, après de longues procédures, que ces biens furent enfin définitivement rendus à Louis de la Trémouille, vicomte de Thouars, le vainqueur de Saint-Aubin-du-Cormier, vaillant homme de guerre qui combattit avec Charles VIII et Louis XII, et qui fut tué à côté de François Ier à Pavie.

C'est la femme de ce Louis de la Trémouille qui éleva, au commencement du XVIe siècle, la belle chapelle restée de l'ancien château, chapelle double, édifiée sur une salle souterraine creusée dans le roc pour servir de caveau sépulcral à la famille. Le portail de cet édifice est d'une délicieuse architecture encore gothique, mais le sommet de la haute porte ogivale est couronné par une charmante galerie d'arcades Renaissance d'une grande délicatesse, appliquées en avant du pignon. A côté des lourdes constructions du Château-Neuf, l'élégance de cette chapelle resplendit et vient éveiller les regrets pour le castel qui l'accompagnait.

Pendant un siècle les querelles religieuses agitèrent la ville de Thouars passée en majorité au calvinisme. Les vicomtes devenus les ducs de Thouars étaient protestants, les duchesses surtout se montrèrent des calvinistes pleines de zèle, la femme de Claude de la Trémouille s'endetta considérablement pour la cause. Sous Louis XIII, la duchesse Marie dont le mari était rentré dans le giron de la foi catholique et restaurait les églises ruinées par les huguenots, entreprit la construction du vieux château sur un plan colossal, et ne put mener jusqu'au bout l'œuvre ruineuse sans mettre à mal ses finances, bien qu'elle tirât tout ce qu'elle put de ses vassaux accablés de corvées pour les cyclopéennes bâtisses.

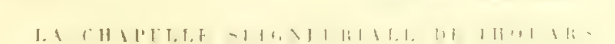
Le grandissime château-prison occupe un promontoire baigné de deux côtés par le Thouet, mais sur l'autre tournant de la rivière, il n'a pas la même magnifique façade. De ce côté les roches à pic couvrent de leur ombre le Thouet profondément encaissé ; un pont suspendu jeté sur le ravin fait communiquer la ville avec un petit village très pittoresquement assis de l'autre côté.

Ville du plateau, ville des pentes ou ville basse, Thouars montre de vieilles rues curieuses, des coins d'un autre âge, vieux, très vieux, de lignes amusantes et d'un caractère XVIe siècle, « guerres de religion », si prononcé. Le calme profond, le silence des ruelles qui passent le long des vieux murs, sous des tours oubliées, fermées ou murées, au pied de grands logis où nul bruit, nulle rumeur de vie ne s'éveille, fait faire à la pensée des bonds de centaines d'années en arrière.

Si peu de choses, vraiment, ont la tournure et portent la marque de l'heure présente dans ces rues entortillées et repliées, sur ces grandes places vides et muettes, dans ces impasses ou dans ces ruelles qui tournent autour de sombres édifices. Vienne le crépuscule et, à part certaines rues où les gens, dans l'obscurité qui tombe, font encore un instant la causette sur le pas des portes en fermant

échoppe ou boutique, dans le silence qui se fait plus profond, quelque chose comme un voile de mystère va tomber sur la ville et tout envelopper, grandes places noires, rues dégringolantes, vieux hôtels à silhouette rébarbative et plus rébarbatifs encore morceaux de remparts, dressés encore çà et là, entourés de maisons ou de jardins, comme vers la *Porte du Prévôt*, grisâtre massif de murailles épaulé de vieilles tours lugubres.

Thouars ainsi en lisière de pays vendéen, vit en 93, dès les premiers jours, quand l'insurrection enflammait les paroisses du Bocage comme une traînée de poudre, les bandes royalistes après avoir pris Bressuire et Cholet, s'attaquer à ses murailles.



LA CHAPELLE SEIGNEURIALE DE THOUARS

On était patriote à Thouars et très ennemi de la Vendée, néanmoins la défense ne se montra pas bien vive, le passage de Thouet fut forcé, et La Rochejaquelein, le *Monsieur Henri* des paysans, toujours en avant, toujours en tête de l'attaque, se fit hisser sur les épaules de ses gens et enjamba le premier la murailles.

C'était en avril; Thouars fut repris quelque temps après, mais, en septembre, les Vendéens conduits par Lescure arrivèrent de nouveau. Cette fois ils subirent un échec. A ce deuxième combat de Thouars, une des nombreuses héroïnes qui marchaient dans les rangs royalistes, qui déchiraient la cartouche et sabraient comme des hommes, une paysanne nommée Louise Robin, se battant toujours au premier rang, mourut en couvrant Lescure de son corps.

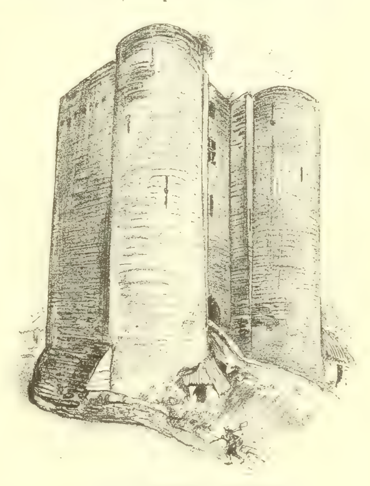
C'est dans ces rues renfrognées et presque sinistres dès le jour tombant, qu'une nuit de février 1822, presque à l'aube naissante, le tambour éclata tout à coup, réveillant les habitants en sursaut, et que sur la place Saint-Médard, des groupes d'hommes en armes se formèrent autour de quelques officiers portant des uniformes de l'Empire écroulé depuis huit ans.

C'était une conspiration bonaparto-républicaine qui éclatait, — dernier événement vu par la vieille cité engourdie, — un essai de révolution venant réveiller des échos des guerres civiles d'antan, des lointaines secousses du XVIe siècle ou des luttes toutes récentes de la Vendée.

Sous les coups haletants du tocsin tombant du ciel sur la ville noire, au bruit sinistre de la générale faisant trembler les vitres tout est bientôt sur pied. Sur la place Saint-Médard, le général Berton, carbonaro militant, agent de la *Vente suprême* de Paris, entouré de quelques officiers en demi-solde revêtus de leurs vieux uniformes, du commandant de la garde nationale de Thouars et de quelques hommes d'action, déploie le drapeau tricolore et lit des proclamations annonçant qu'une révolution à Paris vient de renverser le trône des Bourbons et de constituer un gouvernement provisoire. Il annonce en même temps que la révolte a éclaté dans les grandes villes et qu'il va marcher sur Saumur où l'Ecole et la troupe n'attendent qu'un signal pour se joindre au mouvement.

La caserne de gendarmerie est attaquée, les gendarmes sont désarmés ou bien se joignent aux conjurés; le général Berton, qui s'intitule *général commandant l'armée nationale de l'Ouest*, organise sa troupe, nomme ou destitue des fonctionnaires et fait des réquisitions, en attendant les contingents qui doivent lui venir des villes voisines. Ces renforts espérés ne viennent pas, ou se composent seulement de quelques douzaines d'hommes. Enfin, malgré la faiblesse de la colonne, il faut se décider à marcher; on compte grossir en route et faire jonction à Saumur avec l'Ecole gagnée par le carbonarisme et déjà travaillée par les conspirations.

L'expédition comptant cent trente hommes sur lesquels une quinzaine de cavaliers, quitte Thouars à midi, tambour battant, drapeau tricolore déployé; on recrute en route quatre gendarmes entraînés à Montreuil-Bellay et une vingtaine d'hommes, mais on en perd bien davantage, car le découragement peu à peu se glisse dans les cœurs devant le peu de succès de ce mouvement que l'on croyait devoir tout soulever sur sa route, et quand on arrive à Saumur, à 7 heures, au lieu d'avoir tout de suite ville gagnée, on trouve le pont sur le Thouet gardé, la garnison du château en armes et l'Ecole sur pied. Il était trop tard, les autorités prévenues s'étaient mises en défense, tandis que, dans la longue attente, le découragement gagnait les conjurés saumurois.



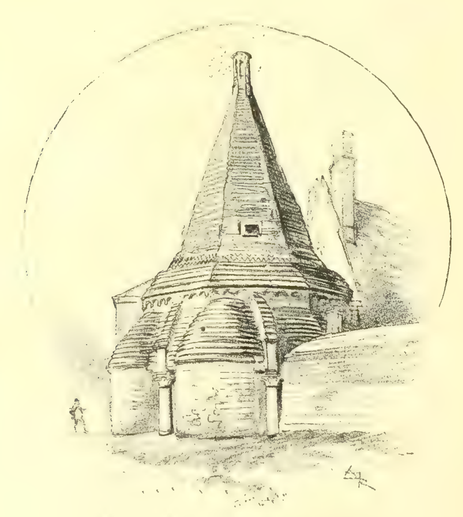
PORTE DU PRÉVOST A THOUARS

Derrière une barricade improvisée avec des charrettes, Berton et quelques chefs parlementent avec le maire. L'Ecole ne bouge pas; des deux côtés on n'ose rien faire, ni pénétrer de vive force en ville, ni attaquer les insurgés. Enfin après quelques heures de ces inquiètes hésitations de part et d'autre, le danger grossissant de minute en minute pour les gens de l'expédition à bout d'espérances, la débandade finale se produit, la petite troupe se disperse dans la nuit.

Cette échauffourée de Saumur coûta la vie à quelques malheureux : le général Berton, étant parvenu à s'échapper, gagna la Rochelle, risqua là une tentative qui aboutit à la perte des quatre sergents du 45e affiliés au carbonarisme, Bories, Goubain, Raoulx et Pommier, et revint bientôt à Saumur essayer un nouveau soulèvement. Une trahison le livra à l'autorité et, après un procès retentissant réunissant quarante accusés, il fut guillotiné à Poitiers, pendant que deux autres conjurés marchaient à l'échafaud à Thouars même.

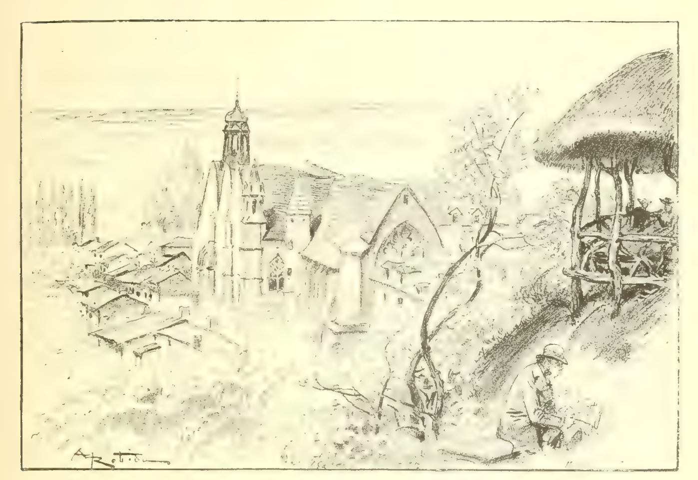
Thouars, outre la chapelle mortuaire des la Trémouille, a deux belles églises anciennes, Saint-Médard et Saint-Laon. Celle-ci était l'église d'une vieille abbaye fondée au XIe siècle, dont les bâtiments refaits au XVIIe siècle sont occupés par la mairie.

Saint-Médard, remaniée au XVe siècle, possède un superbe portail roman, récemment restauré, qui se déploie magnifiquement sur trois portes cintrées, deux petites et une grande, dont les quatre profondes voussures sont garnies d'ornements variés et de curieuses statuettes d'anges. Au-dessus de l'archivolte supérieure, sous une belle rosace ogivale, est un Christ bénissant entre des anges thuriféraires ; à droite et à gauche, sous une galerie d'arcatures courant sur toute la façade, s'aligne une rangée de grandes statues d'anges ou d'apôtres. Pour la délicatesse et la variété des ornements, anciens ou restaurés dans le style, ce portail est vraiment remarquable ; sur le côté gauche de l'église se voit en outre une petite porte, romane aussi, dont les archivoltes sont découpées en lobes.



CUISINE DE L'ABBAYE DE FONTEVRAULT





SAINT-PIERRE DU MARTRAY A LOUDUN

XXII

LOUDUN

PETITS RESTES D'UN GRAND CHATEAU. — LES GUERRES DE RELIGION
SAINT-PIERRE DU MARCHÉ ET SAINT-PIERRE DU MARTRAY
L'AFFAIRE DES DIABLES DE LOUDUN

La ville de Loudun n'a pas le grand aspect abrupt et mouvementé de sa voisine Thouars, elle s'étage sur un coteau plus doux que ne baigne aucune rivière. C'est une ville assez monotone en somme, de mine vieillotte plutôt qu'antique, aux rues sans grand caractère tournant tortueusement autour d'un vieux donjon.

Ce château avait été construit vers le XIe ou le XIIe siècle pour défendre une petite ville que se disputaient les comtes de Poitou et les comtes d'Anjou, et que les uns et les autres assiégèrent et dévastèrent à plusieurs reprises en ces lointaines époques. Plus tard Philippe-Auguste, dans ses guerres contre Jean sans Terre, assiégea aussi Loudun, et confisqua ville et château pour les donner au voisin, le puissant vicomte de Thouars, qu'il fallait arracher du parti anglais. Ensuite, Loudun revenu à la couronne, le château fut forteresse royale. De cette forteresse qui faisait de Loudun une place importante, il n'est demeuré qu'une haute tour carrée

très élevée, appuyée par de minces contreforts et semblable à tous les donjons de la première époque du moyen âge.

Le reste a été jeté bas par le cardinal Richelieu, qui à sa mince seigneurie de Richelieu avait ajouté celles de Loudun, l'Isle-Bouchard, Champigny et Chinon; celui qu'il chargea du démantèlement de la forteresse de Loudun fut Laubardemont, l'exécuteur d'autres œuvres plus terribles que la destruction de ces vieilles tours.

Le château de Loudun avait joué un grand rôle du temps des troubles religieux. La ville s'était trouvée envahie de bonne heure par les doctrines calvinistes et profondément remuée par les violences des uns et des autres; comme dans tout le Poitou où Calvin était venu lui-même prêcher la nouvelle doctrine, on avait vu dans la région de Loudun et Thouars, à côté des conversions de la noblesse passant à la Réforme par politique souvent, d'autres conversions plus étranges. Tandis qu'une abbesse de Thouars donnait le spectacle d'une abjuration solennelle avec toutes ses sœurs, sauf une, et les conduisait ensuite à Genève, le supérieur de l'abbaye bénédictine de Saint-Jouin-de-Marnes près de Montcontour, passant au Calvinisme aussi, vendait résolument les biens de l'abbaye pour fournir des ressources à la guerre civile.

Les huguenots furent les plus forts à Loudun, et, après avoir chassé ou massacré les prêtres, mirent le château en état de défense. La guerre grondait autour de la ville, bandes catholiques et bandes protestantes tournaient dans la province en quête de massacres et de pilleries. Pendant la troisième guerre civile au commencement de 1569, l'année qui vit la défaite de Coligny tout près de Loudun, à Montcontour, Loudun fut enlevé par les catholiques, et pendant les années suivantes ce ne fut qu'un perpétuel chassé-croisé de l'un ou l'autre parti, et une perpétuelle succession de troubles et de ravages.

C'était, comme dans toute la France, le même épouvantable désordre, la même succession de conflits sanglants, les mêmes massacres de protestants quand arrivait quelque chef de parti catholique, ou tueries de moines et de prêtres quand les bandes calvinistes avaient le dessus, les mêmes pillages de châteaux ou d'abbayes, les mêmes destructions de couvents ou d'églises. L'église Sainte-Croix de Loudun fut ainsi fortement endommagée par l'incendie dans une escarmouche.

Combien de monuments ont péri complètement à cette époque, ou sont venus jusqu'à nous avec les blessures et mutilations d'alors! Heureux encore les pauvres édifices lorsque, faute de moyens ou de temps les forcenés démolisseurs se contentaient de briser les figures des saints montant la garde sous les beaux porches gothiques! En bien des endroits, les huguenots plus furieux appliquaient à la destruction des églises, à Orléans, à Bourges par exemple, des moyens renouvelés de la vieille guerre de sièges. Ils sapaient régulièrement la base de toutes les colonnes,

introduisaient à la place des pierres enlevées des pièces de bois auxquelles, tout le travail fait, ils n'avaient plus qu'à mettre le feu pour faire tomber tous les points d'appui et crouler toutes les voûtes.

Sous la régence de Marie de Médicis, peu après la paix de Loudun qui suivit la prise d'armes du jeune prince de Condé et des mécontents, cherchant, sous prétexte de bien public, une curée d'avantages personnels, les protestants firent encore une tentative sur le château de Loudun. Pour en finir avec cette vieille forteresse, Richelieu la comprit dans sa grande exécution des vieux castels devenus nuisibles ou embarrassants et il en ordonna la démolition.

Au centre de la ville se trouve l'église Saint-Pierre du Marché, bel édifice à portail remarquable, qui fut la paroisse du malheureux curé Urbain Grandier brûlé pour affaires de sorcellerie en 1634.

Dans une ville toute chaude encore des furieuses querelles religieuses de la génération précédente, les haines malgré la pacification n'avaient pas désarmé et se manifestaient vigoureusement en toute occasion. Le curé Urbain Grandier à qui un caractère violent et altier avait valu de nombreux ennemis parmi ses confrères, parmi les chanoines de Sainte-Croix et les catholiques militants, laissait en outre transparaître une certaine sympathie pour les calvinistes et des idées particulières qui le rapprochaient du protestantisme. A son ennemi principal, le chanoine Mignon, contre lequel il avait soutenu victorieusement quelques procès, il en joignit d'autres bientôt : le procureur du roi, Tronquant, dont il avait, dit-on séduit la fille, et un avocat, son rival en d'autres amours.

Ces querelles, ces scandales, ces galantes aventures ameutèrent donc contre lui une bande d'ennemis acharnés qui, réunis, tramèrent sa perte. Une occasion étrange leur fournit le moyen. Au couvent des Ursulines de Loudun, de jeunes sœurs, des filles de noblesse ou de bourgeoisie pauvre mises en religion sans vocation, s'amusaient pour tromper leur ennui à effrayer les vieilles religieuses par des apparitions la nuit dans les cellules et par mille gamineries lugubres. Le chanoine Mignon, confesseur du couvent, mis au fait des plaisanteries des unes et des terreurs des autres, vit tout de suite le parti à tirer de ces burlesques fantasmagories, et réussit à s'entendre avec la supérieure et avec les nonnes, aux yeux de qui le chanoine fit luire les avantages que tout ce bruit devait amener pour le couvent alors assez dépourvu.

Immédiatement éclata la grosse affaire des Diables de Loudun envahissant un couvent et persécutant de malheureuses filles, sur l'ordre de l'infâme Grandier, prêtre de Dieu vendu au diable.

L'affaire prit bien vite des proportions colossales, passionna tout le pays, et la province, et le monde. Les juges nommés pour instruire le procès, les exorcistes interrogeant les possédées, furent pris parmi les ennemis de Grandier et

il n'est pas besoin de dire que les diables exorcisés répondirent comme il fallait.

C'est alors que Richelieu qui lui-même avait eu, comme évêque de Luçon, des différends avec Grandier, envoya le Père Joseph, l'Éminence Grise, étudier l'affaire, et commit en outre Laubardemont, chargé alors de démolir le château de Loudun, pour présider les débats du grand procès. Urbain Grandier torturé, traité avec une véritable férocité par ses ennemis devenus ses juges, fut convaincu de magie et sorcellerie, de pacte avec le démon, condamné au bûcher et brûlé vif sur la place Sainte-Croix.



LE MARCHÉ DANS L'ÉGLISE SAINTE-CROIX A LOUDUN

Quant aux Ursulines, elles s'étaient rétractées dans le cours du procès, mais sous les menaces des juges il leur fallut revenir à leurs premières accusations; après l'affaire elles continuèrent quelque temps encore à se dire possédées, car les visites affluaient, les aumônes pleuvaient sur le couvent tourmenté par Satan, et leur pauvreté était devenue de l'opulence.

L'église Sainte-Croix où se firent les exorcismes solennels des possédées et devant laquelle s'éleva le bûcher d'Urbain Grandier, existe encore. C'est un édifice roman ayant appartenu à l'ordre de Malte; le chœur assez curieux, soutenu par de grosses colonnes trapues, est pourvu de petites absidioles dont l'une montre quelques restes de peintures. L'église Sainte-Croix vient d'être restaurée et sert aujourd'hui de marché.

Sur l'emplacement de l'ancien château que domine mélancoliquement le donjon écorné, une petite promenade a été aménagée. De vastes horizons se déploient au large de cette colline, tandis qu'au-dessous tout à fait, une vieille rue de faubourg à pente rapide entoure de ses maisons à toits plats l'église pittoresque de Saint-Pierre du Martray, édifice du xve siècle, à pignons ornés de fenêtres flamboyantes, avec des tourelles et un petit clocheton ardoisé, formant avec son entourage un ensemble aux lignes agréablement mouvementées.

L'intérieur de l'église est bien aussi ; sur un pilier de la nef, un sonnet-épitaphe, qui vaut la peine d'être relevé, est gravé dans un joli cartouche décoratif du xviie siècle :

SUR LE TREPAS DE FEU LOYS DE LORMEAU ESCUYER,
SIEUR DE FALOURDET ET DE MAIGNICOURT
MAISTRE D'HOSTEL DE MONSEIGNEUR LE DUC DE LUXEMBOURG
1610

Las que l'heur est léger des fragiles humains,
Que fresle est leur plaisir et leur bien peu durable,
Tu en fais, Falourdet, un essay lamentable,
Ton trépas nous causant des regrets inhumains !

Ton cœur qui fut porté aux généreux desseins
Tes services rendit aux princes agréables.
Tu fus modeste, accort, discret, honneste, aimable,
Bien que tu n'eus encore que sept lustres atteints.

Ton esprit vif et prompt, ton heureuse mémoire,
Ta bonté, ta vertu, t'acqueroient de la gloire.
Mais au lieu de cueillir le fruit de ton souhait,

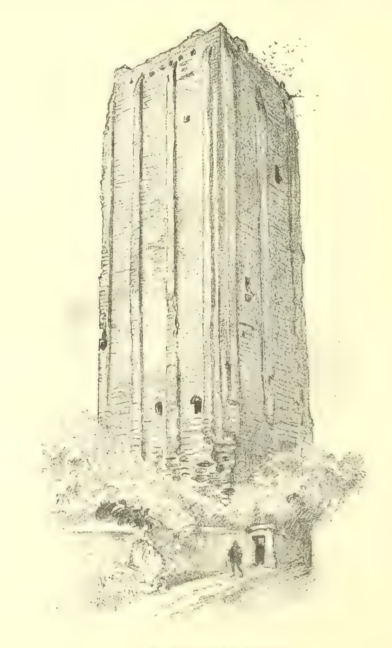
La Parque inexorable extrême en violence
Au milieu de son cours fauche ton espérance
Ne pouvant voir florir un homme si parfait !

Un peu au-dessous de Saint-Pierre, la rue descend et passe sous un débris de l'enceinte de Loudun, la vieille Porte du Martray percée, ébréchée, en ruines ou à peu près. A droite et à gauche des maisons qui s'accrochent à ses tours et leur accolent des appentis divers, des boulevards solitaires tournent le long de restes de remparts, visibles quelquefois ou enfermés dans les jardins. Il n'y a plus autre chose d'intéressant à Loudun, sauf peut-être, dans une rue remontant de ces boulevards au centre de la ville, une vieille chapelle aux murs sombres, sans apparence à l'extérieur, mais laissant voir, quand la porte de planches démantibulées est poussée, dans l'intérieur servant de hangar, quelques fenêtres ogivales plus ou moins démolies.

Il ne faut cependant pas oublier qu'au moment où Loudun voyait, comme un dernier effort des vieilles superstitions, se dérouler le dernier grand procès de sorcellerie, marquant si l'on veut la fin d'une époque, un enfant de Loudun, Théophraste Renaudot, créait le journalisme.

Né dans une de ces vieilles petites rues somnolentes, Théophraste Renaudot fonda la *Gazette de France* en 1631, deux ans avant l'affaire des Diables de Loudun.

Comme achevaient de brûler les dernières flammèches du dernier bûcher, ce petit lumignon fumeux s'allumait qui devait grandir et devenir l'énorme jet de lumière électrique fouillant perpétuellement les horizons, et projetant, sur tout et sur tous, son large rayonnement parfois clignotant, affolant et ahurissant. Petits commencements d'une puissance. Que deux ou trois siècles passent, et ce n'est plus le seigneur bardé de fer, le roi dans son manteau d'hermine, le prêtre dans sa chasuble d'or, c'est le journaliste qui va régenter le monde.



LE DONJON DE LOUDUN



LE PONT DE CHINON

XXIII

CHINON

LES TROIS CHATEAUX. — GUERRES ET USURPATIONS ENTRE FRÈRES ET PARENTS. — HENRI PLANTAGENET. — LE GRAND-LOGIS OU FUT REÇUE JEANNE D'ARC. — LES TOURS DU COUDRAY. — RICHELIEU

En remontant un peu la vallée de la Vienne, jolie rivière qui s'en vient des monts du Limousin apporter un instant ses ondes à la Touraine, au *Jardin de la France* si bien arrosé déjà, et tomber dans la Loire presque sous la vieille église de Candes, voici qu'à quelques lieues à peine du confluent, la ville pittoresque de Chinon élève tout à coup au-dessus d'un beau paysage boisé, au-dessus de la rivière coulant entre deux bordures de peupliers, une longue file de maisons à silhouettes dentelées, de logis à hautes toitures effilant des dizaines de tourelles sur les pentes d'une colline, et, s'allongeant par là-dessus, un immense château féodal ou plutôt trois châteaux soudés l'un à l'autre par des ponts, une immense ruine espaçant encore à la crête des escarpements des paquets de tours à peu près entières.

Ce n'est pas que les châteaux encore complets et les ruines gothiques manquent en ce pays, les environs en ont à offrir de toutes sortes et de toutes tailles. Le château des Réaux de l'autre côté de la Loire à peu de distance de Port-Boulet, à la bifurcation de la grande ligne, aux jolies tours de xve siècle, revêtues de pierres et briques en damier, les tours imposantes du château du Coudray-Montpensier à Seuilly, où se trouve aussi la Devinière peut-être lieu de naissance

de maître François Rabelais, le château de Coulaines, les restes de Champigny qui fut un immense château du XVIe siècle dont l'ombre offusqua le grand cardinal lorsqu'il bâtit son grand palais de Richelieu, et que le cardinal acheta pour le détruire en ne laissant que les communs et la Sainte-Chapelle, magnifique édifice de la Renaissance tout étincelant des vitraux de Robert Pinaigrier; — l'île Bouchard qui, à défaut de son château démoli, possède de belles ruines d'églises...

Voici donc Chinon.

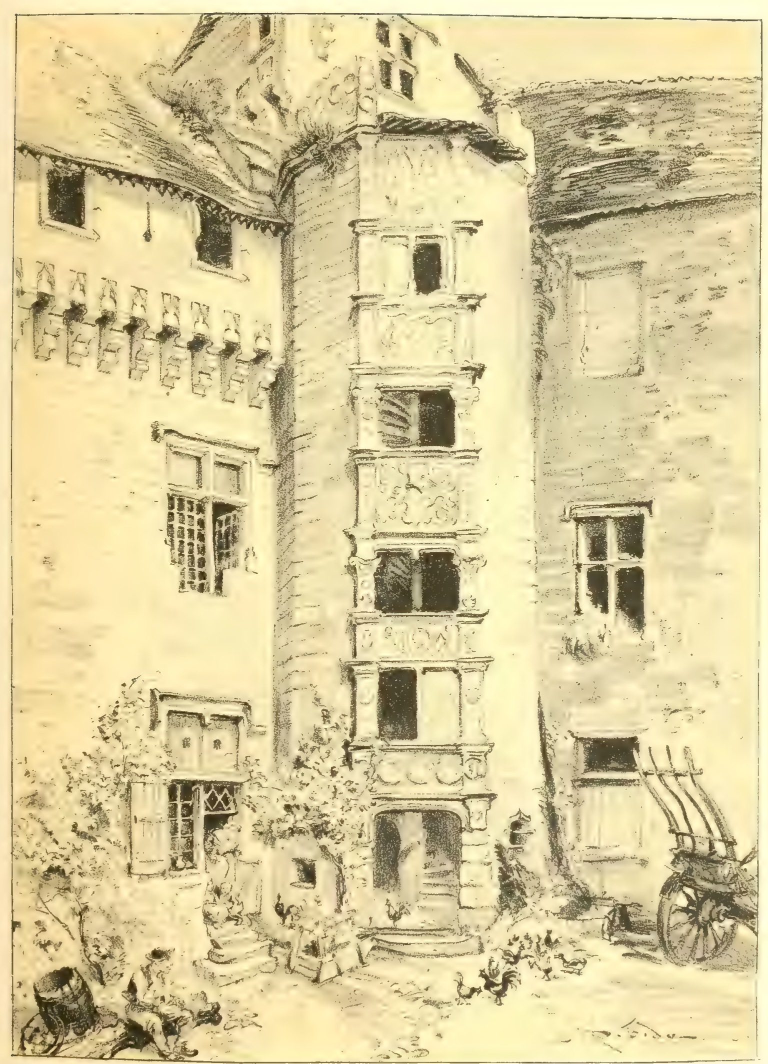
Avant d'entrer en ville, m'a-t-on dit en débarquant — et je le rapporte parce que le conseil était bon — suivez le quai sans regarder en l'air, sans même jeter un coup d'œil au tournant des rues. Regardez plutôt la Vienne, charmante ici, qui frôle doucement les rives herbeuses, les saules et les peupliers d'une grande île. Arrivé au pont, marchez vers le faubourg jusqu'aux dernières arches, et là, retournez-vous. Vous aurez alors le coup de surprise non escompté : Chinon apparaissant tout entier d'un seul bloc, déployant toute sa ligne de toits accidentés, avec toutes les promesses de pittoresque devinées au-dessous de l'immense citadelle ruinée...

Et en effet, le coup de surprise y est, l'effet bien complet, non diminué par la gradation des doses, par les morceaux entrevus successivement. C'est que Chinon est un joyau moyen âge, une pièce rare dans l'écrin national, une ville de beaucoup de caractère et d'originalité qui peut faire le pendant de Loches, l'autre cité si belle dans sa parure d'autrefois, plantée sur sa colline des bords de l'Indre dans une autre riche vallée, comme celle-ci sur les bords de la Vienne.

Sur une longue épine de colline qui vient, en escarpements assez raides, border la rivière large et de mine agréable sous les verdures qui se penchent, Chinon se développe en longueur, très étroitement serrée entre la Vienne et le roc creusé de grottes, sous la protection des rudes murailles accrochées à ce roc et des hautes tours dressées au sommet des belles terrasses boisées.

En avant de la ligne de maisons des quais, et du fouillis de toits aigus qui se hérisse par-dessus, une rangée d'arbres remplace le rempart disparu. Leur feuillage empêche de voir les maisons de ce quai moderne qui détonneraient dans le grand tableau gothique. Vive le feuillage qui est de toutes les époques ! S'il dissimule les quelques modernités de Chinon, il se laisse dépasser par tous les grands combles bleuâtres des bâtiments notables, par tous les vieux pignons rangés en dents de scie, depuis les deux clochers romans de Saint-Mexme, à l'extrémité Est de la ville, jusque sous la pointe du promontoire que défend tout un bataillon de grosses tours.

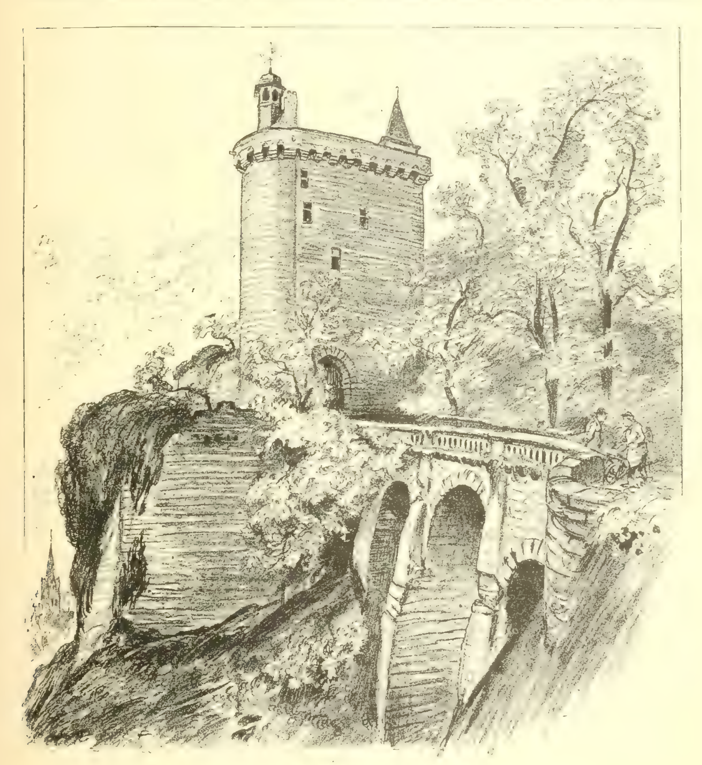
Chinon n'est pas un château, c'est une réunion de trois forteresses élevées à différentes époques : un château central, la partie la plus importante et la plus



36

COUR DU CHÂTEAU DE MONTSOREAU

ancienne, dite le *château du milieu*, qui occupe l'emplacement d'un castrum romain, puis le château Saint-Georges, à peu près disparu, forteresse avancée qui défendait les approches au point faible de la place et couvrait la tour de l'Horloge.



CHINON. — LA TOUR DE L'HORLOGE

entrée du château proprement dit, et à l'autre extrémité, le château du Coudray, réduit de la forteresse, aux fortes tours bien conservées.

« *Chinon, ville insigne, ville noble, ville antique, voyre première du monde selon le jugement et assertion des plus doctes Massorethz*, » dit Rabelais, son

fils. Première du monde, les étymologistes Chinonais ambitieux le pensent qui font venir le nom de Chinon de *Caïno* et donnent pour fondateur à la ville Caïn, fils d'Adam. Sans remonter aussi haut, il est très possible qu'il se trouvât déjà aux temps celtiques, sous les grottes et galeries habitées percées dans le roc du coteau, une bourgade assise en cet endroit aux bords de la Vienne, et il est certain, dans tous les cas, que les Romains eurent une citadelle sur l'éminence rocheuse et qu'une ville sortit alors des flancs du coteau foré de caves-carrières. Du castrum gallo-romain, il est resté d'ailleurs quelques vestiges, découverts de nos jours, avec divers objets ou médailles, quand on arrangea le plateau du château en jardins.

Saint Martin apporta le christianisme aux habitants de cette ville gallo-romaine et saint Mexme plus tard vint continuer l'évangélisation.

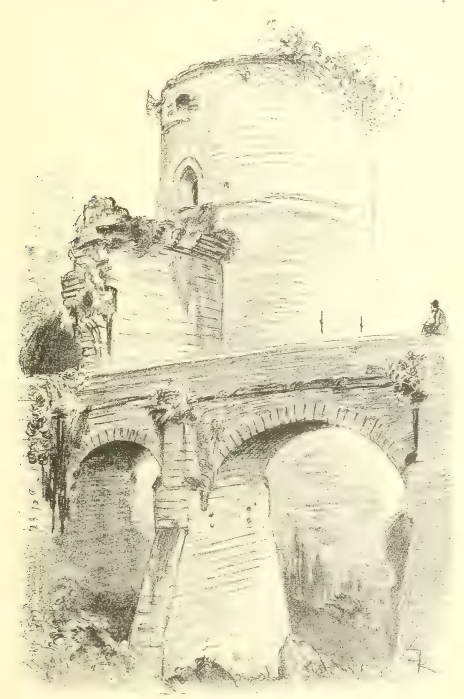
Les Romains disputaient alors les débris de leur Empire aux populations révoltées, aux différents barbares qui s'en arrachaient les morceaux, aux Francs ou aux Wisigoths établis dans les plaines centrales de la Gaule. Chinon fut assiégé en 446 par le général romain Ægidius. Les populations réfugiées dans la citadelle allaient être forcées de se rendre par suite du manque d'eau, les Romains ayant trouvé le moyen de tarir les puits, mais saint Mexme, en prières au moment fatal, rendit le courage aux assiégés en leur annonçant un violent orage et des torrents d'eau pour calmer leur soif. Cet orage regardé comme un prodige dû aux prières du saint, puis la piété et les bonnes œuvres de saint Mexme le rendirent l'objet d'une telle vénération qu'à sa mort les habitants lui dédièrent une église.

Le castrum gallo-romain de Chinon devint par la suite forteresse mérovingienne et se transforma peu à peu sans doute. Après ces temps obscurs on le trouve aux mains de Thibault le Tricheur, comte de Blois et de Chartres, qui le rebâtit dans le courant du x[e] siècle. Cent ans plus tard, ce sont les comtes d'Anjou qui possèdent le château de Thibault, conquis par Geoffroy Martel. A la mort de celui-ci, ses fils, Foulques, dit le *Rechin* ou le Mélancolique, et Geoffroy le Barbu, se disputèrent son héritage les armes à la main et Foulques le Rechin, deux fois vainqueur, enferma son frère dans une tour du château de Chinon où il resta enfoui pendant trente années, jusqu'à ce que le pape Urbain II, tenant un concile à Tours en 1098, vint, ému de son long malheur, forcer les portes de son cachot.

Chinon vit encore, soixante ans après, d'autres frères de la même race tourner leurs armes l'un contre l'autre. Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, duc de Normandie, y assiégeait son frère Geoffroy et lui enlevait Chinon, et avec Chinon la Touraine et l'Anjou.

Henri Plantagenet triomphant, possesseur d'immenses domaines, époux de la femme répudiée du roi de France Louis VII, Eléonore ou Aliénor de Guyenne qui lui apporta le Poitou et les vastes territoires d'Aquitaine, vécut beaucoup à Chinon dont il cherchait à favoriser le développement, où, en même temps qu'il

embellissait et réparait le château, il construisit un grand pont de cinquante-cinq arches, dit le pont à Nonnain, probablement, car il y a d'autres explications, parce que le péage en avait été donné aux nonnes de Fontevrault. Pour renforcer sa forteresse, Henri Plantagenet en avant de l'entrée principale éleva



CHINON. — LE DONJON DU COUDRAY

une première ligne de défense, le fort Saint-Georges, vaste place d'armes défendue par des tours et séparée du château par une profonde coupure.

Dans ce château qu'il avait jadis enlevé à son frère et dont il avait fait une formidable forteresse toute neuve, Henri II vieilli, couvert du sang de Thomas Becket, haï par tous les siens, séparé de sa femme Aliénor qu'il tenait emprisonnée depuis quinze ans, trahi, combattu ou abandonné par tous, en guerre avec ses

fils Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre, vaincu par Philippe-Auguste, roi de France, s'en vint quarante ans après mourir dans une agonie de désespoir, en jetant à tous les siens une malédiction suprême.

Richard Cœur de Lion, son fils repentant, ne fut qu'une dizaine d'années seigneur de Chinon ; toujours guerroyant en France contre son ennemi persévérant Philippe-Auguste, ou bien loin contre les Sarrasins de la Terre Sainte, il ne l'habita guère. Il y revint pourtant en 1199, rapporté dans une maison de la place du grand Carroi, mourant ou déjà mort, atteint par la flèche d'un archer à l'assaut du château de Chalus en Limousin et faisant sa dernière étape vers son tombeau de l'abbaye de Fontevrault.

Cette mort précipita Chinon dans de nouvelles aventures. Cette fois, c'est entre oncle et neveu que l'on s'arrache l'héritage du mort ; Jean sans Terre, frère de Richard, s'en empare d'abord, et Arthur de Bretagne son neveu, fils d'un troisième frère tué dans un tournoi, le lui dispute les armes à la main. Arthur est vaincu, pris, emmené au château fort de Falaise en Normandie, puis traîné à Rouen et assassiné par l'oncle lui-même.

Immédiatement le roi Philippe-Auguste déclare Jean félon et déchu de tous ses fiefs de France et, sans perdre de temps, il lance ses armées contre lui. C'est le Château-Gaillard de Richard Cœur de Lion qui supporte le premier choc. Quand la Normandie est conquise et le Château-Gaillard tombé, Philippe-Auguste entame la conquête de la Touraine.

Chinon soutint alors un long siège dont le chapelain de Philippe, Guillaume le Breton, a écrit la chronique rimée. Ce fut le défenseur de Château-Gaillard, emporté d'assaut quelques mois auparavant, Roger de Lacy, connétable de Chester qui se retrouva encore devant l'armée de Philippe-Auguste, derrière les bonnes murailles de Chinon.

Philippe-Auguste assiégeait simultanément Loches et Chinon ; la résistance des deux villes fut vive et le château de Chinon se défendit plus d'un an, mais enfin il tomba dans un assaut furieux que ne put soutenir la garnison cruellement réduite par les combats et la famine.

Comme toute la Touraine, Chinon appartint désormais à la Couronne. Ses remparts ruinés par la guerre furent relevés et le château mis en état de repousser tout retour offensif des Anglais de Jean sans Terre. Encore une fois les courtines ébréchées, les vieux remparts de Thibault le Tricheur, déjà maintes fois réparés et renforcés, subirent d'importants remaniements ; de nouvelles défenses furent élevées, notamment quelques-unes des hautes tours qui se dressent si fièrement au sommet du coteau, tant au-dessus de la ville que du côté de la campagne, au château du Milieu comme au château du Coudray.

Si par ce qui reste après les changements et modifications, après le démantè-

lement et la ruine, œuvre des hommes plus que du temps, il est difficile de se figurer ce que fut le château des rois anglo-normands, alors qu'Henri Plantagenet y expiait, dans les déchirements affreux de ses derniers jours, ses joies des premiers temps après sa triomphante usurpation sur son frère, il est plus facile, en complétant par la pensée ces tours découronnées, ces courtines écrêtées et les



LES TOITS DE CHINON VUS DES RAMPES DU CHATEAU

hautes murailles trouées du *Grand Logis*, de se représenter le château aux mains des rois de France, avec toutes les pièces de sa brillante armure toutes neuves ou fraîchement remises en état.

Les églises du château seules n'ont pas laissé de traces, il y avait Saint-Macaire et Saint-Mélaine dans le château du Milieu, églises ou chapelles reliées au Grand logis, et Saint-Georges dans le fort avancé. Henri II les avait bâties; elles furent renversées plus tard, par mesure de prudence, dit-on, pour que des étrangers ne pussent, sous un prétexte de dévotion, chercher à pénétrer dans l'en-

ceinte. La chapelle Saint-Georges vécut plus que les autres et ne fut démolie qu'au siècle dernier.

A partir du moment où la victoire de Philippe-Auguste l'a arraché aux léopards d'Angleterre et réuni au domaine des fleurs de lys, le château de Chinon, forteresse royale et souvent demeure des rois, va tenir une place brillante dans l'histoire. Il subira encore bien des assauts, il verra, au commencement de la guerre de Cent ans, les Anglais venir regarder d'en bas ses grosses tours bien armées, essayer de les reprendre et s'en aller en brûlant les faubourgs de la ville. Mais quand, au nord comme au sud, dans les provinces parcourues par les bandes ennemies, tant de places, et des plus grosses et des plus fortes, tomberont, la fortune des guerres lui restera favorable, sauf pour un instant en 1413. Cette année, les Bourguignons, pendant les guerres civiles, enlevèrent la place par surprise, mais ils ne furent pas longtemps à en être chassés par le sire Raoul de Gaucourt, venu les attaquer au nom du roi avec des gens de guerre levés à ses frais, lequel brave chevalier obtint pour ses peines et pour loyer de ses avances le gouvernement de la ville reconquise.

Aux jours terribles où toute espérance semble envolée, Chinon est une de ces rares places restées au malheureux roi de Bourges, Charles VII, isolées, perdues comme des îlots dans la France anglaise, entourées d'ennemis, battues par les vagues de l'invasion, voyant perpétuellement tourner autour d'elles, en guettant les occasions, les gens d'armes d'Angleterre et les bandes de routiers brûleurs et pillards. Malgré les désastres du parti français, malgré la faiblesse de Charles, dauphin ou roi, malgré tout, la bannière royale continuera à flotter sur les tours de Philippe-Auguste, et c'est là que Jeanne d'Arc viendra un jour la prendre pour la mener aux assauts des bastilles anglaises d'Orléans, et pour la porter victorieusement jusqu'à Reims.

Le fort Saint-Georges, le grand ouvrage avancé du château, auquel on accède par des rampes étroites partant des minces ruelles, n'a laissé que peu de ruines, des pans de murailles parmi des maisonnettes et des jardinets, pas grand'chose vraiment. Après les pans de murs d'enceinte qui soutiennent la colline, un grand pont de pierre passant sur des douves profondes et remplaçant depuis le XVI[e] siècle le pont de bois primitif, aboutit à la superbe *Tour de l'horloge*, grande entrée du château, belle tour carrée, arrondie vers la ville et couronnée de ce côté d'un petit campanile.

La tour de l'horloge, si élégante sur son soubassement ruiné, cramponné au coteau et tout empanaché de broussailles, s'encadre parmi les belles ramures poussées dans le fossé sous la vieille courtine et dans le château lui-même. Les défenses de cette porte où le gardien jardinier, le châtelain actuel, occupe un logement pittoresque, les coulisses de la herse, l'échauguette en encorbellement au-dessus

de l'entrée à l'intérieur sont encore là : après le passage, il fallait franchir une deuxième porte au bout d'une rampe resserrée entre les murs pour arriver dans les cours du château ; maintenant, c'est parmi les massifs d'arbres que l'on débouche, tout le sommet du plateau emmuraillé ayant été transformé en jardin public.

Bien des bâtiments ont été abattus, bien des choses ont disparu ici, les tours et les murailles d'enceinte se sont mieux défendues que les logements contre les siècles, cependant les nobles ruines qui paraissent tout à coup au bout de la grande courtine donnant sur la ville, dans leur majestueuse carrure peuvent donner une idée de ce que furent les bâtiments et les aménagements intérieurs de ce château.

O murs ! ô créneaux ! ô tourelles !
Remparts ! fossés aux ponts mouvants
Lourds faisceaux de colonnes frêles !
Fiers châteaux ! . . . .
. . . .
. . . . . le beffroi des alarmes,
La cour où sonnaient les clairons ;
La salle où, déposant leurs armes
Se rassemblaient les hauts barons.....

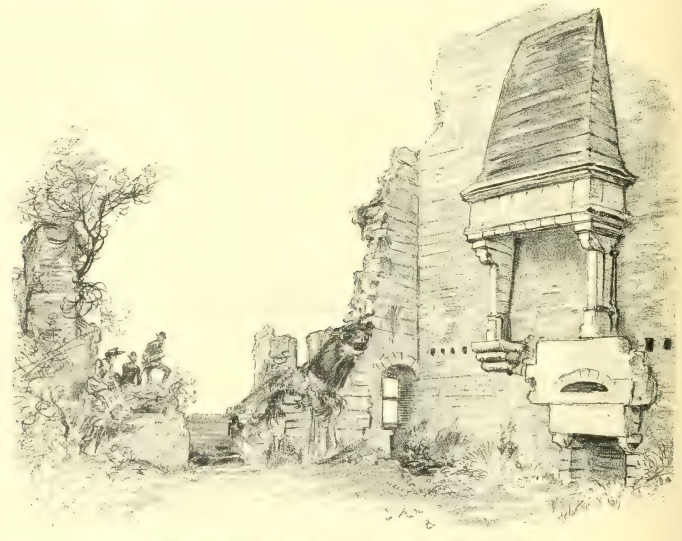
Voici tout ce qu'il en reste, voici la grande ruine en haut de la ruine ; ce sont les *Grands logis* posés au sommet des tours et des murailles du XIIe siècle, grandes carcasses de bâtiments éventrés, sans planchers, sans toits, formant une suite de grandes salles envahies par les herbes folles courant sur les tas de décombres ; de hauts pignons lamentablement troués, avec des cheminées accrochées à diverses hauteurs, des escaliers montant aux étages écroulés ou descendant dans les profondeurs du rempart-soubassement. Les pièces du rez-de-chaussée étaient salles de service, cuisine, sommellerie, etc. Au-dessus se trouvaient les salles d'apparat, les logements, les appartements royaux.

Ces grands logis, magnifiques balcons regardant par-dessus les mille dentelures de la ville les verdoyants paysages parcourus par la Vienne, datent du XIIe siècle, sauf modifications apportées plus tard.

Ici, expiant ses fautes et ses crimes, désespéré par l'abandon et la trahison, par la rébellion de ses fils, Henri II d'Angleterre pleura et mourut. Ici, plus tard saint Louis séjourna quelque temps dans une chambre de l'étage supérieur où bâille un débris de fenêtre. Mais, pour nous, c'est surtout la grande ombre de Jeanne d'Arc qui plane sur ces bâtiments dévastés, de Jeanne au début de sa mission, venant, encore humble paysanne, chercher au milieu de ses compagnons de plaisir le roi misérable, endetté et abandonné, de la France écrasée, du royaume en

ruines, pour le mener par de victorieuses chevauchées à la reconquête de son royaume.

En avant du Grand logis, au-dessus d'une vieille tour carrée dont on admire de la vallée la robuste structure, ce grand pignon où se montre accrochée au premier étage une monumentale cheminée est celui de la grande salle où le roi

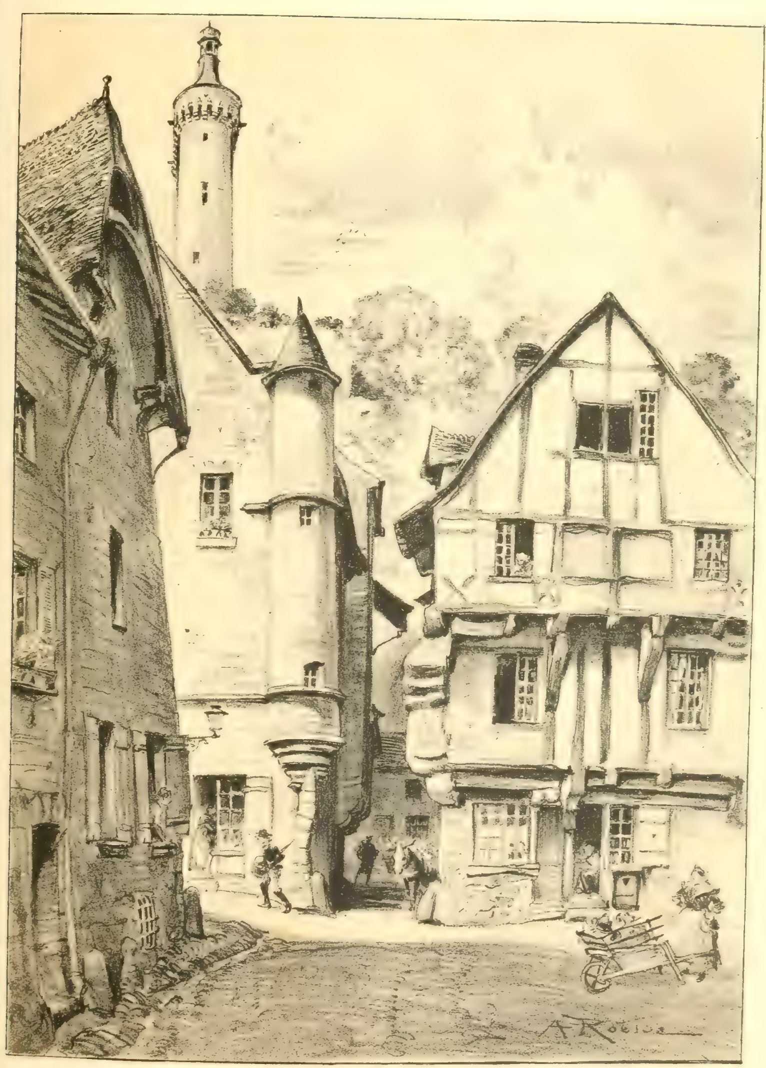


RUINES DE LA GRANDE SALLE. — CHATEAU DE CHINON

Charles VII reçut la jeune fille amenée de Lorraine, à travers les pays ravagés, par les six hommes d'armes du sire de Baudricourt.

Cette salle qu'un tel souvenir aurait dû rendre sacrée est détruite, il n'en reste que ce côté de muraille. Elle était au premier étage au-dessus d'un rez-de-chaussée composé de trois pièces. Dans sa notice historique et archéologique sur Chinon, M. de Cougny nous dit qu'on accédait à cette salle par un grand perron de dix-huit marches et que du côté de la ville ses fenêtres donnaient sur la plate-forme aujourd'hui embroussaillée de la grosse tour carrée formant terrasse.

Au-dessus de la petite cheminée d'une salle des gardes inférieure, pièce basse qui a gardé encore une jolie fenêtre dominant sa ville, la cheminée de la grande salle ouvre son vaste manteau. Aux montants de cette cheminée, confondu parmi



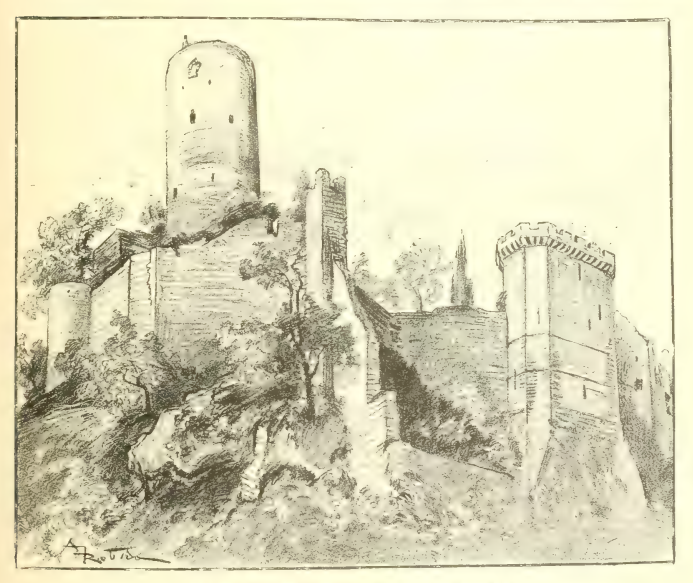
37

UN CARREFOUR A CHINON

nombre de gens, s'appuyait Charles VII en habits très simples, ce que la pénurie du trésor motivait d'ailleurs, puisqu'un chaussetier de Chinon lui refusait crédit et que sa table même en souffrait.

« Un jour la Hire et Poton
« Le viendre voir, pour festoiement
« N'avoit qu'une queue de mouton
« Et deux poulets tant seulement. »

Jeanne qui avait dû, pour obtenir cette entrevue, triompher de bien des obs-



CHATEAU DE CHINON. — LA TOUR DU MOULIN

tacles divers, des refus et des empêchements de la Tremoille intéressé à ne rien changer aux choses, fut introduite par le comte de Vendôme le 6 mars 1429, à la nuit, dans la grande salle éclairée par des torches et remplie de seigneurs, de capitaines et d'hommes d'armes. Non déconcertée par cette pompe, dédaignant le seigneur qu'on lui indiquait comme le roi, elle s'en fut droit à cet homme de petite mine appuyé à la cheminée. — Dieu vous donne bonne vie, très noble roi ! dit-elle

en s'inclinant profondément. Jeanne était heureusement sortie d'une première épreuve, elle en eut d'autres encore à traverser avant de faire accepter l'aide divine et demeura un mois à Chinon, logée d'abord chez la femme de Roger de la Barre, bourgeois de Chinon, puis, confiée aux soins de la femme de Guillaume Bellier, chevalier, lieutenant du roi, au donjon du Coudray dans le troisième château.

Ce temps du séjour à Chinon fut employé en longues séances d'épreuves, en examens et interrogatoires, en prières ou en exercices militaires. Jeanne chevauchait dans les prairies de Chinon, s'escrimait de la lance et de l'épée et déjà gagnait le cœur des hommes de guerre, qui ne demandaient qu'à marcher. Les gens d'Orléans aux abois avaient, sur le bruit de la mission de la bergère lorraine parvenu jusqu'à eux, envoyé des députés pour hâter l'arrivée de ce secours du ciel; le temps pressait; il fallut pourtant aller encore subir d'autres épreuves à Poitiers, avant d'obtenir des conseillers du roi licence de mener « batailler les gens d'armes » sous les murs d'Orléans.....

La troisième enceinte de la forteresse, c'est-à-dire le château du Coudray, est séparée du Grand Logis par un fossé de vingt mètres que franchit un grand pont de pierres établi, comme de l'autre côté, à la place d'un pont de bois. On le voit bien ce pont, et la douve profonde tapissée de velours vert, d'une fenêtre de côté du grand logis.

Une brèche à la place de l'ancienne porte donne entrée dans cette troisième enceinte, immédiatement au-dessus s'élève le donjon du Coudray, magnifique tour cylindrique du XIIIe siècle d'une hauteur considérable du côté extérieur.

On pénétrait dans le donjon en montant à la porte aujourd'hui béante au dernier étage, par une courtine passant au-dessus de l'entrée de la troisième enceinte et reliant le donjon à la grosse tour de Boissy ou Saint-Martin, dressée au-dessus de la ville. C'est probablement, dit M. de Cougny, dans cette salle que fut logée Jeanne d'Arc après son entrevue avec le roi et elle faisait ses dévotions dans une petite chapelle accolée au donjon, et dont il ne reste plus que des vestiges qu'une plaque indicatrice signale aux visiteurs.

Cent ans auparavant, le donjon du Coudray avait eu d'autres habitants, lorsque Philippe le Bel, le roi faux monnayeur, de complicité avec le premier pape d'Avignon, entreprit la destruction des Templiers, tenté par les immenses richesses de cet ordre qui couvrait la France et l'Europe de ses châteaux, de ses manoirs, fermes et commanderies, et qui gardait dans la grosse tour du Temple de Paris un considérable trésor.

La même nuit dans toute la France, le 12 octobre 1307, les officiers du roi, prévenus par des lettres scellées qu'ils n'avaient dû ouvrir, sous peine de la vie, qu'à l'heure de l'exécution, arrêtèrent tous les chevaliers du Temple, surpris sans qu'il y eut possibilité de résistance, et le grand procès commença.

« *Ils avouèrent dans les tourments, mais nièrent dans les supplices.* » Jacques Molay, Grand Maître du Temple et trois hauts dignitaires de l'ordre passèrent à Chinon quand, après leur condamnation par les Etats généraux de Tours, on les dirigea sur Poitiers pour y être interrogés par le pape Clément V. Malades ou brisés par les tortures, on dut les laisser à Chinon et le pape délégua vers eux une commission de cardinaux. Logés, croit-on, dans la Tour du Cou-



LE CHATEAU DE CHINON. — CÔTÉ DE LA CAMPAGNE

dray, les Templiers y furent de nouveau mis aux gehennes, mais les aveux de Chinon que la torture leur arracha, Jacques Molay et ses compagnons, menés au supplice après sept ans de cachots, les rétractèrent solennellement sur le bûcher.

Le château du Coudray, dominé par son donjon du côté de la coupure qui le sépare du château du milieu, appuie ses courtines des autres faces de grosses tours parmi lesquelles à la pointe du promontoire, deux tours principales se dressent très haut, au-dessus des maisons de la ville rangées sous l'escarpement : la *tour de Boissy*, dont le sommet a été restauré et garni de créneaux de nos jours, très grosse tour barlongue à pans coupés qui renferme une chapelle, et la tour du Moulin tout à fait à l'extrémité du coteau, belle masse cylindrique établie sur soubassement carré. Celle-ci, la plus haute de tout le château, est ceinte d'une chemise, rempart particulier raccordé aux restes d'un épi plongeant dans la vallée, qui servait comme plan incliné à monter les grains à la svelte tour, dont le dernier étage recouvert jadis d'un toit conique faisant tournoyer si haut

dans les nuages au-dessus de tous les créneaux, de toutes les plates-formes et de toutes les pointes de tours, les grandes ailes du moulin à vent broyant le grain pour la garnison.

Charles VII, pendant tout le cours de son règne, pendant les longues guerres coupées de périodes de trêve qui aboutirent enfin à l'expulsion des Anglais, fit de fréquents séjours à Chinon, partageant son temps entre cette ville et celle de Loches.

Arthur de Richemont frère du duc de Bretagne, le grand homme de guerre de Charles VII, tête et corps de fer, reçut en grande solennité, en 1425, à Chinon dans les prairies devant Saint-Mexme, l'épée de connétable de France. Le connétable qui guerroya si rudement contre les Anglais, en plaine, et à la cour contre les favoris pillards exerçant successivement le pouvoir, tenta un jour dans Chinon d'abattre à sa façon habituelle l'influence néfaste du favori Georges de la Trémouille, plus puissant que les autres. Introduit nuitamment dans le château par une poterne avec une troupe de Bretons, il enleva la Trémouille et le fit transporter au château de Montrésor où on le garda longtemps prisonnier.

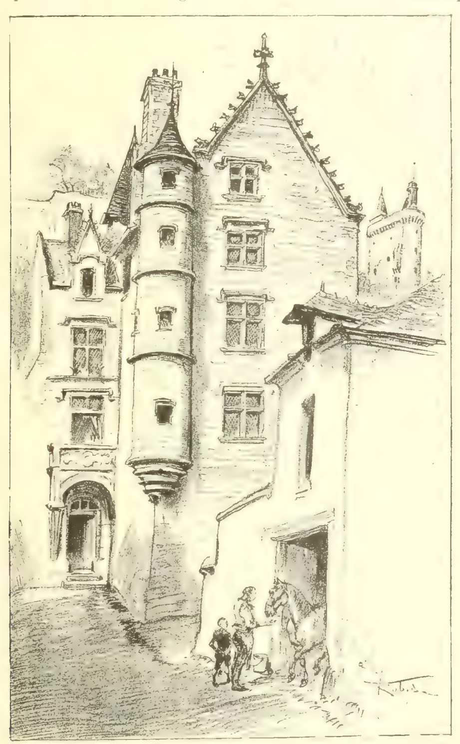
Agnès Sorel aussi vint à Chinon, elle habitait tout près du château, derrière le Coudray, le manoir de Robardeau, dont il ne reste à peu près rien.

La bonne figure du roi René apparaît aussi parmi les grandes ombres qui traversent l'histoire du château. En 1446, quand le roi René cherchait dans ses délassements artistiques, dans l'embellissement des villes et châteaux de son duché d'Anjou, et dans l'éclat des cérémonies, des fêtes religieuses ou chevaleresques, la consolation de ses rêves de Naples échafaudés sur des mirages, il vint à Chinon et sous la grande ligne des tours pavoisées organisa un brillant tournoi, le pas d'armes dit l'*Emprise de la Gueule du Dragon*, série de fêtes magnifiques qui durèrent plusieurs semaines, où toute la noblesse d'Anjou et de Touraine accourut sous les yeux des dames faire étinceler dans des joutes courtoises les armures de fer toutes chaudes encore des combats de la grande guerre et prêtes à y retourner bientôt pour achever l'œuvre d'expulsion des Anglais.

C'est à ces tournois de Chinon que le roi René s'éprit de Jeanne de Laval toute jeune encore, mais dont il se souvint et qu'il épousa neuf ans après, lorsque sa première femme Isabelle de Lorraine fut emportée par la maladie de langueur qui la minait.

Après Charles VII, les grands jours du château de Chinon sont passés. Louis XI y vient aussi de temps en temps comme il va à Loches, mais il préfère son Plessis-lès-Tours. Sous ce roi, l'historien Philippe de Commines, seigneur d'Argenton, eut le gouvernement de la ville et du château et le conserva jusqu'à sa disgrâce sous Charles VIII, qui, sur des soupçons d'intelligences avec le duc d'Orléans, le logea quelques mois dans la cage defer du cardinal La Balue, au fond des cachots de Loches.

C'est à Philippe de Commines, dit-on, que l'on doit la belle tour d'Argenton, à l'angle du château du milieu du côté de la campagne, construite à ses frais, sans doute en punition de ses intrigues et comme rachat de sa dure prison.



CHINON. — HÔTEL PRÈS DE SAINT-MAURICE

Le XVIe siècle arrive, et bientôt avec lui la Réforme et les querelles religieuses qui vont remuer la lie de toutes les âmes, éveiller tant de fureurs et faire couler un tel flot d'atrocités par le monde.

Plus de grands événements, mais de longues inquiétudes et quelques surprises. Au siècle des luttes religieuses, les protestants trouvèrent le moyen de

surprendre le château au commencement des guerres, mais ils en furent vite chassés. Puis la guerre tourna autour de cette place si forte pendant une trentaine d'années ; une armée huguenote vint l'assiéger sans succès, les ligueurs la menacèrent, mais elle put se conserver sous l'autorité royale jusqu'à la pacification.

C'est la hautaine et sèche figure de Richelieu qui se dresse maintenant parmi les grands ombres que la pensée évoque, dans ce colossal amas de vieilles pierres recouvertes de la mousse des siècles, — non la figure du terrible cardinal, inflexible et dur reconstructeur de l'autorité royale, du ministre armé de la hache qui s'en va à travers les institutions encore fières et robustes des temps féodaux, tailler un large chemin à l'absolutisme du monarque, — mais celle du Richelieu ambitieux et personnel, propriétaire avide de s'arrondir et jaloux de tout ce qui peut porter ombrage à son domaine de Richelieu, à la petite ville qu'il a créée autour de son berceau et fait surgir de toutes pièces, tout près de Chinon, à la place d'un mince village, sous un grand palais pompeux que les tours trop hautes du voisinage humilient et que rabaissent les splendeurs gothiques ou Renaissance aux glorieux souvenirs. Guerre aux illustrations anciennes, aux souvenirs d'autres grandes époques, il n'y a place dans la région que pour la gloire du puissant cardinal ministre ! C'est le cardinal de Richelieu armé de la pioche du démolisseur, qui a éventré déjà pour le compte du roi tant de forteresses des grands vassaux jugées dangereuses, qui projette pour son compte particulier d'éventrer et jeter bas Chinon, de même qu'il a fait un tas de décombres des merveilles de Champigny.

Ministre ou particulier, agissant pour le compte du roi ou pour son propre compte, le grand cardinal se montre en somme exactement fidèle au même double instinct, instinct de démolisseur des choses qui donnent trop d'ombre, rognant ou rabaissant les têtes trop hautes, jetant bas les forteresses féodales, et instinct d'architecte à grandes lignes implacablement symétriques, s'efforçant de reconstruire une France rectiligne à l'image de son château de Richelieu, une France en grands carrés réguliers, pompeux et froids comme les alexandrins de sa tragédie de *Mirame*.

Le château de Chinon après avoir passé tranquillement les premières années du XVII[e] siècle, est cédé par la couronne à la princesse de Conti, qui le rétrocède à Richelieu. Domaine royal, Chinon ne pouvait être aliéné, mais Richelieu avait trouvé ce biais, la couronne l'échangea contre d'autres terres avec la princesse, qui le même jour le revendit à Richelieu, moyennant cent dix-neuf mille livres. La forteresse royale était maintenant simple fief, dépendant de cet ambitieux village voisin érigé en duché-pairie.

Richelieu, arrêté on ne sait trop pourquoi dans ses projets de démolition, ne fit qu'ébaucher l'œuvre, le château resta encore à peu près intact, mais abandonné

sans défense aux dégradations. La ville forte, à cette époque, se débarrassa aussi de son armure; elle délaça son solide corset, les tours, élevées au commencement de la guerre de Cent ans pour la défense contre les Anglais, furent abattues ou aliénées et disparurent parmi les constructions des bourgeois. La ligne de murailles ébréchées bordant la rivière dura plus longtemps et continua à donner à l'entrée de la ville un caractère pittoresque auquel le quai de nos jours ne peut prétendre.

Quant aux grands logis du château, à la glorieuse Grande salle, ce n'est pas la Révolution qui les a mis en cet état, la triste besogne était faite. C'est un duc de Richelieu qui, vers la fin du XVIIe siècle, donna l'ordre de les démolir, sans doute pour n'avoir pas à les entretenir et pour se réserver tout entier aux sempiternels pavillons carrés, aux lignes de bâtiments solennels, aux froides et régulières magnificences encadrées de jardins régulièrement taillés et rognés du château du Cardinal, et c'est le maréchal de Richelieu, le roué de la Régence, le maréchal à talon rouge, qui continua et abattit la salle où Jeanne d'Arc vint trouver Charles VII.

La bande noire, au commencement de notre siècle, s'est chargée de venger Chinon, elle a démoli le Versailles du grand ministre; les tours de Chinon sont toujours debout, le Grand logis est toujours là, quoiqu'à l'état de spectre, tandis que s'éparpillaient à tous les vents et disparaissaient à jamais les débris de la création factice et forcée de Richelieu.



CHINON. — [illegible]



L'ÉGLISE SAINT-MAURICE A CHINON

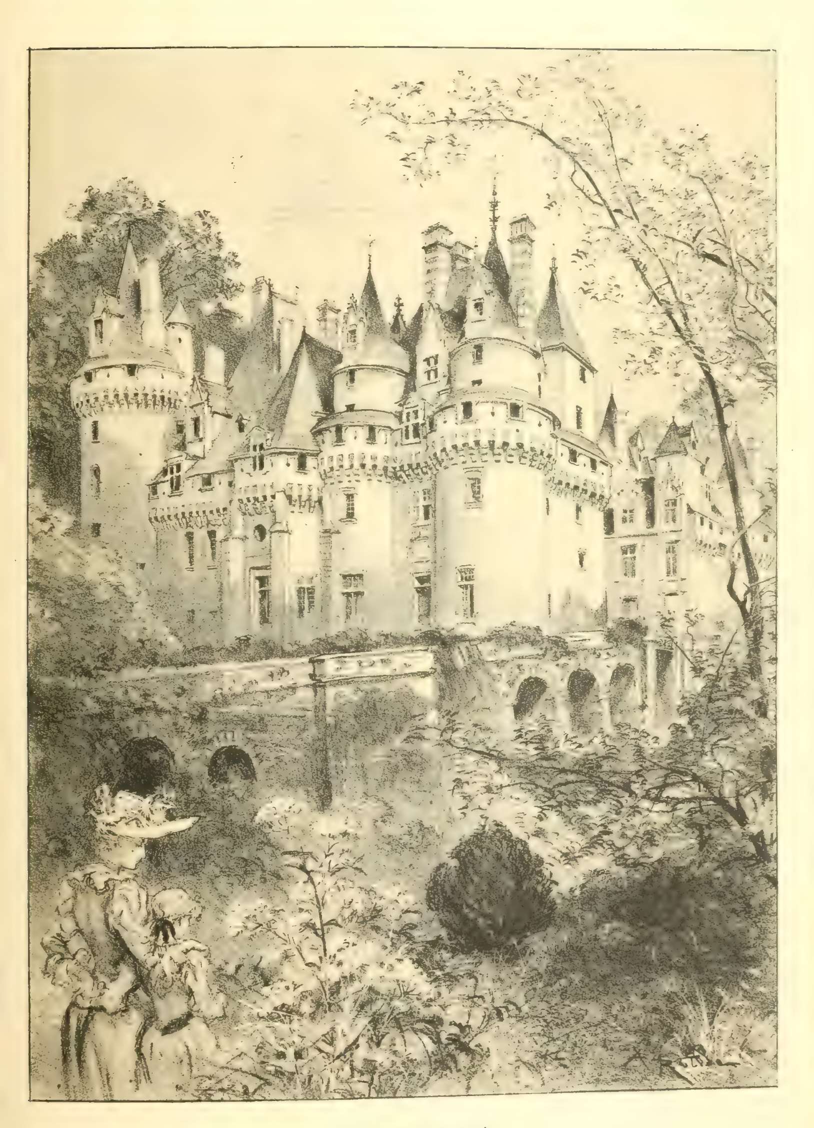
XXIV

CHINON (SUITE)

LA VILLE. — LE PUITS DE JEANNE D'ARC. — LE GRAND CARROI
PIGNONS, TOURS ET TOURELLES. — LES ÉGLISES. — L'HOTELLERIE DE LA
LAMPROYE ET RABELAIS

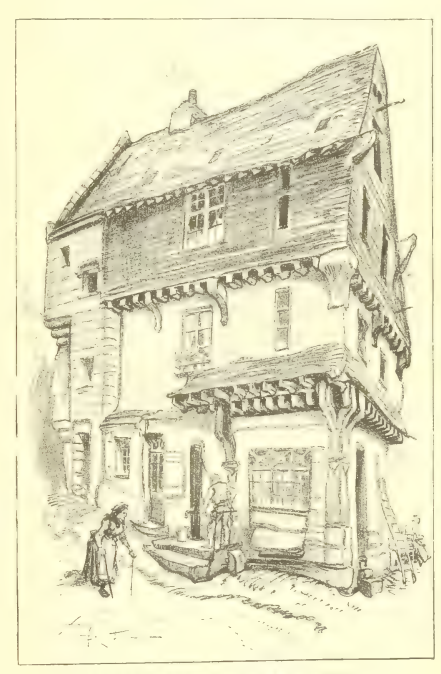
Répandue dans son gracieux paysage avec une couronne de tours sur sa tête, la ville de Chinon a gardé, comme le château, la marque de sa splendeur passée. « *Chinon, petite ville, grand renom,* » dit le proverbe très antique, déjà rapporté par Rabelais et Brantôme. Elle est toute en longueur, serrée entre rivière et colline, et ne se compose guère que de deux longues rues zigzaguant à des plans différents sous le château, avec des ruelles transversales tombant à la rivière ou gravissant les pentes du coteau.

Le pont de Vienne compte une quinzaine d'arches en partie anciennes fondées sur les vieilles piles d'autrefois ; il touche en passant l'extrémité de l'île Coquette dont les peupliers, doublés par le reflet dans la rivière, font un si joli bouquet de verdures devant la ville. Dans le balancement des branches, sous le feuillage



LE CHÂTEAU D'USSÉ

léger, quelques maisons s'abritent et font un groupe à demi caché, tout à fait charmant. Si riants et si jolis, ces petits coins des îles ancrées en rivière devant les villes, ces anses minuscules ombragées par des saules, ports pour les canots, plages pour les baignades, et ces guinguettes de pêcheurs qui mettent une note joyeuse dans les paysages où ils répandent de réjouissantes odeurs de friture.



LE CARREFOUR JEANNE-D'ARC A CHINON

Au bout des arches, sur la rive gauche, il y a le faubourg Saint-Jacques, assez important, où jadis une bastille formant tête de pont, avec tour en arrière au milieu du passage sur l'île, complétait le système de défense de la magnifique ville forte.

Tout près de la rive se voient les pignons de l'ancienne église Saint-Jacques des Ponts, qui avait donné son nom au faubourg. Les restes de l'église, supprimée par la Révolution, sont utilisés par une grande auberge campagnarde.

Il y a quelques vieilles maisons encore dans l'antique faubourg, au bout duquel on trouvait jadis pour traverser les prairies souvent mouillées par les infiltrations ou inondations, la longue série d'arches du pont à Nonnains d'Henri Plantagenet.

C'est le siècle de Charles VII surtout qui a élevé dans Chinon cette quantité de vieux hôtels, de grands logis à pignons monumentaux qui se serrent et se tassent sur l'étroite marge laissée par la rivière sous les courtines du château, qui gravissent les pentes et se posent sur tous les paliers de la colline. Aussi dans rues et ruelles, surtout dans la longue voie sinueuse se faufilant sous les pignons entre

Saint-Mexme et Saint-Maurice, va-t-on à chaque pas de tableau pittoresque en tableau pittoresque, avec de la joie pour les yeux à chaque maison, des sursauts à chaque carrefour étonnamment meublé de façades imprévues de lignes, à chaque tournant de rue éveillant de vagues sensations de cités vues jadis en rêve, ou donnant l'idée d'une ville dessinée par un enlumineur du xve siècle sur un manuscrit des vieilles chroniques de l'histoire de France.

De tous ces tableaux juxtaposés qui forment en se déroulant un diorama moyen âge, auquel pour être parfait il ne manque que des personnages de même style que le décor, le tableau le plus curieusement arrangé et le plus corsé de détails, grand morceau d'un romantisme éminemment suggestif, c'est le *Grand Carroi*, carrefour de la rue Haute-Saint-Maurice, d'une *plantation*, comme on dit en langage de décorateur, si originale, où chaque plan semble disposé pour faire valoir les plans voisins.

Pas une pierre ici qui n'ait été mise en place par le xve siècle, le bec de gaz du coin constitue à lui tout seul l'apport des siècles suivants. Sur la rue Haute-Saint-Maurice comme sur la rue transversale qui vient la couper, ce sont de grandes façades de pierres à pignons en ogive, où les logements doivent avoir une belle hauteur de plafonds sous les poutres qu'on aperçoit par les fenêtres ouvertes, ou des maisons en pans de bois sur un rez-de-chaussée de pierres écorchées et rugueuses, solide piédestal qui porte la cage de grosses poutres s'élargissant à chaque étage.

La maison de bois qui fait le coin du Grand Carroi est particulièrement belle de structure et de couleur, avec le pittoresque de ses lignes et les tons variés de la vieille pierre, du vieux plâtre ou du vieux bois, soutenus par des ombres vigoureuses dans les encorbellements. La maison d'à côté est un logis de pierres brunes dont l'angle est soutenu d'en bas jusqu'au pignon par une haute et fine tourelle.

Entre façade de pierres et façade de charpente se glisse une étroite ruelle qui va se heurter tout de suite aux escarpements du coteau, ruelle sombre, presque couverte par les toits surplombants, violent repoussoir aux verdures des pentes du château et à la tour de l'Horloge qui se dresse en haut par-dessus les toits et les cheminées, très svelte parce qu'elle est vue de profil et non du côté où elle s'élargit en pavillon.

Un autre carrefour tout à côté n'est pas moins remarquable par son bel arrangement et aussi par le souvenir qui le rend vénérable. La pièce principale est une maison de deux étages en pans de bois sous un grand comble, ayant pignon ardoisé porté sur de grosses poutres d'un côté sur la rue Haute-Saint-Maurice et sur le carrefour, et pignon en pierres avec des encorbellements sur le côté de la rue montant au château.

A la façade de cette maison s'appuie une pompe très vulgaire qui remplace un vieux puits enlevé il y a une vingtaine d'années seulement.

Regardez cette pompe et regrettez le puits. Voici le souvenir qui vient s'encadrer dans ce carrefour et qui fait pleurer le pauvre puits supprimé dans un accès d'inqualifiable vandalisme. C'est ici, devant ces pittoresques maisons, au bas de la rampe conduisant au château, que le 6 mars 1427, s'arrêta Jeanne d'Arc arrivant de Vaucouleurs avec ses compagnons de route, les six hommes d'armes que lui avait donnés le sire de Baudricourt, après un difficile voyage compliqué de longs détours pour éviter les partis anglais ou bourguignons et les bandes de routiers pillards et ravageurs, écumant le pays autour des armées.

Pour descendre de cheval dans ce carrefour de Chinon, Jeanne posa, suivant la tradition, le pied sur la margelle du puits, lequel pour ce fait aurait dû être à tout jamais gardé précieusement de tout outrage.

Mais ce puits historique, devant lequel l'image de la vierge vaillante, au début de sa miraculeuse mission, semblait s'évoquer d'elle-même, dans ce carrefour où elle descendit, et où même, pendant les deux journées de négociations qui précédèrent son admission devant Charles VII, elle fut logée dans une maison que M. de Cougny croit être celle du fond du carrefour, masquée par une façade moderne, — ce puits consacré par la tradition n'a pas trouvé grâce devant l'administration municipale; dédaigneux du souvenir qu'il perpétuait, et souriant de ces fadaises, les édiles hommes de progrès l'ont jeté bas pour le remplacer par la pompe que l'on voit aujourd'hui. M. de Cougny, qui l'avait signalé précédemment dans son travail sur Chinon, a été assez heureux pour retrouver dans un château voisin de la ville, où elle est recueillie et conservée, la margelle qu'on avait mise aux gravats.

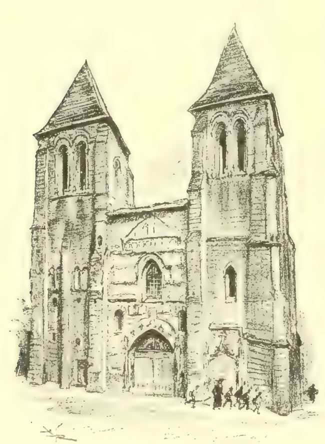
C'est de la rampe menant au château, ou des terrasses au sommet du coteau devant les vieux pans de murs se confondant avec le château lui-même, devant les petites maisons logées dans les ruines du fort Saint-Georges, que l'on peut vraiment juger de ce que fut Chinon à sa belle époque.

On plane de là sur tous les vieux logis plantés sur la déclivité du sol, se haussant les uns par-dessus les autres, on plonge dans la profondeur des cours, sur des coins et recoins savoureusement pittoresques et laissant deviner mieux encore. Partout des tourelles s'effilant à la crête des toits, à l'angle des pignons, s'appliquant aux façades ou montant dans l'ombre des cours, tourelles de toutes les formes, rondes, à pans coupés, ou rondes avec un étage supérieur en pans de bois! Partout des toits aigus, de fines petites poivrières rattachées à des pignons à crochets, à des groupes de grands bâtiments se dessinant en lignes archaïques!

Chinon est la ville des tourelles, c'est par douzaines qu'on les compte quand on promène son regard sur n'importe quel point de la ville, du haut des rampes,

des longues courtines en jardins, ou des fenêtres ruinées du grand logis. Que l'on suive l'immense balcon du château, et partout ce sera le même hérissement. Des toits et des toits, serrés, aigus, pointus, triangulaires, agrémentés de belles lucarnes et de fines tourelles, des vagues de toits indiquant par des séries de dents de scie la ligne des rues et ruelles, et se groupant en massifs plus ou moins sombres, noircis ou jaunis par les mousses.

Parmi toutes ces tourelles se montrent quelques tours religieuses, une jolie flèche effilée et quelques clochers plus lourds : Saint-Maurice directement sous les ruines du grand Logis, Saint-Etienne plus à l'est du château, dans le faubourg et un peu plus loin l'antique collégiale Saint-Mexme.



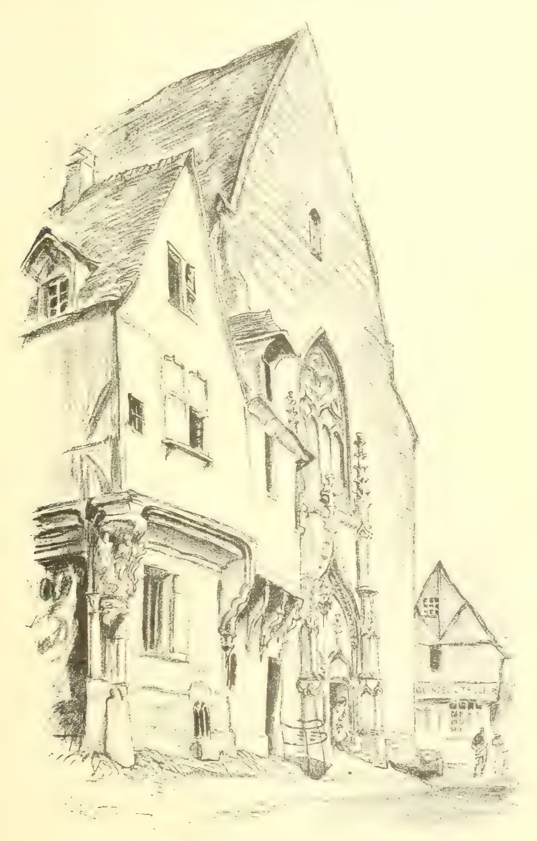
ÉGLISE SAINT-MEXME A CHINON

Celle-ci est la plus ancienne église de la ville et remonte au xe siècle, c'était l'église du monastère de Saint-Mexme, devenue plus tard collégiale. L'usure d'une si longue vie ne se voit que trop malheureusement, l'édifice ressemble fort à une ruine.

Sur une petite place montueuse, Saint-Mexme élève un vieux et sombre portail aux pierres abîmées et rongées, composé de deux tours carrées en partie romanes, abritant un porche fermé. Cette façade si détériorée présente pourtant les traces d'une très curieuse décoration, d'ornements et de figures sculptées que les siècles et aussi les mutilations révolutionnaires ont fait à peu près disparaître. Cependant, à travers les remaniements des époques postérieures, on peut encore à peu près retrouver les grandes lignes de la façade primitive, le fronton entièrement garni de figures, les arcatures abritant d'autres sculptures et les grandes baies romanes, encore dessinées par leurs archivoltes, restées au-dessus des fenêtres ogivales percées dans une grande restauration apportée à l'antique bâtisse sous Charles VII et Louis XI. La tour de gauche est plus intacte ; elle est encore coupée à mi-hauteur par une rangée d'arcatures romanes, tandis qu'à la tour de droite se voient des ornements du gothique fleuri.

L'intérieur de l'église ou ce qu'il en subsiste possède des restes d'une intéressante décoration, sous le narthex ou porche fermé et dans les salles au rez-de-

chaussée des tours, des vestiges de l'ornementation peinte du xi siècle, des peintures murales du xve siècle et des restes de sculptures.



ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE, A CHINON

L'église a été enlevée au culte à la Révolution ; en 1820, le clocher central à la croisée du transept s'écroula, écrasant dans sa chute le transept et le chœur

qu'il fallut raser complètement. Les bas côtés, à la même époque sans doute, furent supprimés aussi, et il ne resta plus de l'édifice que le porche et la nef, occupés aujourd'hui par l'école des Frères.

Saint-Etienne, paroisse toute proche de la pauvre collégiale Saint-Mexme, est une église du xve siècle remplaçant un édifice plus ancien. La rue où elle est située porte le nom de Philippe de Commines, gouverneur sous Louis XI de la ville et du château, qui termina l'église commencée sous le règne précédent et plaça son écusson dans la décoration de la porte.

. Cette petite rue Philippe-de-Commines est d'un très joli caractère, la maison du coin a ses étages de pans de bois portés sur de forts encorbellements, avec un poteau d'angle orné d'une scène sculptée à personnages mutilés, représentant la lapidation de saint Etienne. En arrière, le porche de l'église montre les riches sculptures de sa double porte aux ornements très fouillés, hérissée de feuillages frisés et refrisés, encadrée dans la grande ogive à pointe fleuronnée du xve siècle. Cette belle porte tient tout le bas d'un immense pignon contrastant avec la décoration fleurie de l'entrée, par sa nudité au-dessus de la grande fenêtre qui surmonte le portail.

L'église n'a qu'une nef unique d'une grande largeur et d'un très bel aspect, dans laquelle il faut descendre par quelques marches. Saint-Etienne possédait autrefois un très beau clocher de la fin du xve siècle abattu à la Révolution. Le trésor de l'église a recueilli à la suppression de la collégiale, une chape dite *chape de Saint-Mexme*, curieusement décorée d'animaux et d'ornements, laquelle, sans remonter au ve siècle, est, pense-t-on, un tissu d'origine orientale d'une respectable antiquité.

L'église Sainte-Maurice est de date plus ancienne, c'est encore un souvenir du règne de Henri Plantagenet, un très bel édifice comprenant une nef du xiie siècle voûtée à nervures dans le style des églises d'Angers et une série de chapelles du temps de François 1er avec une tour romane percée de belles arcatures et terminée par une flèche de pierres qui se dresse au-dessus du quartier le plus serré de Chinon et le plus hérissé de pignons à crochets et de tourelles.

A l'intérieur, parmi de beaux motifs d'ornementation, se remarquent surtout des clefs de voûtes historiées, à personnages sculptés, se reliant au bout des nervures à d'autres statuettes.

Jusqu'au bout de la ville, sous la dernière tour du Coudray, dans toute la longueur des voies qui suivent la base du coteau et dans les rues transversales, les hôtels et les logis plus dignes d'attention les uns que les autres se succèdent tout comme au Grand Carroi. Derrière Saint-Maurice, sur une petite rue, l'un de ces hôtels, récemment restauré, montre un des beaux pignons de la ville garni de crochets et de fleurons, avec belles fenêtres à croisillons sculptés et toujours

la jolie tourelle sur l'angle, à côté d'une belle porte à demi cachée dans un tournant de la ruelle.

Ainsi de place en place, de jolis détails gothiques ou de la Renaissance sautent aux yeux dans les façades abîmées quelquefois, souvent intactes ou seulement noircies. Que de vieilles portes donnant sur des intérieurs absolument antiques, que de curieuses salles perdues dans une vague obscurité, entrevues par les grandes fenêtres ouvertes, que de couloirs donnant sur des cours étroites où rien n'a été changé, où rien n'a remué depuis des siècles !

Comme dans toutes les vieilles villes, quelques couvents au-dessus des vieux toits bourgeois élevaient des édifices plus importants accompagnés de chapelles, mais ils ont complètement disparu, rasés par la Révolution, ou bien leurs restes ont été enveloppés dans des constructions nouvelles, ce qui est le cas pour l'ancien couvent des Augustins, dont quelques fragments subsistent à la sous-préfecture.

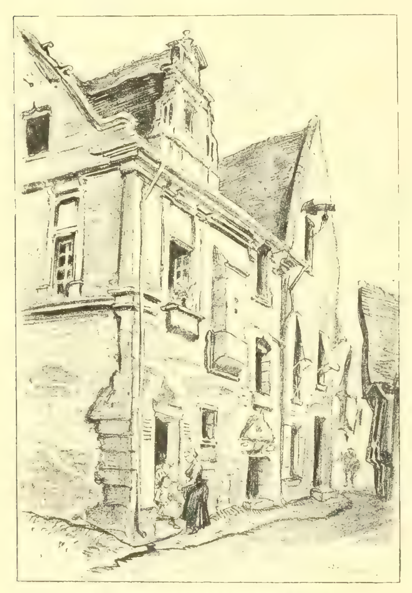
Un grand pignon placardé d'affiches de spectacle entre Saint-Etienne et Saint-Maurice annonce une construction antique, c'est l'ancien Hôtel-Dieu transformé en théâtre. Le pignon, au-dessus des grandes baies bouchées, porte à sa pointe une belle lanterne en encorbellement.

Un peu plus loin, dans ces ruelles qu'on ne se lasse pas de parcourir en découvrant toujours quelque morceau intéressant, et en cherchant à deviner ce que les grands murs fermés ou les cours invisibles peuvent en outre recéler de curiosités cachées, la rue des Jardins montre un coin d'aspect ancien, une bordure de murailles d'un joli caractère, restes de quelque manoir du xve siècle. C'est une petite tour ronde à l'angle de la rue, flanquant des bâtiments qui doivent avoir réservé toutes leurs ouvertures pour le jardin dont on aperçoit la verdure par-dessus les toits. Du pignon appuyé à la tour part un grand mur à larges créneaux aujourd'hui bouchés, au-dessus d'une ligne en saillie simulant les mâchicoulis traditionnels. La grande porte ouvre au milieu de ce mur sous une profonde voussure percée au centre par le trou d'un petit mâchicoulis de défense contre tout visiteur indiscret.

Mais voici la rue de la « *Lamproye* », un nom d'une belle couleur moyenageesque, encore gravé dans la pierre avec sa vieille orthographe. Ici était au xve siècle la célèbre hôtellerie tenue par le père de Rabelais, le cabaret de la Lamproie, où naquit, s'il ne vint pas au monde à la métairie de la Devinière près Seuilly, où vécut, en tous cas, maître François Rabelais, le grand homme de Chinon.

Cherchons cette illustre maison natale parmi les logis à pignons de l'antique ruelle. Elle est l'extrémité de la rue de la Lamproie, tout près du quai où depuis quelques années une statue du grand satirique a été érigée, où Rabelais de son

regard joyeux contemple la Vienne coulant à travers de gais paysages. Cette maison où l'inventeur du Pantagruélisme naquit en 1490 est difficile à reconnaître, elle est du commencement du XVIIe siècle, parce que la façade a été refaite alors et dénaturée. Elle est aussi bien abîmée et bien décrépitée, cependant on retrouve sur le côté un pignon garni encore de quelques crochets, et quelques fenêtres en accolade de la construction primitive.



LA MAISON DE RABELAIS A CHINON

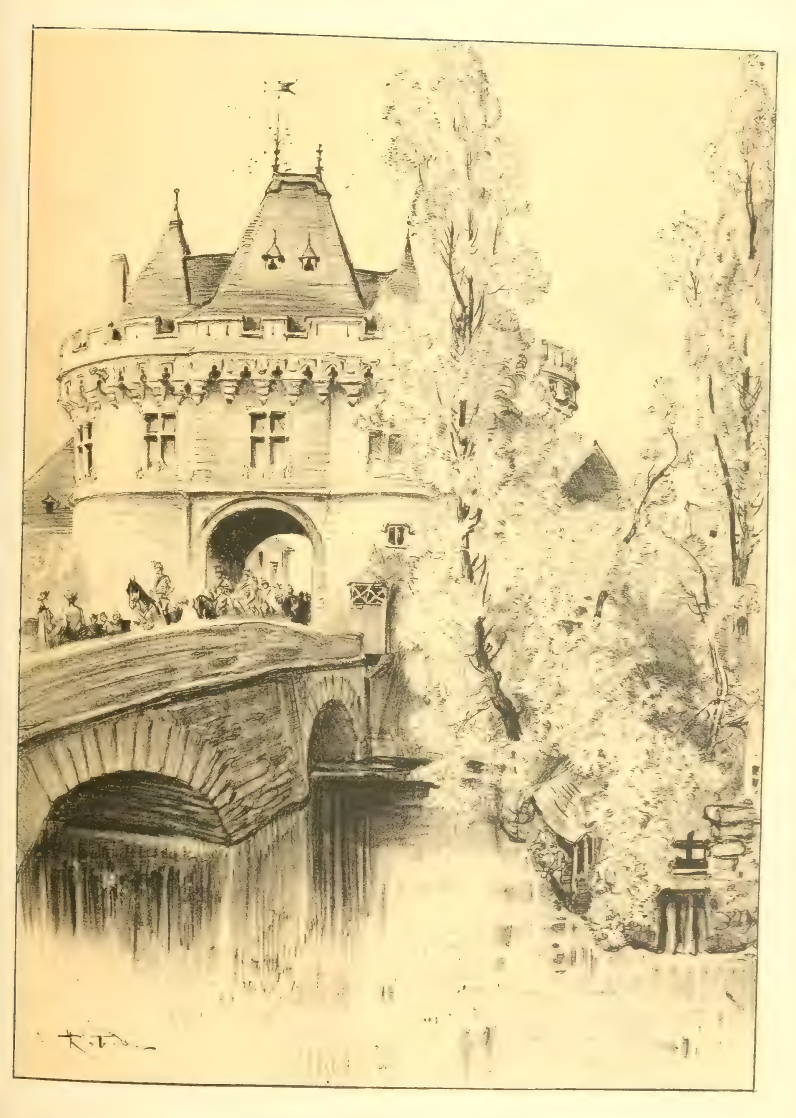
L'auberge de la Lamproie vécut, dit-on, jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Rabelais a célébré à la fin de Pantagruel, dans le grand voyage à la recherche de la Dive Bouteille, un autre lieu de beuverie de Chinon, la Taverne de la Cave peinte, installée dans une des excavations habitées, pratiquées dans le coteau.

« ... Ceste entrée me révoque en soubvenir, la Cave peinte de la première ville du monde : car là sont peinctures pareilles, en pareille fraischeur comme icy.

— Où est, demanda Pantagruel, qui est ceste première ville que dites ?

— Chinon, dis-je, ou Caynon en Touraine. — Je sçay, répondit Pantagruel, où est Chinon et la Cave peincte aussi ; j'y ai beu maints verres de vin frais, et ne fais doute aucune que Chinon ne soit ville antique ; son blason l'atteste auquel est dit deux ou trois fois : Chinon, petite ville, grand renom, assise sus pierre ancienne, au haut le bois, au pied la Vienne, mais comment serait-elle première du monde? où le trouvez-vous par escrit? quelle conjecture en avez? — J'ay, dy-je, trouvé en l'Escriture Sacrée que Caïn fut premier batisseur de villes ; vray donc semblable est que la première il de son nom nomma Caynon, comme depuis ont à son imitation tous autres fondateurs et instaurateurs de villes imposé leur noms à icelles... »

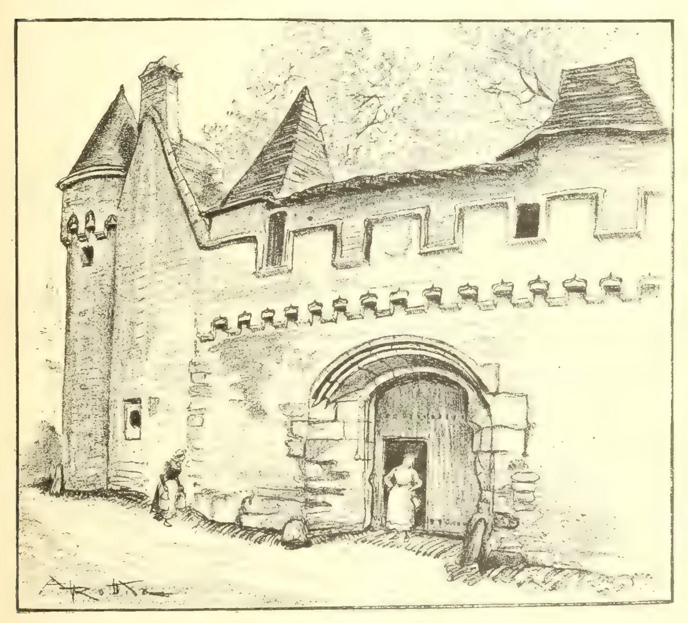
La Cave peinte dont sans doute, ainsi que Pantagruel, les gens du château ont



39 LA PORTE St GEORGES A VENDÔME

apprécié le vin frais, n'est plus maintenant qu'un simple cellier ou caveau de resserre.

Quant à l'origine de Chinon, en y songeant, si Caïn n'est pour rien dans sa fondation, toutes les guerres fratricides allumées pour sa possession entre les héritiers de Geoffroy Martel, puis entre les fils de Geoffroy Plantagenet, ensuite entre ceux d'Henri Plantagenet, toutes ces usurpations, toutes ces révoltes de fils,



RUE DES JARDINS A CHINON

tous ces emprisonnements de frères par des frères et ces assassinats, nous apprennent assez qu'à une certaine époque il y a, pour donner raison aux étymologistes, une véritable succession de Caïns dans son histoire.

Mais, ne l'oublions pas, Chinon, qui a vu couler tant de larmes de princes, qui a vu le désespoir et entendu les malédictions d'Henri Plantagenet trahi par ses fils, Chinon est aussi le joyeux pays du grand rieur. C'est dans les campagnes d'alentour que Rabelais a fait se dérouler les épisodes de la *vie très horrificque du bon*

Gargantua. La grande guerre, dans laquelle se lance avec tant de fureur son irascible et ambitieux voisin Picrochole, s'allume par une dispute entre les bergers et métayers de *Seuillé* ou *Seuilly* et les fouaciers de *Lerné*, village tout proche de Chinon. Voici les armées de Picrochole lancées, elles assaillent avec fureur la *Roche-Clermault*, autre village voisin dont Rabelais fait une ville forte et où elles commettent les « horribles excès et pillaiges » qui suivent tout naturellement les prises de villes.

Ainsi des allusions au pays chinonais se rencontrent en bien des pages de la grande épopée comique. *Panzoult*, où Panurge va consulter sur le fait du mariage une vieille et très édentée sybille en sa grotte, est sur la rive droite de la Vienne, à peu de distance de l'île Bouchard ; près d'*Assay*, village situé sur la Veude ou *Vède*, où sans doute s'élevait le château du *Gué de Vède* que démolit Gargantua avec une massue faite d'un gros arbre, se trouvait aussi le manoir de *Basché* dont le seigneur, en perpétuels procès avec les moines de *Saint-Louant*, écart de Chinon, avait une si ingénieuse façon de recevoir les chicanous que lui envoyait le *gras prieur de Saint-Louant.* Et quant au brave frère Jean des Entommeures qui sauva si vaillamment le clos du couvent pillé par les troupes de Picrochole, c'était un moine de l'abbaye de Seuilly où Rabelais fut lui-même petit moinillon et commença ses études.

L'ancien prieuré de Saint-Louant, à peu de distance en aval de Chinon, du côté des tours du Coudray, le vieux monastère détruit à la Révolution, a laissé comme souvenir une crypte et quelques tombeaux, dans un couvent moderne de dames Augustines.

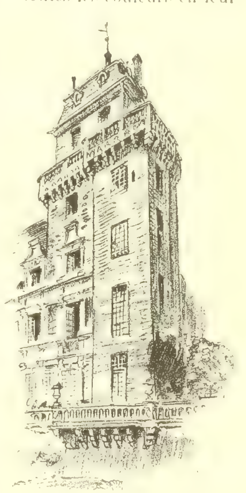
L'extrémité de la ville de Chinon sous les grosses tours de Boissy et du Moulin, vue des bords de la Vienne, se découpe très pittoresquement ; les groupes de maisons qui finissent le quai, les vieux logis à l'entrée de la rue haute Saint-Maurice, accidentent d'une façon heureuse ce joli profil de ville, tandis qu'au-dessus des toits le long coteau du château, après la robuste tour de Boissy, se termine en un promontoire raviné aux pentes rocheuses couronnées de vieilles murailles à brèches et fissures, au-dessus desquelles, plantée tout à fait à la pointe sur son haut piédestal de rochers et de courtines, monte la fine silhouette de la tour du Moulin.

Le revers du château, au nord, côté opposé à la ville, n'a pas moins fière mine que la belle façade au-dessus de la Vienne ; ce côté de la campagne qui semble tourner le dos à la vie, cette face enveloppée dans le calme et la solitude des champs, se drape de mélancolie autant que de lierre et de broussailles.

Les tours formant le saillant du château du Coudray sont des plus anciennes de la forteresse, c'est l'ouvrage de Thibault le Tricheur remanié par Henri II. A la suite, après la grosse tour d'Argenton due à Philippe de Commines, file la muraille de Philippe-Auguste s'étendant sur une ligne droite, jusqu'aux douves du fort

Saint-Georges, courtines très hautes, flanquées de distance en distance de tours rondes ou de demi-tours carrées, au-dessus de talus mamelonnés en velours vert ou rougeâtre, couverts de ronces et de bruyères, avec des buttes, des creux et des pentes qui vont glisser dans les douves ou butter la base des tours, d'où une verdure conquérante lance des branches ténues, des lianes grimpantes et monte à l'assaut, de pierre en pierre, pour s'en aller rejoindre la verdure des jardins d'en haut, débordant des plates-formes.

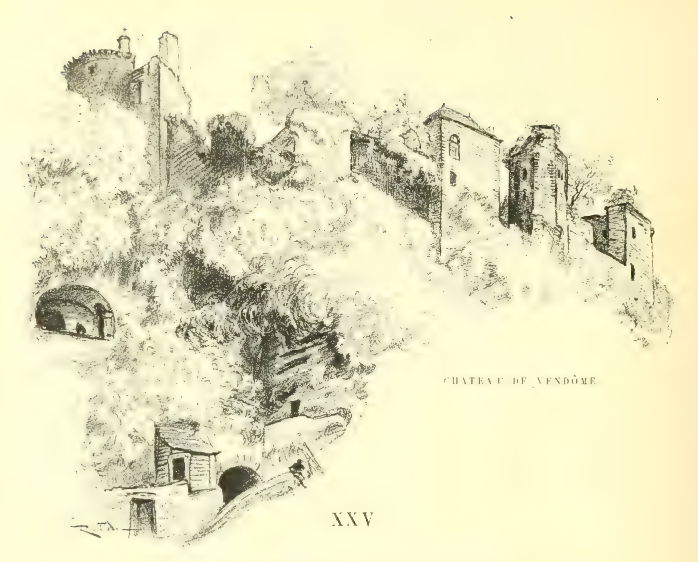
Ces vieilles murailles qui en ont connu, certes, de toutes les couleurs en leur longue existence, dans le cours des sièges et des guerres, ont-elles cependant jamais vu scènes plus lamentables que celles qui se déroulèrent ici un matin de septembre 1792, et drame plus effroyable que le massacre de tout un convoi de prisonniers royalistes ou suspects, opéré froidement par une bande de sans-culottes !



CHATEAU DE VILLANDRY

Ce beau paysage solitaire, si mystérieux quand décline le soleil, quand l'ombre de ces vieilles murailles couvre les mamelons herbeux, fut le théâtre de l'événement. Une colonne de près de six cents malheureux Vendéens, royalistes compromis, suspects ou modérés, hommes, femmes ou enfants, dirigés de Saumur sur les prisons de l'intérieur, avait passé la nuit à Chinon, parquée dans les églises. Au petit jour, un énergumène de dix-huit ans, nommé Petit, clubiste de Saumur, qui commandait l'escorte, fit partir son convoi en deux colonnes. Comme les malheureux prisonniers de la deuxième colonne venant de Saint-Mexme arrivaient, attachés deux à deux, dans le chemin creux serré entre la côte et le château, il donna tout à coup le signal du massacre.

Fusillés à bout portant, les prisonniers jonchent bientôt le sol de leurs cadavres ; quand la fumée se dissipe, quand la terrible fusillade s'éteint, ce sont de longs cris d'horreur, et des supplications de blessés qui parviennent du champ de carnage jusqu'à la ville et la réveillent lugubrement, mais les baïonnettes et les sabres achèvent l'œuvre, le silence se fait après quelques minutes et les assassins, laissant deux cent soixante-douze victimes sur le chemin, se hâtent de rejoindre les prisonniers de la première colonne partis en avant, qui ont pu entendre le bruit de l'exécution et continuent terrifiés leur route vers l'avenir noir, vers les prisons ou les échafauds qui les attendent...



CHATEAU DE VENDÔME

XXV

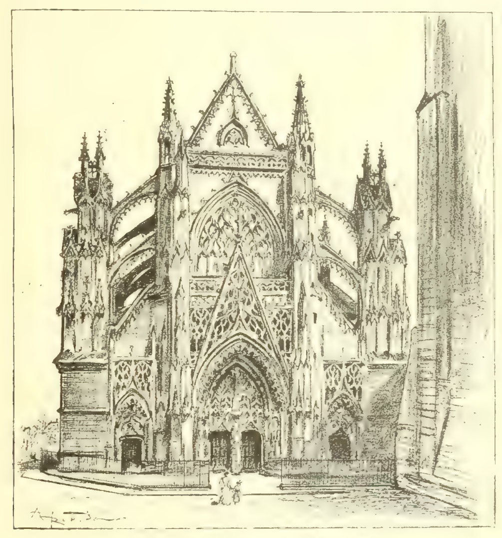
VENDOME· — LAVARDIN

LES MÉANDRES DU LOIR. — CHATEAU ET ABBAYE
LES COMTES ET LES SEIGNEURS-ABBÉS. — SAINTE LARME-VENDOME
JEANNE D'ALBRET. — LA MAISON DU GOUVERNEUR. — LA VILLE DE MONTOIRE
ET LES RUINES DE LAVARDIN

La route de Tours, qui passe sous les murailles de la vieille forteresse, s'enfonce bientôt sous les futaies de la forêt de Chinon, dans laquelle ou autour de laquelle se rencontrent, comme de l'autre côté, quelques ruines, quelques *Chatelliers*, vieilles fortifications d'origine inconnue, des débris d'abbayes habillés de verdure, des restes de beaux édifices, châteaux délabrés ou manoirs en ruines.

Là-bas sur la gauche, enveloppé dans le feuillage comme un château de la Belle au Bois Dormant, s'élèvent les tours du poétique château d'Ussé, dont les siècles n'ont pas dérangé la riche parure gothique, puis voici, au sortir de la forêt, la plantureuse vallée de l'Indre dont les eaux viennent de refléter en passant cette autre merveille du moyen âge, Loches, guerrière féodale, grande dame à hennin, et ce château d'Azay-le-Rideau qui rit sous le soleil, nymphe de la Renaissance se livrant aux caresses de la capricieuse rivière qui tourne et l'enlace.

Apparaissent bientôt les édifices de la capitale de la Touraine, de Tours étendue dans ses vastes plaines, devant la Loire majestueuse. Il faut traverser cette grande Loire, au-dessous de Tours, à peu de distance du coteau de Saint-Cyr, près des ruines de l'antique prieuré de Saint-Côme, pour gagner par Château-Renault, signalé par un vieux donjon du XI[e] siècle sur une colline boisée, la ville de Vendôme et la très pittoresque vallée du Loir. Cette charmante petite rivière,



ÉGLISE DE LA TRINITÉ A VENDÔME

qui vient de Châteaudun et se dirige vers Angers où elle entrera pour un tiers dans la formation de la Maine, décrit au-dessous de Vendôme des boucles et des méandres à travers des paysages accidentés, dans de longs et très étroits vallons que bordent de raides coteaux couverts de bois touffus couronnés par des bourgs curieux, par de grandes ruines, ou percés de galeries et de grottes habitées.

Vendôme, où le Loir entre dans la partie la plus pittoresque de son parcours, est une jolie ville dans un repli de la rivière divisée en plusieurs bras enserrant les divers quartiers de la ville, baignant ce qui reste des vieux remparts d'autrefois, maintenant représentés par de longues lignes de peupliers qui trempent dans l'eau leurs racines et leurs basses branches, passant devant la

grosse porte Saint-Georges devenue hôtel de ville, et reflétant cette pièce de guipure gothique qui s'appelle l'église de la Trinité, ainsi que la magnifique tour de la vieille abbaye de la Sainte-Larme.

Encore un vieux château ici, un vénérable castel qui fut le grand-père de la ville. Ce vieil ancêtre, abattu par les siècles, aux trois quarts écroulé, dort dans le grand silence, sur sa colline au-dessus de la ville, sa fille, inoffensif maintenant, plus du tout rébarbatif, changé en jardin où jouent les petits enfants avec les bonnes, et laissant bénévolement la végétation l'entourer et l'étreindre, les lierres l'envahir, les grands arbres passer la tête par-dessus ses tours rognées et édentées.

L'aspect de Vendôme au bout du long faubourg Saint-Lubin est fort agréable; c'est la rivière d'abord qui séduit, la jolie petite rivière qui fait une grande île de la partie centrale du pays. Ce Loir si gracieux servait de fossé aux remparts élevés au XVe siècle autour de la ville et du quartier de l'abbaye, enceinte percée de quatre portes aux ponts Chartrain, Saint-Bié, Saint-Michel et Saint-Georges, parmi lesquelles la porte Saint-Georges seule est restée.

Les rues de l'intérieur ont l'aspect avenant et gai, les quartiers centraux se sont bien modernisés, mais quelques grandes maisons, quelques hauts combles d'hôtels du XVIe siècle se montrent par-ci par-là au-dessus des façades neuves et relèvent l'aspect par une note pittoresque ou artistique.

D'ailleurs, sur cette grande place au cœur de la ville, les magasins les plus brillants, les devantures les plus modernes ont à cette face XIXe siècle un revers plus vieux de sept cents ans, c'est-à-dire une arrière-façade qui remonte au XIe ou XIIe siècle, sur les cours ou sur la rue derrière, percée à travers les dépendances de l'ancienne abbaye, et elles montrent là quelques arcatures romanes arrangées en fenêtres, quelques vieux fragments de murailles soutenues par des contreforts, décorées de cordons et de dents de scie.

Le château qu'on peut apercevoir en tournant quelques coins de rues, et l'abbaye dont le clocher isolé devant le superbe portail de l'église étend son ombre majestueuse sur les toits serrés à ses pieds, c'est toute l'histoire de la ville en deux monuments.

Dans les obscurités de l'histoire, les plus anciens noms de seigneurs du Vendômois qui apparaissent sont les noms d'une dynastie de Bouchards, *Bouchard Chauve-Souris*, *Bouchard le Vénérable*, des noms de Burgraves à la Victor Hugo, dignes de figurer à côté de Magnus et de Hatto. Ce sont de puissants comtes, feudataires du roi Hugues Capet, possesseurs de grands domaines dans la région et dans l'Ile-de-France; ils ont leur nid sur la colline dans une vieille forteresse qui a remplacé d'autres pierres jadis entassées pour la défense, château mérovingien, oppidum celtique. Ce sont des Burgraves turbulents et batailleurs en leur jeu-

nesse, puis, quand vient le soir de la vie, ils se calment, débouclent leur armure, laissent les fortes murailles, le heaume et l'épée à leurs fils et s'en vont mourir de vieillesse et de sainteté, en bons diables devenus ermites, sous la robe de bure, en quelque monastère.

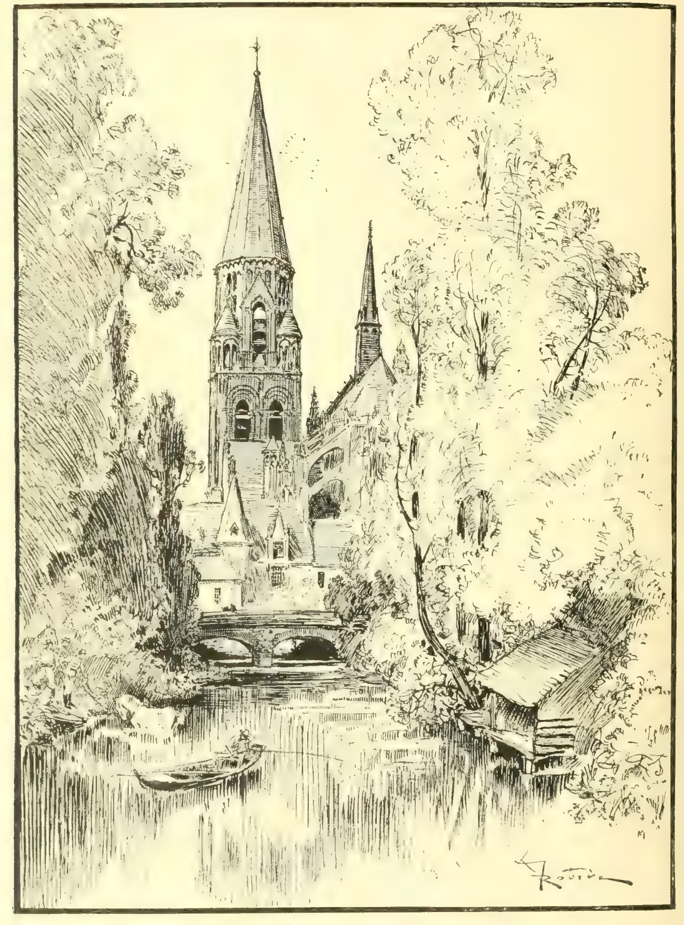
Un troisième Bouchard, qu'on appelle Foulques l'Oison parce qu'il se laissa vaincre et couper les griffes par son oncle Geoffroy Martel, comte d'Anjou, perdit le vieux nid de sa famille, que son vainqueur ajouta sans façon à ses domaines.



RESTES DE L'ABBAYE A VENDÔME

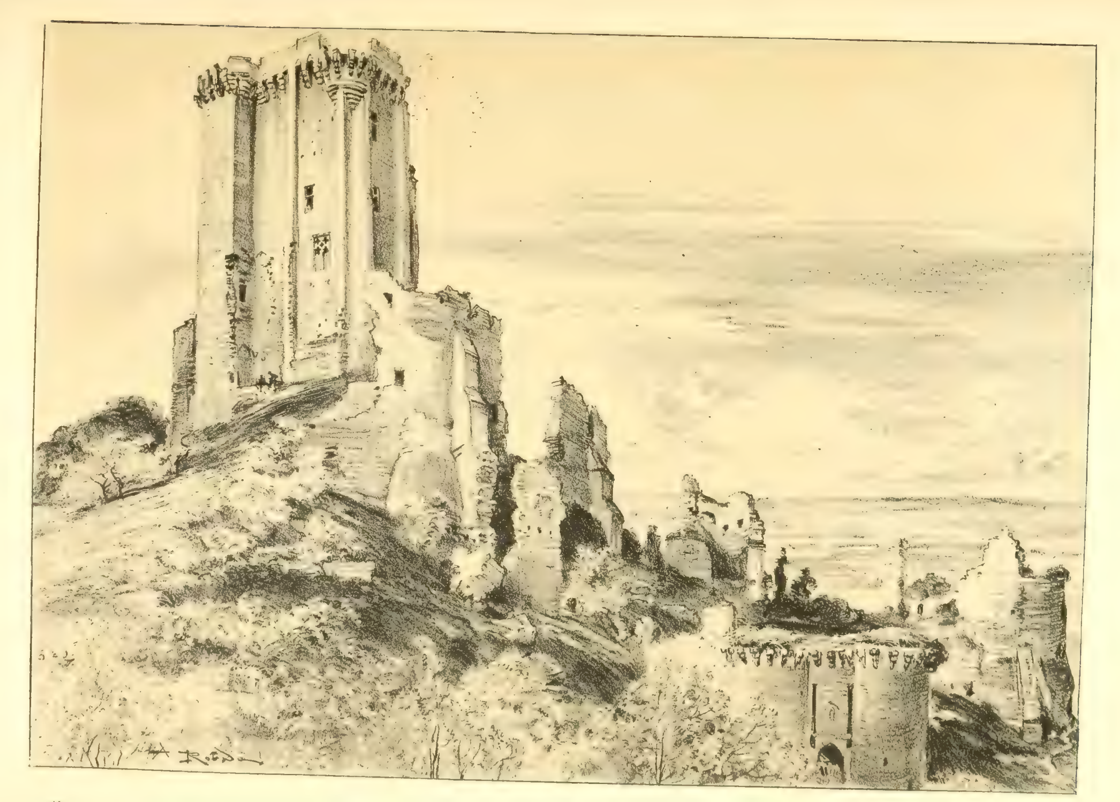
C'est de Geoffroy Martel, devenu suzerain du Vendômois, que datent les parties anciennes du château et l'abbaye de la Trinité. Aussitôt possesseur du domaine conquis, Geoffroy Martel s'empressa de mettre ses vassaux au travail pour reconstruire plus fortement le château ; pendant un de ses séjours à Vendôme avec sa femme Agnès d'Aquitaine, vers le milieu du XIe siècle, un soir que d'une fenêtre du donjon les deux époux laissaient errer leurs regards sur l'obscurité bleuâtre du vallon, des traînées de lumière, qui n'étaient sans doute que des feux follets voltigeant sur le marécage, apparurent par trois fois, sur le même point, juste au-dessous d'eux. Voyant dans ce phénomène une apparition miraculeuse, les deux époux résolurent de fonder en ce lieu une église en l'honneur de la sainte Trinité, avec un monastère pour des moines bénédictins de Marmoutier. Les constructions furent conduites avec rapidité, et en quelques années s'éleva une magnifique abbaye que le comte d'Anjou eut soin de pourvoir de biens considérables, qu'il combla de tous les avantages possibles et qu'il rendit indépendante de toute suzeraineté temporelle ; cette abbaye ne relevait que du pape, Geoffroy obtint même du Saint-Père son érection en abbaye cardinale, privilège entraînant de droit, pour tous les abbés, la dignité cardinalice.

Ainsi s'établit à Vendôme deux pouvoirs indépendants, vivant à côté l'un de l'autre, ayant possessions particulières et juridictions séparées, le château et l'abbaye, le comte et l'abbé, tous deux se partageant la ville derrière leurs murailles mitoyennes.



LE CLOCHER DE LA TRINITÉ A VENDÔME

Les seigneurs-abbés de la Trinité ont laissé comme témoignage de leur puissance quelque chose de mieux que les comtes. Si le château n'est plus qu'un

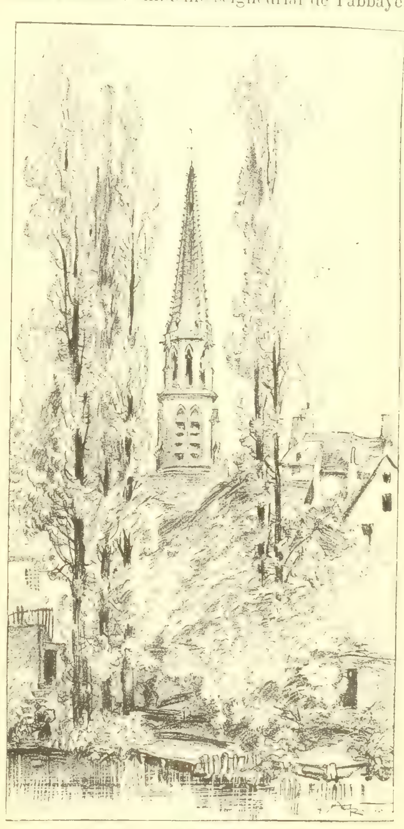


46

RUINES DU CHÂTEAU DE LAVARDIN

entassement confus de grosses tours ébréchées, l'abbaye a mieux résisté au temps destructeur et le haut clocher abbatial, emblème seigneurial de l'abbaye, traversant triomphalement les siècles est parvenu intact jusqu'à nous. C'est une puissante construction du XIIe siècle, isolée en avant de l'église, une magnifique tour quadrangulaire ouverte par de belles arcatures cintrées encadrant des fenêtres en ogive, avec beaux clochetons sur les angles flanquant un étage octogonal couronné par une haute et massive flèche de pierre.

L'église de la Trinité est un non moins admirable édifice. plus jeune que la tour abbatiale, car il est resté bien peu de choses de l'édifice construit par Geoffroy Martel, sous les remaniements successifs apportés de siècle en siècle.



ÉGLISE DE LA MADELEINE A VENDÔME

A côté de ce clocher de transition où l'ogive se montre timidement, le XVe siècle a élevé sur les plans d'un religieux de l'abbaye, le père de Jarnay, un portail du gothique le plus tourmenté de la dernière époque, semblable à une cassolette pétrifiée élevant ses flammes et son encens vers le ciel. Riche portail où du haut en bas flamboie et se tord la pierre découpée, où des claires-voies en langues de feu tortillées s'appliquent au-dessus de la porte principale et des deux petites portes des bas côtés, et montent rejoindre les meneaux en flammes et les volutes de pierre découpant la grande fenêtre, hérissant

les beaux contreforts et brodant les arcs-boutants qui vont soutenir le pignon.

L'intérieur vaut l'extérieur : nef, chapelles, chœur de différentes époques et d'un admirable dessin, présentent de superbes morceaux de sculpture, des détails charmants. Un chancel entoure le chœur d'arcatures Renaissance variées, dont une des divisions est semée de larmes sculptées, en l'honneur de la sainte Larme du Christ, la célèbre relique conservée par l'Eglise jusqu'à la Révolution.

Geoffroy Martel avait rapporté d'un pèlerinage à Rome ou d'un voyage en terre sainte, cadeau du Saint-Père, ou récompense d'un service rendu à un empereur de Byzance, deux précieuses reliques : un bras de saint Georges, pour lequel il construisit dans l'enceinte du château une église collégiale, dont il ne reste que de vagues décombres, et une larme du Christ miraculeusement enfermée dans une ampoule de cristal. La sainte Larme, vénérée pendant des siècles par les populations en des pèlerinages fameux, gardée dans un triple reliquaire d'or, resta dans le trésor de l'abbaye jusqu'à 93, et disparut alors.

En l'honneur de ces deux reliques les comtes dans les combats avaient pour cri de guerre : Sainte Larme — Vendôme ! ou : Saint Georges — Vendôme !

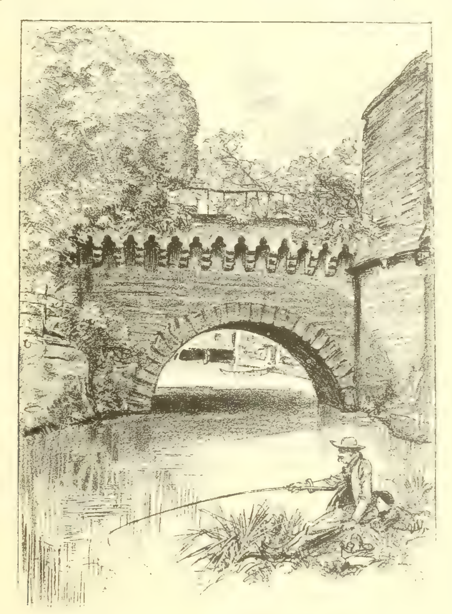
Le chœur de la Trinité possède encore une merveilleuse garniture de stalles de bois admirablement sculptées, dont les dossiers fouillés et refouillés forment une ligne d'arcatures à jour. Ces stalles, outre leur bel aspect d'ensemble, sont très intéressantes par les détails pittoresques ou grotesques de leurs sculptures : vigneron foulant, charcutier tuant un porc, bonnes gens attablés, paysan sur son âne, etc., avec une série de figures de moines grotesques aux accoudoirs.

Il ne reste pas seulement de l'abbaye le haut clocher abbatial et la belle église, il subsiste quelques arcades du cloître et une notable partie des bâtiments. Sous le bas côté droit de l'église, une porte donne accès dans la galerie restante de ce cloître, les arceaux gothiques sont bouchés, mais par les ouvertures éclairant la galerie on voit tout de suite ce que sont devenus les autres bâtiments. On l'entend suffisamment d'ailleurs, des commandements militaires retentissent, des chevaux remuent des mangeoires derrière les arceaux murés, des dolmans bleus de hussards passent en galopant dans la cour. Le vieux couvent est devenu caserne, ce sont des cavaliers et des chevaux qui tiennent la place des Bénédictins et qui occupent les grands bâtiments reconstruits au XVIIe siècle et les quelques salles plus anciennes.

Un bras de la rivière enserre l'abbaye, la caserne et l'église ; des ponts l'ensemble de la Trinité vu par l'abside est un très poétique tableau qui reflète ses architectures dans une boucle gracieuse du Loir filant sous l'ombrage des arbres alignés en épais rideau tout le long des berges embroussaillées, sous les grands peupliers dont la cime doucement balancée vient faire cadre au-dessus de la haute tour

abbatiale. Tout est frais et calme, on entend au loin frapper les battoirs de quelques laveuses, un pêcheur à la ligne dans une barque au milieu de l'eau guette le poisson, des soldats de la caserne trouent le feuillage et viennent l'un après l'autre faire baigner leurs chevaux dans le Loir.

Au fond, juste sous l'envolée des arcs-boutants du chœur, un vieille construc-



VIEUX PONT A VENDÔME

tion à grandes lucarnes et tourelles s'appuie à l'église, c'est encore un morceau de l'abbaye, l'ancien logis de l'abbé, devenu maintenant le presbytère. Parmi les toits, autour de l'église, d'autres pignons de vieux logis et d'autres tourelles se montrent aussi, dépendances anciennes de l'abbaye ou vieilles demeures bourgeoises jadis abritées sous son aile.

Tout près de la Trinité, juste en face du grandiose clocher, s'élève une autre tour isolée, sur une place qui donne le tracé de la nef disparue. C'est le clocher de Saint-Martin, édifice gothico-Renaissance du XVI[e] siècle, terminé en coupole

à pans coupés, seul reste d'une église abandonnée en 1792, transformée en halle aux grains, puis cédée au génie militaire, qui dans ses travaux d'appropriation en ateliers, prit si peu de précautions, tailla et sabra si militairement, qu'en 1854, au moment de remettre l'église à la ville, toute la nef s'écroula et rendit la démolition complète indispensable.

Le vieux château sur sa colline ne présente plus un aspect d'ensemble bien intéressant. La ligne des tours ébréchées fait assez bien vue d'en bas, couronnant des escarpements boisés, mais de près ce ne sont que des pans de murs enveloppés d'un épais fourré de broussailles, des restes de courtines au-dessus de fossés envahis par la végétation, avec de grosses tours perdues çà et là.

Le château de Geoffroy Martel a été sous ses successeurs repris et considérablement modifié, au XIVe siècle, au commencement de la guerre de Cent ans, par le comte d'Anjou, fils du roi Jean et enfin au XVIe siècle par François de Bourbon, au XVIIe siècle par César de Vendôme, qui firent bâtir de grands corps de logis. Le château avait, paraît-il, trois portes ; une demi-douzaine de tours espacées le long de ses hautes courtines sur l'escarpement à pic ou sur de profonds fossés et un donjon, dit Tour de Poitiers, encore debout aujourd'hui, en faisaient une place très forte.

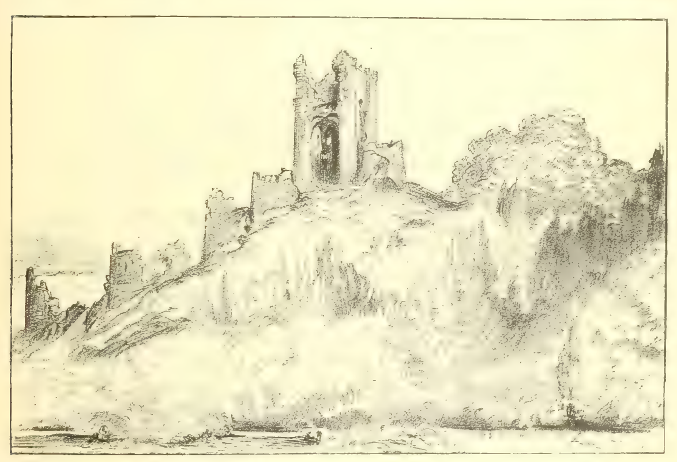
Les descendants des Bouchards rentrés en possession du comté de Vendôme, mais vassaux des comtes d'Anjou, c'est-à-dire des rois d'Angleterre, eurent à soutenir deux attaques des rois de France. Deux fois Philippe-Auguste assiégea leur château ; il le prit une première fois, mais quelques années après, la guerre s'étant rallumée entre le roi de France et Richard Cœur de Lion, Philippe-Auguste revint une deuxième fois assaillir le comte Bouchard. Richard accourut au secours de son vassal assiégé, il surprit l'armée de Philippe-Auguste dans les marais de Fréteval et la culbuta. Dans cette déroute célèbre, Philippe-Auguste perdit tous ses bagages, son trésor, les registres du fisc, le sceau royal et le *chartier*, contenant les chartes de ses domaines.

Enfin, à la déchéance de Jean sans Terre, le comté de Vendôme suivit la destinée de l'Anjou et redevint fief de France. Plus tard, le château fut une des forteresses où la reine Blanche venait chercher refuge avec le jeune roi Louis IX, aux moments difficiles de sa régence, quand les hauts barons cherchaient à profiter de la situation pour s'arrondir et fortifier par l'affaiblissement de la couronne, quand le sire de Coucy rêvait même l'usurpation de cette couronne.

Sous le château, le vieux faubourg de Saint-Bienheuré se glisse à la base de la colline entre les escarpements et la rivière ; il possédait autrefois une église, dont les restes peu importants, enfermés dans les constructions, sont invisibles aujourd'hui, vieil édifice dédié à un saint ermite du nom de *Bienheuré*, qui vint prêcher le christianisme en ce lieu après saint Martin, et qui habitait ici même une grotte conservée sous l'église construite au Xe siècle.

Les fortifications du château furent augmentées au XIVe siècle et la ville fut enclose de bonnes murailles, ce qui ne l'empêcha pas d'être enlevée peu après par les *Grandes Compagnies*, pillée et dévastée à fond.

La porte Saint-Georges, restée comme souvenir de l'enceinte établie autour de Vendôme vers 1360, est un joli morceau d'architecture militaire, agrémentée au XVIe siècle d'une décoration nouvelle. C'est, en tête d'un pont sur le Loir, un large pavillon massif, flanqué de grosses tours rondes et garni d'une ceinture de créneaux établie sur de gros mâchicoulis de la Renaissance ornés de médaillons au-



LE CHATEAU DE LAVARDIN

dessus de chaque console. Cette petite bastille qui forme ainsi une jolie entrée de ville, bien découpée sur le ciel et bien encadrée de verdure, sert depuis longtemps d'hôtel de ville.

Le Loir, ici comme partout dans la ville, est charmant. Il coule paresseusement le long de pittoresques maisons, sous de vieilles estacades de moulins, sous le feuillage des arbres penchés pour se mirer de plus près; il se perd dans des tournants pleins d'ombre, et, dans sa course à travers la ville, il va après des passages bruyants sous des roues écumantes, baigner dans des quartiers silencieux des murs de jardins ou des pignons de vieux hôtels, puis retraverser des rues vivantes et se faufiler, au sortir de grandes meuneries, sous une vieille arche fortifiée garnie encore de ses mâchicoulis tréflés.

Cette vieille arche nous ramène aux remparts et au château. A la fin du XIVe siècle, le comté de Vendôme fut porté par mariage à la maison de Bourbon, qui devait plus tard passer de là au trône de Navarre et ensuite au trône de France. La fin du XVe siècle et le commencement du XVIe siècle furent, grâce à François de Bourbon et surtout, — celui-ci étant mort très jeune pendant l'expédition de Charles VIII en Italie, — grâce à Marie de Luxembourg, sa veuve, une période d'embellissements pour Vendôme et de prospérité pour les habitants. C'est de cette époque que datent le clocher de Saint-Martin et l'admirable portail flamboyant de la Trinité.

Mais la Réforme et les guerres religieuses devaient bientôt troubler l'état florissant de la ville. C'est Antoine de Bourbon, le père du Béarnais, — roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, qui apporta le calvinisme à Vendôme et qui ouvrit le premier prêche. Il avait été converti par Jeanne d'Albret à la nouvelle foi ou bien il la convertit lui-même, on ne sait pas trop.

Les troubles avaient commencé, sinon les guerres religieuses. Antoine de Bourbon, dans la lutte contre la puissance des Guise, fit de Vendôme un centre de conciliabules ouverts ou secrets pour les grands chefs protestants et pour les gens de coups de main. La conspiration d'Amboise fut en partie tramée dans le château où la Renaudie se rencontrait avec le prince de Condé et Coligny.

Mais tout à coup l'inconsistant Antoine de Bourbon, gagné par les Guise, abandonna sa femme, sa politique et sa religion, et Jeanne d'Albret, restée seule à Vendôme, se jeta par fureur dans le plus farouche fanatisme; elle interdit le culte catholique, ferma et pilla les églises ou les convertit en prêches, dévasta la collégiale Saint-Georges du château et ouvrit les tombeaux des comtes, ancêtres de son volage mari, pour en jeter les cendres au vent, enfin laissa la garnison protestante de Vendôme se livrer à tous les excès.

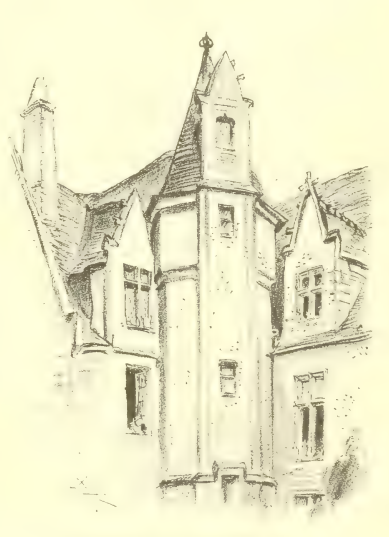
Pendant douze ou quinze ans, la ville de Vendôme, restée malgré tout catholique, vécut dans les troubles, tourmentée et molestée par le château; aussi, après la mort de la reine de Navarre, quand la main de fer se desserra et que la garnison s'en fut allée rejoindre les armées protestantes, Vendôme se jeta dans le parti de a Ligue.

Cependant, à la mort d'Henri III, le nouveau roi Henri IV, suzerain de Vendôme, s'obstinant, malgré le mauvais état de ses affaires et la détresse de son armée, à tourner autour de Paris, commença sa laborieuse campagne de conquête du royaume et ses longues courses de province en province.

Les marches devant ou derrière les armées de Mayenne l'amenèrent enfin sous Vendôme, dont le gouverneur pour la Ligue, Maillé de Benhart, et les habitants, en catholiques zélés, osèrent fermer les portes devant lui. Henri IV, furieux de voir une ville de son patrimoine lui résister si témérairement, malgré la fai-

blesse de ses murailles et de ses forces, mit immédiatement le siège devant la ville et ouvrit le feu contre le château par une batterie placée sur les hauteurs, devant la porte de Beaune, au midi, vers le hameau du Temple.

De ce siège vigoureusement mené et brusqué, soutenu par quatre cents hommes et huit cents bourgeois contre une armée bien plus forte, composée des vieilles bandes huguenotes durcies au feu de tant de combats, victorieuses récemment à Arques, il reste en ville un souvenir dramatique gravé par les arquebuses de l'armée royale sur la façade d'une vieille maison.



LA MAISON DU GOUVERNEUR A VENDOME.

Regardez, sur la place du Marché-aux-Légumes, entre l'abbaye et le château, la maison dite du Gouverneur, ce vieil hôtel du XVe siècle aux murs gris criblés de balles autour des fenêtres et des lucarnes, c'est là que se passa le dernier épisode des deux chaudes journées du siège.

Le premier jour, une attaque, essayée par les royaux contre la porte Saint-Georges, fut repoussée, mais ils eurent leur revanche dès le lendemain. Le feu de l'artillerie ayant fait écrouler un vieux pan de mur, les troupes d'Henri IV se précipitèrent sur le trou si vite ouvert, et se trouvèrent dans le château pêle-mêle avec les bourgeois, avant que ceux-ci aient eu le temps de se reconnaître. Abandonnant les tours si facilement enlevées, la garnison du château, au milieu des arquebusades, reflua vers la ville, poussée par les troupes royales, qui passèrent la porte en même temps qu'elle.

On se battait maintenant dans les rues, le gouverneur Maillé de Benhart, avec ses meilleurs soldats, se barricada dans ce vieil hôtel du Marché-aux-Légumes pour continuer la lutte à outrance.

Alors, devant cette résistance, les soldats s'exaspèrent et ne font pas de quartier; la maison est enfoncée, ses défenseurs massacrés et le pauvre gouverneur, au milieu de la tuerie, est enfin pris. La population de Vendôme épouvantée

remplissait les églises pendant qu'on s'égorgeait dans les rues ; le gouverneur est poussé jusque devant l'église Saint-Martin où les soldats venaient de pénétrer. Un cordelier, le père Chessé, qui était en chaire, donnant l'absolution à la foule agenouillée, est jeté en bas par les soldats, accablé de coups et traîné sur la place et là, pendant que l'on attend que le roi ait statué sur le sort du gouverneur, celui-ci se confesse au pauvre cordelier...

Il y a dans Montaigne un chapitre intitulé : « *On est puny pour s'opiniastrer à une place sans raison* », qui traite précisément, avec exemples à l'appui, des limites permises à la vaillance, « lesquelles franchies on se trouve dans le train du vice. De cette considération est née la coustume que nous avons aux guerres de punir de mort ceulx qui s'opiniastrent à deffendre une place qui par les règles militaires, ne peut être soutenue... (Car tel s'opiniastrerait justement contre deux couleuvrines qui ferait l'enragé d'attendre trente canons...) »

C'étaient les idées du temps, elles étaient justes en somme et s'appuyaient sur la raison ; il est certain, dans ce cas particulier, qu'en continuant sa défense par excès de courage et folle témérité, lorsque le moindre espoir de repousser ses vainqueurs ne pouvait lui rester, lorsque cette obstination ne pouvait qu'amener une inutile effusion de sang et nuire à la ville à lui confiée, ce furieux gouverneur livrait en réalité les populations à tous les excès du soldat exaspéré et déchaîné.

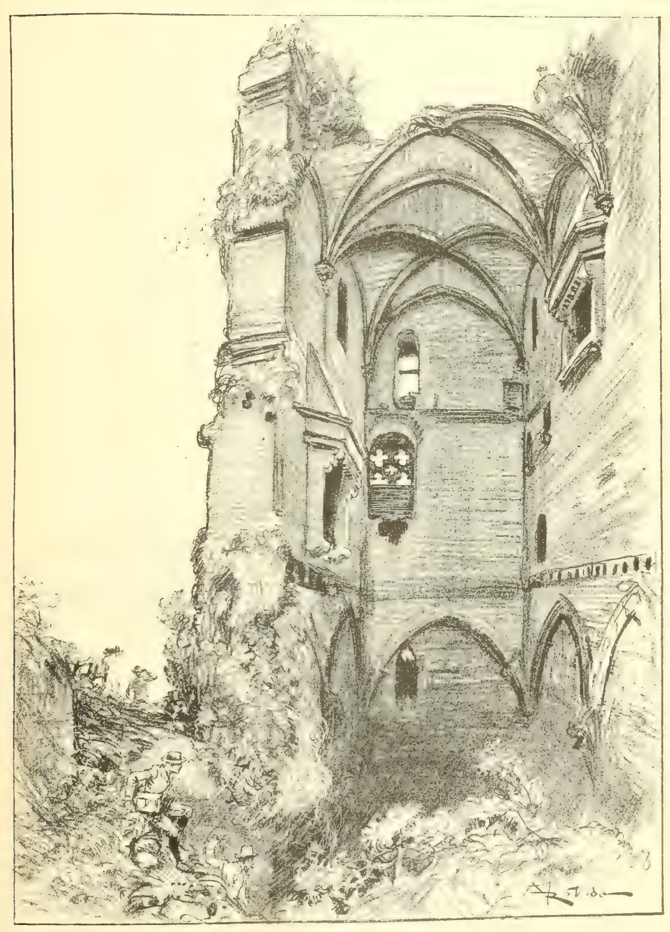
C'est ce qu'Henri IV pensa sans doute, lui qui se montra si souvent clément à de moins dignes, car il fut impitoyable et ordonna de pendre l'infortuné gouverneur de Vendôme « *qui ne pouvait se défendre et qui n'a pas su se rendre* ».

Maillé de Benhart fut immédiatement accroché à un orme devant le clocher de Saint-Martin ; restait le Cordelier, comme les soldats mis en goût de pendaison cherchaient une corde pour lui, le religieux, impassible et vaillant devant la mort, offrit sans sourciller celle qui ceignait sa robe et son cadavre se balança bientôt à côté de celui du gouverneur pendant que la ville continuait à être le théâtre d'horribles scènes de meurtre et de dévastation.

Vendôme si cruellement traitée eut de la peine à se remettre de ces terribles journées où l'abbaye de la Trinité avait été de toutes les églises la seule épargnée dans la mise à sac, parce qu'elle appartenait alors au cardinal de Bourbon, frère d'Antoine et oncle d'Henri IV.

Quelques années après, le duché de Vendôme fut constitué en apanage au fils du roi et de Gabrielle d'Estrées, César de Vendôme, qui joua plus tard avec son frère Alexandre, grand prieur de l'ordre de Malte, un rôle dans les luttes des princes contre Richelieu et ensuite contre Mazarin.

Cette dernière maison ducale finit avec le duc de Vendôme, un des bons et vaillants hommes de guerre poussés après les guerres malheureuses, dans la



LE DONJON DE LAVARDIN

deuxième partie du règne de Louis XIV, un général glorieux, ce petit-fils d'Henri IV, mais un très étrange personnage, lourd, épais, malpropre et cynique, d'une paresse

prodigieuse, qui restait au lit parfois jusqu'à quatre heures de l'après-midi, mais qui sur le champ de bataille retrouvait soudain dans l'action son énergie entière et toute la vivacité du mouvement et de la pensée.

La ville doit à César de Vendôme le lycée, vaste édifice construit vers 1620 pour un collège d'oratoriens sur l'emplacement de l'hôpital Saint-Jacques, établissement du XIIe siècle élevé pour les pèlerins de Compostelle, dont on conserva seulement la belle chapelle refaite au XVe siècle. Cette antique chapelle possède un joli petit clocher carré, cantonné, sur les angles abattus, de colonnes Renaissance à ornements gothiques et chapiteaux à l'antique.

Le portail de Saint-Jacques est aussi très beau et revêtu d'une décoration gothique assez riche, mais, hélas ! très abîmée; le lycée s'accompagne d'un beau jardin près duquel, comme pendant aux vieux bâtiments, s'élève une autre vieille maison, l'hôtel du *Saillant*, nom de la famille qui le possédait jadis, un hôtel du XVe siècle, à pignons monumentaux et tour trempant dans un bras du Loir.

Toujours sur un bras de la rivière, derrière le rideau de verdure qui la borde, une autre flèche d'église se montre non loin de là, au-dessus des vieux toits, entre les cimes balancées des grands peupliers. C'est la Madeleine, église du XVe siècle, assez jolie intérieurement.

Dans ces quartiers ou îlots enfermés dans les boucles du Loir, derrière toutes ces verdures, tous ces jardins ou jardinets penchés sur la rivière, en des coins tranquilles d'une fraîcheur charmante, endormis à l'ombre dans un calme de campagne perdue, à deux pas d'une rue centrale, les bouts de rue pittoresques ne manquent pas non plus, ni les vieilles maisons de belle allure. Il y en a quelques-unes outre l'Hôtel du Gouverneur, dans les rues qui tournent autour des grands édifices, près de la Trinité, quelques maisons en pans de bois avec vieilles statues de saints sous l'avancée des poutres, devant la tour Saint-Martin, et quelques logis de pierres plus importants.

A la sortie de Vendôme, le Loir, dans la jolie vallée verte, continue à serpenter et à se tordre en longues boucles enserrant des pointes de collines, des promontoires couverts de bois et semés de taches blanches, maisons éparses, villages à demi souterrains étagés sur les pentes ou percés dans le coteau.

Dans un de ces tournants, à quelques lieues de la ville, les petites maisons de Montoire s'alignent par les prés, parmi les peupliers et les saules. Profitant d'un élargissement de la plaine, le bourg peut s'étendre à son aise, autour d'une vaste place centrale qu'orne une église gothique sur pignon du XVe siècle. Quelques maisons anciennes se voient çà et là, notamment une grande maison de la Renaissance au delà du pont. Dans le petit faubourg Saint-Outrille serré sous la colline qui vient border la rive gauche du Loir, outre les ruines d'un vieux donjon qui lève sa tête chenue par-dessus les arbres, il y a la curieuse chapelle Saint-

Gilles, vieil et rugueux édifice roman abandonné, formant une croix à coupole basse au centre et quatre petits bras terminés en niche circulaire, avec quelques restes de peintures et d'ornements du XIIe siècle à demi effacés.

A deux ou trois kilomètres en remontant le Loir, à la sortie des bois, sur la pointe extrême de cette même colline, s'élèvent d'autres ruines bien plus considérables et vraiment grandioses, le cadavre majestueux d'un autre château, crevassé, percé à jour, ouvert jusqu'aux entrailles, mais toujours debout dans sa haute taille et cramponné à ses escarpements.

C'est le château de Lavardin qui fut jusqu'au XVIe siècle une redoutable forteresse dressée sur les ressauts du rocher en un lieu très fort et très charmant, planant de ses rudes courtines, sur une vaste étendue d'horizons délicieux, replis de la rivière, prairies caressées par les eaux, saulaies au tendre feuillage, puis bois sombres et mamelons bleuâtres.

Ce château, défendu autrefois par plusieurs enceintes successives, étageait sur les différents paliers de la colline de fortes murailles et des tours, escaladant le raide escarpement, des défenses sur chaque saillie et en haut l'énorme donjon... Aujourd'hui tout cela gît écroulé et bouleversé sur les pentes, seul le donjon tout en haut domine encore l'entassement de débris qui marquent la ligne d'enceinte, la place des tours et des logis importants.

Cette colline fut toujours piédestal de forteresse, les ruines actuelles sont celles d'un château bâti au XIVe siècle par Jean de Bourbon, comte de Vendôme, superbes et solides constructions qui vécurent deux cents ans d'une vie agitée, mais brillante; au temps des guerres anglaises Charles VII y vint avec sa cour, avec ses favoris et ses maîtresses, pendant que ses gens d'armes assaillaient les forteresses ennemies.

L'heure fatale sonna pour Lavardin à la fin des guerres de religion. Il canonnait du haut de sa colline tantôt les ligueurs et tantôt les royaux courant en plaine; tombé aux mains d'Henri IV en 1590, il fut, pour en finir, éventré et démantelé.

Des sentiers de chèvre courent sur les escarpements parmi les amoncellements de pierres et passent à travers les débris de courtines soutenues par de puissants contreforts, à travers les fragments de tours éventrées, jetés parfois en blocs énormes sur les pentes. Une porte reste à peu près complète avec ses deux tours au-dessus du fossé envahi par la végétation que percent de grêles peupliers. En haut, quand on a escaladé bien des murs renversés, au-dessus de tous ces restes lamentables, de ces tourelles d'escalier pourfendues, dressant en l'air leur hélice avec les débris de leur emmarchement comme de gigantesques colonnes vertébrales, le grand donjon, colossale tour carrée appuyée de tours rondes à demi écroulées, se montre ouvert du haut en bas sur une de ses faces avec ses voûtes à nervures

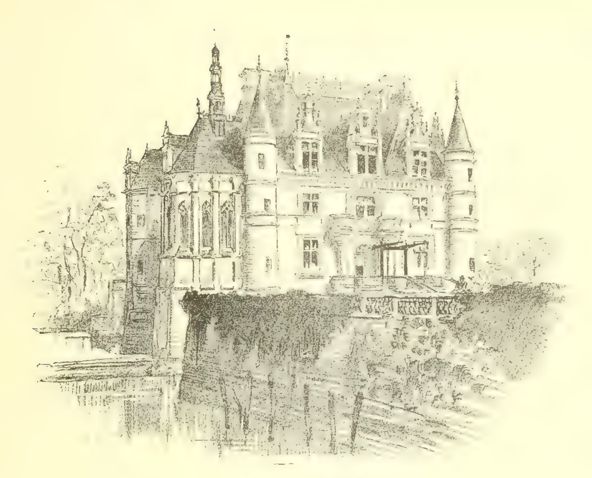
en haut, jetant une ombre profonde sur l'intérieur vide, où des cheminées restent suspendues à différents étages, où scintillent comme des fleurs d'azur les ouvertures à quatre feuilles d'une belle fenêtre.

En tournant derrière le donjon, on peut escalader la tour qui l'appuie et trouver là des échelles solidement amarrées, qui permettent de grimper jusqu'en haut et de planer par-dessus les bois touffus, sur les verts coteaux bien dessinés et sur les beaux enroulements du Loir au loin.

Le vent souffle fortement là-haut, produisant des ondulations et de sourdes rumeurs dans le feuillage en dessous et sifflant à travers les brèches ouvertes. O ma belle jeunesse !... semble gémir la vieille tour, géante solitaire au sommet de son roc et contemplant l'immense tas de ruines écrasées à ses pieds par la guerre et par le temps, envolées soudain dans le fracas des mines ou couchées par l'usure lente, ô belles années si courtes, où retentissaient ici bruissements de ferrailles et fracas d'armures, pas des chevaux dans les cours et fanfares sur les plates-formes, où rires de nobles dames et chansons d'archers montaient joyeusement dans le ciel, d'où tombe aujourd'hui l'éternel silence !



CLOCHER DE SAINT-JACQUES A VENDÔME



ENTRÉE DE CHENONCEAUX

TABLE DES CHAPITRES

I. — ORLÉANS

II. — MEUNG. — BEAUGENCY

III. — BLOIS

IV. — BLOIS (SUITE)

IV. — CHAUMONT. — AMBOISE

V. — TOURS

VI. — TOURS (SUITE)

VII. — LANGEAIS. — USSÉ. — AZAY-LE-RIDEAU

VIII. — LOCHES

IX. — CHENONCEAUX. — MONTRICHARD

X. — ROMORANTIN. — MEHUN

XI. — BOURGES

XII. — BOURGES (SUITE)

XIII. — SULLY-SUR-LOIRE. — GIEN. — MONTARGIS

XIV. — CHATEAUDUN

XV. — NOGENT-LE-ROTROU. — LA FERTÉ-BERNARD

XVI. — LE MANS

XVII. — LAVAL. — SABLÉ

XVIII. — ANGERS

XIX. — ANGERS (SUITE)

XX. — SAUMUR

XXI. — MONTREUIL-BELLAY. — THOUARS

XXII. — LOUDUN

XXIII. — CHINON

XXIV. — CHINON (SUITE)

XXV. — VENDOME. — LAVARDIN

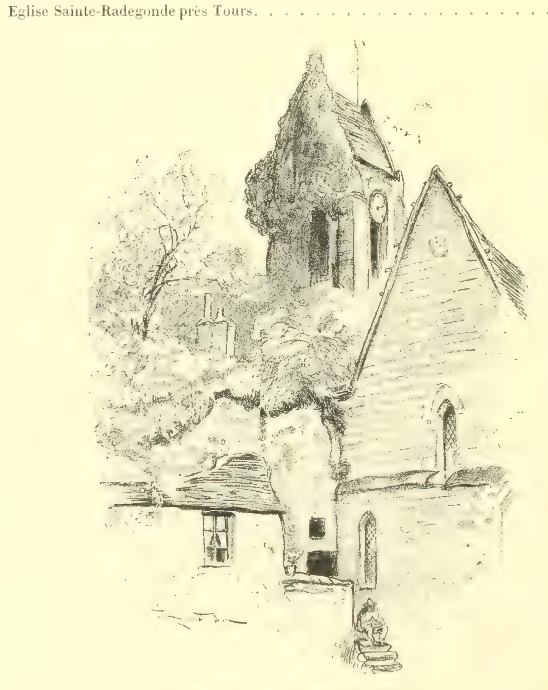


STATUE DE DUNOIS DANS LA CHAPELLE DE CHATEAUDUN



AMBOISE

TABLE DES GRAVURES



ÉGLISE SAINTE-RADEGONDE PRÈS TOURS

LA PARTIE TYPOGRAPHIQUE DE CET OUVRAGE

A ÉTÉ TIRÉE

SUR LES PRESSES DE CHARLES HÉRISSEY, D'ÉVREUX

ET LES LITHOGRAPHIES

PAR H. BELFOND ET Cie, DE PARIS




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
Author Rebida, Albert
Title La Vieille France. La Touraine.
95060
HF.
R6544v

